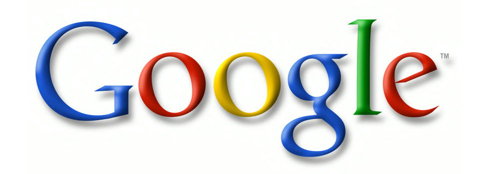



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07583398 2


RE QUE DIOU

Villemain

NK

NOUVEAUX

MÉLANGES

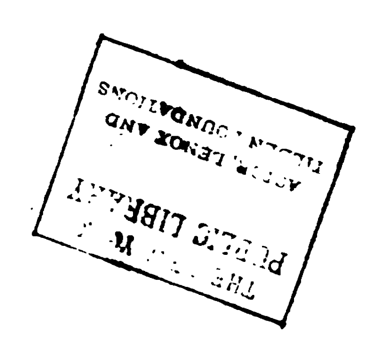
HISTORIQUES

ET LITTÉRAIRES.

Ouvrages du même Auteur.

HISTOIRE DE CROMWEL, 2 vol. in-8°. Prix. . . .	14 fr.	c
Par la poste.	17	
MÉLANGES LITTÉRAIRES, 1 vol. in-8°., 3°. édition, ornée de 8 portraits. Prix.	9	
Par la poste.	10	50
— *Le même ouvrage*, 2 vol. in-18., ornés aussi de portraits. Prix.	9	
Par la poste.	10	
LASCARIS, ou les Grecs du quinzième siècle, suivi d'un essai historique sur l'État de la Grèce actuelle, troisième édition, ornée d'une carte de la Grèce, 1 vol. in-8°. Prix.	9	
Par la poste.	10	50
— *Le même ouvrage*, 2 jolis vol. in-18, ornés aussi d'une carte. Prix.	9	
Par la poste.	10	

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN,
Rue Racine, n. 4, place de l'Odéon.


LENOX AND



L'HOPITAL.

NOUVEAUX

MÊLANGES

HISTORIQUES

ET LITTÉRAIRES,

PAR

M. VILLEMAIN,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.



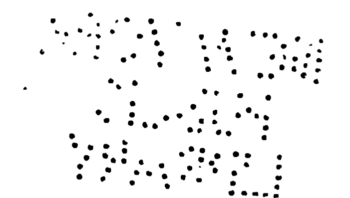
A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE

DE SON ALTESSE ROYALE LE DUC DE CHARTRES,

QUAI VOLTAIRE ET AU PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXVII.



NOUVEAUX

MÉLANGES

LITTÉRAIRES.

VIE DE L'HOPITAL.

On a fait souvent le panégyrique du chancelier de l'Hôpital, en lui prêtant des idées qu'il n'avait pas; et l'on a caché sa véritable gloire sous les éloges qu'on lui donnait. Une meilleure étude serait de rechercher à la fois dans ses actions et dans ses écrits les vrais sentimens de son âme : car le succès ayant manqué au dessein de ce grand homme, l'histoire générale, qui ne tient guère compte que des entreprises heureuses, est loin de le présenter tel qu'il fut en effet. La France n'a rien produit dont elle doive plus s'honorer que cette antique magistrature qui, même sous le pouvoir absolu, conservait l'image de la liberté dans l'in-

dépendance de la justice; et l'Hôpital, par son génie et par le temps où il a vécu, est en quelque sorte le chef et le modèle de cette génération de grands magistrats, que l'on vit se perpétuer pendant plus d'un siècle, comme une sauvegarde publique, au milieu des factions, des coups d'état et de la guerre civile.

Michel de l'Hôpital naquit vers l'année 1505, en Auvergne, près de la ville d'Aigueperse. On montre encore aujourd'hui le lieu de sa naissance: c'est un petit manoir, dont les bâtimens conservent dans l'intérieur les escaliers étroits et tortueux de l'ancien temps. Son père, Jean de l'Hôpital, homme savant et attaché à l'étude de la médecine, tenait ce domaine de la générosité du connétable de Bourbon, auquel il servait plutôt de conseiller que de médecin. Jean de l'Hôpital eut trois fils, et une fille qui dans la suite devint religieuse. Il les éleva d'abord avec beaucoup de soin; et dès que Michel, son fils aîné, fut en âge, il l'envoya pour étudier en droit à Toulouse. Cette ville renfermait une école très-fréquentée *, où la jeunesse s'appliquait sous une sévère discipline à ces études classiques, qui n'étant alors aidées ni par l'exactitude, ni par la facilité des méthodes, avaient toute la lenteur laborieuse de l'érudition. Dès quatre heures du matin, en hiver, on se levait

* Recherches sur la France, par Estienne Pasquier.

pour la prière; puis on allait aux écoles jusqu'à onze heures; on en revenait ensuite pour discuter les textes, vérifier les passages, et pour toute récréation lire Aristophane, les tragiques grecs, Plaute et Cicéron. Tandis que le jeune l'Hôpital, avec l'ardeur de son âge et l'austérité naturelle de son caractère, était livré tout entier à ces graves études, sa famille fut frappée d'une cruelle disgrâce.

On sait qu'à cette époque les serviteurs d'un grand, à quelque titre que ce fût, croyaient dépendre de lui bien plus que de la couronne. Admis dans la confidence du connétable de Bourbon, le père de l'Hôpital dut suivre la fortune de ce puissant seigneur. Lorsque le caprice amoureux de la mère de François Ier., se changeant en haine, poussa par des persécutions le connétable hors du royaume, et dans le camp de Charles-Quint, Jean de l'Hôpital, officier du prince et son feudataire, se trouva parmi les vassaux fidèles qui se bannirent avec lui. Il avait la douleur de laisser en France trois de ses enfans encore dans un âge fort tendre, et son fils aîné qui n'avait que dix-huit ans, et devenait ainsi le chef de cette famille délaissée. Des commissions avaient été nommées pour instruire contre le connétable et ses partisans. Jean de l'Hôpital se trouva compris dans ce nombre; il fut condamné par contumace à l'exil et à la perte de ses biens. On procéda même contre le jeune l'Hôpital, suspect par le

malheur de son père. Il subit quelques mois de prison, commençant la vie par cette dure expérience, qui ne devait pas peu contribuer à jeter dans son âme l'amour de la justice, et la haine des partialités politiques et judiciaires. Mais enfin, après divers interrogatoires, il fut mis en liberté. Deux ans après, il obtint même la permission de quitter la France, et d'aller rejoindre son père en Italie. Il avait alors vingt ans; mais il était loin d'avoir achevé le long cours d'étude auquel la jeunesse qui se préparait aux professions savantes était assujettie dans le seizième siècle. Il retrouva son père à Milan; et il était près de lui dans cette ville, lorsque François Ier. vint en former le siége.

Jean de l'Hôpital, dans sa fidélité au connétable de Bourbon, s'était abstenu cependant de porter les armes contre la France *; il eût craint sans doute encore plus de compromettre la jeunesse de son fils au service d'une cause étrangère. Il le fit donc sortir de Milan. L'Hôpital a conté lui-même ce fait dans son testament; et il en donne une raison naïve qui peint les mœurs du siècle. « Comme le siége traînait en longueur, dit-il, mon père, craignant que je ne perdisse mon temps, donna charge à quelques voituriers de m'emmener, avec lesquels étant sorti de Milan, en habit de

* *Michaëlis Hospitalii, Galliarum cancellarii, carmina.*

muletier, je passai, non sans grand danger, la rivière d'Adda, au-dessous de la ville de Casan, où il y avait garnison de gens de guerre. » Cette périlleuse sortie avait pour objet de le conduire à Padoue, ville célèbre par ses savans et son université.

Rien n'égalait alors en Europe la gloire des écoles d'Italie : c'était dans ce pays que l'étude du droit romain avait repris naissance dès le onzième siècle. La multiplicité des petits états, les intérêts divers des souverains, les constitutions libres et agitées de quelques villes avaient donné beaucoup d'importance à la science et aux principes généraux du droit civil. Il y tenait la place des usages féodaux qui pesaient sur presque toute l'Europe. Il avait de bonne heure éveillé les esprits par la subtilité de ses controverses, et favorisé l'indépendance dans cette terre, qui devait rester plus tard asservie par les préjugés et la conquête.

L'élégance des beaux-arts se mêlait en Italie à l'érudition, à la jurisprudence et même à la théologie. Politien, le plus ingénieux des poëtes latins modernes et grand poëte italien, avait écrit sur les Pandectes un docte et profond commentaire; et l'on sait que, trente ans plus tard, le Tasse, avant de produire son poëme inspiré, soutenait avec éclat des thèses de jurisprudence.

Les universités de Bologne, de Modène, de Pise, de Padoue, étaient également renommées par la politesse et le savoir. Il y paraissait même quelques

lueurs d'un esprit philosophique alors inconnu dans l'Europe. L'Hôpital resta six ans à Padoue; et l'on doit sans doute attribuer à ce studieux séjour le goût de littérature antique, l'urbanité savante qui se mêla toujours à l'austérité de ses mœurs et de ses travaux, et qui forme un trait si marqué de son caractère.

Il se lia d'amitié, dans cette ville, avec plusieurs savans italiens, et avec Arnaud Du Ferrier, jeune Français zélé comme lui pour l'étude des lois, et qui, dans la suite, fut ambassadeur de France, au concile de Trente et à Venise.

Lorsque le connétable périt en 1527 sur les murs de Rome escaladés par ses soldats, trois ans après sa désertion si fatale à la France, le petit nombre de Français qui avaient suivi sa fortune, se trouvant privé d'un tel appui, ne fit plus que languir sous la protection dédaigneuse de Charles-Quint. Le père de l'Hôpital attira cependant par son mérite l'attention de ce prince; et il paraît qu'il entra dans quelques négociations pour ménager la paix, servir les intérêts de la France, et se préparer à lui-même un retour dans sa patrie.

L'Hôpital a mis dans la suite un soin religieux à défendre la conduite de son père; il le montre entraîné dans la chute d'une grande maison, victime volontaire de son attachement pour un prince malheureux; et il célèbre son mépris des

richesses, son ardent amour pour la justice, et sa fermeté d'âme.

Ces éloges et la persévérance même de François Ier. à refuser la grâce de Jean de l'Hôpital font croire qu'il n'était pas un homme ordinaire, et qu'il avait quelques-unes des qualités fortes admirées dans son fils.

Michel de l'Hôpital avait passé six ans à Padoue et approfondi la science du droit. Son père l'appela près de lui pour le conduire à Rome, où Charles-Quint allait être couronné roi des Romains. Le jeune l'Hôpital, déjà célèbre par son érudition, obtint une charge d'auditeur de Rote. Mais une protection puissante le rappelait dans sa patrie. Le cardinal de Grammont, négociateur de François Ier., pendant la captivité de ce prince, était alors ambassadeur à Rome. Il avait ce goût vif pour les affaires et pour les lettres qui distinguait dans ce siècle plusieurs évêques de France. Il fut frappé du rare mérite de l'Hôpital; et ne voulant pas le laisser languir à Rome, il lui promit, s'il revenait en France, de l'avancer à de plus grands emplois. La première ambition du jeune homme était d'obtenir le rappel de son père et d'effacer une condamnation injurieuse pour sa famille. Il partit dans cette espérance; mais la mort du cardinal de Grammont le laissa presque aussitôt sans protecteur, et sous la disgrâce d'un nom suspect à la cour. Réduit à lui-même et re-

trouvant la jeune famille de son père, sur laquelle des amis fidèles avaient veillé pendant son absence, il se mit avec une grande ardeur à suivre le barreau du Parlement de Paris.

Le barreau de ce temps, malgré son élocution rude et pédantesque, comptait des hommes d'un grand savoir, et d'une vertu rare. Leur profession était fort honorée; et souvent c'était parmi les avocats blanchis dans le travail et dans la bonne renommée, que l'on avait choisi les juges qui siégeaient au parlement de Paris. Mais la vénalité des charges, introduite depuis quelques années, avait rendu moins fréquente cette élévation du mérite laborieux et pauvre. On se plaignait de ce que des jeunes gens riches et sans étude achetaient à prix d'argent le droit de juger; et l'on regardait cette innovation du chancelier Duprat, comme une funeste décadence. Toutefois le jeune l'Hôpital se fit tellement admirer par son érudition et son intégrité, qu'une alliance honorable lui ouvrit bientôt cette carrière de la magistrature qui semblait envahie par la richesse. Le lieutenant criminel Morin lui offrit en mariage sa fille, à laquelle, dit l'Hôpital, on donna pour douaire une charge de conseiller. Le lieutenant criminel Morin, homme d'ailleurs estimé par son savoir et sa probité sévère, passait pour un des plus inflexibles exécuteurs de la législation barbare établie contre les protestans. Il était du nombre de ces esprits opiniâtres et durs

qui, pleins de ce qu'ils appelaient dès lors les bonnes et vieilles coutumes du royaume, se croyaient tenus de faire subir aux nouveaux réformateurs les supplices cruels ordonnés autrefois contre les Manichéens, et auraient craint de dégénérer de l'ancienne discipline, en ne brûlant pas les hérétiques.

On ne peut douter que l'Hôpital n'ait dans la suite modéré le zèle persécuteur de son beau-père; mais ce qui n'est pas indigne de remarque, c'est que la femme qu'il avait prise dans une maison si ennemie du protestantisme avait embrassé, et professa toute sa vie la nouvelle réforme, soit qu'un motif inconnu ait déterminé sa croyance, soit plutôt que cette âme douce et généreuse ait été repoussée du catholicisme, par le spectacle même des rigueurs dont elle avait été entretenue dès l'enfance.

Ce mariage fut heureux par l'accord et l'égalité des vertus; il en naquit une fille qui suivit la religion de sa mère. Admis dans le parlement de Paris, l'Hôpital y fut admiré pour la science, l'intégrité de ses avis, et sa religieuse exactitude. Il a pris plaisir à conter, dans une épître latine, qu'il arrivait, avant le point du jour, au palais avec un serviteur qui portait un flambeau devant lui. Il se retirait le dernier, quand l'huissier annonçait la dixième heure; il ne s'irritait pas contre les plaideurs; il ne regardait pas avec impatience le sable trop lent à s'écouler. Ailleurs, il retrace comment

par son zèle à protéger l'innocence, par le respect des lois, par le mépris de la faveur, il travaillait à rétablir l'ancienne splendeur de la magistrature. Il en avait sous les yeux un illustre exemple; c'était le président Olivier, l'un de ces caractères formés dans nos parlemens du seizième siècle, par la tradition naïve des mœurs gauloises, et l'étude profonde de l'antiquité grecque et romaine, unissant à la loyauté des sujets les plus fidèles, une sorte de fierté rigide, qui semblait échappée des républiques anciennes, et consacrant toutes leurs vertus par une piété simple qui leur prescrivait la plus impartiale justice, comme un devoir de religion.

Lorsque François Ier, las de ses guerres ruineuses, voulut rétablir, par le bon ordre et la justice, son royaume affaibli, il choisit Olivier pour chancelier de France. C'était un ami puissant que la fortune donnait à l'Hôpital; mais celui-ci, renfermé dans les modestes fonctions de sa charge, vivait obscur et loin de la cour. Ami du cardinal de Tournon, il le voyait peu; et il passait les heures que lui laissaient les fonctions judiciaires, à méditer un ouvrage sur les lois romaines. Cette vie sérieuse et occupée n'était interrompue que par les vacances du palais; retiré à la campagne de son beau-père, il reprenait alors ses études chéries, les lettres et la poésie. Il a décrit l'emploi de ses loisirs dans des vers latins, selon l'usage du temps. « Là, » mes amusemens, dit-il avec grâce, ont quelque

» chose de sérieux, soit que je tienne à la main » les ouvrages de Xénophon, soit que le divin » Platon remplisse mon oreille des paroles de » Socrate. Souvent, je me plais à relire les grands » poëtes, Virgile, Homère. J'aime à faire suc- » céder la lecture d'une comédie à celle d'un » poëme tragique, mêlant la tristesse et la gaieté, » l'enjouement et la douleur. Je me plais surtout » à quelque harangue d'un citoyen vertueux ai- » mant la liberté de sa patrie, et dont la voix » excita jadis les applaudissemens du peuple, ou » l'admiration du sénat. Quelquefois aussi, lisant » les grandes actions des rois français, retracées » sans artifice et sans fard, je n'y trouve pas moins » de charme qu'à ces magnifiques récits des Grecs, » où l'histoire conserve à peine l'apparence de la » vérité. Mais il n'est pas pour moi d'ouvrage com- » parable aux livres saints. Il n'en est pas, où » l'âme se repose avec plus de douceur, et trouve » un refuge plus assuré contre tous les maux. » Voilà dans quelles études je voudrais passer tous » les momens de ma vie, aux champs ou dans les » villes, afin que jamais l'amour du gain, la pas- » sion des richesses ne tourmente mon cœur, et » que je tienne toujours éloignée de moi, cette » ambition qui s'empare des malheureux humains, » et dépouille leur âme de sa liberté, pour les en- » lacer dans mille piéges funestes, et les livrer » enfin à la mort. »

Malgré ces douces études, et cet éloignement sincère de toute ambition, l'Hôpital n'était pas indifférent à la disgrâce du roi; il s'en affligeait surtout, à cause de l'exil prolongé de son père, qui s'était retiré en Lorraine, où il mourut, quelques années après. Dans une de ses épîtres latines, libre peinture de son âme, il exprimait ingénument ses regrets au célèbre Duchâtel, évêque de Tulle, et bibliothécaire de François I[er]., ce qui était une grande charge à la cour d'un tel roi. « Je me li-
» vre tout entier, dit-il, aux intérêts publics. De-
» puis près de neuf ans, je remplis assidûment
» les devoirs de juge. Pourquoi donc ne suis-je
» pas plus heureux? Pourquoi ma barque s'est-
» elle arrêtée sans naufrage sur l'écueil où s'est
» brisée celle de mon père? Pourquoi suis-je
» puni de sa faute? Je le serais avec joie, si
» par-là je devais alléger sa peine, et si nous n'é-
» tions pas tous deux victimes à la fois. »

Une noble communauté de sentimens rapprochait l'Hôpital et Duchâtel; tous deux étaient également religieux et tolérans, également zélés pour les droits du prince et pour les franchises du peuple; tous deux puisaient dans l'amour des lettres, cette douceur de mœurs et cette humanité si rare de leur temps. Lorsque la réforme s'était répandue dans le royaume, Duchâtel, malgré son zèle pour la foi catholique, s'était élevé avec beaucoup de force contre les supplices barbares infligés aux

premiers sectaires; il avait réclamé pour eux la douceur des lois évangéliques, et n'avait usé de sa faveur auprès du roi, que pour diminuer le nombre des victimes. Duchâtel, si cher à François Ier, parvint, sous le règne suivant, à la dignité de grand-aumônier; et vers la même époque, une nouvelle carrière s'ouvrit pour l'Hôpital, si long-temps retenu dans des fonctions inférieures à son génie.

Le chancelier Olivier le fit nommer ambassadeur du roi au concile de Trente, ou plutôt de Bologne : car le pape venait de transférer dans cette ville une assemblée qu'il voulait soustraire à l'influence de Charles-Quint. Ce concile avait à juger la plus grande question qui se fût élevée dans l'Europe, depuis la chute de l'empire romain : il allait décider si l'unité chrétienne attaquée par Luther avec tant d'audace était rompue sans retour, et si les dissidens demeureraient entre la persécution et la guerre civile.

La mission de l'Hôpital fut inutile : beaucoup d'évêques persistaient à maintenir le concile dans la ville de Trente; et l'Europe chrétienne se trouva menacée d'avoir en même temps deux conciles, comme elle avait eu plusieurs fois deux papes. L'Hôpital demeura quelque temps à Bologne, malade et découragé, s'affligeant de ne pas voir commencer l'ouvrage de la paix religieuse. Dans une épître latine qu'il adressait à Olivier,

après quatre mois d'attente, il paraît désirer revenir en France, mais en craignant de reprendre les devoirs pénibles et minutieux de la magistrature. Il voudrait, dit-il, suivre toute autre carrière, plutôt que de se débattre encore contre les procès, en roulant, depuis le lever du jour jusqu'au coucher du soleil, cette pierre qui retombe incessamment. Il souhaiterait non pas l'oisiveté, mais une fonction publique qui pût s'accorder avec le goût et la culture des lettres.

L'assemblée de Bologne demeurant infructueuse par la scission opiniâtre des pères du concile de Trente, Henri II rappela son ambassadeur; et l'Hôpital revint en France, pour y voir bientôt après le vertueux Olivier tomber de sa haute faveur dans la disgrâce et l'exil. Le vénérable chancelier fut renvoyé par la maîtresse de Henri II. L'éloignement de ce ministre semblait un fâcheux augure pour la fortune de l'Hôpital; il avait besoin d'un tel médiateur entre la cour et lui; il nous apprend lui-même qu'une sorte de pudeur invincible ne lui permettait, ni de se produire auprès des grands, ni de vanter ses services, ni de montrer le but de son ambition. L'Hôpital avait quarante-deux ans, et n'était toujours que conseiller du parlement de Paris, lorsqu'enfin il fut appelé à la cour par l'estime d'une jeune princesse qu'avaient charmée ce mérite si grave, et cette renommée si pure.

La duchesse de Berry, fille de François Ier., nièce de la célèbre reine de Navarre, élevée comme elle dans l'amour des lettres, choisit l'Hôpital pour son chancelier. Admis au premier rang, dans la cour de cette princesse, l'Hôpital y trouvait réunis, par la même protection, les écrivains les plus doctes de France. Des savans qui ne sont plus à nos yeux que des commentateurs étaient alors les hommes les plus éclairés, et les plus utiles aux progrès naissans de la raison : car, il ne faut pas s'y tromper, l'érudition était la philosophie du temps. C'était un idiome commun à quelques esprits, et qui semblait les soustraire aux préjugés et aux passions dont la foule était enivrée. Des femmes d'une illustre naissance, et parées de toutes les grâces de la jeunesse et de la beauté, parlaient cette espèce de langue sacrée avec de graves magistrats, des maîtres célèbres et quelques évêques tolérans que l'on soupçonnait d'hérésie. Ainsi dans un intervalle de trente années, on vit la reine de Navarre, sœur de François Ier., la duchesse de Berry, la princesse de Ferrare, toutes deux filles de ce roi, Anne, duchesse de Guise, et Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, servir de leur crédit, animer de leurs conseils et de leur amitié Érasme, Budée, Marot persécuté comme un savant, Paul de Foix, homme de lettres et grand homme d'état, Amyot, le généreux de Thou, père de l'historien, le docte et infortuné

Ramus, l'une des victimes de la Saint-Barthélemy, et beaucoup d'autres hommes célèbres alors, oubliés aujourd'hui.

. La cour de la duchesse de Berry qui protégeait l'Hôpital était plus sévère que ne l'avait été celle de la reine de Navarre ; on y faisait moins de contes badins et de récits amoureux, mais beaucoup de lectures et de doctes entretiens.

L'Hôpital nous a décrit lui-même les soirées de cette petite cour dans une épître à la princesse. « Une liberté décente, lui dit-il, vous plaît mieux » que toutes les flatteries ; vous êtes toujours affa- » ble pour ceux que vous admettez près de vous, » gracieuse sans tromperie, noble sans hauteur. » Secourable aux malheureux, votre maison est le » refuge des hommes de bien ; elle est sainte et » respectée. A votre table vient s'asseoir une réu- » nion vantée d'hommes savans qui charment la » longueur du repas par la variété de leurs discours ; » vous paraissez au milieu d'eux comme une reine, » arbitre éclairée des paroles et juge du théâtre. » Vous écoutez leurs entretiens ; vous écoutez les » bons et quelquefois les mauvais vers que viennent » lire les poëtes ; vous accordez à tous de justes » récompenses ; ou, tandis que votre frère poursuit » des guerres glorieuses, vous appelez sa faveur » sur les muses adonnées aux loisirs plus heureux » de la paix. »

L'Hôpital conduisait quelquefois chez la duchesse

de Berry sa femme et sa fille; et la princesse les embrassait, en se plaignant que son chancelier fuyait trop le monde et les honneurs, et ne recherchait pas les grands emplois que méritaient son rare savoir et son intégrité. La duchesse de Berry, non contente d'avoir attiré près d'elle Michel de l'Hôpital, le recommanda vivement à son frère Henri II, qui lui donna d'abord un office de maître des requêtes, et l'admit à sa cour. Ensuite, il fut nommé surintendant des finances en la chambre des comptes, charge importante et nouvelle dont les fonctions étaient réunies auparavant à celle du garde des sceaux.

Le cardinal de Lorraine dominait dès lors les conseils de Henri II, et s'appuyait à la fois sur la gloire de son frère, le duc de Guise, et sur la faveur de Diane de Poitiers. Politique peu scrupuleux, il estimait pourtant l'Hôpital; et il sentait en lui cette puissance de l'homme de bien, que l'on ne peut intimider ni corrompre. Il aida son élévation, et parut presque son protecteur. L'Hôpital avait besoin de cet appui, pour résister à toutes les haines que suscita dès l'abord son inflexible exactitude. Depuis long-temps, les finances du royaume étaient une proie disputée à l'envi par les traitans et par la cour. Les revenus publics se montaient à trente-huit millions; mais à peine une moitié de cette somme entrait dans les caisses de l'état; et mille prodigalités l'en faisaient sortir. L'Hôpital veilla

sévèrement à la perception et à l'emploi des deniers; souvent il ajourna, il refusa le paiement des ordonnances de faveur.

Cette conduite, qui n'était avantageuse qu'à l'état, souleva contre l'Hôpital beaucoup d'ennemis personnels; et odieux à la cour, il s'attirait en même temps la haine du parlement par une démarche peut-être imprudente, où l'engagea son ardeur pour réformer les abus de la justice. Il s'agissait de supprimer le droit d'épices, impôt établi sur les procès, au profit des juges, sorte de salaire que les magistrats se disputaient souvent avec une honteuse avidité.

L'Hôpital, pendant qu'il siégeait au parlement, avait gémi sur ce scandale. Il saisit avec empressement l'occasion de le faire disparaître; mais les conseillers de Henri II mêlèrent à cette utile réforme un calcul pour asservir la magistrature. Ils divisèrent le parlement de Paris, en deux sections qui devaient se succéder l'une à l'autre, pendant six mois chacune. Ils se flattaient de trouver toujours dans l'une de ces assemblées, la docilité qui manquerait à l'autre, et d'anéantir ainsi le droit de remontrances, faible débris, ou plutôt imparfait supplément des antiques libertés du royaume. L'Hôpital put juger dès lors, combien il est difficile d'obtenir que le bien soit fait sans un mélange de mal. Cette réforme, qu'il avait tant désirée, cette abolition d'une taxe honteuse pour

la justice fut enveloppée dans un édit qui mutilait la puissance même du parlement. En même temps, sous prétexte de cette division qui diminuait le nombre des juges durant chaque sémestre, on créa, on vendit des charges nouvelles; et la corruption ne fit que s'accroître. L'âme vertueuse de l'Hôpital souffrit de voir ainsi le bien perverti, et ses intentions calomniées par l'abus qu'on en avait fait. Il confia cette douleur à son ancien ami le chancelier Olivier, qui vivait dans la retraite, conservant les honneurs d'un vain titre, mais oublié par la cour.

Ce vertueux magistrat s'occupait, tranquille dans sa terre, du ménage des champs, comme on disait alors, et lisait à ses heures de loisir Tacite et Philon le juif. Sa réponse à l'Hôpital respire tout le calme de cette vie studieuse et solitaire. Il encourage son ami à se montrer inflexible dans le bien, à défendre toujours les trésors de l'état contre l'intrigue et la cupidité, et à mépriser la calomnie. « En lisant » votre lettre, dit-il, je ne puis dire quelle joie » douce j'ai ressentie; vous me mettiez sous les » yeux mon bonheur d'avoir échappé à cette mer » orageuse de la cour, et d'être abordé dans ce port, » dans ce tranquille séjour. Ce petit champ, je » ne le changerais pas pour tous les trônes d'Orient. » Ici, j'apprends à négliger tous les engagemens » de la terre pour le service du ciel. Ici, je vis tout » entier pour le Christ et pour moi. Ici, je mé-

» prise de haut le poison de la calomnie et de
» l'envie. Je ne m'étonne pas que vous-même
» en soyez menacé. Ce monstre s'attaque sur-
» tout aux hommes éminens, et il entretient
» une guerre perpétuelle avec ceux qui servent
» fidèlement l'intérêt public. Vous vaincrez tou-
» tefois, et sans trop de peine, grâce à votre
» invariable constance et à votre amour de la
» justice : c'est l'antidote tout-puissant qui vous
» préserve ; car il n'y a pas de meilleure sauve-
» garde que l'innocence et la vertu. »

Ces paroles sont belles dans la bouche d'un homme que sa vertu même n'avait pu défendre : et il n'est pas sans intérêt de voir l'Hôpital cherchant à se rassurer contre de puissans ennemis, par le suffrage d'un homme de bien dans l'exil. Austère, économe, gardien minutieux de la règle, il usa plus d'une fois du contrôle qu'exerçait la chambre des comptes, pour diminuer ou refuser les gages modiques des conseillers au parlement qui manquaient d'assiduité ; et il porta dès lors dans le gouvernement ce soin et quelquefois cette tyrannie des détails, que l'on retrouve plus tard dans les ordonnances et les édits dont il était l'auteur.

L'Hôpital était désintéressé pour lui-même, comme il était sévère pour les autres. Voulant marier sa fille, il n'eut d'autre dot à lui donner que sa charge de conseiller au parlement qui valait huit mille francs, et qu'il fit passer à son gendre.

Les registres du parlement conservent les plaintes qui furent faites à ce sujet par les ennemis de l'Hôpital. On contesta cette transmission déguisée sous la forme d'une vente, suivant l'usage; et l'Hôpital fut accusé d'une prétendue fraude, qui n'attestait que son désintéressement et sa noble pauvreté. Le roi Henri II méprisa de telles calomnies; et ses bienfaits donnérent enfin à l'Hôpital ce qu'il avait long-temps souhaité, une maison des champs, petite comme celle d'Horace, mais dans un pays moins riant que Tibur :

Hoc erat in votis, modus agri non ità magnus.

C'était dans les plaines fertiles et monotones de la Beauce. Le lieu s'appellait Vignay, près d'Étampes. Il n'y avait ni ruisseau, ni fontaine. Mais dans cette retraite, l'Hôpital allait chercher le repos, les doux loisirs de l'étude, et se plaisait à rassembler quelques-uns de ses illustres ou savans amis. Il a fait lui-même une description de ce séjour, dans une épître qu'il adressait à ses hôtes : « Chers amis *, leur dit-il » dans l'idiome, et quelque fois avec le tour gra-

* Sed vos, ô dulces socii, quo munere donem?
Nam neque delicias, neque luxum quæritis urbis,
Expleti et saturi his mento tenus; et mea non sunt
Tàm bona prædiola, ut benè lautos pascere possint.
Angusti et tenues, domini non divitis agri
Sufficere hospitibus poterunt vulgaria parcis,

» cieux d'Horace : quels présens puis-je vous of-
» frir ? vous ne cherchez ni les délices, ni la pompe
» de la ville, vous en êtes las et rassasiés; et mon
» humble domaine n'est pas assez fertile pour
» nourrir des hôtes délicats. Mais ce petit champ
» d'un maître qui n'est pas riche peut offrir des
» choses simples à des convives sobres, un agneau,
» un porc de deux mois, des fruits, des noix, du
» vin d'un coteau que ma femme a planté, etc.
» Le riche fermier de la vallée voisine, et le mar-
» ché célèbre de la montueuse ville de Meysse nous
» fournira le reste. La maison est assez grande pour
» contenir le maître et trois amis, ou même qua-
» tre à la fois. Les bâtimens conviennent à la terre,
» et la terre aux bâtimens. Le service de la table ne
» sera pas trop rustique. Ma femme, en venant, a
» apporté de la ville une salière d'argent qu'elle
» n oubliera pas au retour. Il y a des serviettes d'une

Lactentes vitulos, agnum porcumve bimestrem,
Poma, nuces, manibusque uxoris consita nostræ
Vina, fabas, et pisa, napos; at cœtera nobis
Suppeditat nitidus vicinæ vallis arator
Saxosæque forum mercatu nobile Messæ.
Est domus ampla satis dominum quæ possit, et illi
Tres capere adjunctos comites, vel quattuor una.
Nec fundus villam, nec fundum villa requirit.
Cultus erit mensæ non rusticus; urbe salinum
Argento factum veniens hùc extulit uxor,
Et secum referet; sunt et mantilia filo

» toile fine; et les lits sont couverts de tissus de » lin. Le lieu prochain, où s'élèvent de longues al» lées d'ormes qui défendent du soleil, était, sous » l'ancien maître, un champ de blé. Ma femme » changea tout en arrivant; et elle augmenta le » bois voisin qui me donne une ombre épaisse. » C'est là que je porte mes pas au point du jour. » J'y fais des vers, ou je relis quelque chose d'Ho» race ou de Virgile, ou je m'occupe à quelques » rêveries, et me promène seul jusqu'au moment » où ma femme me rappelle pour le souper. »

Les amis de l'Hôpital sont faciles à nommer, faciles à reconnaître. C'étaient les hommes les plus savans et surtout les plus vertueux d'un siècle, où la licence et la férocité commune des mœurs faisaient briller d'un plus vif éclat quelques âmes choisies; c'étaient quelques magistrats du parlement, fidèles soutiens des libertés du royaume; quelques hommes d'état qui n'avaient pas la cor-

---

Pertenui, mundis sunt lintea stragula lectis.
Proxima quæ mox ordinibus distincta videtis
Nunc loca, directisque, et solem arcentibus ulmis,
Sub domino vetere, et segetes et culta fuêre.
Mutavit veniens ea conjux et nemus auxit
Conjunctum, multam domino quod porrigit umbram.
Huc primâ fero luce pedes, hic carmina condo,
Aut aliquid Flacci relego, doctive Maronis,
Nugarumve aliquid commentor, et ambulo solus,
Instructis epulis cœnatum, dum vocet uxor.

ruption de la cour, et la servaient sans l'aimer; quelques savans d'un esprit libre et généreux.

Dans ce nombre, il faut placer au premier rang Paul de Foix, sorti de l'illustre maison des comtes de Foix, mais n'aspirant qu'à la gloire des lettres et de la vertu, possédant au même degré l'art des négociations, la science des lois et la philosophie d'Aristote, membre ecclésiastique du parlement, et protecteur des accusés pour cause d'hérésie. Paul de Foix dans la suite devint archevêque de Toulouse, et ambassadeur de France à la cour de Rome. Ami du jeune de Thou, comme il l'avait été de l'Hôpital, il garda toujours les principes de tolérance religieuse dont ces deux grands hommes furent les soutiens et les modèles.

Près de l'Hôpital se réunissaient encore Arnaud du Ferrier, défenseur constant des libres coutumes de l'église gallicane, contre les prétentions de la cour romaine, homme d'un savoir presque universel et d'une sagacité qui s'appliquait aux affaires, comme à l'érudition; du Mesnil, sorti du barreau pour entrer dans la charge encore nouvelle d'avocat du roi, mais y portant la liberté de ses maximes et de son langage; Jacques du Faur, ami de l'Hôpital dès l'enfance, esprit ferme et doux, qui dans le parlement défendit toujours les droits de la justice et de la liberté religieuse; Christophe de Thou, père de l'historien, homme intègre, qui fut cependant coupable d'une grande faiblesse, et dont la

faute ne fait qu'attester l'horreur des temps, où même de semblables caractères ne pouvaient rester purs; du Fai, Scévole, qui joignaient à la science du droit tous les trésors de l'érudition et l'élégance du goût, si rare de leur temps; Claude d'Espence, théologien célèbre, qui, dans sa jeunesse, avait été précepteur de Charles de Lorraine, et qui, plus tard, refusa d'être cardinal, ne voulant partager ni les passions, ni la haute fortune de son ancien disciple; Joachim du Bellay, homme savant, et poëte ingénieux qu'on peut lire encore; enfin Adrien Turnèbe qui montra du génie dans l'érudition et fut vanté par Montaigne, comme l'homme qui savait le plus et qui savait le mieux.

Le sage, qui n'enviait pas d'autre bonheur que la société de quelques amis semblables et le loisir des champs et de l'étude, n'était pas fait pour vivre au milieu des intrigues et des passions de la cour, dans le temps où elles furent le plus compliquées et le plus violentes; mais l'Hôpital, par sa grande réputation de vertu, et par la prudence de ses avis, présentait un secours que les ambitieux mêmes désiraient se ménager. Henri II avait également partagé sa faveur entre la maison de Montmorency et la maison de Lorraine; et dès lors il les avait maintenues toutes deux dans une égale dépendance: et, sans être un grand, ni sage prince, il avait du moins régné par lui-même. Sa mort fit monter sur le trône un jeune prince de

seize ans, soumis tout entier à la domination du cardinal de Lorraine et du duc de Guise, dont il avait épousé la nièce, l'infortunée Marie Stuart.

L'Hôpital avait célébré les noces de François II, dans des vers latins, fort goûtés de Marie Stuart, aussi savante que belle. L'avénement de François II au trône, la solennité de son sacre inspirèrent de nouveau la muse du grave magistrat. Il retraça les devoirs du trône dans un poëme que l'on fit apprendre par cœur au jeune roi. Cet ouvrage n'est pas remarquable par le talent; la diction en est souvent diffuse et négligée; mais on y sent cette chaleur, cet enthousiasme d'un cœur droit qui s'anime par la pensée du devoir et du bien public. « Pourquoi, dit le poëte, nous appelons-nous » disciples du Christ, si rien dans nos mœurs » ne retrace son image? Que le roi soit pieux » envers la patrie, qu'il veille au salut des » citoyens, et leur porte un amour de père; qu'il » soit lent à punir, et cependant ferme ven- » geur des crimes manifestes; qu'il n'abolisse pas » les sentences des tribunaux; qu'il ne brise pas » les liens sacrés de la loi. Soit qu'il ait à choisir » un magistrat ou un pontife, qu'il cherche long- » temps en lui-même quel citoyen est digne d'un » tel honneur; qu'il ne cède pas à la prière, à la » séduction, aux courses empressées, mais que, » suivant l'usage antique, il affiche publiquement » le nom du pontife et du juge, et qu'il écoute

» l'opinion et les discours de tout le monde. » Le sévère moraliste signalait ensuite les divers écueils de la cour, le luxe, les vaines prodigalités, les hypocrites, les délateurs.

A la vérité ce poëme renferme plusieurs vers en l'honneur des Guises; Médicis y reçoit cet éloge singulier d'être la plus douce des femmes; mais son âme n'avait pas encore été dévoilée par l'exercice du pouvoir. Les guerres étrangères étaient terminées. La duchesse de Berry était donnée en mariage au prince Emmanuel, duc de Savoie, et l'un des plus grands généraux de Charles-Quint. Élisabeth, fille de Médicis, épousait Philippe II; et ce double mariage semblait promettre à la France une longue paix. L'âme d'un citoyen vertueux pouvait se livrer à l'espérance du bonheur public; et le duc de Guise paraissait assez grand par sa gloire pour ne pas être tenté d'une ambition coupable.

Le cardinal de Lorraine a été l'objet d'invectives si violentes et de louanges si outrées, que l'on a quelque peine à découvrir la vérité sur son compte. Les protestans en ont fait un monstre : les catholiques zélés lui ont attribué toutes les vertus d'un défenseur de la foi; mais, comme l'a dit un vieux auteur, il y avait déjà long-temps qu'on ne voyait plus de saints de si bonne maison. Les deux oncles du roi, comme ils s'appelèrent alors, voulant s'étayer du secours de quelques gens de bien, rap-

pelèrent Olivier de l'exil, lui rendirent les sceaux, et firent entrer l'Hôpital au conseil privé. L'Hôpital estimait le savoir et l'éloquence du cardinal de Lorraine; et il avait vu dans le duc de Guise, l'un des plus illustres défenseurs de l'état, dans les guerres de Henri II contre Charles-Quint. Sa vertu ne se défiait pas de leur ambition. Une circonstance particulière l'éloigna d'ailleurs dès le commencement du nouveau règne. Chancelier de Marguerite de Valois, il fut obligé de conduire cette princesse en Savoie, dont elle devenait souveraine. Il partit avec elle pour Nice, laissant derrière lui des orages qu'il prévoyait.

C'était la suite inévitable de ce grand procès de la réforme, soulevé dans le royaume depuis plus de trente ans, et qui menaçait d'aboutir bientôt à une guerre civile. L'Hôpital avait vu le progrès de la secte nouvelle, et l'impuissance des supplices contre la conviction. Les commencemens de la réforme en France avaient été faibles et violemment réprimés. Un cardeur de laine et un ouvrier en drap, qui les premiers avaient répété quelques paroles de Luther, étaient morts par le supplice du feu. La même barbarie s'était souvent renouvelée; et François Ier., auxiliaire constant des princes luthériens d'Allemagne, avait impitoyablement poursuivi dans un grand nombre de ses sujets cette même réforme qu'il ménageait au dehors, et qu'il honorait de sa faveur dans quelques savans de sa

cour. Voulant se concilier l'appui de Rome contre Charles-Quint, il avait donné le sang de ses sujets dissidens pour expiation de ses alliances hérétiques.

Cependant, comme il arrive toujours, la secte nouvelle fut propagée par les supplices. Un homme fait pour affermir et pour règler les innovations de Luther, parce qu'avec un génie moins impétueux, il avait autant de fermeté, plus d'art et de méthode, Calvin, s'éleva dans une ville de France: forcé de s'expatrier, il n'en fut pas moins puissant sur son pays. Invisible apôtre de la réforme dans la France, ses écrits nombreux s'y répandaient chaque jour; et son audace était accrue par l'éloignement. Devenu le dictateur religieux et politique d'une ville libre, mais française par la langue et les mœurs, il dogmatisa du milieu de Genêve, pour tous ses partisans disséminés dans le royaume. Il eut, comme le pontife même de Rome, son territoire neutre et son asyle inviolable; car la France avait intérêt à ne pas laisser envahir Genêve par la Savoie; et François Ier. protégea de ses armes le foyer de la réforme, qu'il voulait étouffer dans ses propres états.

Le règne de Henri II ne changea rien à cette politique contradictoire et barbare. Ce prince rendit de nouveaux édits de mort contre les hérétiques; et les exécutions par la potence et par le feu se multiplièrent sur tous les points du royaume.

Aussi la réforme attisée par le fer des bourreaux gagna-t-elle chaque jour davantage dans le peuple, la noblesse, et jusque dans la magistrature chargée d'appliquer les cruels édits. Parmi les hommes les plus attachés à la foi catholique, on sentit enfin le scrupule de tant de sang inutilement versé. A l'une de ces réunions nommées *Mercuriales*, où les magistrats exerçaient une sorte de contrôle sur eux-mêmes, un ami de l'Hôpital, Arnaud du Ferrier, président des enquêtes, avait demandé s'il ne faudrait pas supplier le roi de suspendre l'exécution des édits, jusqu'à la décision du prochain concile, et arrêter en attendant l'effusion du sang. Paul de Foix et quelques autres conseillers, avaient soutenu la même opinion; mais le premier président, homme servile et violent, élevé par la protection de la duchesse de Valentinois, dénonça promptement à Henri II ce qu'il appelait l'hérésie du parlement. Malgré les généreuses remontrances du président Christophe de Thou, qui mandé dans le cabinet du roi avait justifié la liberté de ses collègues, Henri II était venu en grande pompe assister à une nouvelle séance des *mercuriales*, afin de surprendre ou d'intimider les opinions.

Plusieurs membres du parlement, soutenus par cette austérité de principes, et cette ferme conscience qui faisait la gloire de leur ordre, prirent la parole pour défendre les avis exprimés dans la

dernière assemblée. Quelques-uns laissèrent trop paraître cette âpreté de zèle qu'inspire l'esprit de secte. Louis du Faur, par une de ces allusions bibliques, communes aux prédicateurs de la réforme, ne craignit pas de rappeler les mots du prophète Élie, au roi Achab : « Qui êtes-vous, » vous qui troublez Israël ? »

Anne du Bourg, homme estimé pour sa grande intégrité, ne parla pas avec moins de force, disant que les adultères, les parjures, les passions criminelles étaient impunis, tandis qu'on épuisait la cruauté des supplices contre des hommes qui ne s'étaient rendus coupables d'aucuns crimes, n'étaient entrés dans aucune sédition, et n'avaient nommé le prince que dans leurs prières. Le président de Harlay et le président Séguier se bornèrent à justifier le parlement, et à déclarer qu'il continuerait de remplir ses devoirs.

Christophe de Thou se plaignit qu'on eût violé le secret des délibérations précédentes, et mis en cause les avis du parlement. Mais le premier président s'éleva violemment contre les sectaires, et cita, comme des exemples à suivre, la punition des Albigeois par Philippe Auguste, et le massacre des Vaudois.

Alors le roi, s'étant fait remettre le registre où l'on inscrivait les avis de la cour, dit que maintenant il savait par lui-même qu'il y avait dans le parlement des hommes rebelles à l'autorité du pape et

à la sienne; que cette faute était celle du petit nombre, mais que déshonorante pour l'ordre entier, elle serait punie dans ses auteurs. En même temps il fit saisir par Mongommery, capitaine des gardes , Louis du Faur et Anne du Bourg. Paul de Foix, et deux autres membres du parlement, furent arrêtés dans leur maison; Arnaud du Ferrier fut caché par ses amis.

Cette odieuse violation des priviléges du parlement consterna les plus sages esprits, et fit craindre à tous les partisans de la réforme un surcroît de violence et de rigueur. Peu de jours après, lorsque le roi, courant une lance dans un tournois, fut par hasard mortellement blessé de la main de Mongommery, beaucoup de sectaires ardens virent dans cette rencontre un coup du ciel. Le supplice de l'infortuné du Bourg, qui, jugé par une commission, périt par la corde et le feu, acheva d'irriter les âmes; et bientôt les ambitions des grands de la cour vinrent se mêler à ces fermens de discorde et de haine que nourrissait la faiblesse d'un nouveau règne et d'une minorité.

Deux princes de la branche des Bourbons, toujours suspecte à la cour, depuis la rébellion du fameux connétable, le roi de Navarre et le prince de Condé, se montrèrent ouvertement favorables aux réformés. Jaloux de la puissance des Guises, qui leur enlevaient le gouvernement de l'état, ils cherchèrent des appuis parmi les mécontens et les per-

sécutés. Ainsi, les fêtes de la cour pour le mariage d'Elisabeth, les funérailles de Henri II, et le sacre de son jeune successeur étaient à peine achevés, qu'une conspiration vint éclater aux portes du palais, et remplir la France de troubles et de supplices.

On sait quelle fut la conspiration d'Amboise. Le motif était surtout la haine du prince de Condé contre les Guises; le prétexte, l'intérêt public; le moyen, les misères et l'oppression d'une foule de protestans. Un gentilhomme aventurier, la Renaudie, s'offrit pour chef visible du complot, qui fut préparé presque ouvertement. Quelques docteurs de la réforme donnèrent par écrit leur consultation, sur la légitimité d'une entreprise qui se bornerait à l'enlèvement des princes lorrains. Beaucoup de protestans, exposés chaque jour à des insultes publiques, poursuivis, menacés, s'engagèrent dans la conspiration par vengeance et par désespoir; beaucoup de catholiques s'y jetèrent par ambition, par amour de la nouveauté, et par la turbulence naturelle aux mœurs du temps.

Cependant le cardinal de Lorraine, après avoir sacré dans la cathédrale de Reims le nouveau roi, s'était occupé de le rendre inaccessible à ses sujets. Dans la première joie d'un nouveau règne, au moment où un grand nombre de braves gentilshommes accouraient à Fontainebleau, pour se faire con-

naître du jeune roi, ou pour solliciter quelques faveurs, ce ministre avait fait dresser une potence aux portes du château, et l'on avait, par son ordre, publié dans la ville un édit qui enjoignait à tous les solliciteurs de se retirer dans la journée, sous peine d'être pendus.

A ces actes injurieux pour toute la France, se mêlaient des rigueurs plus cruelles contre les réformés. On établit dans chaque parlement une chambre chargée particulièrement de les punir, et qui prit le nom de *chambre ardente*. Personne dans le conseil du roi n'arrêtait ces cruautés, atroces et inutiles en tout temps, mais que le grand nombre des protestans rendait alors insensées. Le chancelier Olivier, affaibli par l'âge, désaccoutumé des affaires et de la cour, ne voyant près de lui personne pour le soutenir et pour l'entendre, ne pouvait résister à la hauteur du duc de Guise, et à la vivacité plus impétueuse du cardinal de Lorraine. Ce fut alors qu'on apprit les desseins et la marche des conjurés. Le duc de Guise, une fois attaqué, grandit encore à tous les yeux par sa fermeté, par son audace, par ses artifices pour envelopper le roi dans tous les périls de la maison de Lorraine. Le jeune roi disait auparavant quelquefois aux Guises : « Qu'ai-» je donc fait à mon peuple ? Je veux entendre ses » doléances, et y faire droit. J'entends dire que » c'est à vous qu'ils en veulent. » Mais, lorsque réfugié dans le château d'Amboise, où l'avait con-

duit le duc de Guise, il eut appris la tentative des rebelles, alors il se livra sans réserve à son ambitieux défenseur, et crut se sauver, en lui donnant le titre de lieutenant-général du royaume.

Armé d'un si grand pouvoir, le duc de Guise multiplia les supplices avec une impitoyable rigueur. Olivier souscrivit en gémissant, et bientôt ses remords punirent sa faiblesse. La honte d'avoir cédé, la douleur de ne pouvoir résister, le conduisirent promptement au tombeau. On raconte que, dans ses derniers jours, visité sur son lit de mort par le cardinal de Lorraine, il détourna la tête, en se plaignant de voir l'homme qui le *damnait* peut-être. Cette mort privait la France d'un magistrat long-temps vertueux, et dont la gloire serait irréprochable, s'il n'eût pas repris le pouvoir. La reine Médicis, qui commençait à s'effrayer de la puissance des Guises, voulut donner pour successeur à Olivier quelque homme d'une grande intégrité, qui fût fidèle avant tout au roi, et qui ne servît pas l'ambition des grands. La duchesse de Montpensier lui conseilla de choisir l'Hôpital. Le cardinal de Lorraine avait d'abord destiné cette place à Morvilliers, évêque d'Orléans, homme de bien, mais faible et docile à la puissance des Guises. Morvilliers s'effraya de la difficulté des temps, et refusa. Le cardinal de Lorraine vit sans inquiétude le choix de l'Hôpital. Il le connaissait depuis long-temps, et croyait pouvoir

compter sur sa déférence. Les deux princes consentirent à son élévation, et parurent même l'avoir désirée. Mais la reine eut soin de faire connaître au nouveau chancelier qu'elle seule l'avait choisi. L'Hôpital, en revenant de la cour de Savoie, fut donc revêtu de la dignité de chancelier, d'autant plus imposante alors qu'elle était inamovible, et que le titre de cette charge ne se perdait pas, même par la disgrâce et par l'exil. Pendant la retraite d'Olivier, un protégé des Guises, le cardinal Bertrandi, l'avait exercée, sous le titre de vice-chancelier qu'il conservait encore. L'Hôpital exigea la suppression de cette seconde dignité.

Ainsi, vers le commencement de l'année 1560, l'Hôpital prit enfin une part décisive dans le gouvernement du royaume; et l'on vit ce que pouvait tenter un grand homme de bien, contre la fatalité des temps et les passions aveugles des partis. L'Hôpital avait, sur la liberté de conscience, les opinions que ses amis Paul de Foix et Arnaud du Ferrier avaient fait entendre au parlement. Comme eux, il s'indignait d'une persécution réprouvée par l'Évangile, et tout à la fois odieuse et impuissante.

Mais un autre sentiment n'était pas moins fortement gravé dans son âme; c'était l'amour des antiques institutions du royaume, et l'horreur des troubles civils. Ainsi partagé entre le désir d'assurer la vie et la liberté des protestans, et la vo-

lonté de maintenir le trône et les lois, il arrivait à la puissance au milieu de tous les périls, augmentés par les scrupules mêmes de sa vertu. Ceux qu'il avait vus avec douleur si long-temps opprimés par des lois barbares, il les trouvait sortant d'une sédition, prêts à reprendre les armes, et plus ulcérés qu'abattus par de récens supplices. Cette cour, à laquelle il aurait voulu inspirer des maximes de douceur et de paix, il la trouvait irritée par la terreur du péril qu'elle avait couru, et croyant avoir besoin désormais de supplices, pour sa sûreté plus encore que pour sa vengeance. Homme de loi, jeté sans appui parmi des guerriers violens, des prêtres ambitieux, des courtisans avides, des femmes mobiles et passionnées, il ne pouvait avoir ni protection, ni parti ; et cependant, telle était la fermeté de son âme que, dès le premier jour de son élévation, il médita, il prépara l'établissement de la liberté religieuse, sans qu'aucun mécompte, aucun péril lui fît jamais abandonner cette espérance.

A son entrée dans le ministère, les dernières poursuites contre les complices de la conspiration d'Amboise duraient encore ; et le prince de Condé lui-même, retenu à la cour, tandis que les hommes, engagés sur sa foi, périssaient dans les tourmens, était dénoncé chaque jour par leurs révélations et leurs plaintes. Le chancelier persuada à Médicis, que son intérêt ne lui permettait pas

d'abandonner à la vengeance des Guises une si grande victime.

Le cardinal de Lorraine n'osa pas, ou peut-être ne voulut pas insister sur le procès du prince. D'autres soins l'occupaient; il méditait depuis long-temps d'introduire l'inquisition en France, pour soumettre la réforme. Il proposa dans le conseil l'établissement de ce tribunal, comme le seul moyen d'abattre une secte, qui, depuis trente années, n'avait fait que s'accroître à travers les alternatives de rigueur et d'indulgence. L'Hôpital sentit combien cette juridiction sanguinaire serait funeste à la France; et il combattit le projet du cardinal de Lorraine, en proposant d'attribuer aux évêques eux-mêmes la connaissance des accusations d'hérésie. Il comprit, et l'événement justifia sa prévoyance, que nul évêque ne pourrait ensanglanter son diocèse par les supplices de ceux qu'il prétendait convertir; et qu'ainsi la religion catholique serait moins accusée, et la persécution moins rigoureuse.

Tel fut l'objet de l'édit de Romorantin. Toutefois la sagesse de l'Hôpital n'excita d'abord que les murmures du parlement. Le chancelier, en présentant l'édit pour être enregistré, peignit avec force les maux de la France; et ses paroles annonçaient assez la sage tolérance où il voulait amener les esprits : « Tous les ordres sont corrompus, dit-» il dans un fragment de ce discours; le peuple

» est mal instruit; on ne lui parle que de dîmes » et d'offrandes, rien des bonnes mœurs; chacun » veut voir sa religion approuvée, celle des autres » persécutée : voilà la piété. » Ailleurs il rappelait » que « les opinionss e muent non par violences, » mais par prières et par raison. » Dans cet édit qui donnait aux évêques un si grand pouvoir, l'Hôpital avait inséré une disposition qui leur enjoignait de résider dans leur diocèse, sous peine de saisie de leurs biens temporels. Sachant bien que la licence et les désordres du clergé avaient préparé les premiers troubles, il voulait combattre le schisme par la réforme des mœurs.

Le parlement, zélé pour ses priviléges, ne reçut l'édit de Romorantin qu'après des lettres de jussion; mais le chancelier avait formé le projet de substituer au contrôle impuissant et souvent partial que réclamait le parlement, une convocation des états généraux. Le cardinal de Lorraine et son frère frémirent à cette idée qui menaçait leur pouvoir. L'Hôpital se réduisit à demander une réunion des grands du royaume; elle fut convoquée à Fontainebleau.

Cette assemblée mettait pour la première fois aux prises, dans une discussion solennelle, des hommes qui devaient bientôt se rencontrer dans la guerre civile. A côté des princes lorrains et du connétable de Montmorency, paraissait l'amiral de Coligny, long-temps ami du duc de Guise, et

compagnon de ses exploits, mais devenu l'appui des protestans persécutés. Là se trouvaient Montluc, évêque de Valence, si favorable aux réformés, dont son frère fut le plus cruel ennemi; et l'archevêque de Vienne, que sa religieuse tolérance fit accuser d'apostasie.

Le jeune roi, près duquel la belle Marie Stuart était assise, prit la parole pour indiquer les motifs de cette réunion, et pour demander des avis libres et sincères; puis il annonça que son chancelier et ses oncles, le cardinal de Lorraine et le duc de Guise, allaient rendre compte de l'état du royaume. L'Hôpital ne dissimula point la grandeur du mal, l'inquiétude et le mécontentement des esprits. Le duc de Guise parla sur l'armée, le cardinal de Lorraine sur les finances.

Alors Coligny, s'avançant vers le roi, met un genou en terre, et présente deux requêtes au nom des protestans de Normandie. L'évêque de Valence, et l'archevêque de Vienne, parlèrent ensuite avec beaucoup de force contre la persécution; ils rappelèrent l'indulgence de la primitive église pour les chrétiens qui s'égaraient. Ils se plaignirent des lenteurs de la cour de Rome à convoquer un concile général qui pût donner la paix à la chrétienté; et, après avoir déploré les malheurs du schisme et les scandales trop fréquens de l'ordre écclésiastique, ils s'accordèrent à demander, comme unique remède, la réunion des états généraux et

celle d'un synode national. Coligny, prenant de nouveau la parole, plaida la cause de ses frères, d'un ton véhément et persuasif; il blâma les précautions que l'on prenait pour entourer le roi d'une garde étrangère et nombreuse; il pressa le jeune monarque de se confier à l'amour de ses peuples, et de réunir les états généraux. Cette demande semblait attaquer le pouvoir même des Guises. Ils se hâtèrent de lier leur défense aux intérêts de la religion. Le duc de Guise repoussa le projet de réunir un synode religieux, en déclarant que nul pouvoir au monde ne changerait sa foi. Le cardinal accusa les Huguenots de méditer la révolte, sous le nom de liberté de conscience; et il protesta contre toute réunion d'un synode national, qui ne lui paraissait, dans la situation de l'église et de l'état, qu'une menace pour la cour de Rome et un danger pour la foi. Du reste les deux princes parurent également consentir à la convocation des états, si le roi la jugeait utile.

Telle fut l'assemblée de Fontainebleau, premier essai de ces réunions si fréquentes où le chancelier cherchait un appui contre la tyrannie des partis, et la capricieuse instabilité de la reine. L'Hôpital se hâta de publier un édit qui fixait au 10 décembre l'assemblée des états généraux, et il fit en même temps ordonner la suspension de toute poursuite pour crime d'hérésie. C'était le but auquel il voulait arriver, par ses projets de synode

et de concile national. Il le fit connaître au parlement de Paris, et il vint lui-même prescrire à ce corps de recevoir un magistrat qui en avait été exclus pour cause d'hérésie. Ainsi les rigoureux édits, et les persécutions qui avaient pesé sur la réforme depuis tant d'années, cessèrent tout à coup, et le chancelier entrevit un moment cette paix religieuse qu'il voulait affermir par des lois durables.

Mais les passions des partis détruisirent bientôt ce noble ouvrage. Tandis que le parlement de Paris protestait avec amertume contre une tolérance inusitée, les réformés se soulevèrent dans quelques provinces de France, et se saisirent de plusieurs villes du Midi. Ainsi, cette assemblée des états, où le chancelier avait placé son espérance, fut réunie sous les auspices de guerre et de vengeance qui faisaient dominer les Guises. Le roi de Navarre, et le prince de Condé, sont soupçonnés d'avoir excité cette nouvelle conspiration; et le roi leur ordonne de se rendre près de lui dans Orléans, où s'assemblaient les états généraux. Innocens ou téméraires, les deux princes arrivent dans cette cour, qui n'était pas encore souillée de perfidies sanglantes. Dès l'abord, le prince de Condé est arrêté, et le président Christophe de Thou est appelé, avec quelques autres commissaires, pour instruire son procès. Vainement le prince réclama le privilége de sa naissance et le droit de n'être

jugé que par les pairs, assemblés en parlement. La crainte avait de nouveau rendu les Guises maîtres de la faible volonté de François II, et leurs mains dirigeaient cette inique procédure.

Toutefois, pour frapper plus sûrement un prince du sang royal, ils voulurent rendre la cour entière complice, en lui faisant signer la sentence. L'Hôpital refusa de souscrire, et son exemple, imité par deux hommes de bien, troubla les Guises, et les fit un moment hésiter. Tout semblait prêt pour une crise fatale. La ville d'Orléans était pleine de gens de guerre qu'avait assemblés le duc de Guise, et qui juraient sur son nom d'exterminer les hérétiques. Les députés des états arrivaient de toutes parts, animés d'un zèle ardent pour la foi catholique, et s'indignant de l'audace de ces prétendus réformateurs si long-temps opprimés. Le palais n'était pas moins agité. Le jeune roi, dévoré de langueur, ne retrouvait de force que pour s'irriter à la voix des Guises contre le prince de Condé, et le roi de Navarre accusé de vouloir lui ravir un sceptre qui tombait de sa main mourante. On dit que cette faible main fut presque dirigée par le cardinal de Lorraine, sur la poitrine du roi de Navarre, appelé dans le cabinet de François II, sans autres témoins que les meurtriers qui devaient aider les coups mal affermis du jeune roi. On dit que le jeune prince recula devant cette af-

freuse leçon, et que le roi de Navarre fut sauvé par ce remords.

Cependant le jeune monarque, instrument infortuné de l'ambition des Guises, s'affaiblissait au milieu de ces crises trop fortes pour sa frêle existence. Il va mourir; et le duc de Guise ose encore proposer à Médicis d'achever son ouvrage, et de frapper les deux princes qu'il avait inutilement livrés à la sentence des juges et au poignard du roi. La reine hésitait devant les craintes diverses qui troublaient son âme, redoutant les princes qu'elle a persécutés, les Guises dont elle a connu déjà l'impérieux appui, les catholiques qui la soupçonnent, les protestans qui la méprisent.

Dans le tourment de cette incertitude, où le remords n'entrait pas, elle fondait en larmes au milieu de ses filles d'honneur. Enfin elle se résolut à faire appeler le chancelier de l'Hôpital, et lui montra toutes ses pensées. L'Hôpital, effrayé des doutes de la reine, s'efforce de relever au moins par l'ambition cette âme faible et cruelle; il fait briller à ses yeux la régence qui lui est réservée; il intéresse son orgueil, sa sûreté, son pouvoir, à ne point sacrifier des princes qui la protégeront elle-même contre les Guises; il lui montre comment elle doit régner pour son second fils encore enfant, sans faire dépendre sa couronne de l'ambition des grands; en même temps il l'engage à se rapprocher du roi de Navarre, moins zélé pour les

protestans que le prince de Condé, plus faible, plus facile, et qui n'envahira pas, comme les Guises, le pouvoir du roi qu'elle doit conserver inviolable, à l'abri des factions et des ambitieux.

Médicis, dans son effroi, se livra toute entière à de si sages conseils; et cette même nuit, tandis que François II expirait, elle reçut en secret, dans son appartement, le roi de Navarre, qui venait lui promettre de seconder ses desseins et de servir fidèlement le nouveau règne.

A ce prix le salut du prince de Condé fut assuré, et le crédit de la maison de Lorraine sembla frappé du même coup qui enlevait François II. Mais la reine, satisfaite de s'être ménagé dans le roi de Navarre un allié docile, n'osa pas repousser tout-à-fait le dangereux appui des Guises. L'Hôpital voulut la faire régner pour elle-même et pour la France, avec le secours des états généraux. Son impartialité était celle de la justice, qui ne veut dépendre d'aucun parti, d'aucune ambition; l'impartialité de Médicis était celle de la ruse, qui veut à la fois caresser et tromper tout le monde. Elle ne pouvait comprendre, et surtout elle ne pouvait suivre long-temps la politique généreuse du chancelier, et à peine avait-elle reçu les sermens du roi de Navarre, qu'elle concertait de nouveaux plans avec le cardinal de Lorraine.

Déjà même, par ses avis, elle projetait d'éloigner la réunion des états. On avait répandu parmi les

députés eux-mêmes l'opinion que la mort du roi annulait leur élection. L'Hôpital, rappelant le principe que le roi ne meurt pas, que son autorité ne change ni ne s'arrête, fit décider que les états une fois nommés appartenaient à la France, et il se hâta d'ouvrir cette assemblée par un discours plein de force et de simplicité, où se montraient toutes les espérances qu'il avait conçues par la réunion du roi de Navarre aux intérêts de la couronne; en même temps il parla de l'assemblée des états comme d'une institution essentielle à la monarchie.

Après avoir rappelé l'antiquité de cet usage, interrompu depuis quatre-vingts ans, il combat en peu de mots l'opinion de ceux qui ne croyaient pas utile et profitable aux rois de consulter ainsi leurs sujets: « Il n'est, dit-il, acte tant di-
» gne d'un roi, et tant propre à lui, que de tenir les
» états, que de donner audience générale à ses su-
» jets et faire justice à chacun. » Ensuite le chancelier exposa les maux du royaume, les dangers de l'esprit de secte, la nécessité de le combattre par la sagesse et la réforme des mœurs plutôt que par les supplices: « Nous avons fait, dit-il, comme
» les mauvais capitaines qui vont assaillir le fort
» de leurs ennemis avec toutes leur forces, lais-
» sant dépourvus et dénués leurs logis; il nous
» faut maintenant, garnis de vertus et de bonnes
» mœurs, les assaillir avec les armes de charité,
» avec prières, persuasion, paroles de Dieu, qui

» sont propres à tels combats. » Puis il ajoutait :
» Otons ces mots diaboliques, noms de partis et
» de séditions, Luthériens, Huguenots, Papistes;
» ne changeons le nom de chrétiens. »

Mais en même temps qu'il recommandait cette indulgence pour les erreurs, il annonçait l'intention de réprimer par les lois et la force tout désordre, toute sédition, toute violence; il terminait en exposant la pénurie des finances du roi : « Jamais
» père, de quelque état ou condition qu'il fût, di-
» sait-il, ne laissa orphelins plus engagés, plus
» endettés, plus empêchés, que notre jeune prince
» est demeuré, par la mort des rois ses père et
» frère. »

L'Hôpital, dans son discours, n'avait pas nommé les princes de la maison de Lorraine : le cardinal prétendit avoir le droit de répondre seul au nom des états; mais chacun des trois ordres voulut avoir son orateur, et l'on vit bientôt dans leurs discours la diversité de leurs intérêts. L'orateur du tiers-état, sans être favorable au protestantisme, censura vivement les scandales et la négligence du clergé catholique. L'orateur de la noblesse, en blâmant les richesses et le luxe de l'église, demanda pour les protestans la liberté d'avoir des temples. L'orateur du clergé soutint que l'hérétique était digne de la peine capitale et sujet au glaive du magistrat. En même temps il plaida le principe de l'exemption de toute charge

publique sur les biens temporels de l'église.

Sans doute l'Hôpital comprit dès lors qu'il ne pouvait faire sortir de cette assemblée une loi de paix et de tolérance; mais il fit reconnaître par elle le pouvoir de la reine, malgré quelques efforts du roi de Navarre, pour obtenir lui-même le titre de régent. Enfin il s'occupa d'améliorer au moins l'administration du royaume, s'il ne pouvait apaiser les haines des partis; et il fit de bonnes lois au milieu même des approches de la guerre civile. Le plus célèbre de ses travaux fut l'ordonnance d'Orléans, qui réglait la puissance des nobles, abolissait les taxes arbitraires, établissait de nouveaux officiers, pour veiller à l'observation des lois, et faisait disparaître les nombreux abus de l'ordre judiciaire. Tel fut le résultat de cette assemblée des états, stérile sans doute, si on compare ses actes aux dangers qui menaçaient la France.

Le plus grand de tous était dans l'existence de deux partis nombreux, animés, ayant à leur tête des chefs illustres, et sur leurs étendards ces mots de *religion*, de *liberté*, si puissans pour agiter les âmes. Le prince de Condé avait dévoré l'affront d'une rigoureuse captivité, d'une procédure inique dans ses formes, et d'une menace de mort prolongée pendant plusieurs mois. Il était sorti de cette épreuve plus fier et plus irrité; et toute sa vengeance était de s'enfoncer davantage dans le parti des protestans. L'Hôpital, attentif aux mouve-

mens de ce prince, voulut le satisfaire et l'apaiser par une réparation éclatante. Elle fut ainsi réglée : admis au conseil, le prince, après avoir nié la rébellion qu'on lui avait imputée, demanda au chancelier s'il avait quelques preuves à produire; le chancelier répondit qu'il n'en avait aucune. Le fier duc de Guise plia lui-même jusqu'au point de dire : « Qu'il ne connaissait rien contre l'honneur » du prince; qu'il n'avait été l'auteur ni l'instiga- » teur de sa prison, et ne s'estimerait homme de » bien, s'il en avait été cause; » et le prince de Condé s'assit au conseil en face de ses ennemis humiliés.

En réunissant ainsi la famille royale, le chancelier semblait avoir assuré le succès de ses vues de tolérance; mais le duc de Guise se vengea bientôt, en oubliant sa vieille inimitié contre le connétable de Montmorency, qu'il avait autrefois dépouillé de sa charge et de ses honneurs. Attaché à la foi catholique, le connétable haïssait les nouveaux sectaires; et son humeur rude ne s'accommodait pas des ménagemens d'une sage tolérance. Le duc de Guise échauffa son zèle pour les intérêts de la religion; un ancien favori de Henri II, le maréchal de Saint-André, seigneur considérable par ses richesses et son courage, entra dans ce parti. Les parlemens, défenseurs des vieilles lois du royaume, et qui tant de fois avaient décerné des supplices contre les hérétiques, s'effrayèrent de l'établissement d'une

tolérance qui leur semblait séditieuse. Le chancelier fit publier, au nom du roi, un édit qui ordonnait de mettre en liberté tous les hommes détenus pour soupçon d'hérésie. Le parlement n'en souffrit l'enregistrement qu'après de longs refus; et la loi, décréditée d'avance, fut mal obéie. Partout, le royaume était agité de troubles et de violenees; souvent des catholiques poursuivaient les protestans jusque dans leurs demeures, sous prétexte de dissiper des assemblées illicites. L'Hôpital fit approuver par la reine un nouvel édit qui défendait ces violences sous peine de mort, et permettait aux exilés pour cause de religion, de rentrer dans le royaume, sous la condition d'y vivre en catholiques. L'agitation était si grande, et le mal si pressant, que le chancelier, sans s'arrêter à l'antique forme de l'enregistrement, adressa sur-le-champ cette déclaration royale aux gouverneurs et aux tribunaux des provinces. Ainsi, défenseur des libertés publiques, gardien fidèle des lois, il se trouvait, par le malheur des temps, conduit à les enfreindre. A la vérité, le chancelier de l'Hôpital, d'après les maximes qu'il a souvent professées avec plusieurs grands magistrats, ne croyait pas que le pouvoir de s'opposer aux ordonnances du prince résidât dans le parlement; mais enfin il avait reconnu souvent à ce corps un droit de remontrance, tradition antique de la monarchie, qu'il semblait en ce moment éluder ou détruire.

Le parlement, blessé de cette infraction à ses privilèges, défendit par un arrêt de publier la déclaration royale; et il présenta de vives remontrances, où il censurait amèrement les dispositions de cet acte. On peut juger par un seul mot quel esprit de violence et d'anarchie dominait alors les corps les plus respectables : le parlement s'indignait qu'on eût défendu à tout catholique de pénétrer dans les maisons particulières, sous prétexte de voir s'il ne s'y tenait pas des assemblées illicites; et il trouvait dans cette défense de droit naturel et de droit civil une protection pour l'hérésie.

Le chancelier brava d'abord ces plaintes, et poursuivit paisiblement l'exécution de la nouvelle ordonnance; mais la reine, inquiète des murmures du parlement de Paris, voulut tenir une assemblée de cette compagnie, où se trouveraient le roi, les grands de l'état et les conseillers de la couronne. L'Hôpital, à qui sa charge donnait le droit d'ouvrir cette assemblée, y soutint avec force, que les anciens édits contre les protestans devaient être suspendus jusqu'à la prochaine décision du concile. Plusieurs membres du parlement, plusieurs courtisans attachés à la fortune des Guises prétendirent au contraire qu'il fallait punir les hérétiques de mort. Enfin, un dernier avis renvoyait la connaissance du crime d'hérésie aux tribunaux ecclésiastiques. Ces opinions diverses

furent débattues, pendant plusieurs jours, en présence du roi de Navarre, des cardinaux de Lorseine, de Châtillon, de Guise, de Bourbon, du connétable de Montmorency, de son fils le maréchal.

Le jeune roi et sa mère n'étaient pas présens; et le chancelier annonça qu'ils ne sortaient pas de peur de la peste; car, dans ce temps de désordre, le fléau des maladies contagieuses se joignait à tous les autres maux. Ces conférences se terminèrent enfin par l'ordre d'entériner la dernière ordonnance du roi; et le chancelier demeura le maître, malgré l'incertitude de la reine, la volonté des Guises, et les opiniâtres préjugés du parlement.

Au mois de juillet 1561, parut un édit nouveau qui donnait aux protestans toutes les sûretés, hormis le droit de tenir des assemblées publiques. Le chancelier conservait encore l'espérance de rapprocher les deux cultes. Le cardinal de Lorraine croyait pouvoir terrasser les plus célèbres docteurs du calvinisme par son érudition et son éloquence; ainsi l'un et l'autre se réunirent pour conseiller à la reine une nouvelle assemblée, où les docteurs des deux communions discuteraient librement.

Dans l'attente de ce débat solennel, la convocation même des états-généraux réunis à Saint-Germain parut d'une médiocre importance. L'Hôpital par-

lant à cette assemblée, ne dissimula pas que la nouvelle religion se fortifiait chaque jour; mais, fidèle à son principe de justice impartiale, il blâma ceux qui conseilleraient au roi de se mettre tout d'un côté, expression qui doit être entendue dans le sens de l'ordre civil, et de la justice envers tous; car, du reste, l'Hôpital se montrait sincèrement attaché à l'ancienne religion de l'état; mais ce grand homme prévoyait que, si une fois le glaive était tiré, l'autorité royale protégée par les uns, et armée contre les autres, périrait dans cette lutte, pour faire place à l'élévation du chef de parti le plus habile ou le plus heureux. Cette assemblée des états retentit d'ailleurs des mêmes plaintes que l'on avait entendues à Orléans, sur les scandales du clergé et la nécessité d'une réforme dans les mœurs. L'ordre ecclésiastique consentit à supporter une partie des charges de l'état; et les évêques se retirèrent pour se rendre à la conférence religieuse, dont nous avons parlé, et qui prit le nom de *colloque de Poissy*.

Le roi, alors âgé de douze ans, présida cette assemblée. L'Hôpital y développa d'abord, avec plus de hardiesse, les principes de liberté religieuse et de tolérance qu'il annonçait depuis tant d'années. Il exhorta les membres des deux églises à se rappeler ce titre de chrétiens qui leur était commun; il rappela l'exemple de cet homme simple, qui, sans autre science que Dieu et Jésus-Christ,

confondit l'erreur de plusieurs philosophes et dialecticiens du concile de Nicée, leur montrant que Jésus-Christ et ses apôtres n'avaient usé de tels moyens pour réduire le monde. Quand l'Hôpital eut fini de parler, le cardinal de Tournon s'étant levé, lui donna de grands éloges, et demanda que le discours qu'il avait prononcé fût remis à tous les membres de l'assemblée. L'Hôpital, devinant que cette curiosité avait pour objet de trouver dans ses paroles quelque prétexte au soupçon d'hérésie, refusa cette demande deux fois renouvelée.

Alors un des ministres protestans, Théodore de Bèze, homme éloquent et passionné, tombe à genoux, et commence une prière à Dieu, qu'il prend à témoin de la pureté de sa foi et de l'innocence de ses frères persécutés. Ce spectacle émeut l'assemblée; bientôt les expressions du docteur calviniste offensent les dogmes de la religion catholique dans son plus auguste mystère. Le cardinal de Tournon, la voix tremblante de colère, interpelle le roi, et déclare : « que les évêques se sont fait violence à eux-mêmes, en consentant à descendre dans cette arène, et à écouter les nouveaux évangélistes : les ordres du roi l'ont voulu ; il supplie du moins sa majesté de ne pas ajouter foi aux paroles qui viennent d'être prononcées, et d'attendre qu'elles soient réfutées par les évêques ; alors le roi et toute l'assemblée comprendront quelle différence sépare le mensonge et la vérité. Il demande un jour

pour répondre; cependant il supplie le roi de suivre dans la religion les traces de ses aïeux. Il termine en disant que, sans le respect pour le monarque, les évêques se seraient levés, au bruit des paroles abominables et sacriléges qu'ils viennent d'entendre, et n'auraient pas souffert un plus long discours. »

Frappée de cette protestation énergique, la reine elle-même prit la parole pour déclarer, que la réunion présente avait été demandée par les princes et le parlement de Paris; qu'il ne s'agissait pas de rien changer à la religion, mais d'apaiser les troubles et de rappeler doucement dans la bonne voie ceux qui s'étaient écartés de l'antique piété. Bèze reprit ensuite la parole sur le mystère de l'eucharistie; et, tout en confessant que les fidèles participaient dans la communion au corps et au sang de Jésus-Christ, il déclara, que le corps même de Jésus-Christ était aussi éloigné du pain et du vin que les plus hauts cieux le sont de la terre. Toute l'assemblée frémit à ces paroles, et se sépara.

Le ministre protestant écrivit à la reine, pour se plaindre de n'avoir pas été compris. On reprit les conférences, contre l'avis des plus sages prélats. Le cardinal de Lorraine avait préparé un discours qu'il était jaloux de prononcer, et qui roulait particulièrement sur l'autorité de l'église. Lainé, l'un des fondateurs de l'ordre des jésuites, parla violemment contre les docteurs calvinistes, qu'il

nomma des *singes*, des *renards* et des *monstres*. Ainsi les esprits s'enflammaient dans ce débat, où la foi était méconnue comme la charité.

L'Hôpital pressa la reine de rompre cette assemblée trop nombreuse et trop animée; et l'on y substitua de chaque côté cinq députés, dont les discussions plus paisibles furent également infructueuses. Cependant le colloque de Poissy était la première assemblée, où les protestans avaient eu le droit de paraître, et de s'expliquer impunément. Le chancelier de l'Hôpital, à défaut d'un retour à l'unité religieuse, voulut du moins tirer de ce fait reconnu par tout le monde, un principe de tolérance civile et politique; il espéra que, s'il parvenait enfin à communiquer cet esprit aux parlemens du royaume, la liberté de conscience pourrait se concilier avec la paix publique et l'autorité du souverain. Dans cette intention, il obtint de la reine qu'elle réunirait, dans une assemblée solennelle, des membres choisis de tous les parlemens du royaume : c'était le triomphe de sa longue persévérance. Les Guises semblaient avoir cédé; ils ne parurent pas à cette réunion. Le connétable de Montmorenci, le cardinal de Tournon, et les plus grands seigneurs du royaume s'y trouvaient.

Le chancelier, plein de cette joie d'une âme vertueuse qui touche au moment d'accomplir le bien qu'elle a souhaité toujours, exposa dans un langage éloquent et familier son projet de tolé-

rance : il tendait à punir les actes matériels, les désordres, les violences, jamais la conviction religieuse. Le chancelier appuya ces principes nouveaux sur les vœux qu'avaient exprimés déjà les états-généraux d'Orléans et de Saint-Germain. Après avoir combattu les préjugés, les alarmes, les calomnies qu'on pouvait lui opposer : « Je » sais bien, dit-il en finissant, que j'aurai beau » dire, je ne désarmerai pas la haine de ceux que » ma vieillesse ennuie. Je leur pardonnerais » d'être si impatiens, s'ils devaient gagner au » change, mais quand je regarde tout autour de » moi, je serais bien tenté de leur répondre, » comme un bon vieil homme d'évêque, qui por» tait comme moi une longue barbe blanche, et » qui la montrant, disait : Quand cette neige sera » fondue, il n'y aura plus que de la boue. »

L'Hôpital fit adopter sans peine dans cette assemblée, un nouvel édit dont l'exécution fidèle aurait prévenu la guerre civile; mais dont les dispositions mêmes montraient toute la grandeur du mal, et toute la difficulté de le guérir. Par cet acte, la liberté de conscience était enfin établie; les protestans étaient autorisés à tenir leurs assemblées partout, excepté dans les villes; il leur était enjoint de rendre au clergé catholique les églises, les maisons, les biens dont ils s'étaient emparés par violence; il leur était défendu de se créer des magistrats, de lever des

troupes, d'établir des contributions, de faire des traités et des alliances; enfin les ministres du culte nouveau devaient s'engager à ne rien enseigner de contraire au concile de Nicée, au symbole, et aux livres de l'ancien et du nouveau Testament. L'Hôpital, en préparant cet acte solennel avec les députés des divers parlemens du royaume, avait sans doute cru s'assurer de la part de ces corps une acceptation plus facile : son espérance fut trompée.

Quoique les intérêts de la religion catholique fussent soigneusement ménagés dans cet édit, quoiqu'il eût été souscrit par les princes, et même par de zélés défenseurs de la cour de Rome, par le cardinal de Bourbon et par le connétable de Montmorency, le génie seul des Guises balança l'autorité royale, et souleva le zèle du parlement de Paris. Le refus d'enregistrement fut suivi d'une remontrance présentée par le président de Thou, le père de l'illustre historien. Le chancelier répondit au nom du roi que, dans la situation de la France, il fallait massacrer les protestans, ou les bannir à perpétuité du royaume, ou leur accorder la liberté de leur culte, seul parti conforme à la religion, et à l'humanité. Toutefois, l'ordre d'enregistrer ne fut renouvelé qu'avec une clause qui rendait l'édit provisoire, jusqu'à décision du concile général. Le parlement refusa de publier l'édit même sous cette forme; et il

fallut un troisième ordre du roi, et l'influence du cardinal de Bourbon qui vint lui-même au parlement.

Des lois promulguées avec tant d'efforts devaient rencontrer encore bien des obstacles dans le zèle indocile, ou dans l'opiniâtre négligence des magistrats. Les soupçons, les murmures se répandaient parmi les catholiques; la cour de Rome éclatait en plaintes et en menaces. Toutefois la sagesse et la vigueur de l'Hôpital tenaient encore les passions en suspens, lorsqu'un incident fatal vint donner à tous le dernier prétexte de la guerre civile.

Le duc de Guise et le cardinal de Lorraine s'étaient éloignés de la cour, pendant que le chancelier préparait l'édit de tolérance. Leur retour fut marqué par une sanglante catastrophe. Le duc passait, avec une escorte nombreuse, près du bourg de Vassy, presque entièrement peuplé de protestans, et voisin des domaines de sa mère, la duchesse de Guise. Cette dame s'était plainte à son fils de l'audace des hérétiques qui tenaient librement leurs assemblées, depuis la publication du nouvel édit. Le duc, en approchant de Vassy, entend le son d'une cloche; il demande quel est ce bruit. On lui répond : « c'est la cloche qui sonne » le prêche des hérétiques. » Ce nom excite les clameurs des gens-d'armes et des valets qui formaient le cortége. Le duc traverse le bourg de Vassy, et

marche vers le lieu où se tenait l'assemblée. C'était une vaste grange dans un hameau prochain. Une partie de l'escorte du duc l'a devancé, trouble la cérémonie par des menaces et des outrages, frappe et disperse cette troupe sans défense, mêlée de femmes, de vieillards et d'enfans.

La duchesse de Guise, qui suivait en litière à quelque distance, est avertie de ce désordre, et par un sentiment naturel de pitié, elle envoie message sur message à son mari pour le supplier de sauver ces malheureux habitans. Le Duc accourut de toute la vitesse de son cheval; mais dans la foule il est blessé lui-même d'un coup léger au visage, et son sang redouble la fureur des meurtriers. De Thou, qui cherche la vérité dans l'histoire avec la conscience d'un juge, a déclaré que le duc de Guise mêla les menaces et la prière pour arrêter l'acharnement des siens; et l'on a peine à croire, en effet, qu'un grand capitaine, qui montra plus d'une fois une âme généreuse, ait pu méditer de sang-froid une si lâche barbarie; mais telle était la violence des partis qu'il en fut loué, qu'il en fut accusé de toutes parts. Quoi qu'il en soit « ce fut là, » suivant la forte expression du président De Thou, » le premier son de la trompette guerrière qui, dans » toute la France, appelait les séditieux à prendre » les armes. »

Vainement l'Hôpital veut encore croire à la justice, invoquer les lois, et poursuivre le massacre

de Vassy devant les parlemens du royaume. Le duc de Guise a continué sa route jusqu'à Reims, où il reçoit une foule d'amis qui viennent lui offrir leurs épées, et se réunissent à son cortége. Entouré de ces gentilshommes, il marche vers Paris. Malgré les défenses de la reine, il y fait son entrée avec la même pompe que les rois, au milieu des acclamations d'une foule enivrée.

La reine s'était retirée à Fontainebleau, avec le jeune roi et le chancelier de l'Hôpital. Elle douta quelques momens, si elle n'appellerait pas à son secours le prince de Condé qui, depuis la violation impunie des édits, armait de toutes parts les protestans. Mais le duc de Guise se hâte pendant qu'elle hésite, arrive à Fontainebleau, et, de gré, de force, par persuasion, par menace, ramène la cour à Vincennes, et met ainsi du côté de ses armes l'autorité du trône et des lois.

Dès lors le dernier édit est foulé aux pieds. Le connétable de Montmorency va lui-même, aux portes de Paris, disperser les prêches des protestans; on met le feu à la chaire et aux bancs qui servaient à leurs assemblées. Toutefois le sang ne coula point dans ces premiers désordres; mais la guerre civile est mise en délibération. « On ne parle » plus que de guerre, écrivait un témoin de ces évé» nemens; chacun fourbit son harnois; M. le chan» celier s'en contriste; tous les autres y prennent » plaisir. » L'Hôpital, en effet, résistait seul avec une

inflexible fermeté. Le vieux connétable de Montmorency lui dit alors, qu'un homme de robe ne devrait pas entrer dans un conseil où l'on discute sur la guerre. « Sans doute, je ne sais pas la faire, » dit l'Hôpital; mais je sais très-bien s'il est utile » de la faire. » Cependant il fut forcé de se retirer du conseil pendant le reste de la délibération; et l'on résolut de marcher contre le prince de Condé, qui, à la tête de quelques troupes, publiait des manifestes où il reprochait aux Guises le massacre de Vassy, la captivité du roi, la violation des édits de tolérance, offrant de déposer les armes, si le roi était rendu à la liberté. En même temps, il écrit aux princes protestans d'Allemagne pour leur demander des secours.

L'Hôpital, vaincu dans ses nobles efforts pour empêcher la guerre, n'avait pas quitté cependant les sceaux de l'état; un nouvel édit parut encore pour confirmer aux protestans la liberté de leur culte et le droit de s'assembler, excepté dans Paris et ses faubourgs; mais la guerre civile gagnait plus vite que ne l'avait prévu l'ambition des chefs. Sur plusieurs points du royaume, les protestans avaient commis des meurtres, des profanations, des pillages; et il s'établissait une horrible compensation de crimes et de haines entre les deux partis. La guerre, qui devait venger ces cruautés, en multiplia les horreurs. Montluc et des Adrets se souillèrent de barbaries également atroces; et la France, ensan-

glantée par les champs de bataille et les échafauds, demeura sans lois, sans gouvernement, sans pitié.

Dans ce chaos, la valeur et la fortune de Guise éclataient seules; il avait pris les villes des rebelles; il avait gagné la bataille de Dreux. Dans son propre parti, il avait vu tomber à ses côtés son timide allié, le roi de Navarre, et il avait fait prisonnier le vaillant chef de ses ennemis, le prince de Condé. Enfin il assiégeait Coligni, vaincu et réfugié dans Orléans avec les débris de son armée. Dans ce haut point de sa grandeur, le duc de Guise, au milieu de son camp, est assassiné par Poltrot. Sa mort a tout changé : les deux partis, également fatigués par la guerre, semblent s'arrêter de concert; et Médicis se trouve, en un moment, délivrée des protecteurs et des ennemis qu'elle avait craints.

L'Hôpital n'eut point de peine alors à lui persuader la paix; la mort de Guise, l'absence du cardinal de Lorraine, la captivité du prince de Condé, rendaient ce traité facile à conclure; l'Hôpital voulait qu'il fût durable. Sans examiner à qui restait l'honneur de la victoire dans une guerre funeste, il s'efforça de régler la liberté dont jouiraient les protestans. L'édit de pacification, dont il fut l'auteur, accordait aux seigneurs, hauts-justiciers, l'exercice du culte réformé dans les terres de leurs domaines; il le permettait aux autres nobles dans l'intérieur de leurs maisons; enfin, il assurait aux

protestans le droit de tenir des assemblées, dans les villes dont ils étaient les maîtres avant le 7 mars 1563.

Cet édit n'assurait donc aux protestans que les avantages qui leur avaient été promis avant la guerre : mais cela même blessait vivement beaucoup de catholiques. Dans la chaleur des querelles religieuses, les esprits ne pouvaient se faire à l'idée d'une tolérance civile également partagée ; les cruautés récentes de la guerre avaient encore envenimé cette haine mutuelle. Les parlemens, qui venaient de rendre de nombreux arrêts de morts contre les hérétiques tombés dans leurs mains pendant les hostilités, avaient peine à leur reconnaître le droit d'être protégés, s'ils devenaient paisibles. Toutefois la fermeté de l'Hôpital vainquit ces préjugés opiniâtres ; l'édit fut enregistré dans toutes les cours, et commença d'être exécuté. Les hommes qui s'étaient combattus avec tant de fureur, se rapprochèrent. Le zèle farouche de quelques ministres protestans parut s'adoucir ; les prêches ne furent plus dispersés par des soldats ; les églises catholiques ne furent plus profanées par des sectaires furieux.

On vit même bientôt les chefs et les soldats des deux partis, réunis sous un même étendard, expier la guerre civile, en marchant contre les ennemis de la France. La reine Élisabeth avait profité de nos troubles, pour se faire livrer le Havre de Grâce par

les protestans qu'elle avait assurés de ses secours. Cette ville aux mains des Anglais était un monument honteux des discordes de la France. L'Hôpital, dont la voix avait repris toute autorité dans le conseil, pressa la reine de réunir les protestans à ses troupes et d'assiéger cette ville. L'argent manquait pour cette entreprise; il ne craignit pas de recourir à une aliénation des biens du clergé, que la cour de Rome avait autorisée dans l'origine, pour faire la guerre aux hérétiques. De nouveaux murmures s'élevèrent; mais le clergé de France, dont la richesse était très-grande au milieu de la pauvreté publique, racheta les biens aliénés; et le Havre fut reconquis en quelques jours par les efforts unanimes du connétable de Montmorency et du prince de Condé, des catholiques et des huguenots oubliant leurs animosités dans la joie d'une commune victoire.

Quelle que fût l'importance d'un tel succès, on a reproché souvent au chancelier de l'Hôpital le moyen dont il se servit. On a regardé l'usage qu'il fit alors des biens ecclésiastiques comme une dangereuse épreuve, dans un temps où partout les nouvelles sectes avaient présenté aux princes et aux peuples l'appât de ces confiscations; mais l'Hôpital fit adopter cette mesure à la fin de la guerre, au moment de la victoire des catholiques. Toutefois le pape parut vivement blessé, et se plaignit avec amertume du chancelier de France. L'Hô-

pital écrivit au souverain pontife une lettre pleine de candeur et de fermeté, où, répondant au reproche de ses ennemis, il déclarait que, fidèle à l'église, à la foi catholique, il aurait voulu seulement réformer les scandales et le luxe qui nuisaient à la religion. « Sans doute, disait-il en finissant, j'ai » eu tort de lutter contre ce torrent, j'eusse peut-» être mieux fait de m'accommoder aux temps » présens; mais, très-saint père, telle est ma fa-» çon d'être, que l'âge m'a rendu encore plus dif-» ficile et plus fâcheux. »

Le jeune roi, qui avait assisté à la prise du Havre, venait d'entrer dans sa quatorzième année : les catholiques n'avaient plus de chef depuis la mort du duc de Guise; c'était le moment d'élever la puissance royale et de la faire reconnaître dans la personne d'un jeune prince, dont les premières inclinations paraissaient alors vives et généreuses. L'Hôpital pressa la reine de déclarer la majorité du roi, ainsi que l'autorisait une ancienne ordonnance de Charles V. Le chancelier pensait que pour contenir des partis, naguère si acharnés l'un contre l'autre, la présence et l'action d'un souverain seraient plus efficaces que la politique mobile et les ruses de Médicis. Sans doute aussi, dans un temps où le vieux respect de la royauté s'était affaibli par la guerre civile, il croyait utile de frapper les esprits par la pompe de cette cérémonie. Elle se fit au parlement de Rouen, et fut con-

sacrée par un édit, où respirait toute la politique généreuse de l'Hôpital et son esprit de tolérance.

On ne peut douter qu'en choisissant ce lieu pour une telle solennité, l'Hôpital n'eût voulu censurer la rigueur excessive du parlement de Paris. Toutefois, il n'épargna pas les reproches au parlement de Rouen : l'âpreté du zèle de parti était alors si générale et si vive, que la justice ne s'en préservait pas. C'est à ce sujet, qu'en présence du jeune roi et de toute la cour, le vieux chancelier avec sa figure austère, disait aux magistrats : « Vous êtes juges du pré ou du champ, non de la vie, non des mœurs, non de la religion. Vous pensez bien faire, d'adjuger la cause à celui que vous estimez plus homme de bien, ou meilleur chrétien, comme s'il était question entre les partis lequel est meilleur poëte, orateur, peintre, artisan, et non de la chose qui est amenée en jugement. Si vous ne vous sentez pas assez forts et justes pour commander vos passions et aimer vos ennemis, selon que Dieu commande, abstenez-vous de l'office de juges. » Ce ne fut là qu'une partie des sévères conseils que donna le chancelier. Avec ce mélange d'érudition et de familiarité un peu gauloise qui le caractérisait, il parla long-temps de l'état du royaume, de la prise glorieuse du Havre, de cette loi fondamentale qui ne laissait aucun intervalle entre deux règnes, de la majorité précoce établie

pour les rois, de l'édit de pacification, enfin, de cette paix que Charles venait de donner et qu'il voulait faire observer. Après ce discours, la reine se levant, s'inclina devant son fils, qui l'embrassa et lui dit : « Je veux que vous gouverniez et com- » mandiez autant et plus que jamais. » Les princes et les grands de l'état baisèrent la main du roi : puis on entendit plaider un procès particulier qui pendait devant la cour. Les juges opinèrent ; et le chancelier prononça l'arrêt ; car tel était alors le respect pour les formes de la justice, que le débat et le jugement d'une cause semblaient le spectacle le plus digne d'une telle solennité.

La cour revint ensuite à Paris : la reine tâcha de faire oublier dans les fêtes les maux de la guerre civile, et s'occupa d'enchaîner par les intrigues et les plaisirs le courage et l'humeur altière des chefs de parti qu'elle redoutait. On sait que cette cour fut un théâtre de corruption et de vices empruntés à l'Italie du XV[e] siècle. La guerre civile avait relâché tous les liens du devoir ; et la paix qui suivit invitait à la mollesse et à la licence. Entourée de filles d'honneur choisies pour leur noblesse ou pour leur beauté, la reine encourageait une séduction favorable à sa politique ; elle se servait du vice pour préparer le crime On a peine à concevoir, au milieu de ce palais corrompu, dans ces cabinets de la reine où se méditaient d'impurs amours, le chancelier de l'Hôpital, paraissant par intervalle

pour parler à Médicis et au jeune roi le langage de la vertu, de la justice, de la clémence. Le plus grave historien de l'antiquité a d'avance indiqué ce tableau, en montrant Burrhus à la cour de Néron ; et les épîtres de l'Hôpital, libres confidences de tous les mouvemens de son âme, sont le témoignage de l'indignation qu'il éprouvait. C'est là qu'il se plaint de l'athéisme si commun dans son siècle, au milieu des guerres dont la religion était le prétexte. C'est là qu'il dénonce souvent le luxe comme une cause d'avilissement et d'esclavage.

L'édit de pacification obtenu par l'Hôpital, était en butte aux attaques de tous les partis, dont il comprimait la fureur; et malheureusement l'état de l'Europe, et cet enchaînement de circonstances qui devient la fatalité de l'histoire, ne permettaient pas qu'il fût durable. L'Hôpital avait long-temps espéré que les tardives délibérations du concile de Trente amèneraient un résultat favorable à la paix de la chrétienté; dans cette pensée, il avait fait nommer ambassadeur de la France, auprès de cette assemblée, Arnaud du Ferrier, son ami, ferme et savant apôtre de la tolérance, qu'il avait soutenue dans le parlement de Paris.

Cet habile négociateur s'était cru quelque temps secondé par le cardinal de Lorraine lui-même. Prince de l'église, mais ministre de France, le cardinal répugnait d'abord aux prétentions ultra-

montaines qui contrarient l'indépendance de la couronne; et dans son aversion pour les sectes nouvelles, il voulait cependant maintenir les anciennes maximes de l'église gallicane. Mais après le meurtre du duc de Guise, son indignation l'emporta plus loin : il ne crut pas pouvoir trop accorder; tout ménagement lui parut une faiblesse; il abandonna les doctrines qu'il devait défendre, et ne se souvint plus de ces libertés gallicanes fondées par saint Louis.

D'ailleurs, il était impossible qu'un concile, formé en présence de la réforme, qui sapait tout principe d'autorité religieuse, ne poussât pas au plus haut degré les doctrines de la suprématie romaine. Plusieurs dispositions du concile étaient tellement marquées de ce caractère, qu'elles n'ont jamais été reconnues en France, et que ce refus, perpétué pendant plus de deux siècles, est un principe de notre droit public.

Cependant les états catholiques d'Europe s'empressaient d'accueillir les décisions de cette assemblée. Le cardinal de Lorraine revenait en France, pour en presser l'acceptation; et le roi d'Espagne et le duc de Savoie engageaient, par leurs ambassadeurs, le jeune roi de France à se rendre dans la ville de Nancy, pour y jurer les décrets du concile. Ces ambassades avaient aussi pour objet de demander au roi l'abolition du dernier édit de tolérance, et la poursuite de l'assassinat du duc de Guise. Char-

les IX, par les avis du chancelier, refusa de se rendre à Nancy, et répondit seulement, « qu'il voulait vivre et faire vivre ses peuples, selon la bonne » et ancienne religion de l'église romaine. » Ces paroles étaient sincères; le chancelier détestait la violence des novateurs, et voulait le maintien du culte antique et des franchises nationales. Mais en même temps qu'il repoussait les dispositions du concile de Trente, qui élevait les papes au-dessus des rois, il craignait que l'excommunication absolue portée contre les hérétiques dans les décrets de ce concile, n'enflammât plus vivement les passions de la guerre civile à peine suspendues. Dans cette pensée, il fit écrire, par le célèbre jurisconsulte Dumoulin, un mémoire contre l'admission des décrets du concile.

Dumoulin, comme beaucoup d'hommes savans de cette époque, avait été séduit par l'attrait d'une réforme religieuse. Son esprit, à la fois ardent et méthodique, s'était élevé contre les usurpations de la chancellerie romaine, la sacrilége vénalité des indulgences, et beaucoup d'autres abus nés dans des temps barbares, et qu'avait ignorés l'église primitive. En les combattant d'abord en jurisconsulte, il finit par se passionner en théologien, et il adopta sur la prédestination et sur la grâce les dures opinions de Calvin. Puis il réprouva quelques préjugés de l'église de Genève, et chercha plus de modération et d'indépendance dans le

luthéranisme. Enfin, trouvant partout violence et guerre civile, il se refroidit pour les dogmes de Luther, et parut s'arrêter aux maximes de l'église gallicane, dont il se montra le défenseur le plus savant et le plus hardi.

Cette mobilité d'opinions n'était pas alors fort rare, les limites des diverses communions chrétiennes étant plus indécises et toutes les sectes se touchant et se repoussant à la fois. Dumoulin n'en eut pas moins de crédit et de renommée; mais il souleva contre lui de violens adversaires parmi les calvinistes et les catholiques. Son mémoire sur le concile de Trente, écrit avec beaucoup de logique et de véhémence, irrita les deux partis. Le parlement de Paris, qui respectait le profond savoir de Dumoulin, se crut cependant obligé de le poursuivre; et là commencèrent les longues persécutions de cet homme célèbre. L'Hôpital le protégea, et parvint à le soustraire aux premières vengeances de ses ennemis.

Pendant ces discussions, le cardinal de Lorraine pressait la reine d'accepter sans réserve le concile et d'en promulguer les décrets dans le royaume. L'Hôpital repoussa cette demande, comme une annonce de guerre civile. Les esprits s'échauffèrent par de mutuels reproches; le cardinal de Lorraine accusait l'édit de tolérance; le chancelier imputait tous les maux de l'état à la violation de cet édit; et la reine mit fin à ce débat trop animé, où,

suivant un contemporain, le cardinal et le chancelier *s'étaient dit de grosses paroles*.

Cependant la paix publique fut encore maintenue; quelques violences furent réprimées; et l'édit de tolérance ne souffrit que des restrictions légères.

Mais l'Hôpital, prévoyant avec douleur que son ouvrage serait détruit, et que son zèle ne pourrait prévaloir sur les passions des chefs, les emportemens et les fautes des partis, s'occupait de jeter au moins dans l'état le germe de quelques bonnes lois. C'est une chose remarquable et qui surprend d'abord, que plusieurs des sages ordonnances de l'ancienne monarchie, se trouvent datées d'un règne funeste dans notre histoire; l'Hôpital en fut l'auteur. Il s'occupa presqu'en même temps de la réforme de la justice, de la sûreté du commerce, du luxe et des lois somptuaires.

C'est là qu'on reconnaît le génie particulier de ce grand magistrat, plus fait peut-être pour la sévérité d'une république ancienne que pour la la corruption de nos grands états. Dans ces règlemens promulgués par Charles IX, la dépense de la table ou de la parure, le nombre des convives, le choix des étoffes sont fixés avec une minutieuse rigueur. Les philosophes qui ont tant loué l'Hôpital dans le siècle dernier, ont eu bien de la peine à lui pardonner ses vieux préjugés grecs ou romains, qui choquaient toutes leurs idées sur l'im-

portance du commerce, et les bienfaits du luxe. Il faut avouer que ces lois somptuaires étaient au moins inutiles, comme de telles lois le sont toujours. Mais le chancelier, tout rempli des grandes vertus de l'antiquité, voyait que de son temps l'ardeur des richesses, la soif des confiscations, les folles dépenses, se joignaient à toutes les fureurs de l'esprit de faction; et parmi des hommes encore rudes et farouches, les premiers besoins d'un luxe grossier lui semblaient un aliment de plus pour la guerre civile. Cette simplicité à la quelle il eût voulu ramener les autres, il la portait en lui. Un des courtisans corrompus de cette époque, un panégyriste zélé de Médicis, Brantôme raconte quelque part le dîner qu'il fit chez le chancelier, « dans » sa chambre, avec du bouilli seulement, mais où » il entendit force beaux discours et belles sen- » tences, qui sortaient de la bouche d'un si grand » personnage, et quelquefois aussi de gentils mots » pour rire. »

Pour mieux assurer l'exécution des édits, l'Hôpital engagea Charles IX, à faire un voyage dans les diverses provinces de la France que la guerre avait ravagées. Il parcourut ainsi la Champagne, la Bourgogne, le Dauphiné, la Provence et la Guyenne. Il montrait au jeune roi les traces récentes de la guerre civile, les villages à demi brûlés, les pauvres habitans errans et dépouillés. Il excitait la pitié dans son âme, et en même temps,

il s'appliquait à régler tous les tribunaux de justice. Le parlement de Bordeaux attira surtout son attention, par l'importance qu'il avait dans les provinces du midi. Cette ville avait pris beaucoup de part à la guerre civile; plusieurs magistrats de son parlement avaient servi dans les armées, avaient été commissaires de vivres ou chefs de bandes. Les passions et la licence de la guerre civile les animaient encore : le chancelier, qui voulait porter partout la modération et la justice par la présence du souverain, le pressa de tenir à Bordeaux un lit de de justice. Il y prit la parole, suivant le privilége de sa charge, et blâma fort les désordres du parlement.

Son discours original par la vigueur du sens, la vivacité familière des expressions, peut faire juger de tous les maux de la France. L'impunité du meurtre, le mépris des lois, les sentences arbitraires, la concussion, la vénalité, sont les abus dont se plaint le chancelier; et, dans sa rude franchise, il ne craint pas de pousser le reproche aussi loin qu'il peut aller, et n'épargne pas plus les courtisans que les magistrats. « Messieurs, dit-il, je » crains qu'il n'y ait céans de l'avarice; car on m'a » dit qu'il y en avait qui prenaient pour faire bailler des audiences; et, quand on le leur reprochait, ils répondaient : C'est bien pis à la cour, » et c'est là que sont les gros larrons; mais il » n'est pas bien, ni là ni ici. »

Ces dures réprimandes d'un homme irréprochable, étaient une digue au milieu du débordement de tous les vices. Un homme peu fait pour éprouver le respect qu'inspire la vertu, Brantôme, appelle l'Hôpital un rude magistrat, et un Caton le Censeur. S'il faut l'en croire, dans ce même voyage, où le chancelier fit une mercuriale si sévère au parlement de la Guyenne, il ne ménagea pas non plus un gentilhomme de cette province, le marquis de Trans, fort protégé à la cour, et fort redouté dans le pays par sa hauteur et ses violences. Mandé au conseil privé, le jeune seigneur avait cru pouvoir plaisanter lui-même sur les méfaits qui lui étaient reprochés. « Comment, » vous riez, lui dit le chancelier, au lieu de vous » attrister, et de montrer un visage repentant de » vos folies! Vous pourriez bien vous donner de » garde, qu'avec vos risées et vos bouffonneries, je » vous ferais trancher la tête, aussitôt que j'en au» rais donné ordre. »

Cependant la reine se proposait un but secret dans ce voyage; c'était de se rapprocher de la cour d'Espagne, et de conférer avec le duc d'Albe sur la politique que les deux monarchies devaient adopter à l'égard des protestans. Charles IX et sa mère s'avançaient à ce funeste rendez-vous, en prodiguant sur la route les promesses de paix et de clémence; et le temps qu'ils passèrent dans Bayonne, avec la reine d'Espagne, fut en apparence tout occupé par

les fêtes, les carrousels, et tous les jeux d'une cour galante. Jamais la noblesse française n'avait montré plus de luxe et d'éclat; les festins, les spectacles, les fêtes nocturnes se succédaient sans fin; et l'on avait appelé de Paris le poëte Ronsard, pour animer par ses vers toute cette magnificence.

Catherine de Médicis était logée dans le palais épiscopal, à côté duquel on avait élevé, pour la reine d'Espagne, une espèce de tente élégamment ornée, qui communiquait avec les appartemens de la reine, et permettait aux deux princesses de se voir à toute heure et sans témoins. Le duc d'Albe était l'âme de ces entretiens; il y représentait Philippe II. Il devait bientôt passer dans les Pays-Bas pour y dompter le protestantisme; et la férocité qu'il porta dans cette expédition, les échafauds innombrables dont il ensanglanta la Hollande, cette fureur de tuer par la main du bourreau plus d'hommes que sur le champ de bataille, attestent assez les conseils qu'il pouvait donner à Médicis. Aussi les écrivains du temps qui ont cru pénétrer le secret de ces conférences de Bayonne, rapportent que le duc d'Albe y déclara qu'il fallait prendre pour modèle les vêpres siciliennes, et massacrer tous les protestans à la fois. Un autre mot qu'on lui impute, annonçait de sa part une politique différente, quoique toujours atroce : « Il fal-
» lait, disait-il, ne pas s'amuser. inutilement à

» prendre les grenouilles, et pêcher les gros pois-
» sons. »

Quoi qu'il en soit du détail de ces entretiens, on ne peut douter que, dès lors, l'esprit de Médicis n'ait été précipité vers tous les projets de violence et de sang. Ce fut aussi de ce moment que l'autorité du chancelier de l'Hôpital commença de faiblir. Il n'était pas resté parmi les fêtes de Bayonne; il avait devancé le retour du roi.

Pendant l'absence du chancelier, le parlement de Paris avait jugé le célèbre procès des jésuites contre l'Université, qui refusait de les admettre dans son sein, et leur contestait le privilége de l'enseignement public *. Quelques écrivains ont affirmé que ces religieux gagnèrent alors leur cause par la protection de l'Hôpital. C'est mal connaître le caractère du chancelier, sa politique, et les particularités de ce débat mémorable. Les jésuites étaient les adversaires les plus incommodes et les plus violens des édits de pacification, des trêves de tout genre que l'Hôpital travaillait à maintenir. Ils étaient les protégés des Guises, et les auxiliaires de la politique espagnole qui triomphait aux conférences de Bayonne. L'avocat qui plaida pour eux contre Étienne Pasquier était attaché, comme jurisconsulte, à la maison de Lor-

---

* *Mélanges* tirés d'une grande bibliothèque. *Essai sur la vie de l'Hôpital*, par Bernardi.

raine, dont il présidait le conseil particulier. On ne peut révoquer en doute l'influence qui les protégea dans cette occasion : ce n'était pas celle du chancelier. Il est à remarquer même que l'avocat du roi Dumesnil, admirateur et partisan de l'Hôpital *, leur fut ouvertement contraire, et qu'après avoir attaqué l'introduction de ces ordres nouveaux, comme dangereuse à la religion et au gouvernement civil, il termina par un avis favorable sur tous les points à l'Université. La cause fut vivement débattue. Les plus intègres défenseurs des principes du parlement, les amis du chancelier étaient pour l'Université. Ils rappelaient que, dix ans auparavant, la Sorbonne avait elle-même réprouvé les jésuites, par une déclaration solennelle ; que l'évêque de Paris, Du Bellay, avait déclaré cette société dangereuse, et née pour la ruine plutôt que pour l'édification.

Cependant l'opinion du plus grand nombre fut pour un ajournement qui, sans décider la question, accordait à la société la liberté provisoire d'ouvrir une école et d'instruire la jeunesse. Ainsi, les jésuites gagnèrent leur premier procès en France sous une de ces formes obliques et détournées, qui sont à leur usage.

Mais, loin qu'un tel succès fût l'ouvrage du

---

* Thuani Historiarum, lib. XL. *Opuscules* de Loisel

chancelier, on peut y voir un des premiers signes de l'affaiblissement de sa puissance.

Médicis et sa cour était revenue de Bayonne, avec des dispositions nouvelles, et des leçons de politique espagnole, qui n'échappaient point aux yeux du chancelier et à la sagacité de ses ennemis. Il semblait temps de secouer le joug de cet homme de bien, qui pesait depuis tant d'années sur les conseils de la reine. Le bruit de sa disgrâce se répandit partout. On désigna son successeur. Mais dans la situation du royaume, cette disgrâce eût paru l'annonce de persécutions nouvelles contre les protestans; et elle fut différée.

Pendant ce répit que l'intrigue et le fanatisme laissaient à la vertu, le chancelier s'occupait à préparer quelques-uns des plus sages édits qu'ait eus la France, avant les belles ordonnances de Louis XIV; et, voulant donner à ces lois plus de force et de solennité, il saisit l'occasion d'une assemblée des grands du royaume. Là, furent appelés le premier président du parlement de Paris, Christophe De Thou, le président Séguier, et les autres chefs des compagnies souveraines de Toulouse, de Bordeaux, de la province du Languedoc et de Dijon; ils se réunirent dans la chambre même du roi, où se trouvaient la famille royale, les premiers seigneurs de l'état, les Guises, les Montmorency et les Coligny. Le jeune roi leur dit qu'il avait parcouru pendant deux ans tout

son royaume, pour entendre les plaintes, et aviser aux remèdes; que maintenant il les priait, et au besoin leur ordonnait de le seconder dans ses efforts.

C'était, sous une forme nouvelle, la résolution tant de fois annoncée, la réforme projetée tant de fois, depuis la mort de Henri II; c'était la vaine tentative toujours recommencée pour éteindre la guerre civile, sans établir la tolérance religieuse. Mais dans cette réunion de cour qui ne semblait qu'un pompeux cérémonial, et qui surtout ne pouvait conduire vers un but que personne n'y cherchait de bonne foi, l'Hôpital sut faire un bien durable; car il ne désespérait pas de la justice, même aux approches de la guerre civile.

Après avoir exposé les désordres du royaume, la corruption des tribunaux, les maux de la licence et de l'impunité, il écarta le prétexte d'inaction que l'on tire souvent des malheurs publics par cette belle maxime : qu'il n'existe dans aucun temps de motifs qui empêchent le juge d'appliquer la justice, le prêtre d'interpréter de bonne foi la parole de Dieu, et le général de faire loyalement la guerre, et de défendre son roi et sa patrie. Alors il proposa ses vues pour diminuer le nombre des tribunaux inférieurs, bannir les concussions de la justice, limiter la juridiction arbitraire des parlemens, et les réduire à n'être que les organes d'une loi positive. Enfin, il proposa plusieurs dis-

positions d'ordre civil sur les droits des créanciers, les mineurs, les substitutions qu'il ne permit pas d'étendre au delà du quatrième degré, les donations qu'il soumettait à l'enregistrement et à la publicité.

Ce grand magistrat semblait, au milieu des révolutions du royaume, uniquement occupé de la perfection du droit civil. Ce n'était pas illusion ou méprise de sa part; de bonnes lois, en améliorant l'état de la société, étaient encore le plus salutaire contre-poids que l'on pût opposer dans l'avenir aux malheurs de la patrie; et le siècle de Louis XIV, héritant avec respect des travaux de législation achevés par l'Hôpital, honore assez la prévoyance et le génie de ce grand homme.

Le chancelier fit aisément admettre par les seigneurs et les chefs de parti les sages réformes qu'il proposait. On discuta pendant plusieurs séances; mais, comme il ne s'agissait que d'un bien éloigné, général, où les passions du fanatisme et de la guerre civile n'étaient pas engagées, il fut fait presque sans obstacle; et, de là sortit cette ordonnance de Moulins si justement célèbre.

Une seule disposition de ce grand travail touchait aux intérêts présens : elle avait pour objet d'interdire dans le peuple ces confréries de dévotion, qui déjà servaient à nourrir la guerre civile, et qui furent quelques années plus tard les plus puissans instrumens de la ligue. Après ce beau succès

qu'obtint la droiture et la raison supérieure du chancelier, l'assemblée de Moulins ne fut plus occupée que par le spectacle plus fastueux que sincère d'une réconciliation entre l'amiral Coligny et les princes de la maison de Guise. L'amiral jura solennellement qu'il n'avait ni conseillé, ni consenti la mort du duc de Guise. Anne, duchesse de Guise, et le cardinal de Lorraine, l'embrassèrent devant le roi, qui leur ordonna d'être amis; et ils se promirent avec une foi mutuelle de ne garder l'un contre l'autre aucun ressentiment du passé. Le jeune Henri de Guise, depuis peu revenu de Hongrie, était présent à cette réconciliation, et ne s'y mêlait pas, immobile, sans approbation, sans colère apparente, et d'autant plus redoutable dans sa haine, que, si jeune, il savait déjà la maîtriser.

Ainsi la cour abandonna Moulins, sans avoir rien fait de décisif et de sincère pour la paix du royaume; et les chefs de parti, qui s'étaient réunis un moment, retournèrent bientôt dans leurs camps opposés. Le cardinal de Lorraine avait repris tout son ascendant sur Médicis; il lui montrait les protestans toujours unis pour se défendre, paisibles, il est vrai, quand on ne les persécutait pas, mais prêts de s'armer à la moindre violence. Le chancelier de l'Hôpital recommandait par ses lettres à tous les gouverneurs des provinces l'observation des derniers édits de tolérance; mais chaque

jour, ils étaient violés. Les cruautés, les passions de la guerre civile ne pouvaient s'oublier si vite qu'on laissât vivre en paix dans leur culte nouveau ceux qu'on avait combattus comme hérétiques. Les parlemens, défenseurs de l'ancienne foi du royaume, ne se pliaient qu'avec peine à la tolérance consacrée par les nouveaux édits; ils prononçaient encore de rigoureuses sentences contre les protestans; ils condamnaient aux galères les religieux qui, sous prétexte d'adopter la réforme, s'étaient mariés publiquement; ils interdisaient les synodes.

L'aspect de la cour d'ailleurs était changé : après avoir long-temps favorisé les nouvelles opinions par un esprit d'intrigue et de légèreté, elle semblait les menacer par une dévotion affectée, qui se bornait aux pratiques extérieures, et ne retranchait rien sur les passions et les crimes.

D'autres considérations excitaient encore l'inquiétude des chefs protestans; ils voyaient les Pays-Bas envahis par le duc d'Albe; et son armée, si près de la France, leur paraissait menaçante pour eux-mêmes. Enfin, l'intérêt de secte, l'ambition, le goût de la vie aventureuse, disposaient le prince de Condé à reprendre les armes. Le jeune duc de Guise manquait encore d'autorité; et le héros du parti catholique, le vieux connétable de Montmorency appesanti par l'âge, perdait chaque jour quelque chose de sa vigueur et de sa haine.

Cependant tout demeurait encore paisible : un écrit publié dans Orléans, au nom du prince de Condé, annonçait seulement avec force les griefs et les plaintes du parti protestant. La cour n'en fut ni inquiète, ni touchée. Un corps de six mille Suisses, récemment appelé, semblait la mettre à l'abri de toute entreprise ; et la reine se confiait au voisinage et aux promesses du duc d'Albe. Cependant, les gentilshommes huguenots venaient de toutes parts conférer avec l'amiral de Coligny, retiré dans sa terre de Châtillon. Le prince de Condé recevait lui-même les avis de ce chef expérimenté ; on agitait, dans ces conseils, le projet d'enlever le cardinal de Lorraine, ou même de surprendre le roi et toute la cour, comme le duc de Guise avait fait à Vincennes, au commencement de la première guerre civile.

Ces projets, que la vie turbulente de ce temps rendait moins coupables et plus faciles aux yeux des complices, demeuraient inconnus ou méprisés de la cour. Le plus habile négociateur employé par Médicis, Castelnau, fut le premier qui, revenant d'une courte ambassade auprès du duc d'Albe, recueillit sur son passage, et vint apporter à la cour quelques notions précises de ce complot. Ces avis furent d'abord repoussés : le vieux Montmorency ne pouvant croire sa prévoyance en défaut, lui dit qu'une armée de huguenots n'était pas chose qui se *portât dans la manche*, et que cent hom-

mes d'armes ne pourraient remuer sans que lui, connétable, en fût averti.

Le chancelier de l'Hôpital qui, dans cette première annonce, voyait le renouvellement de la guerre civile, fut plus sévère encore, disant que c'était un crime capital de donner un faux avertissement au roi, surtout pour le mettre en défiance de ses sujets. L'Hôpital se trompait cependant sur la vérité du fait. On apprit bientôt que les routes étaient couvertes d'hommes armés qui se rendaient à Châtillon; que des postes étaient pris, des vivres préparés, et que tous les gentilshommes huguenots de Picardie et de Champagne étaient montés à cheval. La cour, alors à Meaux, pouvait être enlevée; les seigneurs étaient sans armes; et ils n'avaient, pour coursiers de guerre, que les haquenées des dames de la reine.

Toutefois on eut le temps de mander les six mille Suisses, dont la présence écartait tout péril. Dans cette pensée, le chancelier de l'Hôpital insistait pour retenir le roi dans Meaux, et pour éviter toute rencontre avec les rebelles. L'avis contraire prévalut; et le roi, entouré de sa garde, prit la route de Paris, avec les seigneurs et les femmes de la cour. Quelques partisans huguenots se montrèrent sur son passage; et l'on vit même le prince de Condé et l'amiral de Coligny approcher à la portée du pistolet, mais sans provocation ni menace. Suivant ainsi les traces de l'armée royale,

les protestans, encore peu nombreux, se logent à Saint-Denis, courent la plaine, et commencent la guerre en saisissant les voitures de vivres, et le pain de Gonesse que l'on apportait à Paris.

Cependant la reine, inquiète du parti où elle se précipitait, consentit à négocier avec les rebelles, ou du moins à connaître leurs plaintes. Le chancelier sortit de Paris pour remplir cette mission, avec Morvilliers, évêque d'Orléans. Inflexible dans sa loyauté, il reprocha vivement au prince de Condé et à Coligny la violation de leurs sermens, et le crime de lèse-majesté qu'ils commettaient en prenant les armes contre leur roi. Les chefs protestans répondirent par leurs griefs contre la maison de Lorraine, alléguant l'oppression qui pesait sur eux, les desseins formés pour détruire leur religion, les conférences de Bayonne, l'alliance et les funestes conseils du duc d'Albe. En même temps, Condé remit un mémoire où tous les griefs des siens étaient exposés. Le chancelier, de retour à Paris, détermina la reine à faire un dernier effort pour assurer la paix; et il revint le jour suivant au camp du prince de Condé, apportant un projet de pacification et d'amnistie.

Mais quelle que fût la vertu du chancelier et l'autorité de ses paroles, tant de promesses oubliées, tant de solennels édits foulés aux pieds, excitaient la défiance des chefs protestans : la modération loyale du chancelier fut loin de les satis-

faire. Il revint de cette conférence désespérant de la paix, mais la voulant toujours. Il quittait le camp du prince de Condé où l'ancienne indépendance féodale s'appuyait sur le zèle de l'esprit de secte, et il rentrait dans cette cour cruelle et corrompue qui attendait impatiemment la guerre civile. L'opiniâtreté des protestans donnait des armes contre lui ; on l'accusait d'avoir souhaité, d'avoir promis la paix. Une âme moins sûre d'elle-même eût cédé : sa conscience fut inflexible ; il ne craignit pas de ublier l'opinion qu'il n'avait pu faire prévaloir.

Jamais l'impartialité, la raison, la justice, ne se montrèrent plus hautement que dans ces pages écrites dans le palais de Charles IX, au bruit des deux camps français qui allaient s'attaquer avec fureur. L'Hôpital n'y ménage rien. Passionné par l'amour du pays, il montre avec une inexorable franchise les injustices des deux partis, et les dangers du combat pour tous deux. Victoire ou défaite, tout lui paraît également affreux; il craint la première goutte de sang, comme une tache contagieuse qui souillera tout le royaume. En terminant ces vives protestations contre la guerre imminente, l'Hôpital disait : « Je sais que ceci » sera trouvé âpre, et que je pourrais parler plus » doucement; mais la nécessité arrache malgré » moi ces paroles de mon cœur, et me fait préfé» rer la rude vérité à la douce flatterie. »

On respecta la franchise de l'Hôpital sans suivre ses conseils. Il eût fallu, pour en profiter, des vertus plus difficiles que le courage de livrer une bataille.

Le vieux connétable de Montmorency, et les autres chefs catholiques frémissaient de colère et de honte en voyant les rebelles en armes aux portes de Paris. Ils pressaient la reine de ne pas écouter les conseils de cette grande barbe du palais qui ne savait rien des choses de guerre, et voulait toujours faire des traités avec les hérétiques. On disait hautement que lui-même n'était pas tant irréprochable sur le fait d'hérésie; et l'on répétait, comme un proverbe, qu'il fallait *se garder de la messe du chancelier*.

Tout semblait justifier d'ailleurs des résolutions violentes. Les troupes du roi étaient plus nombreuses que celles du prince de Condé. Les habitans de Paris étaient fort animés : et le pouvoir et la justice semblaient du côté de la cour, si elle repoussait par la force les gentilshommes huguenots qui venaient assiéger le roi dans sa capitale. La bataille fut donnée dans la plaine Saint-Denis.

Malgré la valeur opiniâtre et disciplinée des troupes protestantes, l'armée royale, forte de douze mille hommes, emporta le champ de bataille, et força le prince de Condé de se replier, avec l'élite de sa cavalerie, pour aller attendre en Lorraine le secours des protestans d'Allemagne.

Le connétable de Montmorency, atteint d'un coup mortel à la fin du combat, laissa son parti vainqueur, mais sans chef. Comme l'avait prévu l'Hôpital, rien ne fut décidé par l'effusion du sang; et il fallut revenir aux tentatives de paix que l'on avait faites auparavant. La paix fut conclue de nouveau, paix infidèle comme les précédentes: les partis étaient toujours armés, la question toujours indécise; le cardinal de Lorraine n'avait rien perdu de son crédit. Il était secondé par le duc d'Anjou, prince faible et cruel, et l'Italien Birague, protégé de Médicis, homme important alors, parce que déjà on voyait en lui l'instrument utile de toutes les mauvaises actions qu'on voudrait faire.

Cependant il restait encore dans le conseil du roi trois hommes de bien, Morvilliers, évêque d'Orléans, d'un esprit juste et modéré, joignant à la douceur de ses mœurs l'érudition et l'habileté que l'on puisait alors dans l'église; Henri de Mesme, magistrat vertueux, nourri dans cette profonde connaissance des lettres grecques et romaines qui donnait à quelques hommes du seizième siècle une gravité et une liberté antique; enfin l'Hôpital, incorruptible soutien de la justice au milieu des factions et de la cour. Ces trois hommes étaient unis dans la pensée d'observer la paix, de garder fidèlement les édits, et de résister au protestantisme par la pureté de mœurs, le savoir et la doctrine du clergé catholique.

Le cardinal de Lorraine, au contraire, altier, violent, préoccupé de mille projets pour la grandeur de sa maison, ne concevait de gloire et de sûreté que dans la ruine entière du parti protestant.

Rome et l'Espagne étaient sa règle et son modèle. Ce n'est pas que, dans l'origine, il eût montré cette même ardeur de zèle. Aux premières sessions du concile de Trente, on l'avait vu défendre quelques maximes de l'église gallicane, et redouter la domination exclusive de la cour de Rome; mais la mort de son frère, les engagemens qu'il prit pour le venger, les sanglantes représailles, les violences qui suivirent, le précipitèrent chaque jour plus avant dans cette politique haineuse et féroce qui devait aboutir à la Saint-Barthélemy. Il souffrait impatiemment les entraves d'une paix qui laissait subsister l'hérésie, et dont l'Hôpital profitait pour adoucir les esprits effarouchés, et ramener quelque ordre et quelque justice dans le royaume.

Le cardinal de Lorraine était un seigneur puissant; il était renommé pour son éloquence, il avait des richesses, des alliances avec les plus hautes familles, une foule de gentilshommes attachés à sa suite, et tout le clergé de France pour cliens. Sans paraître au conseil, il dominait Médicis, autant qu'il était possible de fixer l'esprit mobile et corrompu d'une femme trop perfide pour ne pas trahir le parti même qu'elle préférait.

Ainsi, maître de la régente et de la cour, il te-

nait encore à ses ordres les passions de la multitude qui vénérait en lui le défenseur de la foi catholique et le frère du duc de Guise.

Pour résister à tant de pouvoir, le chancelier n'avait que sa vertu, sa persévérance, et les vœux timides de quelques hommes de bien. Il réussit encore quelque temps à maintenir la barrière que tant de passions furieuses avaient hâte de briser. Le coup décisif pour le perdre vint de Rome. Au mois d'août 1568, on lut au conseil du roi une bulle envoyée par le souverain pontife, et qui permettait au roi de distraire cent mille écus par an des biens du clergé, sous condition expresse de faire la guerre aux hérétiques, et de les détruire entièrement, ou de les ramener à l'obéissance de l'église romaine. C'était abolir les traités de tolérance, et donner à tous les sectaires l'avis de prendre les armes. Le chancelier combattit avec force cette bulle funeste, injurieuse aux droits de la couronne, et meurtrière pour une partie de la nation; et, s'adressant à la reine, il la supplia de ne pas ensanglanter de nouveau le royaume. Son autorité prévalut. On convint de ne pas recevoir la bulle, d'en demander une autre à Rome, et cependant d'user de la permission qu'elle donnait, mais pour les besoins du royaume, et non pour la guerre civile.

Ce dénoûment imprévu redoubla l'animosité des ennemis de l'Hôpital, et les avertit de faire un

nouvel effort contre lui. La reine elle-même craignait qu'il ne prît trop de pouvoir sur Charles IX. Le jeune roi respectait la vertu du chancelier, écoutait ses paroles; et cette âme, qui devait être souillée par un si grand crime, parut un moment se remettre tout entière aux mains du plus vertueux des hommes.

Cependant la cour entretenait toujours une armée nombreuse; les chefs protestans s'étaient dispersés dans leurs provinces. On crut pouvoir les empêcher de se réunir en coupant les ponts et les passages; et l'on résolut de saisir d'abord le prince de Condé et l'amiral de Coligny, retirés alors à la terre de Noyers. L'ordre fut donné dans le conseil du roi. Mais le prince et l'amiral échappèrent; ce qui ne peut étonner, si l'on songe combien, dans ces temps de trahison et de surprise, des hommes de guerre et de parti toujours menacés devaient être alertes et soupçonneux.

Quoi qu'il en soit, cette occasion manquée acheva la disgrâce du chancelier; on l'accusa d'avoir fait avertir le prince et l'amiral, et de n'être dans le conseil du roi que le fauteur des rebelles et des hérétiques. Charles IX, prévenu de ces défiances que lui inspiraient sa mère et le cardinal de Lorraine, ne reçut plus le chancelier qu'avec un visage froid et sévère. Celui-ci, qui sans doute désespérait de pouvoir être désormais utile à la paix, ne daigna pas même se justifier contre des

calomnies de courtisans; et, quittant le palais, il se retira dans sa campagne de Vignay.

La reine, quelques jours après, lui fit redemander les sceaux du royaume, qui furent donnés à Morvilliers son ami, et trop homme de bien pour avoir souhaité d'être son successeur.

Ainsi, après avoir été retenu pendant huit ans dans la première dignité du royaume, au milieu de ces temps de corruption et d'injustice, le chancelier retrouvait cette vie paisible, et ces champs qu'il aimait. Il avait près lui sa fille entourée de jeunes enfans; il conservait quelques vertueux amis que lui avait donnés le goût des lettres et non le pouvoir, et qui, comme lui, nourrissaient leur âme des grands sentimens de l'antiquité.

Dans cet exil, l'Hôpital se livrait avec plus d'ardeur à l'amour des lettres. Aux yeux de notre siècle, il y a quelque chose d'étrange dans ces loisirs d'un ministre occupé à composer des vers latins : c'est un passe-temps du seizième siècle, que notre raison dédaigneuse ou frivole estimera bien peu. Cependant ces vers expriment des pensées si nobles, qu'on ne peut les lire sans attendrissement; c'est un caractère, c'est une âme antique qui s'exprime dans l'ancienne langue des Romains.

Après avoir rappelé ses combats, sa disgrâce, le bonheur de sa vertueuse solitude, l'Hôpital,

comme s'il eût craint que son exemple ne décourageât du service public, s'écrie * éloquemment : « Avez-vous un génie vaste et propre aux grandes » choses, la vie privée ne suffit-elle pas à votre » âme, jeune ou dans l'âge viril, prenez part aux » affaires publiques; c'est la vocation de la nature. » Après Dieu, c'est à la patrie que nous devons » le premier hommage de notre pieux dévoue- » ment. Quand vous vous serez offert à elle, per- » sévérez, souffrez à son service jusqu'au dernier » terme de la vie, jusqu'aux portes du tombeau, » tant qu'elle le voudra. Si, ennuyée de vous, elle » appelle d'autres favoris, allez en paix, retournez » à vos enfans et à votre femme, avec une réputa- » tion inviolable, un nom sans tache, comblé » d'honneur, et, ce qui vaut mieux, soutenu par » la conscience d'une honorable vie. Il est beau de » vivre en repos dans sa maison, après avoir bien » servi les intérêts publics; il est beau de voir un » vieillard, autrefois chargé de grands emplois, » conduisant désormais des travaux champêtres, » tantôt disposant avec art les arbres de son ver- » ger, tantôt lisant, ou écrivant des choses que lira » la postérité. Mais le bien le plus désirable à nos » derniers momens, c'est, après avoir parcouru la » carrière de la vie, de quitter son corps, d'exha- » ler son âme au milieu des embrassemens de son

* Mich. Hospitalii epist. lib. VII.

» épouse et de ses enfans, et d'être enseveli dans
» la tombe de ses pères. »

Mais pouvait-il être heureux, tandis que la pensée du danger public le tourmentait dans sa retraite? La perte du pouvoir laisse quelquefois autant de regrets à l'homme de bien qu'à l'ambitieux; et peut-être même la douleur de se sentir inutile dans un grand danger de la patrie est-elle plus poignante que l'humiliation de se sentir déchu.

On parla plusieurs fois à la cour et dans le public de rappeler le chancelier; mais, dans un siècle corrompu, rien n'est irrévocable comme la disgrâce d'un homme de bien. Toutes les mauvaises passions, toutes les bassesses jettent un cri d'alarme contre son retour : elles sont à l'aise par sa chute.

L'Hôpital avait compris, dès le premier jour, qu'il ne sortirait plus de sa retraite. La prière, l'étude, l'éducation de ses petits-enfans, devenaient le seul soin de sa vie : un juste et noble orgueil le soutenait, sans le consoler. Tels sont les sentimens qu'il exprimait dans une épître au président Christophe De Thou : c'est toujours la langue et la vertu d'un ancien Romain, avec ce caractère de fidélité pour le prince, et de zèle pour la liberté publique particulier à quelques grands hommes de nos temps modernes.

« Non, je ne demeure pas vaincu, quoique la
» violence des hommes pervers ait arraché l'état
» de mes mains. Je n'ai pas reculé comme les lâ-

» ches avant le premier péril, ni pris la fuite
» quand le combat était douteux encore. J'ai souf-
» fert tous les travaux que j'avais la force de por-
» ter. Je n'ai ménagé ni mon ardeur, ni ma vie,
» tant qu'il me restait l'espérance de servir la pa-
» trie, de servir le roi. Enfin, abandonné de tous
» mes appuis, le roi et la reine n'osant plus
» me défendre, je me suis éloigné, en plaignant
» le sort cruel de mon pays. Maintenant j'ai
» d'autres soins : mes études, long-temps inter-
» rompues et soutien de ma vieillesse, mes petits-
» enfans, gage précieux pour moi. Je soigne aussi
» les richesses de mon champ, que la vie labo-
» rieuse de la cour me faisait jadis négliger, et qui
» me semble maintenant un royaume, si toute-
» fois il y a maintenant pour les citoyens quelque
» possession durable et sûre. J'espère aussi, puis-
» que la sagesse ne peut plus rien, qu'il descen-
» dra quelqu'un du ciel pour comprimer tant
» de maux d'une main forte, pour sauver nos dé-
» bris par les armes, et rétablir le roi sur son
» trône. Oh! combien la mort serait adoucie pour
» moi dans ma vieillesse, si je voyais mes anciens
» rois rétablis dans leur pouvoir, et mes conci-
» toyens affermis dans la liberté *! »

« * O mihi tunc veniat non injucunda seni mors,
» Regibus antiquis sua reddita regna tuenti,
» Atque meos cives in libertate manentes. »

Après avoir énergiquement désigné l'homme qui seul, dit-il, opprime de son pouvoir le royaume, les lois et les droits de chacun, et seul s'est assujetti le roi, il revient à des pensées plus calmes animées d'une résignation religieuse.

« Cependant je me console par la douceur de » ma vie présente. Tel que le voyageur qui, ve- » nant de franchir une vaste mer, approche des » bords de sa patrie, et tourne la proue vers le ri- » vage; ainsi, moi, qui ai passé mon douzième » lustre, je songe maintenant à d'autres demeures, » à une autre vie: j'aspire au séjour du ciel, en » quittant la terre. »

Ce repos de l'âme, mérité par tant de vertus, devait être cruellement troublé par les maux de la France. Les années qui suivirent la retraite du chancelier avaient vu se renouveler toutes les horreurs de la guerre civile. Le mémorable édit de tolérance, monument de l'Hôpital, fut abrogé, les temples de la réforme fermés de nouveau, les ministres condamnés à mort; et toute cette foule de religionnaires, qu'animaient quelques chefs ambitieux, se trouva de nouveau précipitée dans la guerre civile par une intolérable oppression.

Après deux ans de massacres, de pillage, après que les persécuteurs et les opprimés se furent presque également rendus coupables de mille barbaries, le prince de Condé étant mort à la bataille de Jarnac, on en revint à la paix. On avait épuisé

cette fureur de guerre civile; on était rassasié de sang. La paix était proclamée, les sermens renouvelés, les chefs du protestantisme accueillis dans le palais de Charles IX. Un air de fête et de gaieté succédait aux fureurs acharnées de la guerre civile; et la cour, remplie de jeunes femmes et de guerriers des deux partis, couvrait de toutes les frivolités l'horreur des plus noirs complots, et rassurait par ses folies et ses vices.

Tandis que la cour dissipait, dans les fêtes perfides de la paix, quelques subsides péniblement arrachés aux provinces appauvries par deux années de guerre civile, les dépenses les plus justes étaient mises en oubli, les meilleurs services laissés sans récompense. C'est ainsi que l'on peut expliquer seulement quelques lettres, où l'homme, qui avait pendant vingt ans occupé de si grands emplois, expose naïvement sa pauvreté. « J'ai, écrivait-il à » Médicis, soixante-cinq ans passés, une femme, » une fille, un gendre, et déjà neuf petits-enfans; » j'ai un train de vieux serviteurs que je ne puis » sans déloyauté laisser mourir de faim. Une tour » de mon bâtiment tombe en ruine; avec cela, si » votre majesté, empêchée par le besoin de l'état, » ne croit pouvoir m'aider, j'endurerai avec patience, cela n'est ni long, ni difficile à mon âge. »

Cette lettre, si simple et si noble, respire un sentiment de douleur qui tenait à d'autres motifs que ceux qu'elle exprime : c'est l'incurable tristesse de

l'homme vertueux qui voit le mécompte de ses vœux les plus purs, qui souffre du présent et qui n'attend rien de l'avenir. La vieillesse est alors sans consolation; et la vie ne se marque plus que par les pertes et les malheurs dont elle vous rend témoin. On sent cette impression dans quelques vers où l'Hôpital célèbre la mémoire de son plus fidèle ami, le président Dufaur, qui mourut vers ce temps, et qui avait été, comme l'Hôpital, l'apôtre zélé de la tolérance et de la liberté religieuse.

« La paix, dit-il, est enfin rendue à la terre par » la faveur des cieux; mais les hommes n'ont pas dé» pouillé leurs haines féroces. Ils s'occupent à rani» mer par des crimes nouveaux les guerres étein» tes. » Puis s'adressant à l'ombre de son ami : « C'est » maintenant, dit-il, que tu me parais heureux d'a» voir touché le port avant que tes yeux ne voient » les grands maux qui nous attendent, et qui, je » le crains, seront plus cruels que ceux que nous » avons déjà soufferts. Ame sainte, devance-moi, » je te suivrai bientôt. Puisse un même lieu nous » réunir! et que la même tendresse qui nous avait » liés pendant la vie nous reste dans la mort, si » les affections de la terre se conservent parmi les » ombres. »

On retrouve dans ces vers les sentimens religieux qui avaient animé toute la vie de l'Hôpital, et qui s'étaient fortifiés encore par l'âge et la retraite. De son temps, ce grand homme fut accusé,

tantôt, d'être un hérétique caché, tantôt même, d'être un athée. Le dix-huitième siècle lui a donné le nom de philosophe, dans un sens qu'il n'aurait pas compris, ou dont il n'aurait pas voulu. L'Hôpital était chrétien; et sa religion défia même la surveillance et les soupçons de la cour de Rome irritée contre lui. « Il n'y a pas moyen d'accuser le » chancelier d'hérésie*, écrivait le cardinal d'Este, » légat du souverain pontife, puisqu'on le voit » aller à la messe, se confesser et communier. » D'une autre part, on ne peut supposer dans un tel homme des apparences de piété, prises seulement pour tromper les espions du pape : et c'est de lui certainement qu'il faut dire, que sa pratique attestait sa croyance.

Théodore de Bèze a cru cependant le louer, en lui supposant une préférence secrète pour la réforme. Dans ce siècle de violence et de fanatisme, une tolérance désintéressée semblait impossible. Ceux qui en profitaient ne la croyaient pas sincère; car les partis, dans leur âpre jalousie d'envahissement, ne peuvent concevoir l'amour de la vérité pour elle-même, et prennent souvent la justice qu'on leur rend pour une apostasie faite en leur faveur. Ainsi que plusieurs hommes supérieurs de cette époque, l'Hôpital se séparait des abus de la cour de Rome, sans adopter le protestantisme.

* Négociations du cardinal d'Este.

Il était, par conscience et par supériorité, ce qu'Érasme avait été par circonspection et par finesse d'esprit. Il puisait dans sa religion même cette tolérance, qu'Érasme avait trouvée dans sa moqueuse indifférence pour toutes les sectes.

La triste prévoyance de l'Hôpital sur les nouveaux malheurs de son pays ne fut que trop justifiée. On avait vu jusque-là dans le royaume de cruels supplices, des persécutions odieuses, des révoltes opiniâtres, des guerres civiles acharnées, mais rien qui pût de loin égaler l'épouvantable trahison de la Saint-Barthélemy. On peut lire partout les crimes de cette journée. A peine ajouterons-nous à l'horreur qu'elle inspire, en disant que la vie de l'Hôpital y fut menacée, et ne fut sauvée que par le remords bizarre de ceux mêmes qui avaient préparé le meurtre de tant de victimes innocentes. L'Hôpital était dans sa retraite de Vignay, lorsque mille bruits sinistres, et le passage des gens armés qui couraient les campagnes lui annoncent que l'on massacre les protestans dans tout le royaume *. Bientôt une populace enivrée de fureur entoure sa maison. Ses fermiers sont pris et garrottés. Il croit sa dernière heure venue, et s'y résigne sans effort. Ses domestiques veulent s'armer, et repousser les

* Michaëlis Hospitalii Epist., lib. 7.

meurtriers. « Non, dit-il ; si la petite porte n'est » bastante * pour les faire entrer, qu'on leur ouvre » la grande. »

Cependant on apercevait, du château de Vignay, une petite troupe de cavaliers qui accouraient, à bride abattue, dans la plaine. Étaient-ce des défenseurs ou des assassins? On pouvait en douter dans ces horribles jours. La troupe arrive, fait retirer les premiers agresseurs, et s'établit dans le château, comme une sauve-garde envoyée par la reine. Ces hommes disent au chancelier que sa famille n'a rien à craindre, et qu'on lui pardonne à lui-même son ancien zèle pour les hérétiques.

« J'ignorais, répondit l'Hôpital, que j'eusse jamais mérité ni la mort, ni le pardon : » son cœur était alors déchiré par une autre inquiétude. Sa fille était à Paris, depuis quelques jours ; et son sexe n'aurait pu la sauver, si la veuve du duc de Guise ne lui eût offert un asile dans son hôtel respecté des assassins. Cette dame, alors malade, voulut veiller elle-même sur la fille d'un homme vertueux qu'elle estimait. Elle la cacha plusieurs jours, et la fit ensuite sortir de Paris dans une voiture couverte, et comme une femme de son service. Telles étaient dans ces jours affreux les précautions dont la veuve

---

* Suffisante.

du duc de Guise avait besoin pour sauver la fille de l'Hôpital.

Rendue à sa famille éplorée, cette jeune femme retrouva son père presque prisonnier dans son château. Malgré sa religion, elle fut ainsi que sa mère, forcée d'assister à la messe, sans autre conversion que la terreur inspirée par cette espèce de garnison envoyée contre les assassins, et qui leur ressemblait presque. Une dame protestante qui s'était enfuie du massacre de Paris, la veuve du marquis du Feuquières, fit demander en ce moment asile au chancelier; mais elle craignit d'en profiter, en apprenant l'oppression militaire qui pesait sur la famille du premier magistrat du royaume. Enfin, après plusieurs jours, cette garde menaçante fut levée; et l'Hôpital se trouva seul avec sa famille en proie à toutes les pensées déchirantes que lui inspirait un tel spectacle.

Chaque jour lui annonçait de nouveaux malheurs et de nouvelles hontes pour le royaume. Quelques-uns de ses amis étaient morts, d'autres avilis. Combien, lorsqu'il apprit dans sa retraite, que le premier président de Thou lui-même avait fait l'apologie des meurtriers, et commencé des procédures contre les victimes, ne dut-il pas regretter au milieu de tant de maux, cette dégradation des plus nobles caractères, et ce dernier triomphe du crime qui consiste à souiller jusqu'à la vertu?

Cet homme qui n'avait jamais éprouvé d'inquié-

tude sur ses propres périls, cette âme si ferme et si résignée pour elle-même ne put soulever le poids de l'opprobre et du malheur publics. Il ne fit plus que languir pendant quelques mois. S'il reprenait un moment ses études chéries, s'il parlait encore cette langue poétique dont il avait amusé ses loisirs, elle n'était que l'interprète de ses tristes pensées. Tout l'y reportait sans cesse. Il apprit que la conservation de sa propre vie avait été négociée par les prières de la duchesse de Savoie, son ancienne et noble bienfaitrice. Il fit un effort pour l'en remercier, et pour se montrer à elle moins malheureux qu'il n'était. « Quels rois, lui dit-il, » et quels confidens des rois n'avez-vous pas suppliés » en ma faveur? malgré la distance des lieux, vo» tre bienveillance ne m'a pas manqué. Sans vous, » je languirais dans l'oppression, ou je serais ense» veli dans la tombe. Maintenant, ajoute-t-il, les la» boureurs et les habitans des villes ont retrouvé » le repos. Nous sommes tranquilles sur la vie de » nos femmes et de nos enfans. Nous jouissons de nos » biens, comme dans la paix, s'il y a quelque chose » d'assuré sur la terre, et si l'on peut se fier aux » hommes. »

Il adresse des remercîmens plus affectueux encore à cette duchesse de Guise qui avait sauvé sa fille. « Cette unique enfant, lui dit-il, qui me » restait de trois enfans que j'ai eus, vit en-

» core; elle vit, sauvée par votre bienfait, tan» dis que le meurtre désolait Paris, et qu'il ne » s'offrait aucun autre salut pour elle. Cette fille » attachée sans cesse près de moi, et qui veille avec » sa mère sur mon infirme vieillesse, je ne la re» garde jamais sans un mouvement de reconnais» sance pour vous et pour les vôtres. Vous avez » sauvé plusieurs vies en une seule, etc. Elle m'a » raconté le soin que vous avez pris, malade et » languissante, pour que nul meurtrier ne péné» trât dans votre maison, et ne l'enlevât de cet » asile; car dans ce jour, la rage du sang n'a pas » même épargné les mères; et des enfans à la ma» melle ont été jetés dans la Seine *. »

Ailleurs, en s'adressant à des amis, toujours dans cette langue poétique dont il avait l'habitude, et qui se prêtait à tous les mouvemens de son âme, l'Hôpital s'écriait : « J'ai vécu **, et je regrette » une vie si longue, puisque j'ai vu un généreux » caractère tout à coup dénaturé, un roi de» venu un tyran. Personne ne me l'aurait fait

---

* Illa mihi curam studiumque jacentis et ægræ
Narravit, ne quis percussor fortè subiret
Interiora domûs, ne quis se fortè latentem
Extraheret (nec enim rabies tùm sæva pepercit
Matribus : infantes etiam dicuntur in amnem
Præcipites mersi).*

** Michaëlis Hospitalii carmina miscellanea.

» croire à moi témoin de ses premières années.
» Telles n'étaient pas les habitudes de nos anciens
» rois de France. Leurs âmes n'étaient pas faites à
» la trahison et à la ruse. Ils ne dérobaient pas
» d'odieuses victoires dans l'ombre de la nuit.
» Dans mon enfance, personne n'aurait percé le
» cœur de son ennemi, avant de lui annoncer à
» haute voix l'approche du péril. On combattait à
» armes égales, en champ clos, sous les murs de la
» ville, devant le peuple tout entier. » Telle était donc l'horreur de ce temps que l'Hôpital regrettait la guerre civile.

On s'étonnera peut-être de trouver parmi les derniers vœux, les derniers écrits du chancelier de l'Hôpital, une lettre qu'il adressait à Charles IX *. Quel commerce de langage et d'idées pouvait-il exister entre le vertueux chancelier et le prince qui s'était couvert du sang de ses sujets? que pouvait demander l'Hôpital près de mourir à cette cour dont il avait depuis si long-temps abandonné les dangereux honneurs? Il faut se souvenir des remords qu'éprouva, dit-on, le jeune roi, et qui hâtèrent sa fin cruelle. Il semble que cette âme troublée ne dut pas recevoir, sans une agitation salutaire, la lettre du vertueux vieillard, dont elle avait autrefois entendu les conseils. Désormais de semblables avis n'étaient plus de saison. Le crime était

* Œuvres complètes de l'Hôpital, tom. II.

trop grand pour être blâmé. L'Hôpital se bornait à dire en finissant sa lettre : « Sire, je supplie Dieu » de vous donner sa grâce, et vous conduire de sa » main au gouvernement de ce beau et grand » royaume, avec toute douceur et clémence envers » vos sujets, à l'imitation de lui qui est bon et pa- » tient à porter nos offenses, et prompt à nous re- » mettre et pardonner nos fautes. »

L'Hôpital survécut six mois à la Saint-Barthélemy, obsédé par le fantôme de cette horrible journée. Quand il sentit ses forces défaillir, il écrivit en latin son testament, où il rendait un compte sommaire de sa vie, disposait de ses biens et faisait ses dernières recommandations à sa femme, à sa fille et à ses petits-enfans. Il expira, le cœur plein de la douleur de sa famille, et des maux de son pays, à l'âge de soixante-huit ans, le 15 mars 1573. Il fut enterré de nuit, sans aucune pompe funéraire.

Sa mémoire fut honorée, même dans un temps de fureur et de faction. Les esprits les plus graves et les plus frivoles lui rendirent également hommage. Nous avons vu l'éloge qu'en faisait Brantôme; et l'historien de Thou le compare aux plus grands législateurs et aux plus sublimes philosophes de l'antiquité.

Les siècles suivans ajoutèrent à la gloire de cet illustre magistrat; et sa renommée, comme il arrive à ceux qui furent supérieurs aux passions de

leur temps a grandi chaque jour avec la raison publique. Quoiqu'il n'ait point réussi à faire le bien qu'il voulait, et quoiqu'il ait fait sentir au monde sa vertu plutôt que son pouvoir, telle est la justice des peuples, que son nom est vénéré, comme celui des plus grands hommes qui, secondés par la fortune, ont sauvé leur patrie.

DISCOURS

D'OUVERTURE *.

Messieurs,

Au moment de reprendre avec vous ces libres entretiens sur la littérature et l'éloquence, où votre goût éclairé corrige et supplée mes paroles, j'ai besoin de vous offrir, dans un ordre plus régulier, avec des expressions moins incorrectes et plus précises, les premières vues et les divisions générales du sujet qui doit nous occuper. Ce sujet, Messieurs, est grand, quoique vulgaire et traité tant de fois. C'est l'histoire morale d'une époque fameuse, dont le génie domina long-temps l'Europe, et qui nous a laissé des monumens aussi durables

* Ce discours a été prononcé à l'ouverture du cours d'éloquence française, en novembre 1824.

que le monde civilisé. C'est le tableau de la France embellie de toute la splendeur des arts, élevée au plus haut point de gloire dans les lettres et dans les armes, fière sans être libre, et faisant servir à l'illustration d'un grand roi cette surabondance de rares talens, dont elle fut enrichie sous son empire. Louis XIV a donné son nom au dix-septième siècle; et la postérité, flatteuse ou reconnaissante, comme les contemporains, a maintenu cette suzeraineté de la puissance sur le génie. Tel est, Messieurs, le premier caractère de l'époque célèbre que nous avons réservée, comme le digne objet d'une étude à part et sans mélange. Mais d'abord afin de mieux entendre les grands génies de cet âge mémorable, essayons de rendre à Louis XIV la place qu'il occupa dans l'imagination de ses peuples, et des peuples rivaux. L'histoire des mœurs explique celle des lettres. Les événemens, la gloire, les illusions, les croyances d'un siècle sont le seul commentaire vivant et perpétuel des chefs-d'œuvre qu'il a vus naître.

Nous avons pu le remarquer de nos jours; les élèves des arts, les disciples de la statuaire et de la peinture, ne croyaient faire qu'une étude insuffisante des monumens du ciseau antique ou de la palette de Raphaël, lorsqu'ils les voyaient réunis dans nos murs, où cependant la victoire les avait amenés : il manquait à ces trésors la lumière de l'horizon romain. Il leur manquait les lieux, les

souvenirs, le contraste des ruines. En possédant les ouvrages, il fallait encore chercher l'inspiration sous le ciel d'où jadis elle était descendue. Ainsi, Messieurs, pour connaître la grande école littéraire du dix-septième siècle, pour la sentir, et non la copier, il ne faut pas en regarder les formes et les couleurs séparées de la vie contemporaine qu'elles imitaient; il faut voyager par nos souvenirs dans cette France d'autrefois; il faut reconstruire en idée l'imposant édifice social où se plaçaient tant de chefs-d'œuvre, revoir les pompes, les prospérités, les ruines de cette immortelle époque, et respirer l'atmosphère de gloire et d'enthousiasme qui se répandait autour d'un roi conquérant, éclairé, magnanime, dont les courtisans même étaient souvent de grands hommes.

Veuillez donc, Messieurs, embrasser par la pensée cette période historique, qui s'étend depuis la mort de Mazarin jusqu'à celle de Louis XIV. Réunissez dans cet espace tant d'actions glorieuses, tant de succès mémorables, des états envahis, des provinces conquises et gardées, des flottes victorieuses, de grands monumens fondés, et, malgré de funestes revers, un descendant de Louis XIV placé sur un trône étranger. Voyez cette foule de généraux habiles, d'hommes d'état, d'hommes de génie, qui se succèdent sans interruption, pendant un demi-siècle, pour ne manquer jamais au choix du souverain. Condé avait défendu l'enfance de

Louis XIV; Villars et Vendôme soutiennent sa vieillesse. Bossuet et Fénélon élèvent ses fils et les enfans de ses fils. Pendant une longue prospérité, il est grand de la gloire de ses sujets; et, quand la fortune l'abandonne, quand ses appuis se brisent, quand sa race est près de s'éteindre, il montre une âme héroïque, porte avec fermeté le poids de l'empire et des revers, et meurt le dernier des hommes illustres de son règne, comme pour annoncer que le grand siècle était achevé.

Certes, Messieurs, ce tableau n'est pas sans ombres; cette gloire ne fut pas sans mélange et sans erreurs. Louis XIV a recueilli plus qu'il n'a fait peut-être. Le génie de notre nation fermentait depuis plusieurs siècles, au milieu des restes de la barbarie, et du chaos de la guerre civile. Il était mûr pour enfanter de grandes choses; et toutes les forces du courage, de l'intelligence et du talent, semblaient, par un mystérieux accord, éclater à la fois. Mais cette active fécondité de la nature fut réglée, pour ainsi dire, par la fortune et les regards d'un homme. L'ordre et la majesté se montrèrent en même temps que la vigueur et la richesse; et le souverain parut avoir créé toutes les grandeurs qu'il mettait à leur place. L'enthousiasme s'accrut par cette illusion; et l'idolâtrie des cours devint, pour la première fois, l'inspiration du génie.

Qu'elles sont brillantes, en effet, ces vingt premières années du gouvernement de Louis XIV!

Un roi plein d'ardeur et d'espérance saisit lui-même ce sceptre qui, depuis Henri le Grand, n'avait été soutenu que par des favoris et des ministres. Son âme, que l'on croyait subjuguée par la mollesse et les plaisirs, se déploie, s'affermit et s'éclaire, à mesure qu'il a besoin de régner. Il se montre vaillant, laborieux ami de la justice et de la gloire : quelque chose de généreux se mêle aux premiers calculs de sa politique. Il envoie des Français défendre la chrétienté contre les Turcs, en Allemagne, et dans l'île de Crète; il est protecteur, avant d'être conquérant; et, lorsque l'ambition l'entraîne à la guerre, ses armes heureuses et rapides paraissent justes à la France éblouie. La pompe des fêtes se mêle aux travaux de la guerre, les jeux du Carrousel aux assauts de Valenciennes et de Lille. Cette altière noblesse, qui fournissait des chefs aux factions, et que Richelieu ne savait dompter que par les échafauds, est séduite par les paroles de Louis, et récompensée par les périls qu'il lui accorde à ses côtés. La Flandre est conquise; l'Océan et la Méditerranée sont réunis; de vastes ports sont creusés; une enceinte de forteresses environne la France; les colonnades du Louvre s'élèvent; les jardins de Versailles se dessinent; l'industrie des Pays-Bas et de la Hollande se voit surpassée par les ateliers nouveaux de la France; une émulation de travail, d'éclat, de grandeur, est partout répandue; un langage sublime et nouveau cé-

lèbre toutes ces merveilles, et les agrandit pour l'avenir. Les épîtres de Boileau sont datées des conquêtes de Louis XIV; Racine porte sur la scène les faiblesses et l'élégance de la cour; Molière doit à la puissance du trône la liberté de son génie; La Fontaine lui-même s'aperçoit des grandes actions du jeune roi, et devient flatteur pour le louer.

Mais un ordre social, où tout semblait animé par un homme, et fait pour sa gloire, pouvait-il assez inspirer l'éloquence, cette altière élève des révolutions et de la liberté? C'est là, Messieurs, que nous apparaît le trait distinctif du siècle de Louis XIV, l'esprit religieux, non ce faux zèle, cette pieuse imposture, dont Molière protégé par Louis XIV, vengeait la société; mais un esprit grave et sincère, nourri par la méditation et l'étude, illustré souvent par de touchans sacrifices, puissant, même au milieu des faiblesses et des vices, et porté dans quelques âmes jusqu'à la vertu la plus sublime. Là, comme on l'a dit souvent, s'était réfugiée la liberté, soit que par la véhémence d'Arnauld et l'immortel génie de Pascal elle combattît d'astucieux ennemis, soit que, revêtue d'un sacré caractère, elle humiliât et instruisît l'orgueil du pouvoir absolu. Tous les esprits étaient occupés de ces débats, attentifs à ces leçons. La magistrature avait perdu la grande autorité qu'elle eut dans le seizième siècle : réduite au soin de la justice, elle n'opposait plus de résistance, ni même de plainte;

elle était encore un exemple de probité antique; elle n'était plus la sauve-garde des libertés que ses pères avaient défendues; et Lamoignon avait le profond savoir, et la vertu, mais non le patriotisme d'un l'Hôpital et d'un Molé. C'était donc à la religion qu'il appartenait de faire entendre son langage; et elle devenait le plus magnifique ornement de ce règne, dont elle était la seule barrière. Toutes les grandeurs du siècle se pressaient humblement autour d'elle. Respectée dans les cœurs, avant même d'être victorieuse par la parole, elle avait ses racines dans les mœurs publiques. Louis XIV, la première fois qu'il entendit Bossuet, jeune encore, fit écrire au père de l'éloquent apôtre, pour le féliciter d'avoir un tel fils; il avait compris que l'orateur de son siècle était né. Cette voix devint la consécration la plus imposante de toutes les grandes solennités de la mort; elle s'anima dans ses superbes mépris pour le monde, par le spectacle même d'une cour éclatante et voluptueuse. Dans les palais de Versailles, au milieu des fêtes triomphales de Louis XIV, ces accens de la muse hébraïque, ces graves enseignemens de la religion retentissaient avec plus de terreur; et, lorsqu'une reine malheureuse, une princesse parée de jeunesse et de beauté, un héros long-temps vainqueur, un ministre vieilli dans l'égoïsme du pouvoir, avaient cessé de vivre, ce mélange de splendeur et de néant, cette ma-

gnificence si triste, cette pompe si vaine, consternaient les âmes, avant même que l'orateur eût parlé.

Mais, si le règne de Louis XIV favorisait particulièrement ce genre d'éloquence; son goût juste et noble, son amour naturel du grand et du beau, ne devaient pas exercer moins d'influence sur toutes les formes que prit alors le génie littéraire. Ce génie devint grave, élégant et poli. Tout, dans les inventions de l'art, fut modelé sur les exemples de point d'honneur chevaleresque, de dignité sévère, de bienséance pompeuse, qui brillaient autour du souverain; et, dans les sujets empruntés à l'histoire, la vérité des peintures souffrit souvent de cette préoccupation involontaire de l'écrivain et du poëte. Racine, élève des Grecs, réfléchit dans l'éclat de ses vers l'élégance de son siècle, encore plus que la simplicité du théâtre d'Athènes. Fénélon se souvint des triomphes du jeune roi, en retraçant la gloire et les fautes de Sésostris. Aussi rien ne fut plus original, plus sincère, plus marqué d'un cachet nouveau que cette littérature imitée, et quelquefois transcrite de l'antiquité. La liberté du pinceau se retrouva jusque dans les copies qui semblaient le plus fidèles; et La Fontaine fut le plus original des poëtes, en croyant imiter Phèdre.

C'est le second caractère qui nous frappe dans le dix-septième siècle; l'imitation y fut indépendante et créatrice. On a dit souvent de nos jours, que le

siècle de Louis XIV manqua d'une littérature indigène et nationale; qu'il oublia les traditions des vieux âges modernes, pour copier des modèles antiques; qu'il ne fut pas la production naïve et spontanée de notre sol et de notre climat; qu'il nous laisse beaucoup à faire, et presque tout à recommencer.

Ces théories ingénieuses et encourageantes sont, je le crains, démenties par l'histoire de l'esprit humain dans tous les âges, et par l'étude du siècle qui nous occupe. Toutes les nations, dans les premiers essais d'une enfance rude et sauvage, ont marqué leurs mœurs, leurs passions, leurs habitudes, par quelques chants grossiers, que la curiosité d'un siècle savant peut, long-temps après, recueillir avec enthousiasme, et commenter par des paradoxes. Mais la perfection dans les ouvrages de l'esprit, une imagination sage et forte, une éloquence majestueuse et naturelle, l'alliance du goût et du génie, ne se trouvent qu'après de longs efforts et des essais divers. L'imitation n'est souvent qu'une voie plus rapide pour parcourir ces degrés, auxquels l'esprit humain est assujetti. Ainsi les Romains, recueillant le génie des Grecs, atteignirent tout à coup dans les arts une grandeur égale à celle de leur empire; ainsi la nouvelle Italie ralluma, dès le quatorzième siècle, cette flamme éteinte; ainsi la France passa, dans quelques années, de la rudesse et de la barbarie à cette magni-

ficence gracieuse et naturelle qui distingue les heureux génies du dix-septième siècle.

Nous sommes venus tard dans l'univers. Nous ne pouvons secouer le souvenir des âges qui nous ont précédés; mais, parmi ces âges, les uns furent brillans d'imagination et d'enthousiasme; les autres, incultes et grossiers. Croyez-vous qu'aujourd'hui cette littérature, qui cherche des inspirations dans les ruines et les hasards de la barbarie, soit plus naïve et plus vraie que celle qui s'animait à la lumière des chefs-d'œuvre antiques? On n'échappe pas à la loi de l'imitation, en changeant l'objet imité. La barbarie elle-même est un modèle. Que l'artiste contemple l'Apollon du Belvédère, ou les dieux informes de l'Inde, il reçoit une impression qui lui est étrangère; il modifie sa pensée par ses regards; il devient imitateur. Mais l'imitation des chefs-d'œuvre a cet avantage, d'élever notre esprit vers ce type idéal de grâce et de beauté, qui est la vérité dans les arts. L'imitation, ou plutôt l'émulation des chefs-d'œuvre est un libre travail de la pensée; elle se confond avec l'image éternelle du grand et du beau; elle n'est vraie qu'en devenant une création nouvelle; et l'on peut dire en ce sens qu'elle disparaît, et s'efface dans sa perfection même. Mais imiter la barbarie n'est qu'une œuvre matérielle qui manque de vérité sitôt qu'elle commence, et où la réflexion est un mensonge.

Les grands écrivains du siècle de Louis XIV

avaient reçu du siècle précédent l'exemple d'étudier l'antiquité; mais l'enthousiasme du goût remplaça pour eux l'idolâtrie de l'érudition. Élevés au milieu d'une civilisation qui s'épurait et s'ennoblissait chaque jour, ils ne se réfugiaient plus tout entiers dans les souvenirs et dans l'idiome des Romains, comme avaient fait autrefois quelques hommes supérieurs lassés de la barbarie de leurs contemporains : ils étaient, au contraire, tout modernes par la pensée, tout animés des opinions, des idées de leur temps : seulement leur imagination s'était enrichie des couleurs d'une autre époque, d'une civilisation, d'un culte, d'une vie différente des temps modernes. Ils rapportaient de ce commerce avec les Hébreux, les Grecs, les Romains, quelque chose d'étranger, une grâce libre et fière qui se mêlait à l'originalité native de l'esprit français. Les diverses couleurs des différens âges de l'antiquité dominaient en eux, suivant l'inclination particulière du génie de chacun. Racine et Fénélon ne respiraient que l'élégante pureté, la douce mélodie des plus beaux temps d'Athènes; ils choisissaient même parmi les Grecs; ils avaient le goût et l'âme de Virgile. Bossuet, d'un génie plus vaste et plus hardi, confondait la mâle simplicité d'Homère, la sublime ardeur des prophètes hébreux, et l'imagination véhémente de ces orateurs chrétiens du quatrième siècle, dont la voix avait retenti au milieu de la chute des empires et dans le tu-

multe des sociétés mourantes. Massillon était inspiré par l'élégance et la majesté de la diction romaine dans le siècle d'Auguste. Fléchier imitait l'art savant des rhéteurs antiques. La Bruyère empruntait quelque chose à l'esprit de Sénèque. Madame de Sévigné étudiait Tacite; et, cette main délicate et légère, qui savait décrire avec des expressions si vives et si durables les scandales passagers de la cour, saisissait les crayons de l'éloquence et de l'histoire pour honorer la vertu de Turenne. Quelquefois une idée perdue dans l'antiquité devenait le fondement d'un monument immortel. Bossuet avait entrevu dans saint Augustin, et dans Paul Orose le plan, la suite, la vaste ordonnance de son Histoire universelle; et maître d'une grande idée indiquée par un siècle barbare, il la déployait à tous les yeux, avec la majesté d'une éloquence pure et sublime. Mêlant ainsi les lueurs hardies d'une civilisation irrégulière et la pompe d'une société polie, il était à la fois Démosthènes, Chrysostome, Tertullien, ou plutôt il était lui-même; et des sources fécondes où puisait son génie, rassemblant les eaux du ciel et les torrens de la montagne, il faisait jaillir un fleuve qui ne portait que son nom.

Vive expression des mœurs modernes, et reproduction originale de l'antiquité dans ses âges divers, voilà donc, Messieurs, les deux caractères distinctifs et dominans que nous présente le génie du dix-

septième siècle, et que nous ferons surtout ressortir. L'empreinte éclatante que Louis XIV a laissée sur cette époque fera pour nous partie de la vérité nationale, telle que la France la sentit alors. Cette bonne foi d'un peuple avec lui-même, cette conscience naïve de ses travaux, de sa gloire, qui formait alors le patriotisme de la France, nous expliquera l'influence que sa littérature, ses arts, sa civilisation obtint sur les autres peuples, et l'admiration qu'elle inspira même à ses ennemis. C'est dans les écrits presque contemporains que nous devons en chercher la trace et l'aveu, pour compléter la rapide image de cette grande époque : un poëte anglais, un zélateur ardent des institutions et de la gloire de son pays, le célèbre Thompson, au milieu d'un poëme à la *liberté*, n'a pu se défendre de consacrer un magnifique hommage à Louis XIV, dont il maudissait d'ailleurs les conquêtes au nom de l'humanité, et surtout au nom de l'Angleterre. Permettez-moi de citer ce témoignage poétique, et pourtant sérieux et sincère. Si la voix du poëte n'est pas trop affaiblie dans une prose timide, vous aimerez ce langage d'un étranger, d'un ennemi, qui dans sa jalouse admiration parlait comme l'Europe.

« Voyez-vous, dit-il, ce monarque qui, séduit
» par l'enivrement du pouvoir et par son orgueil,
» rêva sans succès une domination illimitée? Pen-
» dant que ses armées appelaient toute l'Europe

» sur le champ de bataille, pendant qu'il prodi-
» guait tant de trésors et de sang, alors même,
» comme dans les loisirs fortunés de la paix, que
» de monumens publics, que de créations nou-
» velles ont embelli son royaume! quelle science
» a brillé de toute part! quel foyer de génie s'est
» allumé! Ce n'est pas à moi [1] de peindre ces ma-
» gnifiques avenues ouvertes dans son empire, ces
» écluses qui repoussent les flots, cet immense
» canal qui traverse les montagnes et réunit les
» mers; ce dôme qui retentit de la douce voix de
» l'enfance sauvée du besoin, et des mains homi-
» cides de la honte; et cet autre palais où la va-
» leur tranquille raconte ses nobles exploits; cette
» terre, enfin, où l'élégance sociale aime à s'arrê-
» ter, libre des mœurs farouches du moyen âge, et
» de la fureur gothique et sanguinaire du duel;
» cette ville embellie, qui voit par degrés l'ordre
» le plus parfait régner dans ses murs avec la ma-
» gnificence, la grâce et la joie décente.

» Que les bardes français racontent comment
» les arts honorés, et la science bénie par une des-
» potique faveur fleurirent avec tant d'éclat, loin
» de la liberté, leur mère; comment Boileau ré-
» tablit le goût antique; comment la grande âme
» des Romains, par les accens de Corneille, fit
» trembler le théâtre; comment, dans la bouche
» de Racine, la voix plus puissante, quoique plus
» douce, de la Grèce fidèle à la nature exprima

» tous les secrets du cœur; comment le théâtre de » Molière, chaste et régulier, embelli d'un spiri- » tuel bon sens et d'une gaieté native, fut la vie » elle-même; comment, élevé à de publics hon- » neurs, le savoir se répandit dans de brillans ly- » cées; l'émulation s'anima pour la gloire plus que » pour de faibles récompenses; et comment la » langue des Français obtint ce que leurs armes » n'avaient pu conquérir.

» Qu'ils montrent la peinture venant de Rome » avec Le Poussin; qu'ils disent que le plus majes- » tueux des arts, la sculpture, fille de la Grèce, » jeta sur les climats du Nord un regard favora- » ble, et fit naître Girardon; qu'ils célèbrent cette » prodigue magnificence qui fécondait les déserts, » ces palais soudainement élevés, ces fontaines » jaillissant parmi d'arides ombrages, ces forêts » transformées en jardins majestueux; cet art dé- » licat, qui, tressant avec une laine soyeuse des » fleurs, des feuillages, serpente sur les murs » embellis du palais, et, par l'éclat des tissus, » égale les merveilles du pinceau.

» O Louis! ces lauriers qu'a fait croître la ro- » sée de tes bienfaits ceindront ta tête dans l'ave- » nir d'une verte couronne, tandis que les vains » honneurs d'une injuste guerre seront détestés, et » perdus dans l'oubli. »

Ce règne, si bien loué par l'admiration, et même par les reproches du poëte anglais, devint le mo-

dèle et l'envie de l'Europe. Notre sujet nous entraînera donc naturellement à suivre, chez les nations les plus célèbres du dix-septième siècle, l'influence du génie de la France dans les productions de leurs arts. L'Angleterre, si jalouse de son originalité, qui lui semble une partie de son patriotisme, éprouva deux fois cet ascendant du siècle de Louis XIV. La littérature du règne de Charles II fut souvent la copie servile et incorrecte tout ensemble de nos grands écrivains; de même que la cour licencieuse et imprudente du monarque anglais imitait, par une frivole corruption, les plaisirs et la noble urbanité de la cour de France. Le règne de la reine Anne, au contraire, le siècle des Pope, des Addisson, des Congrève, des Tillotson, des Swift fera briller à nos yeux un beau reflet de cette lumière qui avait éclairé nos grands écrivains. Nous retrouverons en eux cette école classique de l'antiquité et de la France, marquée d'un caractère d'originalité nationale, mais fidèle aux grandes lois du naturel et de la raison.

La Belgique et la Hollande, à cette même époque, avaient reçu, non-seulement les arts de la France, mais des milliers de Français frappés par d'injustes lois, et qui se vengeaient en s'exilant; ils répandirent au loin notre idiome; et quelques-uns, par leurs écrits, n'étaient pas indignes de la gloire de ce beau règne, que trop souvent ils outragèrent. L'Allemagne, si savante dans son ori-

ginalité, si respectable et si sincère dans ses efforts, l'Allemagne qui, de nos jours, fait encore dans les arts de si profondes études pour devenir naïve, imitait exclusivement la littérature française, mais sans être inspirée par cet exemple : elle avait besoin, pour son réveil, d'être touchée par la puissante imagination de Shakspeare. Toutefois, l'homme de génie qu'elle avait alors produit, Leibnitz, était en communication de hautes pensées avec Bossuet; et sa métaphysique se rapprochait des grandes vues de Descartes et de Mallebranche.

L'Italie, toujours ingénieuse, mais n'ayant ni philosophie, ni liberté, ni gloire, et n'éprouvant plus cette hardiesse d'enthousiasme que la renaissance des arts avait excitée dans le seizième siècle, avait les yeux fixés sur la France. Ses académies[2] avaient retenti des panégyriques de Louis XIV; et, plus tard, son harmonieux Métastase efféminait l'élégance de Racine. L'Espagne, que l'avénement d'un fils de Louis XIV avait un peu soulagée des fers de l'inquisition, languissait sans émulation et sans génie, se défiant des arts et des conseils de la France. Toutefois, son plus célèbre écrivain, Feyjoo, était formé par la raison éloquente du dix-septième siècle.

Que si maintenant, Messieurs, nous recherchons les effets de cette influence dans notre propre pays, nous la retrouvons partout visible et salutaire. Les

plus grands esprits du dix-huitième siècle, au milieu du changement des mœurs et du progrès de la société, se sont rapprochés de ces types éclatans et vrais que leur avait transmis le siècle précédent. Cette empreinte est marquée dans Voltaire, Montesquieu, Rousseau, Buffon; elle se mêle à leur originalité, et caractérise une branche nouvelle de cette famille de grands génies; ils ont leurs traits distincts et leur libre physionomie; ils ont leurs erreurs, leurs fautes; un d'eux surtout a trop souvent reproduit et augmenté la corruption de son siècle; un autre l'a trop souvent égaré par des chimères; mais ils tiennent par plus d'une ressemblance, à ces grands hommes dont ils sont la postérité. Buffon et Montesquieu conservent une gloire, non pas plus grande, mais plus irréprochable.

Ainsi, Messieurs, l'éloquence s'élevait à des beautés originales, toutes les fois qu'un homme supérieur lui trouvait un nouveau domaine. En effet, le seul obstacle à cette décadence qui menace une littérature enrichie par des chefs-d'œuvre, c'est de maintenir la pureté des formes primitives, et d'inventer une nouvelle occasion de les placer heureusement; c'est de garder la tradition du goût dans le style, et de porter toute l'innovation sur le choix du sujet et des pensées principales; c'est de mépriser cette imagination étroite qui ne travaille que sur des mots,

falsifie les pensées, pour en varier l'expression, et singularise les choses communes, afin de les rajeunir; c'est, enfin, d'encourager cette imagination inventive que la science éclaire, que le sentiment inspire, et qui, parcourant d'un vaste regard le monde politique et moral, aperçoit toujours quelque place à remplir, quelque monument à élever. L'écrivain qui répète ce qu'on a dit, est condamné au mauvais goût : par quel autre artifice déguiserait-il son impuissance? Il n'y a que les vues neuves qui rajeunissent le style, sans blesser le goût. Un sujet neuf n'est pas un sujet bizarre. Une vérité simple et féconde, négligée par les premiers génies d'une littérature, un point de vue que le progrès de la civilisation a changé, une réunion d'idées dont l'enchaînement ne se fait sentir que depuis qu'elles ont été successivement exprimées, quelquefois un détail des mœurs oublié par sa naïveté même, quelquefois aussi les grandes découvertes que l'esprit humain a faites dans les sciences les plus étrangères à l'éloquence : voilà les trésors qui suffisent au talent, et qu'il sait découvrir, par l'instinct même qui lui apprend à les approprier à son usage. Alors la nouveauté des choses qu'il aperçoit, ou des rapports qu'il établit, lui permet je ne sais quelle nouveauté d'éloquence qui sort du sujet même, et qui, n'étant pas un effort du style, mais un besoin de la pensée, enrichit la langue, sans la corrompre, et multiplie

non pas les principes, mais les applications du goût.

Jamais le monde moral n'offrit un plus grand spectacle que de nos jours. On ne vit en aucun temps de plus grands appareils de puissance et de force matérielle; et jamais les opinions, les idées ne commandèrent avec tant d'empire. D'un bout de l'Europe à l'autre, les hommes sont travaillés du besoin de se refaire des principes, pour retrouver des appuis; et les erreurs du paradoxe, épuisées comme celles du préjugé, poussent les esprits vers des vérités insurmontables, puisqu'elles ont survécu à tous les excès et à toutes les tyrannies. En même temps sont tombées les barrières qui séparaient les nations; et les idées de chaque peuples agissent sur tous les autres. Dans cette communauté, et il faut le dire, dans cette instabilité d'opinions, quel vaste champ serait ouvert à la raison éloquente qui ferait le discernement de toutes les idées que deux siècles ont jetées dans le monde, qui n'éviterait aucune lumière, ne craindrait aucune vérité; mais qui, sachant que jamais vérité ne s'est introduite sans un cortége d'erreurs, mettrait son étude à faire un choix, et à poser des bornes au milieu de cet immense et incertain héritage de l'intelligence européenne, pendant qu'elle est encore la dominatrice du monde!

Dans cette Europe moderne, où tant de nations éclairées à la fois se sont renvoyé la lumière, l'âge

de civilisation de chaque peuple a, pour ainsi dire, duré plusieurs siècles, et passé par l'épreuve de plusieurs décadences.

Beaucoup de vérités morales, ayant été combattues, ont besoin d'être raffermies : beaucoup de vérités sociales, ayant été poussées à l'excès, ont besoin d'être éclaircies, et défendues contre l'abus qui les a profanées, et qu'on leur impute à elles-mêmes.

Voilà la tâche d'un moraliste éloquent; ce n'est pas de récréer l'entendement humain, suivant l'expression fastueuse d'un philosophe : c'est de le suivre, et de dominer les lumières générales par la justesse des vues, véritable et dernière supériorité, lorsque tout le monde est éclairé.

Elles sont loin sans doute, les mœurs profondément religieuses qui, dans le dix-septième siècle, avaient porté si haut la prédication évangélique, qui donnaient tant d'autorité à l'enthousiasme, et favorisaient une éloquence particulière au génie moderne, et surtout à celui de la France. Mais ne voit-on pas combien cette tiédeur de scepticisme, qui fatigue aujourd'hui les âmes, pourrait exciter de pathétique et d'éloquence, et quelles sources vives et fécondes jailliraient du rocher frappé par une main puissante?

Ce ne serait plus ce raisonnement impérieux, cette confiante et sublime ardeur de Bossuet. Renouvelée par le changement universel, l'éloquence

concilié toutes les opinions par l'enthousiasme commun qu'il leur inspire. En affermissant le pacte social, il partage la gloire inappréciable de son auguste fondateur; il ouvre, avec lui, cette ère nouvelle de la France. Monarque aimable et vénéré, sa religion est le sceau de sa parole; il tient de Henri IV ces grâces du cœur auxquelles on n'échappe pas; il a reçu de Louis XIV l'amour éclairé des arts, la noblesse du langage, et cette dignité qui frappe de respect, et qui pourtant séduit. Sa haute faveur accueille et ranime nos savans; sa justice, et nous lui en rendons grâce, les suit et les protége ([3]) sur la terre étrangère; son humanité vigilante et populaire visite les retraites de la souffrance, comme Louis XIV dotait les hospices de la gloire; ses paroles semblent un bienfait public, parce qu'elles sont toujours l'expression de cette âme française et royale, qui veut régner par les lois, qui met sa grandeur à les respecter, et mesure son pouvoir sur l'amour, les espérances et les institutions de son peuple.

NOTES.

(1) On trouve dans plusieurs écrivains de la même nation, à la même époque, grand nombre de témoignages semblables, et non moins expressifs. Ils prouvent combien ces critiques anglais de nos jours, qui parlent quelquefois de nos chefs-d'œuvre avec une si risible injustice, s'éloignent des traditions de la bonne littérature dans leur pays comme dans le nôtre. Pope, que Lord Byron trouve si supérieur à tous les poëtes de l'Angleterre actuelle, pensait, à cet égard, comme Thompson. Voici, du reste, quelques-uns des beaux vers que nous avons essayé de traduire, et qui méritent bien d'être lus dans l'original. Suivant la fiction du poëte, c'est la Liberté elle-même qui parle et retrace les merveilles du règne de Louis.

'Tis not for me to paint diffusive shot
O'er fair extents of land, the shining road,
The flood compelling arch, the long canal,
Thro' mountains piercing, and uniting seas,
The dome resounding sweet with infant joy,
From famine saved, or cruel-handed shame,
And that where valour counts his noble scars;
The land, where social pleasure loves to dwell,
Of the fierce demon gothic duel freed;
The turbid city clear'd; and by degrees

Into sure peace the best police refin'd
Magnificence, and grace, and decent joy.
Let gallic bards record how honour'd arts
And science, by despotic bounty bless'd
At distance flourish'd from my parent eye;
Restoring ancien taste how Boileau rose;
How the big roman soul shook, in Corneille,
The trembling stage; in elegant Racine
How the more powerful, tho' more humble voice
Of nature-painting Greece resistless breathed,
The whole awaken'd hearth : how Moliere's scene
Chastis'd and regular, with well judg'd wit
Not scatter'd wild, and native humour grac'd
Was life itself; to public honours rais'd,
How learning in warm seminaries spread,
And more for glory than the small reward,
How emulation strove; how their pure tongue
Almost obtain'd what was deni'd their arms.

(2) Le marquis de Zampiéri remit à Louis XIV un volume qui renfermait les panégyriques du roi de France, prononcés dans douze villes d'Italie. Les hommages de ce genre furent innombrables; et ils attestaient un sentiment général d'admiration qu'avaient excité les grandes actions de ce prince, et la splendeur littéraire de son règne.

(3) Ces paroles ont été entendues dans un sens bien naturel, et que certes nous ne voulons pas affaiblir. Et pour qui donc y aurait-il de l'intérêt dans nos écoles, si ce n'était pour le jeune savant qui les a charmées tant de fois? Ceux qu'une circonstance particulière a fait assister aux premiers essais, comme aux derniers triomphes de son rare talent, ceux qui l'ont connu avant qu'il fût célèbre, ont sans doute le droit de rappeler en ce moment quelques faits oubliés, ou défigurés par des calomnies qui coûtent aujourd'hui la liberté à M. Cousin, et prolongent les inquiétudes de ses amis.

Des feuilles étrangères le représentent comme un apôtre d'athéisme et de sédition. Nous l'avons vu pour la première fois dans un de ces cours de l'école Normale où le maître, les élèves, tout le monde était fort jeune et fort sincère : ce qui caractérisait dès lors M. Cousin, ce qui distinguait son esprit, c'était un sentiment religieux plein d'élévation et de pureté, c'était le goût des études austères, et l'amour des vérités morales. « Il y a du Platon dans ce jeune homme, » disait alors un illustre appréciateur du talent, qui venait de lire une des premières pages qu'ait écrites M. Cousin.

Préoccupé de ces nobles contemplations, le jeune philosophe ne resta point cependant étranger à tout intérêt politique. Au 20 mars, à l'approche du despotisme reparaissant sous les traits de Bonaparte, M. Cousin s'engagea comme volontaire royal, et partit avec des amis excités par son exemple. Sans doute on ne verra pas dans ce courage le germe d'une énergie séditieuse. Quoi qu'il en soit, après une courte disgrâce, M. Cousin, en 1815, fut choisi pour suppléer, dans la chaire de l'histoire de la philosophie, un homme qu'il paraissait presque impossible de remplacer. Ce fut alors qu'il déploya ce rare talent, cette puissance de parole que sa jeunesse et le sujet sévère de ses leçons rendaient plus étonnante. On a loué souvent, et trop peu loué son éloquence, le mélange de candeur et d'imagination, le feu de conviction intérieure qui animait ses paroles. Mais ce qu'il faut remarquer, c'est que la philosophie énoncée dans ses leçons était avant tout spiritualiste et morale ; c'est qu'il était le plus fervent disciple de deux philosophes religieux, de Leibnitz et de Descartes ; c'est qu'il concourait avec autant de zèle que de succès au mouvement salutaire contre cette philosophie de la *sensation*, à laquelle le dix-huitième siècle avait beaucoup trop accordé. M. Cousin, par son langage comme par ses doctri-

nes, était l'orateur du spiritualisme; et lui-même, en quelque sorte, il en offrait l'image par cette chaleur d'âme, cette vie de la pensée qui brillait en lui, au milieu des langueurs d'une existence frêle et douloureuse.

A cet éclat de talent, M. Cousin joignait les études philologiques; ce fut même pour lui le motif d'un voyage à Venise et en Allemagne. On dut alors à ses travaux, favorisés par le gouvernement, les premiers volumes d'une savante édition de Proclus.

En recueillant les bruits singuliers rapportés par quelques feuilles étrangères, on ne sait s'il ne faut pas faire remonter à cette époque les premières défiances excitées contre M. Cousin. Mais quand on l'a vu revenir d'Allemagne avec des collations de manuscrits, et des scolies soigneusement rassemblées, quand on l'a vu publier en deux années le travail épineux d'une édition grecque hérissée de métaphysique, on a peine à retrouver en lui les allures d'un conspirateur.

L'intérêt s'accroît encore, si l'on songe que M. Cousin, enlevé subitement sur un territoire étranger, par une autre puissance étrangère, pendant qu'il voyageait sous la protection de la France, est exposé au retour d'un mal, qui souvent a fait craindre pour sa vie. Il laisse en France des amis honorables et nombreux, une mère âgée, qui n'a d'autre fortune qu'un tel fils. Il laisse des travaux interrompus, qu'il devait bientôt reprendre, cette belle traduction de Platon, monument de ses nobles études et de ses préférences philosophiques. Que si, comme on le suppose, sa détention se prolonge par un refus de répondre, en sa qualité de sujet français, cette conduite ne peut lui faire tort auprès des cœurs généreux. On voit que, loin de la France, sous la garde d'un gendarme étranger, il a le sentiment de cette dignité que le nom seul de nos rois, et la pensée de leur protection, doit inspirer à tout Fran-

çais. Tous les hommes éclairés, tous les amis du trône et des lois espèrent qu'une intervention provoquée par une auguste influence, et noblement exercée, ne peut rester inutile pour la liberté de notre célèbre compatriote. Le prince qui vainquit l'Espagne par la modération comme par les armes, le plus fidèle sujet et le plus noble confident du roi de France, est une puissante protection pour le malheur et pour le talent. L'intérêt public, exprimé de toutes parts, est une éloquente plaidoirie pour l'innocence. Ce n'est pas une opinion qui réclame M. Cousin, c'est l'honneur du trône, c'est la conscience publique.

Le roi de Prusse entendra ce langage; il ne s'étonnera pas de le retrouver dans la bouche des hommes les plus amis de l'ordre. Sa Majesté se souviendra peut-être d'un jeune homme qu'en 1814, dans une solennité littéraire, elle accueillit avec la plus bienveillante faveur, et qu'elle daigna présenter elle-même aux princes ses fils. Elle se souviendra peut-être d'une voix qui, faisant allusion aux récentes adversités qu'avait éprouvées la maison de Brandebourg, fit entendre ces paroles, ratifiées par d'unanimes suffrages : « Le vaillant héritier de Frédéric a montré que » les chances de la guerre ne font pas tomber du trône » un véritable roi; qu'il se relève toujours noblement sou» tenu sur les bras de son peuple, et demeure invincible » parce qu'il est aimé. » C'est la même voix qui s'élève aujourd'hui pour M. Cousin.



SHAKSPEARE.

ESSAI LITTÉRAIRE

SUR SHAKSPEARE.

La gloire de Shakspeare parut d'abord en France un sujet de paradoxe et de scandale : elle menace aujourd'hui la vieille renommée de notre théâtre. Cette révolution déjà remarquée fait supposer sans doute de grands changemens dans les opinions et les mœurs ; elle ne fait pas naître seulement une question de littérature et de goût ; elle en réveille beaucoup d'autres qui tiennent à l'histoire de la société. Nous n'essaierons pas ici de les approfondir ; l'étude des ouvrages d'un homme de génie est assez féconde par elle-même.

Voltaire a tour à tour appelé Shakspeare un grand poëte et un misérable farceur, un Homère et un *Gilles*. Dans sa jeunesse, revenant d'Angleterre, il rapporta son enthousiasme pour quelques scènes de Shakspeare, comme une des nouveautés

hardies qu'il introduisait en France : quarante ans plus tard, il prodigua mille traits de sarcasme à la barbarie de Shakspeare; et il choisit particulièrement l'Académie, comme une sorte de sanctuaire, pour y fulminer ses anathèmes. Je ne sais si l'Académie serait aujourd'hui propre au même usage; car les révolutions du goût pénètrent dans les corps littéraires comme dans le public.

Voltaire se trompait en voulant ravaler le génie prodigieux de Shakspeare; et toutes les citations moqueuses qu'il entasse ne prouvent rien contre l'enthousiasme que lui-même avait partagé. Je ne parle pas de La Harpe, qui s'est emporté avec une colère longue et sérieuse contre les défauts et la réputation de Shakspeare, comme si son propre théâtre eût été menacé le moins du monde par cette renommée gigantesque. C'est dans la vie, le siècle et le génie de Shakspeare qu'il faut chercher, sans système et sans humeur, la source de ses fautes bizarres et de sa puissante originalité.

Shakspeare (William) naquit le 23 avril 1564, à Stratford sur Avon, dans le comté de Warvick. On sait fort peu de chose sur les premières années et sur la vie de cet homme si célèbre; et malgré les recherches minutieuses de l'érudition biographique, excitée par l'intérêt d'un si grand nom, et par l'amour-propre national, les Anglais ne connaissent guère de lui que ses ouvrages. On n'a pu, même

chez eux, déterminer bien nettement s'il était catholique ou protestant; et l'on y discute encore sur la question de savoir s'il n'était pas boiteux, comme le plus fameux poëte anglais de notre siècle.

Il paraît que Shakspeare se trouva le fils aîné d'une famille de dix enfans. Son père, occupé d'une commerce de laines, avait successivement rempli dans Stratford la fonction de grand-bailli et celle d'alderman, jusqu'au moment où des pertes de fortune, et peut-être le reproche de catholicité, l'éloignèrent de tout emploi public. D'après quelques autres traditions, il joignait à son commerce de laines l'état de boucher; et le jeune Shakspeare, brusquement rappelé des écoles publiques, où ses parens ne pouvaient plus le soutenir, fut employé de bonne heure aux travaux les plus durs de cette profession. S'il faut en croire un auteur presque contemporain, lorsque Shakspeare était chargé de tuer un veau, il faisait cette exécution avec une sorte de pompe, et ne manquait pas de prononcer un discours devant les voisins assemblés. La curiosité littéraire pourra, si elle veut, chercher quelque rapport entre ces harangues du jeune apprenti et la vocation tragique du poëte; mais on doit avouer que de semblables prémices nous jettent bien loin des brillantes inspirations et de la poétique origine du théâtre grec. C'était aux champs de Marathon, et dans les fêtes d'Athè-

nes victorieuse, qu'Eschyle avait entendu la voix des Muses.

Quoi qu'il en soit de ces premières et obscures occupations de Shakspeare, il fut marié dès sa dix-huitième année avec une femme plus âgée que lui, qui le rendit en peu de temps père de trois enfans, mais dont le souvenir n'occupe d'ailleurs presqu'aucune place dans son histoire. Cette union lui avait probablement laissé toutes les allures d'une vie assez aventureuse. C'est deux ans après son mariage, que, chassant la nuit, avec quelques braconniers, les daims d'un gentilhomme du canton, sir Thomas Lucy, il fut arrêté par les gardes, et que s'étant vengé de cette première disgrâce par une ballade satirique, il s'enfuit à Londres pour éviter les poursuites du seigneur doublement offensé. Cette anecdote est le fait le mieux assuré de la vie de Shakspeare; car il l'a mise lui-même sur la scène; et le personnage ridicule du juge Shallow voulant instrumenter, pour un délit de chasse, contre Falstaff, est un souvenir et une vengeance de cette petite persécution.

Arrivé à Londres, Shakspeare fut-il réduit à garder, à la porte d'un théâtre, les chevaux des curieux qui le fréquentaient? ou remplit-il d'abord quelque office subalterne dans ce même théâtre? Voilà ce qu'il faut nous résoudre à ignorer, malgré les efforts des commentateurs. Ce qui paraît moins douteux, c'est qu'en 1592, six ou sept ans

après son arrivée à Londres, il était déjà connu et même envié, comme acteur et comme auteur dramatique. Un libelle du temps renferme contre lui des allusions assez évidentes, et dont l'amertume annonce bien une jalousie méritée. Cependant il paraît que Shakspeare ne se livra pas d'abord, ou du moins ne se livra pas uniquement, à des compositions dramatiques. En publiant, sous la date de 1593, un poëme de *Vénus et Adonis* dédié à lord Southampton, Shakspeare appelle cet ouvrage le *premier né* de son imagination. Ce petit poëme semble tout-à-fait dans le goût italien, par la recherche du style, l'affectation de l'esprit et la profusion des images. Le même caractère se fait sentir dans un Recueil de sonnets qu'il fit paraître, en 1596, sous le titre : *The passionate Pilgrim.* On le retrouve aussi dans le poëme de Lucrèce, autre production de Shakspeare qui date de la même époque.

Ces divers essais peuvent être regardés comme les premières études de ce grand poëte, que l'on ne pourrait, sans une étrange méprise, supposer dépourvu de toute culture, et écrivant au hasard. Sans doute Shakspeare, quoique dans un siècle fort érudit, ignorait tout-à-fait les langues anciennes; mais peut-être savait-il l'italien; et d'ailleurs, de son temps, les traductions avaient déjà fait passer dans la langue anglaise presque tous les ouvrages anciens, et grand nombre d'ouvrages modernes. La poésie

anglaise n'était pas non plus, à cette époque, dans un état d'indigence et de grossièreté; elle commençait de toutes parts à se polir. Spencer, qui mourut à l'époque des premiers débuts de Shakspeare, avait écrit un long poëme, d'un style savant, ingénieux, et dans un goût d'élégance quelquefois affecté, mais prodigieusement supérieur à la diction grotesque de notre Ronsard. Il n'était pas jusqu'au vieux Chaucer, imitateur de Boccace et de Pétrarque, qui, dans son anglais du quatorzième siècle, n'offrît déjà des modèles de naïveté, et grande abondance de fictions heureuses.

Mais c'était surtout, depuis le règne de Henri VIII, et la révolution religieuse, qu'un grand mouvement avait été donné aux esprits; que l'imagination s'était échauffée, et que la controverse avait répandu dans la nation le besoin des idées nouvelles. La Bible seule, rendue populaire par les versions des puritains encore inactifs, mais déjà passionnés, la Bible seule était une école de poésie pleine d'émotions et d'images; elle remplaça presque dans la mémoire du peuple les légendes et les ballades du moyen âge. Les psaumes de David, traduits en vers rudes, mais pleins de feu, étaient le chant de guerre de la réformation, et donnaient à la poésie, qui jusque-là n'avait été qu'un passe-temps subalterne dans l'oisiveté des châteaux et de

la cour, quelque chose d'enthousiaste et de sérieux.

En même temps l'étude des langues anciennes ouvrait une source abondante de souvenirs et d'images qui prenaient une sorte d'originalité, en étant à demi défigurées par les notions un peu confuses qu'en recevait la foule. Sous Élisabeth, l'érudition grecque et romaine était le bon ton de la cour. Tous les auteurs classiques étaient traduits. La reine elle-même avait mis en vers l'Hercule furieux de Sénèque; et cette version peu remarquable suffit pour expliquer le zèle littéraire des seigneurs de sa cour. On se faisait érudit pour plaire à la reine, comme, dans un autre temps, on s'est fait philosophe ou dévot.

Cette érudition des beaux-esprits de la cour n'était pas sans doute partagée par le peuple; mais il s'en répandait quelque chose dans les fêtes et dans les jeux publics. C'était une mythologie perpétuelle. Quand la reine visitait quelque grand de sa cour, elle était reçue et saluée par les dieux Pénates; et Mercure la conduisait dans la chambre d'honneur. Toutes les métamorphoses d'Ovide figuraient dans les pâtisseries du dessert. A la promenade du soir, le lac du château était couvert de Tritons et de Néréides, et les pages déguisés en nymphes. Lorsque la reine chassait dans le parc au lever du jour, elle était rencontrée par Diane, qui la saluait comme le modèle de la

pureté virginale. Faisait-elle son entrée solennelle dans la ville de Norwich, l'Amour apparaissant au milieu des graves aldermen, venait lui présenter une flèche d'or, qui, sous l'influence de ses charmes puissans, ne pouvait manquer le cœur le plus endurci; présent, dit un chroniqueur *, que sa majesté, qui touchait alors à la quarantaine, recevait avec un gracieux remerciement.

Ces inventions de courtisan, cette mythologie officielle des chambellans et des ministres, qui étaient à la fois flatterie pour la reine et un spectacle pour le peuple, répandaient l'habitude des fictions ingénieuses de l'antiquité, et les rendaient presque familières aux plus ignorans, comme on le voit dans les pièces mêmes ou Shakspeare semble le plus écrire pour le peuple et pour ses contemporains.

D'autres sources d'imagination étaient ouvertes, d'autres matériaux de poésie étaient préparés dans les restes de traditions populaires et de superstition locale qui se conservaient dans toute l'Angleterre. A la cour, l'astrologie, dans les villages, les sorciers, les fées, les génies, étaient une croyance encore toute vive et toute puissante. L'imagination toujours mélancolique des Anglais retenait ces fables du Nord comme un souvenir national. En même temps, venaient s'y mêler, pour les esprits

* Hollinshed.

plus cultivés, les fictions chevaleresques de l'Europe méridionale, et tous ces récits merveilleux des muses italiennes qu'une foule de traductions faisait passer alors dans la langue anglaise. Ainsi, de toutes parts et en tous sens, par le mélange des idées anciennes et étrangères, par la crédule obstination des souvenirs indigènes, par l'érudition et par l'ignorance, par la réforme religieuse et par les superstitions populaires, se formaient mille perspectives pour l'imagination; et, sans approfondir davantage l'opinion des écrivains qui ont appelé cette époque l'âge d'or de la poésie anglaise, on peut dire que l'Angleterre, sortant de la barbarie, agitée dans ses opinions, sans être troublée par la guerre, pleine d'imagination et de souvenirs, était alors le champ le mieux préparé où pût s'élever un grand poëte.

C'est au milieu de ces premiers trésors de la littérature nationale que Shakspeare, animé d'un merveilleux génie, forma promptement ses expressions et son langage. Ce fut le premier mérite qu'on vit éclater en lui, le caractère qui frappa d'abord ses contemporains; on le voit par le surnom de *poëte à la langue de miel*, qui lui fut donné, et que l'on retrouve dans toutes les littératures naissantes, comme l'hommage naturel décerné à ceux qui les premiers font sentir plus vivement le charme de la parole, l'harmonie du langage.

Ce génie de l'expression qui fait aujourd'hui le grand caractère et la vie durable de Shakspeare, fut, on ne peut en douter, ce qui saisit d'abord son siècle. Comme nôtre Corneille, il créa l'éloquence, et fut puissant par elle. Voilà le grand caractère qui, tout à coup, fit remarquer ses pièces de théâtre, au milieu de la foule de tous les autres drames, également désordonnés et barbares, dont la scène anglaise était déjà remplie. Cette époque, en effet, n'était rien moins que stérile en productions dramatiques. Quoique la pompe extérieure du spectacle fût très-grossière et très-imparfaite, les représentations étaient suivies avec passion. Le goût des fêtes répandu par Élisabeth, et la prospérité publique croissant sous son règne, multipliaient le besoin d'une telle jouissance. Un homme célèbre de sa cour, celui même qu'elle employa pour prononcer l'odieuse sentence de Marie Stuart, lord Dorset, avait composé et fait jouer à Londres une tragédie de Gorboduc. A la même époque, Marloe faisait représenter le *Grand Tamerlan*, le *Massacre de Paris*, l'*Histoire tragique du docteur Faust*.

Il faut croire d'ailleurs, qu'indépendamment de ces ouvrages connus et publiés, il y avait, dans le répertoire des théâtres de cette époque, certaines pièces de plusieurs mains, souvent retouchées par les comédiens eux-mêmes. Ce fut dans un travail de ce genre que s'exerça d'abord le génie dramatique

de Shakspeare; et c'est parmi ces ouvrages de magasin qu'il faut ranger plusieurs pièces publiées sous son nom, et barbares comme les siennes, mais barbares sans génie; tels sont *Lord Cromwel*, le *Prodigue de Londres*, *Périclès*, etc. On ne les trouve pas comprises dans la liste chronologique que le scrupuleux Malone a donnée des pièces de Shakspeare, en remontant jusqu'à l'année 1590 où il place *Titus Andronicus*.

Depuis cette époque, Shakspeare vivant toujours à Londres, excepté quelques voyages qu'il faisait dans sa ville natale, donnait chaque année une ou deux pièces de théâtre, tragédie, comédie, drame pastoral, ou féerie. Il est assez vraisemblable que sa vie fut ce que pouvait être celle d'un comédien dans les mœurs de ce temps, c'est-à-dire obscure et libre, et se dédommageant du défaut de considération par les plaisirs.

Toutefois les contemporains, sans nous donner aucun de ces détails précieux, aucune de ces anecdotes familières que l'on aimerait à pouvoir citer sur Shakspeare, rendent hommage à sa droiture et à sa bonté d'âme. Il ne s'est conservé que bien peu de souvenirs de son jeu théâtral. On sait que dans *Hamlet* il représentait le spectre d'une manière effrayante. Il remplissait beaucoup d'autres rôles du répertoire, souvent même plusieurs dans la même pièce; et, ce n'est pas aujourd'hui une curiosité sans intérêt que de voir, sur ces listes d'acteurs

qui précèdent de vieilles éditions de drames anglais, le grand nom de Shakspeare figurer modestement, parmi tant de noms obscurs en tête d'un ouvrage oublié.

Il ne reste aucun détail sur les faveurs et la protection qu'il reçut de la cour. On sait seulement qu'Élisabeth aimait son talent, et qu'elle avait goûté singulièrement le personnage bouffon de Falstaff dans *Henri V*. Il semble à notre délicatesse moderne que l'admiration de la sévère Élisabeth aurait pu mieux choisir; et celle que Shakspeare reconnaissant appelle la *belle Vestale assise sur le trône d'Occident*, pouvait trouver autre chose à louer dans le plus grand peintre des révolutions d'Angleterre. Ce qui paraît plus méritoire de la part de cette princesse, c'est l'heureuse liberté dont jouit Shakspeare pour le choix de ses sujets. Sous le pouvoir absolu d'Élisabeth, il dispose à son gré des événemens du règne de Henri VIII, retrace sa tyrannie avec une simplicité tout historique, et peint des plus touchantes couleurs les vertus et les droits de Catherine d'Aragon chassée du trône et du lit de Henri VIII pour faire place à la mère d'Élisabeth.

Jacques Ier. ne se montra pas moins favorable à Shakspeare. Il accueillit avec plaisir les prédictions flatteuses pour les Stuarts que le poëte avait placées au milieu de sa terrible tragédie de Macbeth; et comme il s'occupait de protéger lui-même

le théâtre, c'est-à-dire de le rendre moins libre, il voulut confier à Shakspeare la charge nouvelle de directeur des comédiens de Black-Friars; mais ce fut à cette époque même que Shakspeare, à peine âgé de cinquante ans, quitta Londres, et se retira dans sa ville natale. Il y jouissait, depuis deux ans, d'une petite fortune amassée par son travail, lorsqu'il mourut. Son testament, que l'on a publié, et qui porte la date de l'année 1616, était fait, dit-il au commencement de cet acte, *en état de parfaite santé*. Shakspeare, après avoir exprimé des sentimens de piété, dispose de divers legs en faveur de sa fille Judith, d'une sœur, d'une nièce, et enfin de sa femme, à laquelle il donne son meilleur lit, avec la garniture.

La réputation de Shakspeare a surtout grandi dans les deux siècles qui suivirent sa mort; et, c'est pendant ce période que l'admiration pour son génie est devenue, pour ainsi dire, une superstition nationale. Mais, dans son siècle même, sa perte avait été vivement ressentie, et honorée des plus éclatans témoignages de respect et d'enthousiasme. Ben Jonhson, son timide rival, lui rendit hommage dans des vers où il le compare aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide, et où il s'écrie, avec la même admiration, et presque la même emphase que les critiques anglais de notre temps : « Triomphe, ma chère Angleterre; tu peux montrer un

» homme à qui tous les théâtres d'Europe doivent » hommage. Il n'appartenait pas à un siècle, mais » à tous les siècles. La nature elle-même s'enor» gueillit de ses pensées, et se complaît à porter » la parure de ses vers brillans d'un éclat si riche, » et tissus avec tant d'art. » Cet enthousiasme se soutient dans toute la pièce de Ben Jonhson, et finit par une espèce d'apothéose de l'étoile de Shakspeare, placée dans les cieux pour échauffer à jamais le théâtre du feu de ses rayons.

La même admiration se transmit et augmenta toujours en Angleterre; et quoique, dans le milieu du dix-septième siècle, les fureurs de la guerre civile et les superstitions puritaines, en proscrivant les jeux du théâtre, aient interrompu, pour ainsi dire, cette tradition perpétuelle d'une gloire adoptée par l'Angleterre, on en retrouve partout le souvenir. Milton le consigne dans quelques vers :

« Quel besoin, dit-il, a mon Shakspeare de pier» res entassées par le travail d'un siècle, pour re» cevoir ses cendres vénérées? Quel besoin a-t-il » que ses saintes reliques soient ensevelies sous » une pyramide qui monte jusqu'aux cieux? Fils » chéri de la Mémoire, grand héritier de la Renom» mée, que t'importent ces faibles témoignages » de ton nom! Toi-même, dans notre admiration » et dans notre stupeur, tu t'es bâti un monument » impérissable, etc. »

On voit, par ces témoignages et par beaucoup

d'autres qu'il serait facile de réunir, que le culte de Shakspeare, quelque temps affaibli dans la frivolité de règne de Charles II, n'a pas cependant été en Angleterre le fruit d'une lente théorie, ni le calcul tardif d'une vanité nationale. Il suffit, d'ailleurs, d'étudier le théâtre de cet homme extraordinaire pour comprendre sa prodigieuse influence sur l'imagination de ses compatriotes; et cette même étude y fait voir d'assez grandes beautés pour mériter l'admiration de tous les peuples.

La liste des pièces non contestées de Shakspeare renferme trente-six ouvrages produits dans une espace de vingt-cinq ans, depuis 1589 jusqu'en 1614. Ce n'est donc pas ici la fécondité prodigieuse et folle d'un Caldéron ou d'un Lopez de Vega, de ces intarissables auteurs dont les drames se comptent par milliers; c'est encore moins, sans doute, la facilité stérile de notre poëte Hardy. Quoique Shakspeare, au rapport de Ben-Jonhson, écrivît avec une rapidité prodigieuse, et ne raturât jamais ce qu'il avait écrit, on voit, par le nombre borné de ses compositions, qu'elles ne s'entassèrent pas confusément dans sa pensée, qu'elles n'en sortirent pas sans réflexion et sans effort. Les pièces des poëtes espagnols, ces pièces faites en vingt-quatre heures, comme disait l'un d'eux, semblent toujours une improvisation favorisée par la richesse de la langue, plus encore que par le génie du poëte.

Elles sont, la plupart, pompeuses et vides, extravagantes et communes. Les pièces de Skakspeare, au contraire, réunissent à la fois les accidens soudains du génie, les saillies de l'enthousiasme, et les profondeurs de la méditation. Tout le théâtre espagnol a l'air d'un rêve fantastique, dont le désordre détruit l'effet, et dont la confusion ne laisse aucune trace. Le théâtre de Shakspeare, malgré ses défauts, est le travail d'une imagination vigoureuse, qui laisse d'ineffaçables empreintes, et donne la réalité et la vie même à ses plus bizarres caprices.

Ces observations autorisent-elles à parler du système dramatique de Shakspeare, à regarder ce système comme justement rival du théâtre antique, et à le citer enfin comme un modèle qui mérite d'être préféré? Je ne le crois pas. En lisant Shakspeare avec l'admiration la plus attentive, il m'est impossible d'y reconnaître ce système prétendu, ces règles de génie qu'il se serait faites, qu'il aurait suivies toujours, et qui remplaceraient pour lui la belle simplicité choisie par l'heureux instinct des premiers tragiques de la Grèce, et mise en principes par Aristote. Évitant les théories ingénieuses inventées après coup, remontons au fait. Comment Shakspeare trouva-t-il le théâtre, et comment le laissa-t-il? De son temps, la tragédie était conçue simplement comme une représentation d'événemens singuliers ou terribles, qui se

succédaient sans unité, ni de temps, ni de lieu. Les scènes bouffonnes s'y mêlaient, par une imitation des mœurs du temps, et, de même qu'à la cour, le fou du roi paraissait dans les plus graves cérémonies. Cette manière de concevoir la tragédie, plus commode pour les auteurs, plus étourdissante, plus variée pour le public, fut également suivie par tous les poëtes tragiques du temps. Le savant Ben-Johnson, plus jeune que Shakspeare, mais pourtant son contemporain, Ben-Johnson, qui savait le grec et le latin, a précisément les mêmes irrégularités que l'inculte et libre Shakspeare; il produit également sur le théâtre les événemens de plusieurs années; il voyage d'un pays à l'autre; il laisse la scène vide, ou la déplace à chaque moment; il mêle le sublime et le bouffon, le pathétique et le trivial, les vers et la prose; il a le même système que Shakspeare, ou plutôt l'un et autre n'avaient aucun système : ils suivaient le goût de leur temps, ils remplissaient les cadres connus; mais Shakspeare, plein d'imagination, d'originalité, d'éloquence, jetait dans ces cadres barbares et vulgaires une foule de traits nouveaux et sublimes, à peu près comme notre Molière, recueillant ce conte ridicule du Festin de Pierre, qui courait tous les théâtres de Paris, le transforme, l'agrandit par la création du rôle de don Juan, et cette admirable esquisse de l'hypocrisie que lui seul a plus tard surpassée dans Tartufe.

Tel est Shakspeare * : il n'a point d'autre système que son génie ; il met sous les yeux du spectateur, qui n'en demandait pas davantage, une suite de faits plus ou moins éloignés l'un de l'autre. Il ne raconte rien ; il jette tout en dehors, et sur la scène : c'était la pratique de ses contemporains. Ben-Jonhson, Marloe, Fletcher et Beaumont, n'avaient ni plus ni moins d'art ; mais souvent chez eux cette excessive liberté n'amenait que des combinaisons vulgaires ; et, presque toujours, ils manquent d'éloquence. Dans Shakspeare, les scènes brusques et sans liaison offrent quelque chose de terrible et d'inattendu. Ces personnages, qui se rencontrent au hasard, disent des choses qu'on ne peut oublier. Ils passent ; et le souvenir subsiste ; et, dans le désordre de l'ouvrage, l'impression que fait le poëte est toujours puissante. Ce n'est pas que Shakspeare soit toujours naturel et vrai. Certes,

* Ce n'est pas que Shakspeare ne connut l'existence des règles dramatiques. Il avait lu plusieurs drames de l'antiquité, traduits en anglais. Dans sa tragédie d'Hamlet, où il parle de tant de tant choses, il a parlé même des unités : « Voilà, dit Polonius, les meilleurs acteurs du » monde pour la tragédie, la comédie, l'histoire, la pas» torale, la pastorale comique, l'histoire pastorale, le » drame unique et indivisible, et les poëmes sans limites. » Pour eux, Sénèque n'est pas trop grave, ni Plaute trop » léger : pour le genre régulier, et pour le genre libre, » ils n'ont pas leur pareil. »

s'il est facile de relever dans notre tragédie française quelque chose de factice et d'apprêté; si l'on peut blâmer dans Corneille un ton de galanterie imposé par son siècle, et aussi étranger aux grands hommes représentés par le poëte qu'à son propre génie; si, dans Racine, la politesse et la pompe de la cour de Louis XIV sont mises à la place des mœurs rudes et simples de la Grèce héroïque, combien ne serait-il pas facile de noter dans Shakspeare une impropriété de mœurs et de langage bien autrement choquante! Souvent quelle recherche de tours métaphoriques! quelle obscure et vaine affectation! Cet homme, qui pense et s'exprime avec tant de vigueur, emploie sans cesse des locutions alambiquées et subtiles, pour énoncer laborieusement les choses les plus simples.

C'est ici surtout qu'il faut se rappeler le temps où écrivait Shakspeare et la mauvaise éducation qu'il avait reçue de son siècle, seule chose qu'il étudia : ce siècle, si favorable à l'imagination et si poétique, gardait en partie l'empreinte de la barbarie subtile et affectée des savans du moyen âge. Dans toutes les contrées de l'Europe, excepté l'Italie, le goût était à la fois rude et corrompu; la scolastique et la théologie ne servaient pas à le réformer. La cour même d'Élisabeth avait quelque chose de pédantesque et de raffiné, dont l'influence devait s'étendre à toute l'Angleterre. Il faut l'a-

vouer, quand on lit les étranges discours que le roi Jacques faisait à son parlement, on s'étonne moins du langage que Shakspeare a souvent prêté à ses héros et à ses rois.

Ce qu'il faut admirer, c'est que, dans ce cahos, il ait fait briller de si grands éclairs de génie. Au reste, il est difficile d'atteindre, sur ce point, à tout l'enthousiasme des critiques anglais. L'idolâtrie des commentateurs d'Homère a été surpassée. On a fait de Shakspeare un homme qui, ne sachant rien, avait tout créé, un profond métaphysicien, un moraliste incomparable, le premier des philosophes et des poëtes. On a donné les explications les plus subtiles à tous les accidens de sa fantaisie poétique; on a déifié ses fautes les plus monstrueuses, et regardé la barbarie même qu'il recevait de son temps comme une invention de son génie. Déjà, dans le dernier siècle, Johnson, milady Montaigu et lord Kaimes, piqués par les irrévérences et les saillies de Voltaire, avaient porté fort loin le raffinement de leur admiration souvent ingénieuse et vraie.

Des critiques * plus modernes reprochent aujourd'hui à ces illustres prédécesseurs, de n'avoir pas senti l'idéal poétique réalisé par Shakspeare : ils trouvent que M. Schlegel seul approche de la vérité, lorsqu'il termine l'énumération de toutes les

* Characters Shakspear's plays by William Hazzlitt.

merveilles réunies dans Shakspeare, par ces mots pompeux : « Le monde des esprits et la nature ont » mis leurs trésors à ses pieds : demi-dieu en puis- » sance, prophète par la profondeur de sa vue, es- » prit surnaturel par l'étendue de sa sagesse, plus » élevé que l'humanité, il s'abaisse jusqu'aux mor- » tels, comme s'il n'avait pas le sentiment de sa » supériorité, et il est naïf et ingénu comme un » enfant. » Mais ce n'est ni par la subtilité mystique du littérateur allemand, ni par les plaisanteries, et surtout les traductions de Voltaire, qu'il faut juger le génie et l'influence de Shakspeare. M^y. Montaigu a relevé, dans la version si littérale du Jules César, de nombreuses inadvertances et l'oubli de grandes beautés : elle a repoussé les dédains de Voltaire, par la critique judicieuse de quelques défauts du théâtre français : mais elle ne pouvait pallier les énormes et froides bizarreries mêlées aux pièces de Shakspeare. « N'oublions » pas, se borne-t-elle à dire, que ces pièces de- » vaient être jouées dans une misérable auberge, » devant une assemblée sans lettres, et qui sortait » à peine de la barbarie. »

Toutes les absurdes invraisemblances, toutes les bouffonneries que prodigue Shakspeare, étaient communes au grossier théâtre que nous avions à la même époque ; c'était la marque du temps : pourquoi voudrait-on admirer aujourd'hui dans Shakspeare les défauts qui sont profondément oubliés

partout ailleurs, et qui n'ont survécu dans le poëte anglais, qu'à la faveur des grands traits dont il les entoure? Il faut donc, en jugeant Shakspeare, rejeter d'abord l'amas de barbarie et de faux goût qui le surcharge; il faut peut-être aussi se garder de faire des systèmes applicables à notre temps, avec ces vieux monumens du siècle d'Élisabeth. Si une forme nouvelle de tragédie devait sortir de nos mœurs actuelles, et du génie de quelque grand poëte, cette forme ne ressemblerait pas plus à la tragédie de Shakspeare qu'à celle de Racine. Que Schiller, dans un drame allemand, emprunte au Roméo de Shakspeare la vive et libre image d'une passion soudaine, et d'une déclaration d'amour qui commence presque par un dénoûment, il manque à la vérité des mœurs encore plus qu'aux bienséances de notre théâtre; il imite de sang-froid un délire d'imagination italienne. Que dans un poëme dramatique, rempli des abstractions de notre époque, et qui retrace cette satiété de la vie et de la science, cet ennui ardent et vague, maladie de l'extrême civilisation, Goëthe s'amuse à copier les chants sauvages et grossiers des sorcières de Macbeth, il fait un jeu d'esprit bizarre, au lieu d'une peinture naïve et terrible.

Mais si l'on considère Shakspeare à part, sans esprit d'imitation et de système, si l'on regarde son génie comme un événement extraordinaire qu'il ne s'agit pas de reproduire, que de traits ad-

mirables! quelle passion! quelle poésie! quelle éloquence! Génie fécond et nouveau, il n'a pas tout créé, sans doute; car presque toutes ses tragédies ne sont que des romans ou des chroniques du temps distribuées en scènes; mais il a marqué d'un cachet original tout ce qu'il emprunte : un conte populaire, une vieille ballade, touchés par ce génie puissant s'animent, se transforment, et deviennent des créations immortelles. Peintre énergique des caractères, il ne les conserve pas avec exactitude; car ses personnages, à bien peu d'exceptions près, dans quelque pays qu'il les place, ont la physionomie anglaise; et pour lui le peuple romain n'est que la populace de Londres. Mais c'est précisement cette infidélité aux mœurs locales des diverses contrées, cette préoccupation des mœurs anglaises, qui le rend si cher à son pays. Nul poëte ne fut jamais plus national. Shakspeare, c'est le génie anglais personnifié, dans son allure fière et libre, sa rudesse, sa profondeur et sa mélancolie. Le monologue d'Hamlet ne devait-il pas être inspiré dans le pays des brouillards et du spleen? la noire ambition de Macbeth, cette ambition si soudaine et si profonde, si violente et si réfléchie, n'est-elle pas un tableau fait pour ce peuple où le trône fut disputé si long-temps par tant de crimes et de guerres?

Combien cet esprit indigène n'a-t-il pas plus de puissance encore dans les sujets où Shakspeare

envahit son auditoire de tous les souvenirs, de toutes les vieilles coutumes, de tous les préjugés du pays, avec les noms propres des lieux et des hommes, Richard III, Henri VI, Henri VIII. Figurons-nous qu'un homme de génie, jeté à l'époque du premier débrouillement de notre langue et de nos arts, imprimant à toutes ses paroles une énergie sauvage, eût produit sur la scène, avec la liberté d'une action sans limites et la chaleur d'une tradition encore récente, les vengeances de Louis XI, les crimes du palais de Charles IX, l'audace des Guises, les fureurs de la ligue; que ce poëte eût nommé nos chefs, nos factions, nos villes, nos fleuves, nos campagnes, non pas avec les allusions passagères et l'harmonieux langage de Nérestan et de Zaïre, non pas avec les circonlocutions emphatiques, et la pompe moderne des vieux français défigurés par Dubelloy, mais avec une franchise rude et simple, avec l'expression familière du temps, jamais ennoblie, mais toujours animée par le génie du peintre; de pareilles pièces, si elles étaient jouées, n'auraient-elles pas gardé une autorité immortelle dans notre littérature et un effet tout-puissant sur notre théâtre? et cependant nous n'avons pas, comme les Anglais, le goût de nos vieilles annales, le respect de nos vieilles mœurs, ni surtout l'âpreté du patriotisme insulaire.

Le théâtre d'ailleurs, il ne faut pas l'oublier, n'était pas en Angleterre un plaisir de cour, une jouis-

sance réservée pour des esprits raffinés ou délicats; il fut, et il est demeuré populaire. Le matelot anglais, au retour de ses longues courses, et dans les intervalles de sa vie aventureuse, vient battre des mains au récit d'Othello, contant ses périls et ses naufrages. En Angleterre, où la richesse du peuple lui donne moyen d'acheter ces plaisirs du théâtre que la Grèce offrait à ses libres citoyens, ce sont les hommes du peuple qui forment le parterre de Covent-Garden et de Drury-Lane. Cet auditoire est passionné pour le spectacle bizarre et varié que présentent les tragédies de Shakspeare; il sent, avec une force indicible, ces mots énergiques, ces élans de passion, qui jaillissent du milieu d'un drame tumultueux. Tout lui plaît; tout répond à sa nature, et l'étonne sans le heurter.

Dans un sens contraire, cette même représentation n'agit pas avec moins de puissance sur la portion la plus éclairée des spectateurs. Ces rudes images, ces peintures affreuses, et, pour ainsi dire, cette nudité tragique de Shakspeare, intéressent et attachent les classes élevées de l'Angleterre, par le contraste même qu'elles offrent avec les douceurs de la vie habituelle; c'est une secousse violente, qui distrait et réveille des âmes blasées par l'élégance sociale. Cette émotion ne s'use pas; les tableaux les plus hideux l'excitent d'autant plus. Ne retranchez pas de la tragédie d'Hamlet le travail et les plaisanteries des fossoyeurs, comme l'a-

vait essayé Garrick : assistez à cette terrible bouffonnerie; vous y verrez la terreur et la gaieté passer rapidement sur un immense auditoire. A la lueur éblouissante, mais un peu sinistre, des gaz qui éclairent la salle, au milieu de ce luxe de parure qui brille aux premiers balcons, vous verrez les têtes les plus élégantes se pencher avidement vers ces débris funèbres étalés sur la scène. La jeunesse et la beauté contemplent avec une insatiable curiosité ces images de destruction, et ces détails minutieux de la mort; puis les plaisanteries bizarres qui se mêlent au jeu des personnages, semblent de moment en moment soulager les spectateurs du poids qui les oppresse : de longs rires éclatent dans tous les rangs. Attentives à ce spectacle, les physionomies les plus froides tour à tour s'attristent, ou s'égayent; et l'on voit l'homme d'état sourire aux sarcasmes du fossoyeur, qui cherche à distinguer le crâne d'un courtisan et celui d'un bouffon.

Ainsi Shakspeare, même dans la partie de ses ouvrages qui choque le plus les convenances du goût, a, pour sa nation, un intérêt inexprimable. Il donne à l'imagination anglaise des plaisirs qui ne vieillissent pas : il agite, il attache; il satisfait ce goût de singularité dont se flatte l'Angleterre; il n'entretient les Anglais que d'eux-mêmes, c'est-à-dire, de la seule chose à peu près qu'ils estiment ou qu'ils aiment; mais, séparé de sa terre natale, Shakspeare ne perd pas encore sa

puissance. C'est le caractère d'un homme de génie, que les beautés locales, que les traits individuels dont il remplit ses ouvrages, répondent à quelque type général de vérité, et qu'en travaillant pour ses concitoyens, il plaise à tout le monde. Peut-être même les ouvrages les plus nationaux sont-ils ceux qui deviennent le plus cosmopolites. Tels furent les ouvrages des Grecs, qui n'écrivirent que pour eux, et sont lus par l'univers.

Élevé dans une civilisation moins heureuse et moins poétique, Shakspeare n'offre pas dans la même proportion que les Grecs de ces beautés universelles qui passent dans toutes les langues; et il n'y a qu'un Anglais qui puisse le mettre à côté d'Homère ou de Sophocle. Il n'est pas né sous cet heureux climat; il n'a pas ce beau naturel d'enthousiasme et de poésie. La rouille du moyen âge le couvre encore. Sa barbarie tient quelque chose de la décadence; elle est souvent gothique, plutôt que jeune et naïve. Malgré son ignorance, quelque chose de l'érudition du seizième siècle semble peser sur lui. *Ce n'est pas cette aimable simplicité du monde naissant*, comme dit quelque part Fénélon, parlant d'Homère; c'est un langage à la fois rude et contourné, où l'on sent le travail de l'esprit humain remontant péniblement les ressorts de cette civilisation moderne, si diverse et si compliquée, qui naissait déjà chargée de tant de souvenirs et d'entraves :

Mais lorsque Shakspeare touche à l'expression des sentimens naturels, lorsqu'il ne veut être ni pompeux ni subtil, lorsqu'il peint l'homme, il faut l'avouer, jamais l'émotion et l'éloquence ne furent portées plus loin. Ses personnages tragiques, depuis le méchant et hideux Richard III jusqu'au rêveur et fantastique Hamlet, sont des êtres réels, qui vivent dans l'imagination, et dont l'empreinte ne s'efface plus.

Comme tous les grands maîtres de la poésie, il excelle à peindre ce qu'il y a de plus terrible et de plus gracieux. Ce génie rude et sauvage trouve une délicatesse inconnue dans l'expression des caractères de femmes. Toutes les bienséances lui reviennent alors. Ophélie, Catherine d'Aragon, Juliette, Cordelia, Desdemone, Imogène, figures touchantes et variées, ont des grâces inimitables, et une pureté naïve que l'on n'attendrait pas de la licence d'un siècle grossier, et de la rudesse de ce mâle génie. Le goût dont il est dépourvu trop souvent, est alors suppléé par un instinct délicat, qui lui fait deviner même ce qui manquait à la civilisation de son temps. Il n'est pas jusqu'au caractère de la femme coupable qu'il n'ait su tempérer par quelques traits empruntés à l'observation de la nature, et dictés par des sentimens plus doux. Lady Macbeth, si cruelle dans son ambition et dans ses projets, recule avec effroi devant le spectacle du sang : elle inspire le meurtre, et

n'a pas la force de le voir. Gertrude, jetant des fleurs sur le corps d'Ophélie, excite l'attendrissement, malgré son crime.

Cette profonde vérité dans les caractères primitifs, et ces nuances de la nature et du sexe, si fortement saisies par le poëte, justifient bien sans doute l'admiration des critiques anglais; mais faut-il en conclure avec eux que l'oubli des couleurs locales, si commun dans Shakspeare, soit une chose indifférente, et que ce grand poëte; lorsqu'il confond le langage des diverses conditions *, lorsqu'il met un ivrogne sur le trône et un bouffon dans le sénat romain, n'ait fait que suivre la nature, en dédaignant les circonstances extérieures, comme le peintre qui, content de saisir les traits de la figure, ne soigne pas la draperie?

Cette théorie faite après coup, ce paradoxe auquel n'a guère songé l'auteur original n'excuse pas une faute trop répétée dans son théâtre, et qui s'y présente sous toutes les formes. Il est risible de voir un savant critique, dans l'examen d'une pièce de Shakspeare, s'extasier devant l'heureuse confusion ** du paganisme et de la féerie, des

---

* Johnson's preface.

** On peut observer que les confusions d'idées, les bigarrures de costumes étaient chose fort commune avant Shakspeare, et qu'il avait fait à cet égard, comme ses devanciers, sans y regarder de plus près. La *Théséide* de Chaucer

sylphes et des Amazones de l'ancienne Grèce et du moyen âge, mêlés par le poëte dans un même sujet *. Il est plus singulier peut-être de voir, au dix-huitième siècle, un poëte célèbre imiter, savamment et à dessein, ce bizarre amalgame, qui n'avait été dans Shakspeare que le hasard de l'ignorance, ou le jeu d'un insouciant caprice. Louons un homme de génie, par la vérité, non par les systèmes. Nous trouverons alors, que si Shakspeare viole souvent la vérité locale et historique, s'il jette sur presque tous ses tableaux la dureté uniforme des mœurs de son temps, il exprime d'ailleurs, avec une admirable énergie, les passions dominantes du cœur humain, la haine, l'ambi-

---

était sans doute son autorité. On y voit également les mœurs féodales et les superstitions du moyen âge transportées dans la Grèce héroïque. Thésée, duc d'Athènes, y donne des tournois, en l'honneur des dames de la ville. Le poëte décrit longuement les armoiries des chevaliers, selon l'usage de son temps. Nous nous moquons de ces anachronismes de mœurs : mais quelquefois nos tragédies n'en offrent-elles pas de semblables ? Lorsqu'au lieu de montrer Clytemnestre et Iphigénie évitant les regards des hommes, et accueillies seulement par un chœur de femmes grecques, Racine, lui-même, l'admirable Racine fait dire majestueusement : « Gardes, suivez la reine, » ne met-il pas aussi le cérémonial de notre temps à la place des mœurs antiques? La faute nous échappe par la préoccupation involontaire des idées modernes. Chaucer avait pour son temps la même excuse.

* *La Fiancée de Messine*, par Schiller.

tion, la jalousie, l'amour de la vie, la pitié, la cruauté.

Il ne remue pas avec moins de puissance la partie superstitieuse de l'âme. Comme les premiers poëtes grecs, il a recherché le tableau des douleurs physiques, et il a exposé sur la scène les angoisses de la souffrance, les lambeaux de la misère, la dernière et la plus effrayante des infirmités humaines, la folie. Quoi de plus tragique en effet, que cette mort apparente de l'âme qui dégrade une noble créature, sans la détruire! Shakspeare a souvent usé de ce moyen de terreur; et par une combinaison singulière, il a représenté la folie feinte, aussi souvent que la folie elle-même; enfin il a imaginé de les mêler toutes deux dans le personnage bizarre d'Hamlet, et de joindre ensemble les éclairs de la raison, les ruses d'un égarement calculé, et le désordre involontaire de l'âme.

S'il a montré la folie, naissant du désespoir, s'il a lié cette image à la plus poignante de toutes les douleurs, l'ingratitude des enfans; par une vue non moins profonde, il a souvent rapproché le crime de la folie, comme si l'âme était aliénée d'elle-même, à mesure qu'elle devient coupable. Les songes terribles de Richard III, son sommeil agité des convulsions de remords, le sommeil plus effrayant encore de lady Macbeth, ou plutôt le phénomène de sa veille mystérieuse, et hors de nature comme son crime, toutes ces inventions

sont le sublime de l'horreur tragique, et surpassent les Euménides d'Eschyle.

On pourrait marquer plus d'une autre ressemblance entre le poëte anglais et le vieux poëte grec, qui ne connut pas non plus, ou qui respecta peu la loi sévère des unités. L'audace poétique est encore un caractère qui ne frappe pas moins dans Shakspeare que dans Eschyle : c'est, avec des formes plus incultes, la même vivacité, la même intempérance de métaphores et d'expressions figurées, la même chaleur d'imagination éblouissante et sublime; mais les incohérences d'une société qui sortait à peine de la barbarie mêlent sans cesse dans Shakspeare la grossièreté à la grandeur, et l'on tombe des nues dans la fange. C'est particulièrement pour les pièces d'invention que le poëte anglais a réservé cette richesse de couleurs qui semble lui être naturelle. Ses pièces historiques sont moins disparates, plus simples, surtout dans les sujets modernes; car, lorsqu'il met en scène l'antiquité, il a souvent défiguré tout à la fois le caractère national et les caractères individuels.

Le reproche que Fénélon faisait à notre théâtre, d'avoir donné de l'emphase aux romains, s'appliquerait bien plus au Jules César du poëte anglais. César, si simple par l'élévation même de son génie, ne parle presque dans cette tragédie qu'un langage fastueux et déclamatoire. Mais, en revan-

che, quelle admirable vérité dans le rôle de Brutus ! Comme il paraît, tel que le montre Plutarque, le plus doux des hommes dans la vie commune, et se portant par vertu aux résolutions hardies et sanglantes. Antoine et Cassius ne sont pas représentés avec des traits moins profonds et moins distincts. J'imagine que le génie de Plutarque avait fortement saisi Shakspeare, et lui avait mis devant les yeux cette réalité que, pour les temps modernes, Shakspeare prenait autour de lui.

Mais une chose toute neuve, toute créée, c'est l'incomparable scène d'Antoine soulevant le peuple romain par l'artifice de son langage; ce sont les émotions de la foule à ce discours, ces émotions toujours rendues d'une manière si froide, si tronquée, si timide dans nos pièces modernes, et qui, là, sont si vives et si vraies qu'elle font partie du drame, et le poussent vers le dénoûment.

La tragédie de *Coriolan* n'est pas moins vraie et moins née de Plutarque. Le caractère hautain du héros, son orgueil de patricien et de guerrier, son dégoût de l'insolence populaire, sa haine contre Rome, son amour pour sa mère en font le personnage le plus dramatique de l'histoire.

Il y a d'indignes bouffonneries dans la tragédie d'*Antoine* et de *Cléopâtre*. Le caractère romain n'y paraît guère; mais le cynisme d'une gloire avilie, ce délire de débauches et de prospérités, ce fatalisme du vice qui se précipite aveuglément à

sa perte, y prennent une sorte de grandeur à force de vérité. Cléopâtre, sans doute, n'est pas une princesse de nos théâtres, pas plus que dans l'histoire; mais c'est bien la Cléopâtre de Plutarque, cette prostituée d'Orient courant la nuit déguisée dans Alexandrie, portée chez son amant sur les épaules d'un esclave, folle de voluptés et d'ivresse, et sachant mourir avec tant de mollesse et de courage.

Les pièces historiques de Shakspeare sur des sujets nationaux sont plus vraies encore; car jamais écrivain, comme nous l'avons dit, ne ressembla mieux à son pays. Peut-être cependant quelques-unes de ces pièces ne sont pas tout entières de Shakspeare, et furent seulement vivifiées par sa main puissante, comme ces grands ouvrages de peinture, où le maître a jeté ses touches éclatantes et vigoureuses, au milieu du travail fait par des pinceaux subalternes, ne se réservant pour son compte que le mouvement et la vie.

Ainsi, dans la première partie de Henri VI, brille la scène incomparable de Talbot et de son fils, refusant de se quitter l'un l'autre, et voulant mourir ensemble; scène aussi simple que sublime, où la grandeur des sentimens, la mâle concision du langage se rapprochent tout-à-fait des passages les plus beaux et les plus purs de notre Corneille. Mais à cette scène, dont la grandeur consiste toute entière dans l'élévation des sentimens, succède une action vive, telle que le permet la liberté du

théâtre anglais ; et les accidens variés d'un combat multiplient, sous toutes les formes, l'héroïsme du père et du fils, sauvés d'abord l'un par l'autre, réunis, séparés, et tués enfin sur le même champ de bataille. Non, rien ne surpasse la véhémence et la beauté patriotique de ce spectacle. Le lecteur français souffre seulement d'y voir le caractère de Jeanne d'Arc, indignement travesti par le préjugé brutal du poëte. Mais ce sont là de ces fautes qui font partie de la nationalité de Shakspeare, et ne le rendaient que plus cher à ses contemporains.

Dans la seconde partie de Henri VI, quelques traits d'un ordre non moins élevé se mêlent à la tumultueuse variété du drame. Telle est la scène terrible, où l'ambitieux cardinal de Beaufort est visité, sur son lit de mort, par le roi dont il a trompé la confiance et opprimé les sujets. Le délire du mourant, son effroi de la mort, son silence, quand le roi lui demande s'il espère être sauvé, tout ce tableau de désespoir et de damnation n'appartient qu'à Shakspeare. Un autre mérite de cet ouvrage, mérite inconnu et presqu'impossible sur notre scène, c'est l'expression des mouvemens populaires ; c'est l'image toute vive d'un soulèvement, d'une sédition. Là, rien n'est du poëte ; on entend les vraies paroles qui enlèvent la foule ; on reconnaît l'homme qui se fait suivre par elle.

Dans ses pièces historiques, Shakspeare réussit à

créer des situations neuves. Il remplit par l'imagination ces lacunes que laisse l'histoire la plus fidèle, et voit ce qu'elle n'a pas dit, mais ce qui doit être vrai. Tel est le monologue de Richard II dans sa prison, les détails de son horrible lutte entre ses assassins. Ainsi, dans la pièce absurde et si peu historique de *Jean-Sans-Terre*, l'amour maternel de Constance est rendu avec une expression sublime; et la scène du jeune Arthur, désarmant par ses prières et sa douceur, le gardien qui veut lui crever les yeux, est d'un pathétique si neuf et si vrai que les affectations de langage, trop familières au poëte, ne peuvent l'altérer.

Il faut avouer que, dans les sujets historiques, l'absence des unités *, et la longue durée du drame permettent des contrastes d'un grand effet, et qui font ressortir, avec plus de force et de naturel, toutes les extrémités de la condition humaine. Ainsi, Richard III empoisonneur, meurtrier, tyran, dans l'horreur des périls qu'il a suscités contre lui, souffre des angoisses aussi grandes que ses crimes, est lentement puni sur la scène, et meurt comme il a vécu, misérable et sans remords. Ainsi, le cardinal Wolsey, que le spectateur

* On peut lire, à ce sujet, des réflexions ingénieuses et fortes dans la vie de Shakspeare, par M. Guizot, ouvrage remarquable par la sagacité des vues historiques et morales sur l'état de l'Angleterre, à l'époque d'Élisabeth.

avait vu ministre orgueilleux et tout-puissant, lâche persécuteur d'une reine vertueuse, après avoir réussi dans tous ses desseins, frappé de cette disgrâce royale, incurable plaie d'un ambitieux, meurt avec tant de douleur qu'il fait presque pitié. Ainsi, Catherine d'Aragon, d'abord triomphante et respectée dans les pompes de la cour, puis humiliée par les charmes d'une jeune rivale, reparaît à nos yeux captive dans un château solitaire, consumée de langueur, mais courageuse et reine encore; et lorsque, près de mourir, elle apprend la fin cruelle du cardinal Wolsey, elle dit des paroles de paix sur sa mémoire, et semble éprouver quelque joie du moins de pouvoir pardonner à l'homme qui lui a fait tant de mal. Nos vingt-quatre heures sont trop courtes pour enfermer toutes les douleurs, et tous les incidens de la vie humaine.

Quant aux irrégularités de Shakspeare, dans la forme même du style, elles ont aussi leur avantage et leur effet. Dans ce mélange de prose et de vers, quelque bizarre qu'il nous paraisse, presque toujours une intention de l'auteur a déterminé le choix entre ces deux langages, d'après le caractère du sujet et de la situation. La scène délicieuse de Roméo et de Juliette, le dialogue terrible entre Hamlet et son père, avaient besoin du charme ou de la solennité des vers : il ne fallait rien de cela pour montrer Macbeth causant avec les assassins dont il se sert. De grands effets de théâtre sont attachés à ces pas-

sages si brusques, à ces disparates si soudaines d'expressions, d'images, de sentimens; quelque chose de profond et de vrai s'y retrouve. Les froides plaisanteries des musiciens, dans une salle voisine du lit de mort de Juliette, ces spectacles d'indifférence et de désespoir, si rapprochés l'un de l'autre, en disent plus sur le néant de la vie, que la pompe uniforme de nos douleurs théâtrales. Enfin, ce dialogue grossier de deux soldats montant la garde, vers minuit, dans un lieu désert, l'expression vive de leur effroi superstitieux, leurs récits naïfs et populaires, disposent l'âme du spectateur à des apparitions de spectres et de fantômes, bien mieux que ne le feraient tous les prestiges de la poésie.

Émotions puissantes, contrastes inattendus, terreur et pathétique poussés à l'excès, bouffonneries mêlées à l'horreur, et qui sont comme le rire sardonique d'un mourant : voilà les caractères du drame tragique de Shakspeare. Sous ces points de vue divers, *Macbeth*, *Roméo*, *le Roi Léar*, *Othello*, *Hamlet*, présentent des beautés à peu près égales. Un autre intérêt s'attache aux ouvrages dans lesquels il a prodigué les inventions de l'esprit romanesque. Tel est surtout *Cymbeline*, produit assez bizarre d'un conte de Boccace, et d'un chapitre des Chroniques Calédoniennes, mais ouvrage plein de mouvement et de charme, où la clarté la plus lumineuse règne dans l'intrigue

la plus compliquée. Enfin, il est d'autres pièces qui sont comme les Saturnales de cette imagination toujours si désordonnée et si libre. On admire beaucoup, en Angleterre, la pièce qu'un de nos critiques a le plus accablée de sa superbe raison. La *Tempête* paraît aux Anglais l'une des plus merveilleuses fictions de leurs poëtes; et n'y a-t-il pas, en effet, une énergie créatrice, un mélange singulièrement heureux de fantastique et de comique, dans ce personnage de Caliban, symbole de tous les penchans grossiers et bas, de la lâcheté servile, de l'abjection avide et rampante? Et quel charme infini dans le contraste d'Ariel, de ce sylphe aimable et léger, autant que Caliban est pervers et difforme! Le personnage de Miranda appartient à cette galerie de portraits féminins si heureusement dessinés par Shakspeare; mais cette innocence native, nourrie dans la solitude, le distingue et l'embellit.

Aux yeux des Anglais, Shakspeare n'excelle pas moins dans la comédie que dans la tragédie. Jonhson trouve même ses plaisanteries et sa gaieté bien préférables à son génie tragique. Ce dernier jugement est plus que douteux; et, sous aucun rapport, il ne peut devenir l'opinion des étrangers. On le sait, rien ne se traduit, ne se fait entendre dans une autre langue, moins aisément qu'un bon mot. La vigueur mâle et forcenée du langage, les éclats terribles et pathétiques de la passion, reten-

tissent au loin; mais le ridicule s'évapore, et la plaisanterie perd sa force ou sa grâce. Cependant, les comédies de Shakspeare, pièces d'intrigue, plutôt que peintures de mœurs, conservent presque toujours, par le sujet même, un caractère particulier de gaieté. Du reste, nulle vraisemblance, presque jamais l'intention de mettre la vie réelle sur la scène; et cela, pour le dire en passant, nous explique comment un célèbre enthousiaste de Shakspeare accuse dédaigneusement notre Molière d'être *prosaïque*, parce qu'il est trop vrai, trop fidèle imitateur de la vie humaine; comme si copier la nature, était le plagiat d'un esprit médiocre.

Shakspeare n'a pas ce défaut, dans ses comédies : une complication d'incidens bizarres, une exagération, une caricature presque continuelle, un dialogue étincelant de verve et d'esprit, mais où l'auteur paraît plus que le personnage, voilà souvent ses effets comiques. A la fantasque bouffonnerie du langage, au caprice des inventions, on dirait quelquefois Rabelais faisant des comédies. L'originalité de Shakspeare se montre toujours dans la variété de ses pièces comiques. *Timon d'Athènes* est une des plus piquantes : elle a quelque chose du feu satirique d'Aristophane et de la malignité de Lucien. Un ancien critique anglais dit que les *Commères de Windsor* sont peut-être la seule pièce dans laquelle Shakspeare se soit donné la peine de concevoir et d'ordonner un plan. Il y a

jeté du moins beaucoup de feu, de verve et de gaieté; il s'est rapproché de l'heureux *prosaïsme* de Molière, en peignant de couleurs expressives les mœurs, les habitudes et la réalité de la vie.

Aucun personnage des tragédies de Shakspeare n'est plus admiré en Angleterre, et n'est plus tragique que celui de Shylock dans la comédie du *Marchand de Venise*. La soif inextinguible de l'or, la cruauté avide et basse, l'âpreté d'une haine ulcérée par les affronts, y sont tracées avec une incomparable énergie; et l'un de ces caractères de femme si gracieux sous la plume de Shakspeare, jette, dans ce même ouvrage, au milieu d'une intrigue romanesque, le charme de la passion. Les comédies de Shakspeare n'ont point de but moral : elles amusent l'imagination, elles piquent la curiosité, elles divertissent, elles étonnent; mais ce ne sont point des leçons de mœurs plus ou moins détournées. Quelques-unes d'entre elles pourraient se comparer à l'*Amphytrion* de Molière; elles en ont souvent la grâce, le tour libre et poétique. C'est à ce caractère de composition qu'il faut rapporter le *Songe d'une nuit d'été*, pièce inégale, mais charmante, où la féerie fournit au poëte un merveilleux plaisant et gai.

Shakspeare, qui, malgré son originalité, a pris partout des intentions et des formes, imite aussi la pastorale italienne du seizième siècle; et il a su fort agréablement représenter ces bergeries idéales

que l'Aminte du Tasse avait mises à la mode. Sa pièce intitulée *As you like it* est pleine de vers charmans, de descriptions légères et gracieuses. Molière, dans la *Princesse d'Élide*, peut donner l'idée de ce mélange de passion sans vérité, et de peintures champêtres sans naturel. C'est un genre faux, agréablement touché par un homme de génie. Quoi qu'il en soit, ces productions si diverses, ces efforts d'imagination si variés, témoignent de la richesse du génie de Shakspeare. Elle n'éclate pas moins dans cette foule de sentimens, d'idées, de vues, d'observations de tout genre, qui remplissent indifféremment tous ces ouvrages, qui se pressent sous sa plume, et que l'on peut extraire de ses compositions même les moins heureuses.

On a fait des recueils des pensées de Shakspeare; on l'a cité à tout propos et sous toutes les formes; et un homme qui a le sentiment des lettres ne peut l'ouvrir, sans y retrouver mille choses qui ne s'oublient pas. Du milieu de cet excès de force, de cette expression démesurée qu'il donne souvent aux caractères, sortent des traits de nature qui font oublier toutes ses fautes. Ne nous étonnons donc pas que, chez une nation pensante et spirituelle, ses ouvrages soient comme le fond et la souche de la littérature. Shakspeare est l'Homère des Anglais; il a tout commencé chez eux. Sa diction mâle et pittoresque, son langage enrichi de har-

diesses et d'images, était le trésor où puisaient les élégans écrivains du siècle de la reine Anne. Ses peintures fortes et familières, son énergie souvent triviale, son imagination excessive et sans frein, sont restées le caractère et l'ambition de la littérature anglaise. Malgré les vues nouvelles et la philosophie, le changement des mœurs et le progrès des lumières, Shakspeare subsiste au milieu de la littérature de son pays; il l'anime et la soutient, comme dans cette même Angleterre, les vieilles lois, les formes antiques, soutiennent et vivifient la société moderne. Quand l'originalité a diminué, on ne s'est reporté qu'avec plus d'admiration vers ce vieux modèle si fécond et si hardi. L'empreinte de ses exemples, ou même une analogie naturelle avec quelqu'un des traits de son génie, est visible dans les écrivains les plus célèbres de l'Angleterre; et celui d'entre eux qui a le privilége d'amuser toute l'Europe, Walter-Scott, bien qu'il observe, avec une fidélité d'antiquaire, ces différences de mœurs et de costumes que Shakspeare confondait souvent, doit être rangé dans son école; il est nourri de son génie, il a par emprunt et par nature quelque chose de sa plaisanterie; il égale quelquefois son dialogue; enfin, et c'est là le plus beau point de la ressemblance, il a plus d'un rapport avec Shakspeare dans ce grand art de créer des personnages, de les rendre vivans et reconnaissables par les moindres détails, et de mettre,

pour ainsi dire, des êtres de plus dans le monde, avec un signalement qui ne s'efface pas, et que leur nom seul rappelle à la mémoire.

Voilà l'immortel caractère qui, depuis deux siècles, a fait croître et grandir la renommée de Shakspeare. Long-temps renfermée dans son pays, elle est depuis un demi-siècle un objet d'émulation pour les étrangers; mais, sous ce rapport, son influence a moins de force et d'éclat. Copié par système, ou timidement corrigé, il ne vaut rien pour les imitateurs. Lorsqu'il est reproduit avec une affectation d'irrégularité barbare, lorsque son désordre est laborieusement imité, par cette littérature expérimentale de l'Allemagne, qui a tour à tour essayé tous les genres, et tenté quelquefois la barbarie, comme dernier calcul, il inspire des productions trop souvent froides et disparates, où le ton de notre siècle dément la rudesse simulée du poëte.

Lorsque, même sous la main de l'énergique Ducis, il est réduit à nos proportions classiques, et renfermé dans les entraves de notre théâtre, il perd avec la liberté de son allure, tout ce qu'il a de grand et d'inattendu pour l'imagination. Les caractères monstrueux qu'il invente n'ont plus de place pour se mouvoir. Son action terrible, ses larges développemens de passions ne peuvent s'encadrer dans les limites de nos règles. Il n'a plus sa fierté, son audace; il a la tête attachée

avec les fils innombrables de Gulliver. N'emmaillottez pas ce géant; laissez-lui ses bonds hardis, sa liberté sauvage. Ne taillez pas cet arbre plein de jet et de vigueur, et n'ébranchez pas ses noirs et épais rameaux, pour équarrir sa tige dépouillée sur le modèle uniforme des jardins de Versailles.

C'est aux Anglais qu'appartient Shakspeare, et qu'il doit rester. Cette poésie n'est pas destinée, comme celle des Grecs, à présenter en modèle aux autres peuples les plus belles formes de l'imagination; elle n'offre pas cette beauté idéale que les Grecs avaient portée dans les œuvres de la pensée, comme dans les arts du dessin. Shakspeare semblait donc fait pour jouir d'une renommée moins universelle; mais la fortune et le génie de ses compatriotes ont étendu la sphère de son immortalité. La langue anglaise se parle dans la presqu'île de l'Inde, et dans toute la moitié du nouveau monde qui doit hériter de l'Europe. Les peuples nombreux des États-Unis n'ont guère d'autre littérature que les livres de la vieille Angleterre, et pas d'autre théâtre national que les pièces de Shakspeare. On fait venir, à grands frais, d'au delà des mers, quelque célèbre acteur anglais pour représenter aux habitans de New-York, ces drames du vieux poëte anglais qui doivent être si puissans sur un peuple libre; ils y excitent encore plus de frémissemens et d'ivresse que dans les théâtres de

Londres. Le bon sens démocratique de ces hommes si industrieux et si occupés saisit avec ardeur les pensées fortes, les profondes sentences dont Shakspeare est rempli; ses gigantesque images plaisent à des esprits accoutumés aux plus magnifiques spectacles de la nature, et à l'immensité des forêts et des fleuves du Nouveau Monde. Sa rudesse inégale, ses grossièretés bizarres ne choquent pas une société qui se forme de tant d'élémens divers, qui ne connaît ni l'aristocratie, ni les cours, et qui a plutôt les calculs et les armes de la civilisation, qu'elle n'en a la politesse et l'élégance.

Là, comme sur sa terre natale, Shakspeare est le plus populaire de tous les écrivains; il est le seul poëte peut-être dont quelques vers se mêlent parfois dans la simple éloquence, et les graves discours du sénat d'Amérique. C'est surtout par lui que ce peuple si habile dans les jouissances matérielles de la société, semble communiquer avec cette noble jouissance des lettres qu'il néglige, et qu'il connaît peu; et lorsque le génie des arts s'éveillera dans ces contrées d'un aspect si poétique, mais où la liberté semble n'avoir encore inspiré que le commerce, l'industrie et les sciences pratiques de la vie, on peut croire que l'autorité de Shakspeare et l'enthousiasme de ses exemples régnera sur cette littérature nouvelle. Ainsi, ce comédien du siècle d'Élisabeth, cet auteur reputé si inculte, qui n'a-

vait pas lui-même recueilli ses ouvrages rapidement composés pour d'obscurs et grossiers théâtres, sera le chef et le modèle d'une école poétique, qui parlera la langue répandue dans la plus florissante moitié d'un nouvel univers.

DU POËME
DE LUCRÈCE.

Lucrèce (Titus Lucretius Carus), l'un des plus grands poëtes latins, né l'an de Rome 659, était d'une famille noble, et dont le nom se retrouve plusieurs fois dans l'histoire du temps. Il fut ami de Memmius, l'un des meilleurs citoyens et l'un des esprits les plus éclairés de cette époque, où Rome troublée par les rivalités de ses grand hommes et toute pleine de passions furieuses, s'occupait cependant d'attirer les arts de la Grèce, et mêlait la gloire, les voluptés et les lettres. Lucrèce vit les proscriptions de Marius et de Sylla, et vécut dans les horreurs de la guerre civile, au milieu de cette corruption hideuse où germait Catilina, parmi ces mœurs encore rudes pour la barbarie, mais polies pour le vice, parmi les crimes des factions, les longues vengeances de l'aristocratie, les frénésies populaires, le mépris de toute religion, de toute loi, de toute pudeur, et surtout du sang humain; enfin,

dans cette époque où l'ancienne Italie étalait toutes les grandeurs du crime, comme l'Italie du quinzième siècle en reproduisit toutes les bassesses.

On sait peu de choses de sa vie. Il la passa certainement loin des affaires publiques, suivant l'axiome et le conseil d'Épicure, confondu dans les rangs des chevaliers. On ignore s'il fit le voyage d'Athènes, et s'il visita lui-même les écoles de la philosophie qu'il a chantée. Un de nos premiers écrivains a fortement indiqué un rapport vraisemblable entre les temps horribles où vécut Lucrèce et les doctrines désolantes dont ce poëte a fait choix. « Lucrèce, dit M. de Fontanes, comme » presque tous les athées fameux, naquit dans un » siècle d'orages et de malheurs; témoin des » guerres civiles de Marius et de Sylla, n'osant » attribuer à des dieux justes et sages les désor- » dres de sa patrie, il voulut détrôner une provi- » dence, qui semblait abandonner le monde aux » passions de quelques tyrans ambitieux. Il em- » prunta sa philosophie aux écoles d'Épicure; et » maniant un idiome rebelle qui, né parmi les » pâtres du Latium, s'était élevé peu à peu jus- » qu'à la dignité républicaine, il montra dans ses » écrits plus de force que d'élégance, plus de gran- » deur que de goût. » On ne peut douter d'ailleurs, en lisant son poëme, qu'il n'eût fait une profonde étude de la langue, de la philosophie et des mœurs

grecques. Ce fut l'occupation de ses nuits, comme il le dit lui-même. Une tradition fort incertaine suppose que son poëme sur la nature des choses fut composé dans les intervalles lucides d'une folie causée par un philtre amoureux, qu'il avait reçu d'une maîtresse jalouse. Il paraît certain qu'il se donna lui-même la mort à l'âge de quarante-quatre ans, dans un accès de délire; mais on peut douter que son poëme soit sorti du milieu des rêves d'une raison habituellement égarée. La folie du Tasse n'a point précédé son génie; la *Jérusalem* n'a pas été conçue dans l'hospice de Ferrare : si quelquefois dans ces vives intelligences, dans ces imaginations enthousiastes qui ont le plus honoré l'humanité, l'excès de la force touche à la faiblesse; si, comme le disait Sénèque, il n'y a point de grand esprit sans une nuance de folie; si cette fatigue des organes qui ont trop souffert de l'ardente activité de l'âme vient à obscurcir le rayon divin de la pensée, ce n'est point du milieu de ces nuages que sort la lumière; et l'éclipse de la raison peut devenir le terme, mais non l'intervalle du génie.

Le poëme de Lucrèce, dans la longue erreur de ses raisonnemens, offre d'ailleurs une méthode, une force d'analyse qui ne permet pas de supposer que l'auteur n'ait eu que des momens passagers de calme et de raison. Bien qu'on y voye briller les éclairs d'une verve admirable, ce qu'on y sent

beaucoup, et quelquefois jusqu'à la fatigue, c'est l'ordre philosophique, c'est l'effort du raisonnement porté sur des notions incohérentes et fausses, mais suivi avec beaucoup de précision et de vigueur; et c'était sans doute ce mérite qui attachait le philosophe Gassendi à la lecture du poëte épicurien. La découverte récemment annoncée des écrits d'Épicure, si elle se vérifie, pourra donner lieu de juger jusqu'à quel point Lucrèce s'est montré l'interprète fidèle de ce philosophe, qu'il invoque avec tant d'enthousiasme, et dont il expose si longuement les principes. Ce système, dans les vers du poëte, paraît, il faut l'avouer, très-logiquement absurde, en même temps qu'il est fondé sur la physique la plus ignorante et la plus fausse. Mais, ce qui nous séduit dans Lucrèce, c'est le talent du grand poëte, talent plus fort que les entraves d'un faux système, et que l'aridité d'une doctrine qui semble ennemie des beaux vers, comme de toutes les émotions généreuses. Un grand poëte athée, voilà sans doute un singulier phénomène. Ce sera même une singularité de plus, que ce grand poëte ait fleuri dans les commencemens d'une littérature, à cette première époque, où la poésie semble plus rapprochée de son origine naturelle et plus voisine des dieux. Mais la corruption si hâtive des Romains, et l'influence de la Grèce sur la littérature latine peuvent expliquer cette bizarrerie. Rome, empruntant tous ses arts

et toutes ses opinions de la Grèce, et les prenant au point où elle les trouvait chez un peuple vieilli, reçut en même temps les chants d'Homère et les incrédulités philosophiques d'Athènes.

L'imagination de Lucrèce, frappée à la fois de ces deux impressions, les mêla dans ses vers, sans que la verve, toute nouvelle et toute vive encore d'un Romain naissant aux beaux-arts, ait pu s'éteindre sous les froides théories du scepticisme.

Ainsi, son génie trouva des accens sublimes pour attaquer toutes les inspirations du génie, la divinité, la providence, l'immortalité de l'âme : dans sa verve malheureuse, il fait du néant même une chose poétique; il insulte à la gloire; il jouit de la mort; il triomphe de montrer la destruction de la pensée et du génie dans le néant de cet Homère, qui, dit-il, *a surpassé le genre humain par l'intelligence,* et *a éteint la lumière de tous les autres esprits, comme le soleil efface toutes les étoiles.* Du fond de ce scepticisme, il s'élance par momens à une hauteur d'enthousiasme et de poésie qui n'a de rivale que dans la sublimité d'Homère lui-même. Il détruit tous ces dieux, dont les poëtes avaient peuplé l'univers embelli; il raille ces doctrines, si saintement philosophiques, et si chères à l'imagination comme à la vertu, qui promettent une autre vie, et d'autres récompenses; il supprime toutes les espérances,

toutes les craintes. Retrouvant une poésie nouvelle par le mépris de toutes les croyances poétiques, il paraît grand de tous les appuis qu'il refuse, et semble s'élever par la seule force d'une verve intérieure, et d'un génie qui s'inspire lui-même.

Le seul endroit de son poëme où il n'ait pas renié tous ces dieux de l'imagination et de la poésie, sa sublime et gracieuse invocation à Vénus, n'est encore qu'une allégorie d'un poëte physicien, qui voit dans la fécondité le principe de la nature. Mais les admirables couleurs dont il peint sa déesse, annoncent qu'il aurait pu conserver et rajeunir tous les dieux d'Homère. Ces grandes beautés qui éclatent dans le poëme de Lucrèce ont de tout temps excité l'admiration, et frappent d'autant plus qu'elles sont un des premiers efforts de la muse romaine. Cicéron, suivant une tradition peu vraisemblable rapportée par Eusèbe, avait publié et revu le poëme de Lucrèce. Il est remarquable, cependant, qu'amateur de tous les anciens poëtes de Rome, et curieux de leurs vers, Cicéron, dans tous ses ouvrages, ne cite qu'une seule fois le nom de Lucrèce, à qui d'ailleurs il reconnaît de l'art et du génie. Virgile le désigne dans ses *Géorgiques* avec une sorte d'admiration jalouse; et il l'a souvent imité avec ce soin de détail qui décèle une étude profonde. Ovide lui promet l'immortalité en termes magnifiques :

Carmina sublimis tunc sunt peritura Lucretî,
Exitio terras quum dabit una dies.

Velléius le place parmi les génies éminens; Quintilien le juge avec moins de faveur; et, paraissant surtout préoccupé du mérite de la poésie dans ses rapports avec l'éloquence, il ne croit pas Lucrèce utile pour former le style de l'orateur; restriction qui n'est pas une censure. Stace vanta la sublime fureur de Lucrèce. Dans la décadence de la littérature romaine, les premiers apologistes du christianisme ont souvent cité Lucrèce, soit pour s'appuyer de son incrédulité, soit pour combattre son matérialisme, et en respectant toujours sa renommée de grand poëte.

Cette vertu poétique fait lire son ouvrage en dépit de la répugnance, et quelquefois même de l'ennui qui s'attache à sa mauvaise philosophie. Au premier abord, les vers de Lucrèce semblent rudes et négligés; les détails techniques abondent; les paroles sont quelquefois languissantes et prosaïques. Mais qu'on le lise avec soin, on y sentira une expression pleine de vie, qui non-seulement anime de beaux épisodes et de riches descriptions, mais qui souvent s'introduit même dans l'argumentation la plus sèche, et la couvre de fleurs inattendues. C'est une richesse qui tient à la fois aux origines de la langue latine, et au génie particulier du poëte. C'est une abondance d'images fortes et

gracieuses, une sensibilité, toute matérialiste il est vrai, mais touchante et expressive.

On a dit, pour rabaisser Lucrèce, qu'ayant à décrire les ravages de la peste sur les hommes, il avait paru, dans un sujet si voisin de nous, moins pathétique et moins touchant que Virgile dans la peinture d'un bercail frappé du même fléau. La justice de ce blâme, et l'infériorité de Lucrèce s'expliquent naturellement par l'influence de la philosophie qu'il a chantée. Dans toutes les descriptions de la nature matérielle, son épicuréisme lui laissait cette vivacité d'imagination dont le poëte ne peut se défaire ; mais quand il s'agissait de l'homme, qu'avait-elle à lui donner, cette philosophie étroite et malheureuse? Comment pouvait-elle l'élever au-dessus de cette émotion toute sensitive, et de ces larmes vulgaires qu'excite le spectacle du mal physique? Quelles nouvelles cordes pouvait-elle ajouter à sa lyre, pour lui inspirer, sur les souffrances de l'homme, des accens plus tendres que ceux qu'il accordait à la victime immolée, à la matière animée et souffrante? Ainsi, Lucrèce, qui plus d'une fois, par des vers pleins d'harmonie, a égalé Virgile lui-même dans l'art de peindre, avec une douce mélancolie, les douleurs des animaux et les affections que leur prête la poésie, lui est prodigieusement inférieur lorsque, venant aux douleurs de l'homme, il ne trouve rien au delà des émotions matérielles, et s'épuise dans

d'affreux détails, sans pouvoir saisir aucun de ces traits de sentiment qui blessent l'âme, et l'élèvent en l'attendrissant; c'est là que le poëte sceptique est abandonné de son génie, seul dieu qui lui restât.

On sait l'estime que Molière faisait de Lucrèce, et la charmante imitation qu'il a donnée de quelques-uns de ses vers, imitation qui n'était qu'un fragment d'un long travail sur le poëme de la nature. Voltaire, dans les *Lettres de Memmius* et dans quelques autres écrits, parle souvent de Lucrèce avec une vive admiration. Il paraît même que, dans sa métaphysique peu sérieuse, il avait été frappé des argumens que Lucrèce accumule avec beaucoup de poésie contre l'immatérialité de l'âme.

« Il y a dans Lucrèce, dit-il, un admirable troi-
» sième chant que je traduirai, ou je ne pourrai. »
Promesse qu'il n'a pas remplie, et tâche difficile dont Racine le fils s'est en partie acquitté, en traduisant dans son poëme de la religion quelques-uns des plus éloquens blasphèmes de Lucrèce, et en leur opposant de belles réponses, où son talent si pur s'est animé de la verve du spiritualisme qu'il défend. Quelques-uns des écrivains du dix-huitième siècle, qui ont eu pour le matérialisme la funeste préférence si éloquemment combattue par Rousseau, et quelquefois par Voltaire, ont exclusivement admiré Lucrèce, et souvent recueilli dans

son poëme de vieux sophismes aussi décriés que leur cause, et témoins incontestables de ce cercle uniforme d'absurdités auquel est condamné l'athéisme. Le baron D'Holbach en a hérissé son système de la nature. Diderot, qui avait encore plus d'enthousiasme que de scepticisme, a senti et loué Lucrèce comme un poëte mérite de l'être, avec beaucoup de feu et de goût. La Harpe en a parlé dans son Cours de littérature avec une rapidité superficielle, et trop peu digne d'un critique si habile.

Mais nulle part le caractère poétique de Lucrèce n'a été mieux saisi, jugé avec un goût plus sûr et plus élevé, avec une expression plus éloquente, que dans le discours qui précède la traduction de l'Essai sur l'homme de Pope.

« Si nous examinons les beautés de Lucrèce, dit
» M. de Fontanes, que de formes heureuses, d'ex-
» pressions créées, lui emprunta l'auteur des Géor-
» giques! Quoiqu'on retrouve dans plusieurs de
» ses vers l'âpreté des sons étrusques, ne fait-il
» pas entendre souvent une harmonie digne de
» Virgile lui-même? Peu de poëtes ont réuni à un
» plus haut degré ces deux forces, dont se com-
» pose le génie, la méditation qui pénètre jusqu'au
» fond des sentimens ou des idées dont elle s'en-
» richit lentement, et cette inspiration qui s'é-
» veille à la présence des grands objets. En géné-
» ral, on ne connaît guère de son poëme que l'in-

» vocation à Vénus, la prosopopée de la nature
» sur la mort, la peinture énergique de l'amour
» et celle de la peste. Ces morceaux, qui sont les
» plus fameux, ne peuvent donner une idée de
» tout son talent. Qu'on lise son cinquième chant
» sur la formation de la société, et qu'on juge si
» la poésie offrit jamais un plus riche tableau.
» M. de Buffon en développe un semblable dans la
» septième des époques de la nature. Le physicien
» et le poëte sont dignes d'être comparés : l'un
» et l'autre remontent au delà de toutes les tra-
» ditions, et malgré ces fables universelles, dont
» l'obscurité cache le berceau du monde, ils cher-
» chent l'origine de nos arts, de nos religions et
» de nos lois, ils écrivent l'histoire du genre hu-
» main, avant que la mémoire en ait conservé des
» monumens. Des analogies, des vraisemblances
» les guident dans ces ténèbres; mais on s'instruit
» plus en conjecturant avec eux, qu'en parcourant
» les annales des nations. Le temps, dans ses vi-
» cissitudes connues, ne montre point de plus ma-
» gnifique spectacle que ce temps inconnu, dont
» leur seule imagination a créé tous les événe-
» mens. »

DU POLYTHÉISME

DANS

LE PREMIER SIECLE DE NOTRE ÈRE *.

L'HISTOIRE du polythéisme serait infinie : le tableau seul de sa longue décadence est difficile à retracer. Il faut cependant, pour montrer quelle fut la tâche accomplie par les premiers défenseurs du christianisme, chercher ce qui les précède et ce qui les entoure; il faut parcourir l'état religieux et moral de l'ancien monde, pour juger quelle résistance il opposait, ou quels secours il pouvait offrir à la prédication d'un culte nouveau.

La lutte savante et prolongée du christianisme contre les restes de la superstition païenne, fera

* Ce morceau faisait partie d'un grand ouvrage commencé il y a plusieurs années, et qui exigerait encore des études et des recherches que l'auteur ne peut plus faire.

ressortir, dans les siècles suivans, les principaux caractères et les altérations diverses du paganisme. Mais cette manière de le connaître et de l'étudier nous tromperait sur l'état véritable où se trouvaient les croyances humaines à la première époque de l'Évangile, avant que la philosophie venant au secours du polythéisme eût essayé de le refaire, pour le défendre. Ce qu'il importe de remarquer d'abord, c'est l'état où le christianisme surprit le monde.

Quand la lumière de cette loi nouvelle se leva sur l'Asie, les Romains, devenus le peuple dominateur, voyaient depuis long-temps s'affaiblir leurs antiques croyances. C'est une circonstance remarquable que l'affaiblissement du paganisme, que l'incrédulité pour les faux dieux, et l'incertitude même sur l'existence d'une nature divine remontent aux plus belles époques de Rome.

Cette révolution fut d'abord lente et presque imperceptible. Les dogmes religieux étaient à Rome sous la garde de l'inquisition politique; on y croyait comme à la patrie; on les observait comme une loi tutélaire de l'état. Le commerce des Grecs vint tout changer; ils arrivèrent avec leurs systèmes de philosophie si libres et si variés; et, dans le temps même où Polybe admirait la superstition des Romains, dejà les poëtes de Rome dans leur verve un peu rude se permettaient d'étranges libertés. Lucile, l'ami de Scipion et le premier satyrique de

Rome, se moquait des dieux à peu près autant que des hommes.

Dans un entretien * qu'il supposait entre les habitans de l'Olympe, il les faisait plaisanter eux-mêmes sur ce titre de père, que les hommes leur donnaient à tous indistinctement. Dans Athènes, le philosophe Stilpon avait été banni par sentence de l'Aréopage, pour avoir osé dire que la Minerve du Parthénon n'était pas une divinité, mais l'ouvrage de Phidias; à Rome, Lucile se moquait impunément des Romains prosternés devant ces vains simulacres imaginés par Numa; et il compare leur idiote terreur à celle des petits enfans ** qui prennent pour des hommes en vie toutes les statues d'airain qu'ils aperçoivent. Ainsi croulait l'idolâtrie des Romains, à mesure qu'ils sortaient de leur première ignorance.

Lucrèce fut plus savant et plus hardi que le vieux Lucile. Son ouvrage, considéré comme un monument historique, est une grande preuve de la déca-

---

* Nemo sit nostrûm quin Pater optimus divûm
Ut Neptunus pater, Liber, Saturnus pater, Mars,
Janus, Quirinus pater, nomen dicatur ad unum.

** Terricolas lamias Fauni, quas Pompiliique
Instituere Numæ, tremit has, hîc omnia ponit,
Ut pueri infantes credunt signa omnia ahena
Vivere, esse homines; sic isthæc omnia ficta
Vera putant: credunt signis cor inesse ahenis,
Pergula pictorum; veri nihil; omnia ficta.

dence du paganisme chez les Romains. Les idées philosophiques ne tombent dans le domaine du poëte, qu'après avoir long-temps occupé les esprits. Lucrèce écrivait, nous dit-il, pour dégager les âmes des chaînes de la religion, * pour relever les courages abattus par la terreur, pour faire cesser ces offrandes de victimes que les hommes tremblans prodiguent au pied des autels.

Ce ne sont pas précisément des dieux vengeurs du crime, et soutiens du remords que Lucrèce veut faire disparaître; ce sont ces divinités fantastiques et capricieuses, qui, aux yeux du polythéiste, peuplaient l'univers, comme autant de mauvais génies, avec lesquels on n'était assuré d'aucun repos, et qui se jouaient incessamment du sort et de la vie des hommes. Ce qu'il attaque, c'est, pour ainsi dire, cette sorcellerie mythologique dont l'univers était infatué, alors que la fièvre et la peste avaient leurs temples, et qu'il n'y avait pas de grotte, de forêt, de lac qui ne parût recéler quelque divinité.

Mais Lucrèce ne s'arrêtait point là. Disciple passionné d'Épicure, nourri de tous les écrits de cette Grèce qui avait épuisé tour à tour la fable et le scepticisme, il ne voit dans l'univers et dans l'homme que la matière. Il détruit toute spiritualité, toute liberté, toute conscience, sans s'inquiéter s'il ren-

* Relligionum animos nodis exsolvere pergo.
Luc., l. Ier.

dra l'homme plus raisonnable ou plus méchant.

On peut croire que ces opinions empruntées par le poëte romain à la Grèce oisive et subjuguée prirent un plus dangereux caractère, en venant se mêler aux vices et à la puissance de Rome. Sans doute les passions de quelques hommes s'accommodent tout aussi-bien, pour faire le mal, d'une croyance que d'une impiété. Le sauvage et illétré Marius, ce pâtre d'Arpinum, instruit dans son enfance à quelques superstitions grossières, ne connaissait guère le poëme de Lucrèce, et n'avait pas besoin d'être matérialiste, pour être cruel et sans pitié. Sylla, savant et poli, croyait aux songes, et, dans le péril d'une bataille, adorait une petite divinité dont il portait sur lui l'image; il n'en fut pas moins plus féroce et plus implacable que Marius lui-même.

Il semble cependant que la philosophie d'Épicure, spéculation oisive de la Grèce, une fois accueillie par l'activité malfaisante des Romains, s'envenima de tous les vices des oppresseurs du monde. Dans les écoles d'Athènes ou de Corinthe, un philosophe épicurien, un cynique, un péripatéticien, discutait ingénieusement sur le vice, sur la vertu, sur l'âme, sur les dieux. Tout cela n'était qu'un jeu de l'esprit grec. Mais, à Rome, ces patriciens si riches, effrénés dans leurs voluptés comme dans leur pouvoir, en trouvant la doctrine d'Épicure parmi les arts de la Grèce qu'ils appe-

laient à eux comme un plaisir, tirèrent de leurs sciences nouvelles un raffinement de corruption, de luxe et de cruauté. Le scepticisme d'un philosophe grec sur l'existence des dieux, sur la réalité de la justice, fut mis plusieurs fois en pratique, par un proconsul de Rome inique et spoliateur, dont l'impiété lucrative pillait les temples de Grèce ou d'Asie.

Cette doctrine était au profit des ambitieux qui voulaient opprimer leurs concitoyens; car elle inspirait la mollesse et l'indifférence, le dégoût des périls publics et des vertus qui maintiennent la liberté d'un peuple. Ces jeunes patriciens efféminés et sanguinaires, ces satellites de Catilina qui vivaient dans la pratique de toutes les infamies et de tous les crimes, et que les historiens nous représentent comme une bande de malfaiteurs autorisés dans Rome, ces impurs héritiers des plus illustres Romains n'avaient pas d'autre doctrine qu'un épicuréisme grossier; et César qui les protégeait, et qui voyait en eux le séminaire d'une tyrannie future, se servit de ces mêmes opinions, pour défendre dans le sénat romain la conjuration et ses chefs; il déclara * que tout finissait à la mort; que l'âme et le corps s'anéantissaient à la fois, et qu'il n'y avait au delà du tombeau, ni joie, ni douleur. Caton, défenseur de la liberté et des an-

* Sall., in Catilinâ.

ciennes mœurs, repoussa l'opinion de César, sans lui opposer aucune tradition religieuse. N'est-il pas visible par ce mémorable exemple que le polythéisme avait dès lors perdu toute autorité sur les esprits éclairés, et que cette incrédulité, qui dans quelques hommes vertueux se bornait au mépris des superstitions populaires, allait dans les autres jusqu'à l'extinction de tout sentiment moral et religieux ?

Le grand orateur qui combattit avec tant de force l'indulgence intéressée de César pour les mauvais citoyens, et qui repoussa cette morale de crime et d'impunité, en invoquant sur les traîtres la vengeance des dieux et des lois, Cicéron s'exprime comme César dans une occasion non moins publique, dans une cause plaidée devant les magistrats du peuple, la défense du jeune Cluentius ; il traite de fable et d'ineptie la croyance que l'on puisse souffrir dans un autre monde ; il voit dans la mort l'anéantissement de toute sensation, et allègue à cet égard l'opinion universelle.

On nous objectera des foules d'autres passages, où Cicéron reconnaît et espère un avenir éternel. Flottant et indécis entre les philosophies diverses, ce beau génie acceptait toutes les idées qu'il pouvait orner de son éloquence ; et sans doute, celui de tous les systèmes qui convient le plus à l'imagination comme à la vertu, avait droit de le séduire. Comment Cicéron n'aurait-il pas aimé la croyance

qui lui inspira ce Songe de Scipion, où l'immortalité de l'âme se confond si naturellement avec celle de la gloire? Mais nous avons voulu seulement indiquer par un exemple que le spiritualisme n'était à ses yeux qu'une belle conjecture, qu'il n'appuyait sur aucune tradition religieuse, et qui de son temps était généralement regardée comme une fable.

Quant à son opinion sur les dieux du paganisme, elle semble également varier selon qu'il parle en orateur, qu'il discute en philosophe, ou qu'il s'épanche avec ses amis dans la libre confiance d'un commerce familier. Orateur, il emploie les pieuses croyances, l'intervention miraculeuse des dieux, l'inviolabilité des autels, la sainteté des rites antiques. Poursuit-il Verrès, son ardente prière fait descendre tous les dieux autour du tribunal, pour accabler un spoliateur sacrilége. Défend-t-il Fonteius, il invoque sur lui les mains tutélaires d'une sœur qui veille à la durée de l'empire et des feux de Vesta.

Mais dans ses ouvrages philosophiques, Cicéron, libre et ingénieux disciple des Grecs, ne voit plus dans la mythologie vulgaire qu'un tissu de fausses traditions, ou d'allégories mal comprises. Bien que la diversité des opinions qu'il prête à ses interlocuteurs laisse quelquefois une sorte d'incertitude sur sa propre pensée, il est clair qu'il ne croit pas au polythéisme, et qu'il doute de tout le reste. Ses ouvrages ne sont à la

vérité que des analyses contradictoires de toutes les opinions déjà répandues dans la Grèce; mais on ne peut douter que Cicéron, leur donnant le crédit de son nom et la popularité de son éloquence, n'ait puissamment contribué à détruire, dans sa patrie, l'ancien système religieux, dont ces opinions montraient le ridicule et l'insuffisance. A travers quelques précautions qui semblent des égards pour la croyance reçue de l'état, les *Tusculanes* et la *Nature des dieux* renversent tout l'édifice du paganisme, et le réduisent à des fables ou à des symboles. Le Traité de la *Divination*, ouvrage moins spéculatif et moins imité des Grecs, n'est qu'une longue dérision de l'une des parties les plus essentielles du culte public, des auspices, auxquels Cicéron lui-même présidait, et dont il recommande d'ailleurs, l'emploi, comme utile à la république. Toutes les espèces d'oracles et de prédictions, toutes les fourberies des prêtres païens, et toutes les sottises de la crédulité humaine, sont attaquées dans le second livre de ce singulier ouvrage, avec une hardiesse, que Cicéron ne cache plus sous le nom d'un interlocuteur étranger, mais qu'il avoue librement pour son compte. Le cynique Œnomaüs, et les six cents auteurs grecs qui, suivant Eusèbe, avaient écrit contre les oracles, n'avaient pu mieux faire que Cicéron dans cet ouvrage. Les paroles par lesquelles il le termine, semblent une profes-

sion de déisme, opposée aux fables du polythéisme et aux vaines terreurs du vulgaire.

« Parlons avec vérité, dit-il; la superstition ré-
» pandue chez les peuples a opprimé presque tou-
» tes les âmes, et s'est emparée de la faiblesse hu-
» maine. Nous l'avions dit dans l'ouvrage sur *la*
» *Nature des Dieux*, et nous l'avons plus particu-
» lièrement démontré dans ce dernier écrit, con-
» vaincus comme nous le sommes, que nous au-
» rions fait une chose utile à nos concitoyens et à
» nous-mêmes, si nous avions déraciné une telle
» erreur. Cependant (car sur ce point je veux que
» ma pensée soit bien comprise), la chute de la
» superstition n'est pas la ruine de la religion. Il
» est d'un sage de maintenir les observances insti-
» tuées par nos aïeux dans les sacrifices et les cé-
» rémonies; et l'existence d'une nature éternelle,
» la nécessité pour l'homme de la reconnaître et de
» l'adorer, est attestée par la magnificence du
» monde et l'ordre des choses célestes. Ainsi, de
» même qu'il faut propager la religion qui se lie
» à la connaissance de la nature, il faut arracher
» toutes les racines de la superstition. »

On ne peut confondre ce langage avec celui de Lucrèce qui prétendait également délivrer les âmes des terreurs imbécilles de la superstition; une cause première, une nature divine remplace ici le mouvement inexplicable des atomes d'Épicure. Était-ce le terme où s'arrêtaient les pensées de Cicé-

ron? son esprit était-il étranger à toute croyance superstitieuse? Consultons ses lettres, monument si vrai de toutes les faiblesses de son âme mobile et passionnée. Apprendrez-vous quelque chose par ce billet familier, où Cicéron, annonçant à sa femme qu'il vient d'être malade, ajoute ces paroles assez curieuses? « J'ai été soulagé si vite qu'il semble que » quelque dieu m'ait guéri; aussi ne manquez pas » d'offrir, avec le soin pieux et la pureté qui vous » est ordinaire, un sacrifice à ces dieux, c'est-à- » dire à Esculape et à Apollon. » Mais ce passage est-il sérieux? n'est-ce pas quelque allusion légèrement ironique, comme celle de Socrate ordonnant d'immoler un coq à Esculape? voilà ce qu'il est difficile de deviner à coup sûr.

Dans le quatrième siècle, un des apologistes du christianisme accusait Cicéron, tantôt de complaisance pour les superstitions de son temps, tantôt de complicité dans ces mêmes erreurs. « O Cicé- » ron, lui dit-il quelque part, que n'essayais- » tu d'éclairer le peuple? Cette œuvre était digne » d'exercer ton éloquence. Tu ne devais pas crain- » dre que la parole te manquât dans une cause si » juste, toi qui en défendis si souvent de mauvai- » ses avec tant d'abondance et de vigueur. Mais, » apparemment, tu redoutes le cachot de Socrate, » et tu n'oses prendre en main la défense de la vé- » rité. » Ailleurs, l'accusant d'avoir cru lui-même à la vérité des apothéoses, Lactance cite ces paroles

que Cicéron avait écrites dans sa douleur, après avoir perdu sa fille : « Si jamais créature humaine mérita » d'être divinisée, sans doute c'est Tullie. O toi, » la plus vertueuse et la plus éclairée des femmes, » accueillie parmi les dieux, je te consacrerai dans » la croyance de tous les mortels. » Mais ce délire d'une imagination vive et tendre, ce paganisme de l'amour paternel, ne prouvent rien sans doute sur la croyance de Cicéron aux fables de l'antiquité; tous ses ouvrages philosophiques sont là pour le démentir. Il était de la religion qu'avait annoncée Socrate; il continua cette belle tradition des vérités morales; mais, fidèle observateur des lois de son pays, passionné pour les institutions et les exemples d'une république qu'il voyait disparaître, cherchant sa force dans les souvenirs du temps passé, il eût craint de détruire, et, quelquefois, il défendait un culte, qu'il croyait gardien du patriotisme de Rome, parce qu'il en avait été contemporain.

Ainsi, la franchise et les saillies du philosophe étaient réprimées par la prudence de l'homme d'état : précaution vaine et faible, quand elle n'est pas sincère. Les ouvrages de Cicéron n'en sont pas moins la preuve du décri profond où était tombé le polythéisme parmi les esprits éclairés. Vainement Cicéron, par une contradiction plus commune qu'on ne croit, reproche à la jeune noblesse de Rome d'abandonner le soin des auspices, de ne

plus remplir les fonctions augurales; elle lisait le traité de la Divination, et les plaisanteries de Cicéron décréditaient ses conseils.

On ne peut douter que cette même époque de froideur et de scepticisme, n'ait vu tenter quelque effort pour réformer le culte païen, et le rendre plus satisfaisant pour la raison. Je n'en voudrais d'autre preuve que l'ouvrage de Varron sur les antiquités romaines. Il est visible, par les extraits de saint Augustin, que Varron ne se bornait pas à retrouver d'anciennes traditions locales, et qu'il les ramenait à un point de vue philosophique, peu favorable aux superstitions populaires.

L'ouvrage était partagé en quatre livres. Ceux qui touchaient à la religion étaient placés les derniers, par la raison, disait l'auteur, que les états se constituent avant de se donner une religion. Il divisait la théologie, ou connaissance des dieux, en trois espèces différentes, qu'il appelait mythologique, naturelle et civile. « La première, disait-il, renferme beaucoup de fables contraires à la majesté » et à la nature d'êtres immortels; par exemple, » qu'ils soient nés de la cuisse ou de la tête d'un » dieu, qu'ils aient commis des vols, des adultè- » res. » La seconde se composait des systèmes de la philosophie sur l'essence des dieux. Enfin, la théologie civile se bornait à la connaissance des dieux reconnus par le culte public, et aux devoirs des ci-

toyens et des prêtres pour la célébration des sacrifices. « La première de ces théologies *, disait Varron, » est faite pour l'univers, la seconde pour le théâtre, » la troisième pour Rome. » Il paraît que Varron, dans cet ouvrage, expliquait déjà, par des allégories, les plus grandes absurdités du polythéisme, et qu'il le réduisait à des observances légales dont la politique devait diriger l'usage.

Tel avait été le génie de Rome, au temps même où ses mœurs étaient les plus simples et les plus pures, d'asservir la religion à la politique. Mais l'illusion était alors partagée par les plus grands hommes de la république, et de là se communiquait à la foule des citoyens. A l'époque, au contraire, où le mépris d'une croyance absurde vint plutôt des vices que des lumières, le polythéisme cessa tout à coup d'être un instrument pour la politique et un frein pour le crime. Catilina, meurtrier d'un proscrit, souilla de ses mains sanglantes la fontaine lustrale d'Apollon; César, méprisant l'anathème que la politique du sénat avait inscrit sur le chemin d'Ariminium, et franchissant, à la tête de ses soldats, cette borne milliaire qui n'était plus protégée par une religieuse croyance, pénétra, sans obstacle, jusqu'à la ville sacrée, brisa les por-

* Prima theologia maximè accommodata est ad theatrum; secunda ad mundum; tertia ad Urbem. (*August. de Civit. Dei*, lib. VI).

tes du temple de Saturne, comme il aurait forcé une citadelle ennemie, et enleva le trésor de la république inutilement placé sous la garde du plus ancien des dieux. Phénomène remarquable, et qui prouve qu'il y a quelque chose de salutaire dans un culte quelconque! l'homme devint d'abord plus méchant et plus vicieux, en cessant de croire une religion qui semblait permettre tous les vices.

De cette profonde dépravation de mœurs, de cette insouciance pour les anciennes divinités d'un peuple libre, de cette philosophie sceptique et de cette sensualité brutale qui restèrent seules après tant de vertus immolées, sortirent l'esclavage de Rome et le règne d'Octave. Auguste, dans sa jeunesse, avait mêlé quelquefois à la licence de ses mœurs la dérision du culte des dieux. Suétone nous a conservé le souvenir d'un repas de débauche, où des femmes romaines, et quelques confidens d'Auguste, figuraient, avec lui, sous le nom et sous les attributs des principales divinités de l'Olympe. Antoine, dans ses querelles avec Auguste, lui rappela cette voluptueuse apothéose; et les épigrammes du temps célébrèrent amèrement * les soupers

* Impia dùm Phœbi Cæsar mendacia ludit,
Dùm nova divorum cœnat adulteria.

(*Suetonius in Augusto.*)

adultères des nouvelles divinités, et la parodie sacrilége d'Octave représentant Apollon.

On concevra, sans peine, dans un esprit aussi corrompu, mais aussi éclairé que celui d'Octave, ce mépris pour les fables du polythéisme, et cette fantaisie licencieuse de multiplier le nombre des dieux, par une facile imitation des vices que leur prêtait la fable. Mais on peut croire aussi, que l'idée d'une puissance divine agissait peu sur l'âme d'Octave Cœpias, du cruel et ingrat proscripteur de Cicéron, du tyran timide et vicieux qui s'assura l'empire du monde, autant par les bassesses habiles de son caractère, que par la supériorité de son esprit.

Cependant lorsque, maître de Rome, il dépouilla la robe sanglante des triumvirs, et qu'il aspira même au titre de réformateur, le maintien de la religion et la prospérité du culte des dieux furent au nombre de ses premiers soins. Parmi toutes les dignités républicaines dont il formait le mobilier de sa tyrannie, il n'oublia pas celle de grand pontife; aussitôt après la mort de l'insignifiant Lépide, qui en avait été revêtu, Auguste se saisit de ce titre, afin d'être à la fois chef de la religion et de l'état. Il fit relever les temples abattus ou tombés en ruine, dans la fureur des guerres civiles. Il en dédia de nouveaux; il porta même la réforme dans les croyances publiques, en faisant brûler un grand nombre de recueils d'oracles pour ne réserver que

les livres sibyllins, dans lesquels il fit un choix conforme à sa politique. Il augmenta les colléges des prêtres; il fit de nouveaux avantages aux vestales; il rétablit d'anciennes cérémonies, des processions, des sacrifices annuels dans les carrefours. Il allait assidûment au temple de Jupiter; et il avait, ou il affectait mille superstitions sur les songes et les présages. Enfin, il était hypocrite, dans la religion, comme dans la politique *. Soupçonné d'inceste avec sa fille, et rival débauché d'Antoine, il recommanda les mœurs, le respect de la foi conjugale, la piété pour les dieux.

Les heureux génies, les grands poëtes, que le sort avait placés sous son règne, servirent cette pensée du maître qui les protégeait. L'épicurien Horace chanta les dieux, qu'il ne croyait pas, pour plaire à l'indigne protecteur de leurs autels. Ces poésies charmantes, ces adulations ingénieuses, qu'il jetait comme un voile sur le souvenir éloigné des crimes d'Octave, associaient souvent la gloire du prince et celle des dieux. Mêlant les illusions d'une poétique reconnaissance à cette facilité de mensonge que donnait le polythéisme, il faisait entrevoir dans Auguste pacificateur quelque divinité bienfaisante, et le saluait du nom de Mercure ou d'Apollon, sans crainte de rappeler l'usurpa-

---

* Suetonius in Augusto.

tion licencieuse qu'Octave avait faite des attributs de cette dernière divinité.

Auguste voulait, sans doute, ranimer la religion des Romains par la célébration de la fête séculaire, dont l'ingénieux Horace a composé l'hymne sacré. C'était une majestueuse et touchante cérémonie, que la réunion de la plus belle jeunesse de l'empire, élevant vers les dieux ses mains innocentes, pour leur demander de laisser enfin reposer Rome dans la conquête du monde, et d'ouvrir un long siècle de paix après la génération qui venait de disparaître, emportant avec elle la liberté romaine et la guerre civile. Mais l'enthousiasme manque aux vers du poëte; et son hymne sacré n'est qu'une flatterie pour Octave.

Comme les prêtres du polythéisme n'écrivaient point, comme ils n'opposaient aucun ouvrage aux différens systèmes de philosophie qui ruinaient le culte publique, on est réduit à chercher dans les poëtes la croyance religieuse de l'antiquité. Les poëtes du siècle d'Auguste nous montrent, à cet égard, le changement qui s'était opéré dans les esprits. La mythologie, qui faisait la partie principale et presque historique des chants d'Hésiode et d'Homère, est devenue, dans Virgile, un ornement ingénieux, dont l'usage, réglé par le goût, sert à flatter l'imagination, sans inspirer ni respect, ni croyance. Cicéron s'était plaint qu'Homère eût transporté aux dieux les passions humaines; Virgile n'a pas corrigé cette faute dont la poésie ne

saurait se passer, mais il a, pour ainsi dire, poli et perfectionné les passions qu'il laissait à ses dieux; il a retranché de leur histoire les inconcevables aventures dont s'amusait la poétique crédulité d'Homère; il a rectifié ces vieux mensonges transmis par la Grèce, sur le modèle que lui donnaient les idées plus justes et les mœurs plus élégantes d'une civilisation avancée.

On ne voit dans Virgile ni les querelles, ni les amours du roi des dieux. Son merveilleux est, à la fois, plus vraisemblable et plus chaste. Ses dieux ont de la gravité; Vulcain même est ennobli dans ses vers. L'art de Virgile, et l'effort qu'il devait faire pour accréditer la mythologie de son poëme, ne se montrent pas moins dans ce souvenir de la grandeur romaine, dans ce nom sacré de Rome et ce culte de sa gloire qu'il associe partout à celui des dieux. Le polythéisme n'est plus qu'une tradition incertaine, que l'on corrige à volonté et qui se conforme à l'orgueil national et sert à la dignité de l'empire. L'ouvrage même de Virgile semble renfermer le démenti des fables qu'il raconte, et explique la philosophie où devaient s'élever tous les esprits que ne séduisaient plus les riantes folies du polythéisme. Je veux parler de cette sublime allégorie du sixième chant, témoignage si remarquable du progrès qu'avait fait la raison poétique, depuis Homère. Où le poëte grec n'avait placé qu'une évocation des morts, qui se retrouve dans les

superstitions des peuples les plus simples, Virgile déploie tout le dogme religieux des peines, des récompenses et de la régénération des âmes; il explique la nature par une première cause, par une sorte de panthéisme qui rejette bien loin toutes les fables religieuses de l'antiquité, et en même temps, docile à la politique d'Auguste, il place dans le séjour des peines éternelles celui qui méprise les dieux.

Enfin, le monument le plus complet qui nous reste de la mythologie païenne, les Métamorphoses d'Ovide, semblent le jeu d'une imagination poétique amusant des lecteurs indifférens. Elles n'ont rien de cet enthousiasme de bonne foi et de cette crédulité contagieuse qui, chez toutes les sociétés naissantes, inspirent l'homme de génie et font passer dans des hymnes sacrés les traditions des ancêtres et les antiques superstitions de la contrée. Parmi des hommes peu cultivés, le poëte qui célèbre les dieux de son pays, trouve son enthousiasme dans sa foi. Il est d'abord séduit par ses récits; la force d'imagination qui l'a rendu poëte, le livre plus qu'un autre aux croyances populaires; il ne cherche pas la religion pour varier ou pour inspirer ses chants, il la mêle involontairement à tout ce qu'il raconte, le merveilleux est historique; et c'est à cause même de la simplicité de leurs compositions, que les premiers poëtes de l'antiquité sont remplis de fables et de prodiges

divins. Rien n'était plus près d'eux, et ne s'offrait plus naturellement à leur esprit.

Mais lorsque, dans le haut degré de la politesse romaine, au milieu d'une société savante, Ovide, avec une admirable industrie, mêlant les fables superstitieuses à la fable philosophique de Pythagore, recueillait les histoires confuses des dieux, rassemblait les nombreuses amours de Jupiter et faisait de la terre, non-seulement le modèle, mais le théâtre de tous les vices des dieux, on doit supposer qu'alors les croyances du polythéisme ne servaient plus qu'à flatter les esprits qu'elles ne persuadaient pas. Le poëme d'Ovide est, à la fois, le plus ingénieux commentaire du paganisme, et le signe le plus marqué de sa décadence. N'est-il pas visible, dès les premiers vers, que le poëte reconnaît un Dieu suprême ou une nature toute puissante, dont il ne parlera plus, et qui va faire place au long enchaînement de traditions vulgaires, qui mériteront d'être embellies par sa muse. Ce même Ovide, dans un autre ouvrage, rougit de la morale du polythéisme. Il avertit les mères de ne pas conduire leurs filles dans les temples, de peur des mauvais exemples donnés par les dieux. Un siècle auparavant, Térence mettait sur la scène un jeune homme qu'un tableau de Jupiter encourage au plaisir, et qui se sent, à la fois, animé et justifié par cette vue. De Térence à Ovide, la raison avait

fait quelques progrès, et l'emportait sur la superstition.

Ainsi, dans toutes les productions de la littérature, médailles incontestables de l'esprit d'un peuple, on trouve les signes de la décrépitude et de la ruine du polythéisme sous le règne d'Auguste. Le seul écrivain de cette époque, qui paraisse conserver un respect grave et patriotique pour les anciennes croyances de l'état, Tite-Live, en rappelant dans son histoire quelques témoignages de l'esprit religieux des anciens généraux, a soin d'avertir, avec un regret amer, que ces exemples datent d'un autre siècle, avant le triomphe de la philosophie nouvelle qui méprise les dieux *.

La piété de ces premiers Romains, que regrettait Tite-Live, se confondait avec leur amour de la gloire et de la patrie. Leur mort sur le champ de bataille était une offrande aux dieux. Rien surtout n'avait plus profondément imprimé la religion, dans ces âmes simples et belliqueuses, que le continuel usage des augures et des auspices. Ces prédictions de victoire si souvent accomplies, remplissaient les Romains d'une orgueilleuse superstition. Les entrailles des victimes, le chant ou le vol des oiseaux, toutes ces minutieuses observances que la guerre entretenait sans cesse, formaient autant

* Ante doctrinam Deos spernentem. T. L., lib. X, ch. 40.

de puissantes habitudes pour la foi des soldats. Vainqueurs, ils croyaient à des dieux dont ils se sentaient protégés; vaincus, ils attribuaient le revers de leurs armes à des auspices négligés ou mal compris. Le camp était un temple; et plus la vie guerrière occupait alors de place chez les Romains, plus les croyances du polythéisme avaient d'ascendant sur les cœurs dont elles étaient sans cesse ou l'espérance ou l'effroi.

La vie civile des Romains n'était pas moins pleine de cérémonies à la fois politiques et religieuses. La convocation des assemblées, l'élection des magistrats, la forme du vote populaire, tout, dans l'exercice de la liberté publique, était précédé, soutenu, consacré par les auspices; et si souvent l'habileté du sénat abusait de leur influence pour rompre les assemblées et pour déconcerter ou servir des intrigues, cette facilité même atteste la superstitieuse bonne foi du peuple. Mais, par l'élévation d'Auguste et le caractère de son pouvoir, la religion n'eut plus de racines dans le patriotisme et les droits les plus chers des citoyens. La longue paix de la puissance romaine, interrompit l'usage des auspices militaires, que, d'ailleurs, la jalousie du prince n'aurait pas confié à ses généraux, sans doute de crainte que la religion ne vînt armer l'espérance de quelqu'un d'entre eux, et qu'au milieu d'un sacrifice sous les yeux des légions, un chef ambitieux n'osât lire dans les en-

trailles d'une victime des prophéties contre l'empereur.

L'autorité des auspices cessa de même dans Rome, lorsque toute élection fut interdite au peuple, et qu'il ne resta plus aucun vestige de ces assemblées qui jadis s'ouvraient dans le Forum, sous la consécration des cérémonies augurales, pour choisir en présence des dieux les magistrats d'un peuple libre. Mais cette nouvelle brèche à la religion de l'état ne date que du règne de Tibère.

Au lieu de ces pratiques religieuses liées à la liberté publique, on eut l'apothéose des empereurs. Le culte, comme l'état, fut profané par leur pouvoir. Auguste en donna l'exemple : lui qui ne souffrait pas qu'on le nommât Seigneur, il se laissa nommer Dieu. La flatterie des rois alliés lui érigea partout des autels; et, dans Athènes, un temple commencé pour Jupiter Olympien, fut consacré au génie de César Auguste. Un collége de prêtres fut institué sous le nom d'Augustales. L'idolâtrie devint plus grande encore à la mort du prince. Les Romains, dans la sévérité de leur ancienne discipline, avaient admis le culte des aïeux, à peu près comme il se pratique de temps immémorial parmi les Chinois. Aucun des grands hommes de la république, ni les Scipion, ni les Camille, n'avaient été divinisés publiquement; mais le fils offrait des sacrifices aux mânes de son père. L'âme de son père était un dieu pour lui. Dans le temps de la vertu romaine,

Cornélie cherchant à détourner son second fils de la route et des périls du premier, lui disait, suivant cet usage du paganisme romain : « Lorsque je serai » morte, tu m'offriras le culte des aïeux, et tu in» voqueras le génie de ta mère; tu ne rougiras » pas alors d'implorer par des prières ces divinités » que, vivantes et présentes, tu auras délaissées » et trahies *. »

L'empire des Césars envahit aussi cette illusion touchante de la piété domestique. Tibère offrait des sacrifices, immolait des victimes à la divinité d'Auguste. Ces apothéoses servaient à la tyrannie, en aggravant l'accusation de lèse-majesté, et en rendant sacriléges tous ceux qu'on voulait perdre. Cette circonstance seule peut expliquer des faits inconcevables pour nous : comment un sénateur romain était accusé pour avoir vendu l'image du prince, pour avoir profané une bague qui portait cette effigie sacrée. Par une contradiction bizarre, les empereurs étaient à la fois dieux et hommes; on les adorait, et on priait pour eux. Les délateurs accusaient Thraséas de n'avoir pas immolé des victimes pour la santé de Néron, pour la conservation de sa voix céleste.

Domitien se donnait le titre de dieu dans ses décrets et dans ses lettres. Il semble qu'une religion deshonorée par de telles apothéoses dut, chaque

* Corn. Nep. in fragmentis.

jour, s'avilir davantage dans les esprits. Au reste, il est assez difficile de déterminer sous quelle forme ceux qui croyaient alors aux dieux concevaient leur existence. Pour la foule et pour le gouvernement qui, en fait de religion, agit souvent comme la foule, le culte romain n'était, sous quelques rapports, qu'un fétichisme grossier ; en voici deux exemples : Ayant éprouvé de grandes pertes sur mer, Auguste *, dans une cérémonie publique, fit retirer la statue de Neptune, et châtia, pour ainsi dire, le dieu de son infidélité à la fortune de Rome : Quand Germanicus ** mourut, parmi les signes de la douleur publique, l'histoire raconte que dans les villes municipales d'Italie, on brisa, on jeta dans les rues les images des dieux, comme pour se venger sur elles du malheur de la patrie. Ainsi le prince se conduisait à cet égard comme le peuple, et l'un et l'autre comme le sauvage qui brise son idole. Ces exemples, qui datent de la plus grande civilisation romaine, marquent assez combien le polythéisme était incapable de réforme, et devait s'adapter à toutes les folies du pouvoir absolu.

Le sacerdoce ne pouvait opposer aucune résistance ; car tous les prêtres dépendaient du souverain pontife, qui était l'empereur. Sous la répu-

---

* Suetonius, *in Augusto*.

** Suetonius, *in Caio*.

blique, les plus grands citoyens avaient rempli les différentes fonctions sacerdotales; mais sous l'empire, en restant toujours le partage de la noblesse, elles tombèrent cependant aux mains des hommes les plus médiocres : on les donnait à qui ne pouvait mieux faire.

Claude*, dans sa jeunesse, fut jugé si stupide qu'on ne lui accorda d'autre emploi que celui de *flamen*. Les pontifes ne se distinguaient donc que par le luxe de leur table et la richesse de leurs vêtemens aux fêtes des dieux. Un respect plus grand s'attachait aux vestales : elles avaient d'imposans priviléges, qui tenaient au souvenir de la république, et d'autres qui étaient ajoutés par l'empire. Un des plus éclatans honneurs rendus à Livie, fut le droit de siéger au théâtre sur le banc des vestales.

Tacite nomme quelques-unes de ces vierges, en désignant leur sainteté par un terme solennel, qui rentre presque dans les idées du culte chrétien. Leur sacerdoce était seul réel, parce que seul il imposait des devoirs rigoureux. Un des méchans empereurs, Domitien, rappela ces devoirs par des supplices : sous son règne, plusieurs vestales furent punies de mort et enterrées vives. Ce monstre était un païen dévot; il remplissait avec ardeur ses fonctions de grand pontife; mais

* Suetonius, *in Claudio*.

ce culte absurde et féroce était sans influence sur les mœurs. C'est à cette époque en effet qu'il faut reporter les plus grands excès de la corruption romaine, et ces saturnales du pouvoir qui épuisèrent tout ce que la tyrannie peut inventer, et l'espèce humaine souffrir.

Quand on voit passer Tibère, Caligula, Claude, Néron, et, après quelque intervalle, Domitien, on conçoit comment cette publicité du crime couronné dut profondément avilir les âmes, effacer toutes les empreintes natives de justice et d'humanité, ébranler la conscience du genre humain, et faire douter d'une providence, dont le néant paraissait encore moins inconcevable que la patience.

Tous les écrivains rendent témoignage de cette incrédulité, et la confondent avec l'horrible dépravation de mœurs où tombèrent les Romains sous le règne des premiers Césars. Philon *, qui vivait à l'époque de Caligula, se plaint que le monde était alors peuplé d'athées. Les poëtes, les philosophes, nous retracent les vices les plus infâmes, comme l'occupation familière des hommes de leur temps. Des prodiges de débauche, que le délire d'une imagination criminelle oserait à peine concevoir dans la solitude du vice, étaient les spectacles et les fêtes de Rome. La folie du

* Philo, *Allegor. legis*, lib. III,

pouvoir absolu livrait les passions d'une Messaline et d'un Néron à tous leurs caprices ; et, par un des plus honteux avilissemens de l'espèce humaine, les rêves bizarres du vice, les monstrueux désirs de la volupté, devenaient des événemens publics, et figurent dans les annales de l'historien. La cruauté se joignait à la débauche, suivant le génie du cœur humain corrompu. On jetait des hommes dans les viviers où s'engraissaient les murènes ; on achetait le plaisir de couper la tête d'un homme : le sang coulait dans un festin, comme au Cirque. La mort était toujours de quelque chose dans les plaisirs des Romains.

Le plus grand des maux de la tyrannie, c'est de dépraver ceux qu'elle opprime. Ainsi, tandis que les ombrages de Caprée recélaient la vieillesse souillée de Tibère, tandis que les jardins de Claude retentissaient des bacchanales de Messaline, tandis que le palais de Néron, agrandi sur les cendres de Rome, enfermait dans son enceinte jusqu'à de nouveaux repaires de prostitution publique, les premiers citoyens, corrompus par le désespoir d'arriver à quelque chose de grand, dégradés par l'esclavage et par la crainte, se livraient aux distractions de la volupté. Quelques-uns y cherchaient une sécurité, en tâchant de s'avilir autant que le maître qu'ils redoutaient : ils affectaient le vice, comme le premier Brutus avait feint la folie. Le plus grand nombre s'y plongeait

tout entier, abusant ainsi sans péril des richesses de leurs aïeux et des anciennes dépouilles du monde; et comme l'historien grec nous montre, dans la peste d'Athènes, tous les excès et tous les désordres se multipliant par la vue prochaine de la mort, ainsi, devant la dévorante contagion de la tyrannie, chacun se hâtait de rassasier de plaisirs une vie précaire et menacée.

La corruption du peuple était peut-être encore plus hideuse que celle des grands. Les plus honteuses folies des empereurs étaient destinées à lui plaire; leurs infamies étaient pour lui le contre-poids de leurs crimes. N'ayant eu long-temps d'autre culture morale que la discipline républicaine, il perdait tout en la perdant; et depuis qu'il n'était plus citoyen, il était tombé au-dessous même de l'homme.

S'il faut en croire Juvénal, les idées d'une providence vengeresse ne conservaient plus aucune autorité sur cette multitude. Les argumens de Lucrèce contre les punitions d'une autre vie, les confidences philosophiques de César dans le sénat romain, étaient devenus la science du vulgaire; et les enfans même ne croyaient plus aux fables du Tartare.

Mais comme il y a dans l'ignorance une crédulité qui change d'objet, et ne se guérit pas, cette multitude, indifférente aux anciens rites de la patrie, était abandonnée à mille sorcelleries bizarres. Ce

nombre prodigieux d'esclaves qui formait dans l'Italie une autre classe de peuple, augmentait encore la masse des vices et apportait avec lui une foule de superstitions étrangères. Cette race d'hommes, vivant au milieu de l'abjection et des supplices, était la pire de toutes, parce qu'elle avait les vices de ses maîtres et les siens. Tous ces mélanges de corruptions diverses élevaient sur l'atmosphère romaine autant de vapeurs impures, dont quelques provinces éloignées avaient à peine évité l'atteinte.

A la régularité de l'ancien culte romain succédaient ces religions de débauche, inventées dans la mollesse et l'oisiveté de l'Asie. Dans la vieille mythologie romaine, l'indécence des dieux était, pour ainsi dire, corrigée par la gravité des cérémonies. Quelque chose de sévère se mêlait au culte même de Vénus : le temple élevé dans Rome à cette déesse semblait une expiation plutôt qu'une offrande. Il avait été bâti de l'argent des amendes prononcées * pour crime d'adultère. Presque toutes les pompes du culte romain étaient sérieuses et solennelles ; mais la déesse Isis, ses prêtres et ses adorateurs, ne s'annonçaient qu'au

* Titi Livii lib. X. Eo anno, Q. Fabius Gurges, consulis filius, aliquot matronas ad populum stupri damnatas pecuniâ mulctavit; ex quo mulctatitio ære Veneris ædem, quæ propè circum est, faciendam curavit.

milieu de danses licencieuses, et ne favorisaient que de profanes amours. Ces jeunes filles Romaines, élevées jadis sous la loi d'une austère pudeur, allaient, du temps de Tibulle, consulter les prêtres d'Isis sur la fidélité de leurs amans. Des hommes dégradés, de vils eunuques d'Asie, étaient les prêtres de ces divinités étrangères; et tandis qu'autrefois le service des dieux de la patrie était confié aux mains des premiers citoyens, des généraux, des magistrats, un bateleur, qui n'était pas Romain, qui n'était pas même homme, était le ministre de ces cultes nouveaux, transplantés à Rome d'Égypte ou d'Asie. Si le peuple se livrait avidement à ces spectacles grotesques, s'il préférait à la majestueuse procession des vestales le sistre et les grelots des prêtresses d'Isis, ou les rapides évolutions, les tournoiemens bizarres des prêtres mutilés de Cybèle, les grands, les riches de Rome s'initiaient, avec plus d'ardeur encore, à des mystères, non de religion, mais de débauches, et variaient leur ennui par les inventions mystiques et voluptueuses de ces charlatans d'Asie.

L'ancienne confarréation du patriciat, cette espèce d'union à la fois religieuse et aristocratique, était si fort négligée, que, du temps de Tibère, on ne put trouver trois patriciens offrant les conditions nécessaires pour le sacer-

* Tacit., *Annal.*, lib. IV, cap. XVI.

doce [1]. Mais Néron se fit prêtre de la déesse syrienne, et lui offrit publiquement des sacrifices, en long habit de lin, et la tête couronnée d'une mitre orientale. Dans cette espèce de folie que font naître le crime et le pouvoir absolu, il s'entourait de magiciens, leur prodiguait ses trésors, et voulait par leur secours évoquer les mânes. *

En même temps, l'horreur de ces temps désordonnés, les fréquentes révolutions du pouvoir, l'ardente curiosité du peuple pour un avenir qui lui semblait toujours une délivranee, l'ambition des prétendans à l'empire, je ne sais quelle frénésie d'un peuple qui avait tout conquis, tout usé, tout souffert, remplissaient les imaginations de mille rêveries bizarres, et donnaient un plein pouvoir à la science menteuse des astrologues. Ils remplaçaient, pour ainsi dire, les oracles et les auspices tombés en désuétude; et la sorcellerie s'était enrichie des pertes du paganisme.

On ne peut lire les écrivains de ce temps, et remarquer leur langage, qui est lui-même un trait historique dans leur récit, sans voir avec étonnement cette reprise de la superstition humaine, après les ouvrages de Cicéron et de Lucrèce. On ne trouve partout dans l'histoire des Césars, que présages, prédictions astrologiques, événemens merveilleux. Tibère avait, comme Louis XI,

[1] Caii Plin. *Hist. Nat.*, lib. XXX.

un astrologue près de lui. Plancine et Pison employaient contre Germanicus les invocations magiques. Galba prétendait à l'empire d'après une prédiction ; d'autres expiaient par la mort le malheur d'avoir été prédits. Vespasien faisait des miracles, et guérissait les aveugles aux portes du temple de Sérapis.

Comme il arrive toujours, et comme on l'a vu dans le moyen âge, cette fausse science de la magie s'appuyait sur des crimes véritables. L'art des empoisonnemens servait à réaliser les prédictions astronomiques. Aucun crime ne fut alors plus commun : il était, comme dit Tacite, un des instrumens du pouvoir impérial ; il infestait les foyers domestiques ; il semait des périls cachés, et d'odieux soupçons parmi les fêtes et l'élégance du luxe romain.

Ce qui restait du culte ancien était encore souillé par la corruption des mœurs publiques ; et la dévotion n'était pas moins impie dans ses vœux qu'absurde dans son objet. Ce n'est pas une rencontre frivole, que l'accord de plusieurs écrivains de cette époque, qui tous dénoncent également les prières impures que l'on faisait dans les temples, les offrandes que l'on adressait aux dieux, pour en obtenir des choses honteuses. On croyait les gagner par de l'or, ou les désarmer par quelques vaines pratiques. Ainsi le culte romain, détruit dans ce qu'il avait eu jadis de patriotique, ne gardait

plus que ce qu'il avait de corrupteur : religion immorale et mercenaire, impiété malfaisante, crédulité sans culte, qui s'attachait à mille impostures bizarres, étrangères à la patrie, confusion de toutes les religions et de tous les vices dans ce vaste chaos de Rome, dégradation des esprits par l'esclavage, par la bassesse et l'oisiveté : voilà ce qu'était devenu le polythéisme romain.

Que faisait cependant la philosophie pour le bonheur et l'exemple du monde ? quelle vertu salutaire exerçait-elle au milieu de tant de crimes et de maux ? L'un de ses plus éloquens interprètes, Sénèque, était ministre de Néron ; et bien que sa mort doive absoudre sa vie, bien qu'il ait été victime du tyran dont il fut l'apologiste, on ne peut voir en lui, malgré tout l'éclat de son talent, qu'un esprit faux et une âme faible, combinaison la plus favorable de toutes pour faire, sans remords, des choses honteuses. Lisez Tacite : Sénèque conseilla presque le meurtre d'Agrippine, et certainement il le justifia.

Ce n'est pas que ses ouvrages ne présentent, dans un dègré remarquable, ce genre d'élévation qui tient à l'imagination plus qu'à l'âme, et qui trompe souvent les hommes, en leur faisant prendre l'enthousiasme passager de leurs idées pour la force de leur caractère, et en les engageant, sur cette confiance, dans des épreuves auxquelles ils ne suffisent pas. Sénèque professe

une morale sévère, excessive même; mais il y manque une sorte de sérieux et de vérité; son style éblouit l'esprit, sans échauffer l'âme. La vertu n'est pour lui qu'un texte d'éloquence; il la veut extraordinaire plutôt que bienfaisante: il dispose les devoirs de la vie comme un poëte sans goût ordonne les événemens d'un drame, pour la surprise, et non pour la vraisemblance. Sa morale, quelque rigoureuse qu'il veuille la faire, ne commande point la vertu, parce qu'elle n'exprime pas la conviction.

Cette philosophie n'en respire pas moins un spiritualisme salutaire. Sénèque, comme tous les sages de l'antiquité, désire l'immortalité de l'âme, encore plus qu'il ne l'affirme; mais il a des idées si hautes de la dignité de l'homme, indépendamment de sa destinée future, il divinise si éloquemment l'âme vertueuse, qu'on est tenté de le placer parmi les sages dont l'enthousiasme moral préparait le monde aux sublimes leçons de l'Évangile.

Quant à l'opinion de Sénèque sur le polythéisme, on jugera si sa raison pouvait croire des fables dont il augmentait lui-même le scandale et l'absurdité en concourant à l'apothéose de Claude. Ce sont là de ces traits qui montrent toutes les dispositions morales d'un peuple. Sénèque composa le discours de Néron pour l'inauguration de Claude au rang des dieux, suivant l'usage; et, tandis que le peuple romain éclatait de rire en entendant

célébrer la prudence surnaturelle de l'imbécile mari de Messaline, ce même Senèque, parodiant sa propre éloquence, opposait, dans une satire assez piquante, à la prétendue apothéose de l'empereur, une transfiguration plus vraisemblable, sa métamorphose burlesque en citrouille; et le ridicule qu'il jetait sur ce dieu de création nouvelle, n'était qu'une partie des sarcasmes dont il accablait tous les dieux de l'empire. Jeu d'esprit plus digne d'un rhéteur que d'un sage, et qui caractérise parfaitement ces époques de servilité, où le talent se joue des paroles, et croit s'excuser en se moquant de lui-même.

Un des traits distinctifs de la philosophie de Sénèque, c'est l'approbation du suicide, c'est l'enthousiasme aveugle pour ce malheureux courage, ou plutôt pour cette maladie de l'âme qui s'accroît dans la corruption et l'inquiétude des vieilles sociétés. Sénèque regarde la mort volontaire comme un acte de vertu; et jamais sa vive imagination ne trouva de paroles plus passionnées que pour peindre et admirer le trépas de Caton.

On peut voir combien la tyrannie Romaine avait hâté, sous ce rapport, une triste philosophie qu'elle rendait nécessaire. Le héros de la sagesse Platonicienne avait été Socrate, attendant et recevant la mort pour obéir aux lois; chez les Romains esclaves, la vertu proclama pour son plus grand modèle Brutus, qui se poi-

gnardait en la blasphêmant. Plus tard, quand la tyrannie, favorisée par la grandeur de l'empire, et par l'éloignement où la barbarie des peuples qui n'étaient pas Romains, eut étendu, comme un vaste filet autour de ses victimes, ce droit de se donner la mort devint le seul lieu d'asile qui fût ouvert dans le monde. Le Romain opprimé, réduit de tant de priviléges glorieux à l'unique possession de lui-même, triomphait d'exercer, par le choix de sa mort, une liberté dernière; et cet orgueil, toujours mêlé dans la vertu des anciens, trouvait une sorte de gloire à s'affranchir à la fois de l'esclavage et de la vie. La philosophie vint encore étendre ces maximes du désespoir: elle approuva l'homicide sur soi-même pour se dérober au fardeau de l'existence, toutes les fois que les infirmités, la douleur ou l'ennui la rendaient importune.

Dans le mépris de Sénèque pour les fables du polythéisme, et dans la rigueur stoïque de ses principes, on reconnaît l'influence du sentiment religieux *. L'idée consolante d'un Dieu

* Il est à remarquer, au reste, que Sénèque exprime, sur les peines d'une autre vie, la même incrédulité méprisante que Cicéron dans sa Défense de Cluentius. « Songez » bien, dit Sénèque, dans la Consolation à Marcia, » que les morts n'éprouvent aucune douleur, et que ces » terreurs des enfers sont une fable.... La mort est le dé- » noûment et la fin de toutes les douleurs : nos maux ne

préside à sa philosophie ; et l'homme ne paraît pas abandonné sur la terre. La profession ouverte de l'athéisme ne se trouve, à cette époque de la littérature romaine, que dans les écrits du célèbre historien de la nature. Pline, après avoir expliqué toutes les croyances populaires par les dispositions de crainte et de curiosité naturelles à l'esprit humain, se rit des efforts que la philosophie voudrait faire pour concevoir les attributs et les bornes de la Divinité. Cette tristesse amère et réfléchie, qui semble appartenir plus particulièrement à certains âges de la société, et qui est le premier fruit de l'athéisme, n'a jamais inspiré peut-être une pensée plus désolante que les derniers mots de Pline, au moment où il admet pourtant la supposition de l'existence d'un Dieu. Dans une sorte de dépit contre cet aveu, il se plaît à rappeler toutes les choses que ce Dieu, quel qu'il soit, ne saurait faire : « il ne pourrait, dit-il, se

» vont pas au delà; elle nous remet dans le calme où nous » reposions avant de naître. » La même opinion se trouve dans les tragédies attribuées à Sénèque; et Rome entière, la Rome de Claude et de Néron, entendait retentir au théâtre cet axiome d'une philosophie désolante : « Post mortem nihil, ipsaque mors nihil. » On demandera peut-être comment concilier cette doctrine avec tant de passages de Sénèque, où l'âme vertueuse est représentée comme une portion de Dieu, comme un Dieu ; par une contradiction, comme il arrive si souvent.

» donner la mort, faculté qui, dans les maux de la vie, » est le plus grand bienfait qu'ait reçu l'homme. » On peut long-temps réfléchir avant de trouver dans la corruption de l'état social, et dans le désespoir de la philosophie, un plus triste argument contre la Divinité, que cette impuissance du suicide regardée comme une imperfection, et cette jalousie du néant attribuée même aux dieux.

Mais, à côté de ce dur athéisme de Pline, Tacite croyait à l'astrologie; et il rapporte sérieusement les miracles de Vespasien. Tels étaient les Romains les plus éclairés. Le peuple, la foule corrompue par les crimes de ses maîtres et par ses propres bassesses, avait, à la fois, tous les vices de la superstition et tous ceux de l'impiété, s'excitait au crime dans les temples, et se moquait de ses dieux au théâtre *. Diane était fouettée sur la scène; on y lisait le testament de défunt Jupiter; on y tournait en dérision trois Hercules faméliques. Ce n'était pas assez d'adorer Auguste après sa mort; Caligula se fit dieu de son vivant; et, par une juste offrande, on lui immola des victimes humaines **. Un Romain qui, pendant une maladie de Caligula; s'était dévoué pour la santé du prince, fut pris au mot, avec un sérieux barbare : on le promena dans les rues de Rome,

* Tertulliani *Apologeticus*.
** Suet. *in Caio*.

et on termina le sacrifice, en le précipitant du roc Tarpéien.

Dans le reste du monde soumis à la puissance romaine, l'instinct religieux n'était pas moins profané : les tyrans de Rome avaient partout des temples. Cependant il faut avouer que la civilisation romaine avait en diverses contrées rendu le culte public moins barbare. Ainsi, dans les Gaules et la Germanie, les sacrifices humains avaient cessé; et César, qui se vantait d'avoir fait périr deux millions d'hommes sur le champ de bataille, avait du moins interdit aux druides de verser le sang humain. Rome garda la même politique au dehors; Tibère lui-même abolit en Afrique les restes d'un culte * où l'on immolait des hommes, et fit mettre en croix les sacrificateurs. S'il faut en croire un énergique accusateur du polythéisme, Rome conserva jusqu'au second siècle de notre ère l'usage d'immoler chaque année un homme à Jupiter Latialis *. Cependant un sénatus-consulte de l'an 657 de Rome avait défendu tout sacrifice de victimes humaines; et, sous les empereurs, le polythéisme, en devenant plus vil, ne devint pas plus cruel.

Tibère acheva de faire disparaître des Gaules les Druides qui, malgré les défenses de Rome, sacrifiaient encore des hommes à leur dieu Teutatès,

* Tertulliani *Apologeticus*, cap. 6.

** Tert. *Apologet.*, cap. 7.

et qui avaient peut-être, aux yeux des Romains, le tort plus grave d'entretenir par leur fanatisme l'humeur belliqueuse des habitans. Le gouvernement de Rome proscrivit ou humanisa tous ces cultes ; et, sous le règne de Vespasien, Pline le naturaliste donnait cet éloge à ses concitoyens :

« On ne peut assez apprécier quelle reconnaissance on doit aux Romains, pour avoir fait disparaître ces cultes monstrueux où, tuer un homme était une œuvre sainte, et le manger une chose salutaire *. »

Les armes et la justice de Rome, les habitudes plus molles du Midi, quelque usage du luxe et même des lettres, introduit dans les Gaules, dans quelques portions de la Germanie et de la Grande-Bretagne, adoucissaient la religion féroce des habitans. De toutes parts s'élevaient parmi ces peuplades sauvages, des portiques, des thermes et des temples romains **. On les poliçait à la fois par les arts et par les vices d'un ingénieux polythéisme ; Rome, alors même qu'elle était l'esclave avilie des tyrans, était la législatrice des barbares. On ne sentait pas dans les provinces le

* Nec satis æstimari potest quantùm Romanis debeatur qui sustulêre monstra in quibus hominem occidi relligiosissimum erat, mandi vero etiam saluberrimum.

(C. Plinii secundi *Nat. hist.*, lib. XXX.)

** Tac., *in Agric.*

contre-coup de ces fureurs qui décimaient le sénat, de ces folies qui s'étalaient dans le cirque et dans l'amphithéâtre. Sous Néron et sous Claude, le génie romain continuait au loin à civiliser l'univers : les rites sanguinaires des druides et des bardes étaient refoulés dans le fond des forêts ; les cultes pompeux de l'Italie s'étendaient avec les limites des provinces romaines ; les statues élégantes des dieux de la Grèce remplaçaient les pierres massives, et les grossiers fétiches adorés dans le Nord.

Lyon était une ville toute romaine ; elle avait les mœurs et le savoir des plus belles cités de l'Italie ; des libraires établis dans ses murs y vendaient * les ouvrages des beaux-esprits de Rome. Les provinces septentrionales de la Gaule étaient moins polies ; mais elles subissaient chaque jour davantage les lois, les mœurs et la langue des Romains ; un temple même d'Auguste, élevé sur les bruyères incultes de l'Armorique, était une espèce de progrès dans la civilisation de ces peuples, qui n'avaient adoré long-temps que des pierres teintes de sang.

Les contrées seules de la Germanie qui résistaient aux armes romaines, conservaient avec leur indépendance et leur vie à demi sauvage, l'âpreté de leurs cultes sanguinaires. Elles ne connaissaient

* Plinii junioris *Epistolæ*.

pas de libation plus agréable aux dieux que le sang des captifs romains; et le vengeur de la Germanie, Arminius, avait fait immoler sur les autels les tribuns, et les premiers centurions de Varus. En avançant vers le nord, dans ces vastes régions qui sont bornées par l'Océan, et que Tacite a comprises sous le nom de Germanie, on trouvait partout des rites cruels : seulement les dieux de la Grèce, et quelques divinités d'Égypte y étaient mêlés comme le souvenir d'une ancienne migration.

Les Quades * immolaient des hommes à Mercure. Les Suèves ouvraient leurs assemblées publiques par le sacrifice d'une victime humaine. Là, Isis recevait un culte; ici, la Terre était adorée sous les noms qu'elle conserve encore dans les langues actuelles du Nord. Le pouvoir des prêtres était grand chez ces nations incultes et libres ; seuls ils pouvaient frapper et punir des hommes si fiers. Des prophétesses s'élevaient aussi parmi les vierges consacrées; on les adorait à la fois comme femmes et comme déesses ; et les noms d'Angaria, de Velleda, consacrés par la superstition des Germains, avaient plus d'une fois effrayé la fortune de Rome. Ainsi le polythéisme des peuples esclaves s'adoucissait ; celui des peuples libres restait féroce, et s'animait par d'horribles sa-

* Tacit. in *Germaniâ*. Strabon.

crifices dans les noires forêts, son dernier asile.

Nulle part le polythéisme n'était aussi florissant que dans la Grèce, si l'on compte les statues, les temples, les monumens consacrés à la religion Dans l'abaissement de la conquête, dans l'inaction qui la suivait, le culte des dieux semblait même deveuu le plus grand intérêt politique des Grecs. Les vieilles haines des cités rivales étaient ensevelies sous un commun esclavage; mais on disputait encore pour la possession d'un temple, ou d'un terrain consacré. Sous Tibère *, Lacédémone plaidait contre Messène dans le sénat romain, pour la propriété du temple de Diane Limnatide. On produisait de part et d'autre des autorités historiques et poétiques, des édits de Philippe et d'Antigone, de Mummius, de Jules César, et du dernier consul d'Achaïe.

Messène gagna sa cause ; ce fut la seule compensation de tous les maux dont l'avait affligée jadis sa terrible ennemie ; et peut-être Messène dut-elle ce succès à quelque désir d'humilier l'ombre de Lacédémone.

D'autres villes de la Grèce ionienne faisaient de grands efforts pour conserver à leurs temples le droit d'asile, et le défendaient avec obstination, quelquefois par des émeutes populaires. Le sénat romain, sous Tibère, il est vrai, passa beaucoup

* Tacit., *in Annal.*, lib. V.

de temps à vérifier les titres, et à écouter les traditions fabuleuses sur lesquelles on appuyait ce droit d'asile. Il supprima, ou réduisit quelques-uns de ces priviléges, mais avec réserve, et en ménageant la superstition des peuples, qui n'avaient plus guère d'autres droits sous la puissance romaine.

Il semble que la Grèce ne pouvait pas plus se séparer de l'idolâtrie que des arts. Partout sillonnée de monumens et de fictions, elle était comme le Panthéon de l'univers païen; on n'y pouvait faire un pas, sans rencontrer quelques chefs-d'œuvre des arts consacrant une tradition religieuse. Mais l'incrédulité s'était depuis long-temps glissée parmi les desservans du temple; elle s'était encore accrue par les malheurs de la Grèce. Ce peuple de rhéteurs et de philosophes que produisait la Grèce oisive et subjuguée, était plus hardi que ne l'avait été Socrate.

Sous la conquête romaine, qui remplaçait l'empire macédonien, il ne restait aux villes grecques qu'un régime municipal, au lieu de leurs anciennes institutions. Les Romains s'inquiétaient peu d'une liberté philosophique qui n'ôtait rien à l'obéissance. Il n'y avait plus de tribunes dans la Grèce; mais les sophistes pouvaient plus librement que jamais, dans leurs écoles, railler le culte des dieux. Les noms de toutes les sectes se conservaient; mais celle d'Épicure et celle des cyniques étaient les

plus puissantes et les plus populaires : elles se moquaient à la fois de l'ancienne religion et de l'ancienne philosophie ; elles appelaient la licence des mœurs au secours de l'irréligion. Lucien fut le Voltaire de cette école : il finit les disputes par la moquerie de toutes les opinions.

Mais avant que le polythéisme grec fût arrivé à ce point de n'être plus qu'un objet de ridicule pour les Grecs eux-mêmes, il s'était successivement affaibli dans les esprits par mille causes diverses. Dès le temps de Cicéron, c'était une vérité convenue que les gens qui étudiaient la philosophie ne croyaient pas à l'existence des dieux *. Ainsi cette incrédulité, qui n'avait d'abord été qu'un paradoxe des épicuriens, était devenue l'opinion de toutes les sectes divisées de principes et de systèmes, mais uniformes dans leur mépris pour le culte populaire.

Athènes subjuguée n'était plus qu'une ville d'études et de plaisirs, où l'on raisonnait incessamment sur toutes les questions philosophiques. Avec ses lois, elle avait perdu son ancienne intolérance : on n'entendait plus parler des jugemens de l'Aréopage, ni des sentences des Eumolpides.

Elle n'en semblait pas moins la métropole de

---

* Eos qui philosophiæ dant operam non arbitrari Deos esse.

(Cicéron, *de Inventione*, lib. I, ch. XXIX.)

l'idolâtrie par la perfection de tant de chefs-d'œuvre consacrés dans son sein au culte des dieux. Le polythéisme y paraissait plus épuré que dans le reste du monde; il n'y contrariait pas autant la morale et la conscience. Pour repousser l'établissement des jeux de gladiateurs dans Athènes, le philosophe Démonax n'eut besoin que d'invoquer cet autel de la Clémence, placé sous les yeux des concitoyens, et célèbre dans leur histoire. L'apôtre même du christianisme trouva dans Athènes un asile pour son culte, auprès de ces autels élevés aux dieux inconnus. Cependant, depuis le commerce plus fréquent de la Grèce avec l'Egypte, et depuis la conquête macédonienne, les invasions du culte étranger s'étaient multipliées dans Athènes. Le théâtre, autrefois, dans sa cynique liberté, surveillait la religion comme tout le reste; et Aristophane avait fait justice de quelque dieu grossier, venu de Thrace, ou de Phrygie; mais, sous le pouvoir de la Macédoine, sous la protection des rois d'Égypte, et plus tard sous le joug de Rome, cette liberté du théâtre avait disparu. Un temple de Sérapis* avait été élevé dans Athènes par complaisance pour les Ptolémées.

D'autres monstres d'Égypte, et enfin les empereurs de Rome, eurent aussi leurs monumens

* Pausanias.

dans la cité de Minerve; mais l'Athénien regardait avec mépris ces apothéoses barbares ou serviles, en les comparant aux chefs-d'œuvre de la vieille idolâtrie consacrée par Phidias; et le philosophe éclectique, qui mêlait à la fois la sublime morale, l'enthousiasme allégorique de l'Académie, et le doute méthodique de l'école d'Aristote, ne voyait dans le polythéisme que des fictions et des symboles.

Cette influence de l'esprit philosophique décréditait dans toute la Grèce les oracles autrefois si célèbres, et dotés de si riches présens. La chute des diverses républiques de la Grèce avait également fait tomber beaucoup de fêtes religieuses qui, jadis, entretenaient la superstition par le patriotisme. Les savans du pays étudiaient encore ces souvenirs dans les anciens auteurs; ils en parlaient dans leurs histoires; les sophistes y faisaient allusion dans leurs discours; mais tout cela n'était plus vivant dans les mœurs publiques. Les mystères d'Éleusis conservaient seuls encore leur auguste solennité; mais, suivant toute apparence, les leçons qu'on y donnait aux initiés étaient plus contraires que favorables au maintien du polythéisme. Ces cérémonies étaient saintes, puisque, dans son voyage en Grèce, Néron parricide n'osa point en approcher.

Une foule d'autres superstitions touchantes ou gracieuses étaient conservées dans les divers cantons

de la Grèce. Plutarque, qui, si l'on peut parler ainsi, fut le dernier des philosophes croyans, comme Lucien fut le plus ingénieux des philosophes incrédules, Plutarque, ramené par son admiration pour les grands hommes de la Grèce vers le culte et les mœurs antiques, nous raconte qu'ayant eu quelques démêlés avec les parens de sa femme, pour en prévenir les suites, il alla sur le mont Hélicon faire un sacrifice à l'Amour. Dans sa vieillesse, il était encore prêtre d'Apollon, et il menait les danses autour de l'autel du dieu. Cela ne l'empêchait pas de raisonner sur le culte d'Isis et d'Osiris avec la liberté d'un esprit sceptique. Il peignait également sous de vives couleurs les misères et l'abrutissement de la superstition; mais cette même candeur qu'il a portée dans ses écrits, le laissait païen de bonne foi, et lui faisait adorer paisiblement les anciens dieux de la patrie.

La Grèce, à cette époque, ne doit pas être cherchée seulement dans elle-même. Ses anciennes conquêtes ses arts, son génie, avaient colonisé une partie de l'Orient. Sa langue était dès long-temps répandue dans l'Asie mineure et l'Egypte; des écrivains ingénieux, de brillans sophistes commentaient la philosophie grecque dans Antioche et dans Alexandrie. Il semblait donc que, dans cet accroissement de son empire, le polythéisme grec devait subir mille variations

de climats et de mœurs. L'esprit enthousiaste et superstitieux des Orientaux se fût mal accommodé du scepticisme de l'académie ; et si Lucien naquit à Samosate, en Syrie, ce fut dans Athènes qu'il apprit à railler si librement les dieux.

L'Asie mineure offrait partout le mélange des dieux élégans de la Grèce avec les superstitions du pays. Elle était remplie de prêtres errans qui portaient avec eux leurs impures divinités, et étaient astrologues et jongleurs. La licence des mœurs était à la fois excitée par le climat et la religion ; d'antiques traditions conservaient auprès d'Antioche les impurs mystères d'Adonis. Dans Éphèse, le culte de Diane et les merveilles de son temple faisaient vivre une foule d'ouvriers, qui vendaient aux habitans et aux étrangers de petites statues de la déesse en or et en argent. Nulle part la superstition n'était plus lucrative.

Mais le pays où elle semblait se renouveler avec une inépuisable fécondité, c'était l'Égypte. L'ancienne religion du pays, le polythéisme grec, le culte romain, les philosophies orientales, étaient réunis et confondus, comme ces couches de limon que le Nil débordé entasse au loin sur ses rivages. Dans le repos de la conquête romaine, les esprits n'avaient pas d'autre occupation que ces controverses. Alexandrie, ville de commerce, de science et de plaisirs, fréquentée par tous les navigateurs de l'Europe et de l'Asie,

avec ses monumens, sa vaste bibliothéque, ses écoles, semblait l'Athènes de l'Orient, plus riche, plus peuplée, plus féconde en vaines disputes que la véritable Athènes, mais n'ayant pas cette sagesse d'imagination et ce goût vrai dans les arts. Alexandrie était plutôt la Babel de l'érudition profane. Là se formait cette philosophie orientale, suspendue entre une métaphysique toute idéale et une théurgie délirante, remontant par quelques traditions antiques à la pureté du culte primordial, à l'unité de l'essence divine, s'égarant par un nouveau polythéisme dans ces régions peuplées de génies subalternes que la magie mettait en commerce avec les mortels.

Le reste de l'Égypte était encore assujetti à mille superstitions bizarres ou mal comprises, qui faisaient sourire de pitié le paganisme romain. D'antiques symboles * étaient devenus des dieux pour la foule ; de là ces reproches que les poëtes de Rome font aux Égyptiens d'adorer des ognons et des chats ; de là aussi ces guerres civiles qui souvent, dans l'Égypte, armaient une ville contre l'autre, pour venger l'injure prétendue de quelqu'une de ses innombrables divinités. Dans leur abattement sous le joug romain, les Egyptiens n'étaient capables de courage que par supersti-

* Creutser, traduction de M. Guigniaut.

tion. Un Romain qui, par hasard, avait tué un chat consacré, fit éclater une sédition que les violences, les rapines des gouverneurs n'auraient point excitée. Il y avait donc à la fois dans l'Égypte les deux extrêmes de la superstition humaine : le plus grossier fétichisme et la plus subtile mysticité ; et c'est par là que ce pays, se prêtant pour ainsi dire aux besoins de la crédulité humaine dans tous les degrés, fut, pendant plusieurs siècles, l'arsenal d'où sortirent toutes les erreurs et toutes les sectes religieuses.

Parmi les peuples indépendans de Rome, et dont les opinions se transmettaient par l'Égypte et la Syrie dans le monde romain, il faut compter la Perse, les Indes, et peut-être même cette contrée lointaine et mystérieuse, qui n'est désignée nulle part dans les annales romaines, la Chine. On sait que le nom de César, et même de curieux détails sur le gouvernement et la puissance de Rome, se trouvent à cette époque de notre ère dans les annales chinoises. Des communications plus anciennes encore, semblaient avoir rapproché les traditions de tous les peuples, et fait circuler dans tout l'Orient des dogmes religieux que l'on croirait échappés du christianisme. Ces idées philosophiques qu'avait exprimées Platon, ce λογος, ou cette raison éternelle qu'il avait célébrée, se retrouvent dans les écrits d'un philosophe chinois, qui voyagea dans la Syrie quelques siècles

avant notre ère. On y retrouve aussi ce dogme d'une triade divine*, que l'on entrevoit dans Pythagore, dans Platon, et qui se reproduisait, aux premiers siècles de notre ère, dans les ouvrages de philosophie attribués à Hermès, dans les hymnes, dans les poëmes répandus sous le nom d'Orphée, et jusque dans les prétendus oracles des dieux ; tant l'esprit humain était alors travaillé par la notion confuse d'un dogme tout à la fois antique et nouveau !

Les Indes reposaient sous le joug de leur ancien sacerdoce, et dans l'immobilité de leurs castes héréditaires. Les communications qu'elles avaient eues de temps immémorial avec l'Europe, et dont les traces, oubliées par l'histoire, se retrouvent si manifestes dans l'ancienne langue de la Grèce et du Latium, avaient été ranimées par la conquête d'Alexandre trois siècles avant notre ère. Traversée par les armes macédoniennes, l'Inde avait ouvert ses trésors à l'avidité de l'Occident ; c'était le Nouveau-Monde de cette époque : on y accourait de la Grèce; on en racontait mille choses merveilleuses; on y supposait des prodiges et d'inépuisables richesses. Une navigation s'était éta-

---

* La raison a produit un, un a produit deux, deux a produit trois, trois a produit toutes choses.

(*Mémoires sur la vie et les ouvrages de Laotseu*, par M. Abel Remusat.)

blie de l'Égypte jusqu'aux bords du Gange; des sages indiens étaient venus dans la Grèce *; et l'un d'eux, renouvelant le spectacle qu'avait eu l'armée d'Alexandre, s'était brûlé sur un bûcher dans la place publique d'Athènes.

L'Égypte, sous les Romains comme sous les Ptolémées, fut en commerce avec l'Inde. Du temps de Strabon, les marchands grecs et romains faisaient un continuel trafic dans l'Inde par le Nil et le golfe Arabique. Ces hommes sans instruction ne rapportaient de leurs voyages que des récits vagues et mensongers; mais l'ancienne réputation des sages de l'Inde, l'éloignement mystérieux de ces climats, et ce besoin de superstitions nouvelles alors répandu dans le monde romain, attiraient aussi sur les bords du Gange quelques voyageurs enthousiastes, plus curieux de sciences que de richesses.

Ce fut là qu'Apollonius alla rajeunir les traditions de l'école pythagoricienne. Cet homme, singulier, témoignage de l'esprit à la fois novateur et superstitieux de son temps; cet homme qui fut un moraliste sévère et un charlatan théurgique, visita les brachmanes, et se vantait d'avoir puisé dans leurs entretiens des leçons de sagesse et des secrets magiques. Il avait trouvé dans l'Inde les rois soumis au sacerdoce; et, de retour dans

* Strabon, liv. XV, ch. Ier.

l'Empire romain, il essaya de dominer les âmes par les illusions d'une espèce d'illuminisme, que soutenaient la pureté des mœurs et l'enthousiasme de la vertu.

Mais la mythologie indienne proprement dite restait ignorée des Grecs et des Romains. Si l'on peut apercevoir quelques traits de ressemblance entre les divinités de ces diverses nations, si l'*Apollon* des Grecs fut dessiné sur le *Crishna* de l'Inde, ces emprunts à demi effacés sont d'une date inconnue, et n'étaient pas soupçonnés par les Grecs contemporains d'Alexandre. D'une autre part l'Inde ne garda nulle empreinte de la conquête grecque. Les noms de fleuves et de villes imposés par les vainqueurs passèrent avec eux. L'ancien culte, les anciennes mœurs, subsistaient toujours dans l'immuable indolence des habitans. Il paraît cependant qu'au premier siècle de notre ère, ce mouvement d'inquiétude et de curiosité religieuse qui agitait le monde, passa jusqu'à l'inertie contemplative des Indes, et troubla le repos du brachmane. S'il faut en croire l'étude des monumens originaux, l'annonce d'un avénement miraculeux se répandait alors dans l'Inde comme dans la Judée. *

La Perse, nommée barbare par les Grecs, semblait avoir eu dès long-temps un culte plus rai-

* *Asiatical researches*, tom. Ier.

sonnable et plus épuré que le polythéisme d'Europe. Elle n'admettait point les idoles ; et Xercès dans l'invasion de la Grèce les fit partout détruire sur son passage ; mais le culte de Zoroastre, cette adoration de l'Être éternel, représenté par le symbole du feu, cette antique religion des mages, bien que respectée par Alexandre, s'affaiblit par le mélange des peuples et l'influence de la conquête. Les rois d'origine grecque eurent des temples dans la Perse : les idoles s'introduisirent avec les arts.

Les mages furent persécutés, et se divisèrent en sectes nombreuses ; ce qui avait été le culte de l'état, devint un rite solitaire et caché, qui se chargea de superstitions ; et la religion la plus simple enfanta cette imposture qui portait le nom de magie dans tout l'Orient, et qui se répandit parmi les Romains dégénérés.

Lorsque la domination des derniers successeurs d'Alexandre fut remplacée par celle des Parthes, les rois de cette nation eurent aussi des temples dans la Perse. L'empire de Cyrus disparut dans celui des Parthes, dont il prit le nom, et dont il adopta en partie les usages et les mœurs ; mais les livres de Zoroastre se conservaient ; l'ancienne religion était chère aux vaincus, et faisait des prosélytes au delà même des limites de la Perse.

Dans le premier siècle de notre ère, Strabon parle des temples nombreux qu'il avait vus dans

la Cappadoce, et où des Mages entretenaient un feu éternel, suivant leur antique loi.

L'Arménie * sujette ou protégée des Romains, avait également reçu le culte des Mages. De là sortait cette philosophie orientale, dont l'influence est si manifeste dans les sectes et dans les écrits des premiers siècles de notre ère : là remontait ce culte de Mithra dont les mystères étaient célèbres aux premiers temps du christianisme, et offraient quelque ressemblance avec les cérémonies de cette loi sainte : là se conservait cette tradition sur l'origine du bien et du mal, qui devait enfanter la secte des manichéens, long-temps puissante, et que saint Augustin traversa pour arriver au christianisme : là fermentait une métaphysique ardente, illuminée, qui contraste avec le matérialisme élégant du culte grec ou romain, et les religions sensuelles de presque toute l'Asie.

La haine des Parthes contre Rome fut une barrière aux progrès du culte romain. On ne connût jamais dans la Perse la divinité des Césars ; et un roi des Parthes vengea le genre humain, en reprochant à Tibère, dans une lettre publique, les crimes et les infamies que Rome consacrait par des autels **.

Il nous reste à parler du peuple qui devait

* Strabon, lib. 15.

** Suetonius, *in Tiberio*.

changer tous les autres, en étant lui-même immuable, et qui, déjà répandu sur presque tous les points du monde, doit surtout être considéré dans sa patrie, qu'il occupait encore, et dans son temple que, seul de tous les peuples, il fermait à l'idolâtrie. Les malheurs de la guerre, les captivités, le commerce, avaient commencé la dispersion des Juifs, et jeté les feuillets de leurs livres sacrés dans l'univers. Depuis le temps de Cyrus, ils étaient répandus dans la Perse, dans la Syrie, et jusqu'à la Chine. Depuis Alexandre, et sous ses successeurs, ils se trouvaient en grand nombre dans les provinces de l'Asie mineure, et dans l'Égypte; depuis Pompée, qui les subjugua, ils pénétrèrent dans l'Italie, et dans toutes les parties de l'empire; mais, en Égypte, et en Grèce ils formaient, sous le nom de Juifs hellénistiques, une classe d'hommes qui ne manquait ni de savoir ni de richesses. Il semble, au contraire, que ceux qui vinrent à Rome étaient confondus avec les plus vils Égyptiens, et ces adorateurs de la déesse Isis, souvent réprimés par le sénat romain. On se moquait de leurs jeûnes rigoureux, de leur circoncision et de leur sabbat: Horace y fait allusion; Auguste en plaisante dans une lettre.

Au commencement du règne de Tibère, ils étaient si nombreux à Rome, et comptés pour si peu de chose par la tyrannie, que ce prince en fit déporter quatre mille sous le climat insalubre de

la Sardaigne. La persécution fut alors assez rigoureuse pour que des philosophes païens, qui avaient adopté la diète pythagoricienne, craignissent d'être confondus avec ces sectateurs de cultes étrangers, que l'on reconnaissait surtout à l'abstinence de certaines viandes.

Cependant plusieurs décrets du sénat attestent que, dans les provinces éloignées de l'empire, la liberté du culte juif était assurée; et même à Rome, les Juifs ne tardèrent pas à reparaître, perdus dans le chaos de cette ville immense. Quelques-uns d'entre eux célébraient la fête d'Hérode; et tous observaient rigoureusement le sabbat. Le peuple et les poëtes s'en moquaient. Pauvres et méprisés, ayant toujours avec eux leurs corbeilles de voyage *, ils occupaient hors de Rome un lieu jadis consacré, et pour lequel ils payaient une taxe au trésor public. Comme tous les persécutés, ils avaient quelque chose de mystérieux : le peuple les maltraitait et les craignait tour à tour; ils étaient devins **, mendians, astrologues, et vendaient à bas prix des philtres et des prédictions, au gré de ceux qui les consultaient *.

---

* Nunc sacri fontis nemus, et delubra locantur
Judæis, quorum Cophinus fœnumque supellex.

** . . . . Ære minuto,
Qualiacumque voles Judæi somnia vendunt.

Juv., *Sat. VI*

Enfin quelques Juifs d'une grande naissance étaient admis à la cour des empereurs. Mais, comme il arrive toujours, leur zèle pour le culte et les mœurs de la patrie s'affaiblit à proportion de la richesse et du crédit qui les mêlait avec les vainqueurs.

Dans la Judée devenue province romaine, et dans les autres provinces de Syrie et d'Égypte habitées par les Juifs, le caractère national se conservait mieux, et se montrait avec plus d'avantage.

Partout, dans le monde, les Juifs portaient les cérémonies et les pratiques de leur loi; mais, en Judée, près du temple, ils retrouvaient l'orgueil de leur patrie, et les promesses immortelles de leur Dieu. Le souvenir des grands combats des Machabées contre les rois grecs d'Assyrie n'était pas encore éteint; même, depuis la conquête romaine, ils avaient eu des rois de leur nation. Leurs priviléges étaient ménagés; ils avaient leurs sanhédrins, leurs tribunaux; et Rome ne leur interdisait que le droit de guerre civile entre eux. Les anciennes querelles de Jérusalem et de Samarie qui, sous les fils d'Hérode, étaient devenues plus d'une fois sanglantes, se réduisaient maintenant à des controverses. Dans l'oisiveté de la paix, les sectes florissaient animées par le commerce des Orientaux et des Grecs, dont elles empruntaient diverses doctrines, mais en les rapportant

à la loi mosaïque, si fortement empreinte sur toute la vie du peuple juif.

Ainsi, tandis que les philosophies grecques existaient, pour ainsi dire, hors du polythéisme, et devenaient des espèces de religions morales opposées à la religion purement mythologique de l'état, les sectes juives, au contraire, tiraient leur source de l'ancien culte du pays, et y rentraient de toutes parts. Pharisiens, Saducéens, Esséniens, tous croyaient à la loi mosaïque, qu'ils commentaient en sens divers : sans doute les Thérapeutes, cette colonie d'Esséniens solitaires et enthousiastes, avaient quelque chose de l'austérité des premiers disciples de Pythagore ; sans doute les Saducéens, qui bornaient l'existence de l'âme à la durée de la vie, et mettaient le bonheur dans les plaisirs des sens, avaient de grands rapports avec la secte d'Épicure, la plus facile de toutes à imiter. Peut-être même, les Pharisiens superbes, inflexibles, minutieux observateurs de la règle, sembleraient-ils, au premier coup d'œil, avoir quelques traits de la secte stoïque ; mais ces analogies ne sont rien devant le caractère profondément mosaïque imprimé sur ces trois sectes. C'était aux livres hébreux que les Saducéens empruntaient de bonne foi leurs dogmes ; c'était dans ces vives peintures d'abondance et de bonheur terrestre, où se complaît l'imagination orientale, c'était dans ces allégories matérielles dont se voilent les vérités mo-

rales de la Bible, qu'ils puisaient leurs doctrines. Ils n'étaient que de serviles interprètes, de grossiers traducteurs de l'Ancien Testament. Ils offraient, pour ainsi dire, leur mollesse et leurs plaisirs, comme un gage de leur foi. Ils ne divinisaient pas la volupté, comme avait fait l'imagination des Grecs; mais ils la croyaient un hommage à leur Dieu, un signe qu'ils étaient le peuple de son choix.

Les Pharisiens, au contraire, exagéraient la rigueur et les minutieuses observances de la loi mosaïque. Leur apparente piété couvrait leur hauteur et leur avarice; et, comme ils exerçaient presque toutes les fonctions du sacerdoce, ils avaient à la fois l'orgueil de prêtre, et celui de sectaire. Leur culte était, tout matériel, imposant des pratiques extérieures plutôt que des vertus, prescrivant des jeûnes rigoureux, mais ne retranchant aucune passion. Leur foi était cependant spiritualiste. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme, aux peines et aux récompenses d'une autre vie. Plusieurs d'entr'eux étaient versés dans les lettres grecques, sans rien perdre de leur intolérance religieuse.

Après les autres nations, ce qu'ils méprisaient le plus, c'était la leur. Ils s'en distinguaient par un faste de piété. Ils portaient sur eux des *thephilim* ou espèces d'écriteaux, sur lesquels étaient inscrits des passages de la loi mosaïque. Cepen-

dant leur adroite ambition se ménageait avec les Romains; et ils gouvernèrent presque toujours sous leurs ordres.

Les Esséniens étaient remarqués par les Romains pour leur vie contemplative et solitaire; Pline les appelle *une nation éternelle, où il ne naît personne*. C'était de toutes les sectes et de toutes les opinions, celle qui s'avançait le plus vers cette réforme, dont le monde avait besoin. Elle se détachait du judaïsme qui avait mis autrefois les bénédictions temporelles dans le nombre des enfants. Elle substituait le célibat religieux à la vie patriarcale. La règle des Esséniens cependant n'était pas uniforme à cet égard; quelques-uns tenaient encore à la vie active, se mariaient, s'occupaient de labourage, et habitaient les plaines les plus fertiles de la Palestine et de la Syrie.

Mais une secte épurée, sortie de leur sein, et qui prenait le nom de Thérapeutes, s'imposait la sévère continence si difficile dans les climats brûlants de l'Asie. Elle était répandue en divers lieux, et portait avec elle, indépendamment de l'esprit juif, ce patriotisme monacal entretenu par la constance des mêmes privations et des mêmes sacrifices.

En Égypte, près du lac Mœris, il existait une colonie semblable, décrite par Philon *. On croi-

---

* Philo, de vitâ contemplativâ.

rait lire l'histoire d'un monastère chrétien.

La vie de ces Thérapeutes ressemblait à celle des Trapistes, à quelques austérités près. La prière et les pieux cantiques, avant le point du jour, le travail des champs, le repas frugal et tardif avec de l'eau pure, de la farine de froment et des feuilles d'hysope, les longues prières du soir, voilà quelle était la vie de ces solitaires. Dans leurs retraites, les imaginations ardentes s'enflammaient à la lecture des livres hébraïques, et se nourrissaient de rêveries et d'enthousiasme. Des réunions de femmes étaient soumises à la même règle; elles se rassemblaient dans le même temple que les hommes; une muraille les en séparait, sans monter jusqu'au faîte du temple; et, du haut d'une chaire élevée, la voix de l'orateur se faisait entendre aux deux côtés de l'assemblée.

Souvent ils se réunissaient pour des repas semblables aux *Agapes* des premiers chrétiens, et réglés également par la frugalité la plus austère. Mais dans leurs chants, dans leurs prières, dans leurs usages, tout était encore israélite. Séparés dans leurs fêtes en deux chœurs, comme pour célébrer la mémoire du passage de la mer Rouge, les hommes répétaient le cantique de Moïse, et les femmes celui de Marie. On eût dit une de ces tribus captives, transplantées sur les bords de

l'Euphrate, et conservant les mœurs et les chants populaires de la patrie.

Cependant ils donnaient l'exemple de ce dégoût de la vie commune, de cette fuite au désert qui marqua les commencemens du christianisme, et qui s'accordait si naturellement avec l'état du monde opprimé. Les Thérapeutes étaient juifs; mais ils participaient à cette grande réformation qui se préparait par les vices et les malheurs de l'ancienne société; du reste, toutes les sectes et toutes les colonies du peuple juif étaient rapprochées par une attente commune.

Quelques Juifs seulement ne voyaient dans la promesse d'un Sauveur, qu'une espérance pour le salut des âmes et pour la réforme du monde. Les Samaritains, depuis si long-temps schismatiques, avaient à cet égard des idées plus élevées et plus pures que les Juifs de Jérusalem; mais leur foi d'ailleurs était altérée par le mélange des croyances orientales.

Ces dogmes simples de Zoroastre transmis de proche en proche, défigurés par l'ignorance de leurs derniers sectateurs, étaient devenus une nouvelle idolâtrie. Les génies remplaçaient les dieux; c'était une autre erreur plus abstraite, plus contemplative, plus rêveuse que celle du paganisme romain, mais également faite pour troubler l'âme par la superstition et la crainte. Ces génies de l'Orient, ces intelligences émanées du Très-Haut,

ces puissances intermédiaires ou rebelles, n'avaient point de temples, ni de statues; mais le dévot oriental se croyait sans cesse en leur pouvoir, les redoutait partout, les sentait, les souffrait en lui-même : delà ces possessions si communes dans l'histoire de cette époque. Ce n'était plus cette fureur divine, attribuée par les païens aux interprètes de leurs dieux. Ils vénéraient la Pythie. On exorcisait un possédé de Nazareth ou de Samarie. Ce n'était pas non plus ces furies vengeresses qui, dans le polythéisme grec, s'attachaient à la suite des grands coupables. Les malfaisans génies dont parle la Mishna, rôdaient autour de l'innocence; le monde était plein de leurs embûches; ils tourmentaient les corps et les âmes. Cette superstition rendait fou.

Ainsi, dans la pureté même du déisme judaïque, germait à cette époque une croyance qui, mal comprise, ramenait le polythéisme; mais les Juifs, au milieu de cette corruption de leurs lois primitives, restaient un peuple séparé de tous les autres. La conquête passait sur eux sans les atteindre. Ils ajoutaient à leur culte des superstitions de leur choix; mais ils repoussaient avec horreur les cérémonies du culte romain.

Leur patriotisme et leur religion étaient tellement confondus, que les premiers Juifs qui se firent chrétiens cessèrent d'être Juifs, et que le

reste de la nation n'en fut que plus acharné dans sa haine contre l'univers dissident.

Aussi, ce peuple qui, pendant quatre-vingts ans, avait tranquillement porté le joug de Rome, trouva-t-il tout à coup un courage extraordinaire pour le briser. Il avait laissé prendre son territoire et ses villes. Il avait souffert les pillages et les tyrannies des gouverneurs romains; mais quand l'insensé Caligula voulut placer sa statue dans le temple de Jérusalem, le peuple, quoique sans armes, et déshabitué de la guerre, se souleva tout entier, et fit comme une sédition de prières, de gémissemens et de désespoir. Le gouverneur romain n'osa point aller plus avant, et différa l'entreprise qui fut pour jamais écartée par la mort de Caligula. Mais l'injure était faite, et depuis lors il fermenta chez les Juifs une nouvelle ardeur de délivrance.

Par-dessus toutes les sectes divisées de doctrines, il se forma le parti des *zélés*, c'est-à-dire de ceux qui voulaient chasser les Romains, ou périr sous les ruines du temple. De là, ces guerres épouvantables qui firent peur aux Romains eux-mêmes, et leur donnèrent à combattre, ce qu'ils n'avaient pas encore rencontré dans le monde, le fanatisme religieux. Ces Juifs si méprisés à Rome, et sur tous les points de l'empire colporteurs, marchands, astrologues, nourris d'usures, et d'affronts, firent sur leur terre natale une résistance

héroïque. Le siége de Jérusalem surpassa en horreur celui même de Carthage ; et, dans l'un et l'autre, un vainqueur naturellement généreux, fut l'instrument de la plus barbare destruction.

Chose remarquable ! la ruine de Jérusalem semblait la victoire du polythéisme, sur le culte d'un seul Dieu. Un nombre prodigieux d'habitans périt. Le temple fut consumé par les flammes. Titus, de retour à Rome, fit porter devant lui, dans son triomphe, les vases sacrés, le voile du sanctuaire et le livre de la loi. Il n'y eut plus de peuple juif ; et ses cendres furent, pour ainsi dire, jetées au vent dans tout l'univers. Cependant, ces amas de ruines n'étouffèrent pas la nouvelle croyance qui sortait de la Judée ; au contraire, elle vit dans cette extermination une preuve de sa vérité ; et Rome, après avoir détruit une nation cantonnée dans un coin de l'Asie, eut une religion cosmopolite à combattre.

Infatué de mille rêveries bizarres, le monde romain, par ses vices et par ses lumières, par l'affaiblissement de tous les cultes et l'invasion des idées orientales, par la communication plus facile des peuples, et le contraste ou la confusion de leurs croyances, s'agitait de toutes parts, et mûrissait pour un grand changement. Les hommes n'y suffisaient pas. Ils commentaient d'anciennes fables, au lieu d'y croire. Ils vieillissaient le paganisme pour le rajeunir : mais ils ne faisaient qu'ajouter au chaos

des opinions, sans trouver une croyance qui pût ranimer l'esprit de l'homme, et lier les nations entr'elles.

Le christianisme seul eut cette puissance; il profita de l'ordre et de la paix établis dans l'empire pour se répandre avec une incroyable rapidité. Il marcha, pour ainsi dire, à grandes journées sur ces vastes chemins que la politique romaine avait ouverts d'un bout de l'empire à l'autre, pour le passage des légions. Il s'empara de toutes les dispositions que la haine du joug romain laissait dans le cœur des peuples asservis. Il releva par l'enthousiasme des âmes abattues par l'oppression. Parlant au nom de l'humanité, de la justice, de l'égalité primitive entre les hommes, il devait avoir bientôt pour lui tout ce qui était esclave, ou sujet, c'est-à-dire l'univers.

Cependant, que d'obstacles s'opposaient encore à la promulgation d'un culte nouveau! Sur chaque point de l'empire, quelques rites anciens, quelques superstitions locales conservaient tout leur pouvoir. Des peuples entiers étaient plongés dans la plus grossière ignorance, et trop stupides pour se défier d'aucune fable. Les autres s'accommodaient d'un culte sans devoirs, et d'une vie toute de passions et de jouissances. Le vieux polythéisme faisait encore le fond de la société romaine; ses temples et ses idoles étaient partout devant les regards. Ses poëtes occupaient l'imagi-

nation charmée. Ses fêtes étaient le spectacle de la foule : il se mêlait à tout, comme un usage ou comme un plaisir : il brillait sur les enseignes des légions, il ornait les noces et les funérailles. Plus tard, il ensanglanta les cirques, et les théâtres. Il avait survécu à l'incrédulité même qu'il inspirait; il était devenu une sorte d'hypocrisie publique professée par l'état; et sa décadence étayée par le pouvoir, l'intérêt, l'habitude, semblait faite pour durer aussi long-temps que celle de l'empire.

DE LA

PHILOSOPHIE STOÏQUE

ET

DU CHRISTIANISME,

DANS LE SIECLE DES ANTONINS.

Au temps de la plus grande corruption romaine, deux efforts furent tentés pour relever l'espèce humaine : deux réformes agirent à la fois, l'une sur le trône, l'autre dans l'univers. Un tel concours est une marque singulière de ce besoin de justice et de vérité que l'homme porte en soi. Le despotisme et l'esclavage se trouvèrent, pour ainsi dire, lassés d'eux-mêmes ; et de toutes parts l'esprit humain essaya de remonter à quelque chose de mieux. On vit la vertu stoïque des Antonins, et la charité de la primitive Église. Sans doute on ne peut comparer une influence passagère à un principe toujours vivant, et le gouvernement vertueux de quelques hommes à cette grande émancipation

du genre humain que se proposait le christianisme naissant.

Antonin et Marc-Aurèle repoussèrent le culte des chrétiens, et le persécutèrent quelquefois. Cependant de grands rapports semblaient les rapprocher de la loi nouvelle. Elle étoit, comme leur philosophie, fondée sur l'enthousiasme et sur la morale. On aperçoit même dans le caractère de ces princes un progrès étranger à la vertu stoïcienne, et qui doit peut-être s'expliquer par une influence qu'ils méconnurent eux-mêmes. Les dogmes de la loi chrétienne étaient encore combattus, ignorés, ou mal compris par une grande portion de la société romaine. Un préjuge de l'orgueil romain, une vanité philosophique ne permettoient pas à beaucoup d'esprits élevés d'examiner cette religion qui avait eu pour premiers sectateurs des vaincus et des esclaves, des ignorans et des pauvres. Mais au milieu de cette promulgation imparfaite de la loi chrétienne, les vertus primitives de cette religion, que n'avaient pas encore altérées la richesse et le pouvoir, agissaient dans le monde : renouvelées chaque jour par les sacrifices et les souffrances, elles se mêlaient comme un levain salutaire à la masse des préjugés inhumains et des habitudes cruelles qui formaient le fond de la société commune, et qui ne disparaissaient pas toujours dans le caractère des plus grands hommes.

Une cause secrète et continue répandait la pitié

dans l'univers; le monde ne voyait pas la source de ce changement; elle se cachait dans les retraites obscures du christianisme naissant; elle était entretenue par les soins, par la charité de ces hommes nouveaux qui recueillaient les esclaves infirmes, rejetés par leurs maîtres, les enfans exposés par leurs parens, les pauvres mourant de faim à la porte des Trimalcions de Rome.

Cette sublime nouveauté d'une bienveillance sans bornes pour nos semblables éclatait avec plus de force encore dans les soins que les chrétiens persécutés se rendaient l'un à l'autre. Leurs ennemis étaient frappés de ces vertus, sans les comprendre. Lucien*, qui, parmi les Grecs dégénérés, professait un double athéisme en ne croyant ni à la Providence ni à la vertu, raconte avec un étonnement railleur, injurieux pour lui seul, que le législateur des chrétiens leur a mis dans l'esprit qu'ils étaient tous frères; et il rapporte à cette occasion les prodiges de leur générosité, leurs voyages lointains, leurs sacrifices sans mesure pour secourir celui d'entre eux qui tombe dans l'infortune.

Ne doit-on pas supposer que ces touchans exemples d'union, de fidélité, de dévouement, cette abnégation de la richesse au profit du

---

* Lucianus, de morte Peregrini.

malheur ; enfin, pour parler comme un de nos poëtes,

> Ces lois qui, de la terre écartant les misères,
> Des humains attendris font un peuple de frères,

n'étaient pas sans influence sur cette société desséchée par le temps et par l'égoïsme ? La bonté, la tendre pitié, la charité pour les hommes, au nom du ciel, c'est sans doute sur la terre la vertu de Dieu dont parle l'Évangile ; une fois semée dans les cœurs, elle ne pouvoit demeurer inactive et stérile. Cette pitié que Dieu a mise au fond de l'homme peut être à demi étouffée par de nouvelles institutions, par de barbares préjugés ; mais sitôt qu'elle se réveille dans un cœur, elle trouve mille cœurs qui lui répondent ; rien n'est contagieux comme la pitié, rien ne sympathise plus puissamment avec tous les hommes que l'exemple d'une bonté courageuse. Ces bienfaits, ces secours que les chrétiens répandaient furtivement sur les idolâtres, cet amour immense de leurs frères malheureux, ces spectacles de charité qu'ils donnaient sans cesse au monde, ne pouvaient être perdus dans le travail que faisait alors l'intelligence humaine.

De là s'élevait un sentiment de compassion mutuelle et d'égalité sociale qui dissipait les préjugés féroces de la conquête et de l'esclavage, montait par degrés jusqu'à la philosophie la plus altière,

et désarmait à la fois l'orgueil du maître et celui du sage. Ainsi la morale de l'Évangile était réfléchie dans le monde païen par les vertus et les souffrances de ses premiers apôtres. Ce qui, dans la loi chrétienne, répond aux sentimens intimes de l'homme, prenait une secrète influence avant que ses dogmes eussent triomphé des opinions idolâtres ; et le monde païen dur et corrompu était insensiblement converti à l'humanité, avant de l'être à la religion.

Il est impossible de ne pas être frappé de cette conjecture, si l'on considère la transformation remarquable que le stoïcisme éprouve dans les écrits d'Épictète et de Marc-Aurèle. Fondée sur le mépris de la douleur, du plaisir et de la pitié, l'ancienne philosophie stoïque voulait détruire la nature plutôt que la régler. Elle avait interdit toutes les émotions de l'âme; elle niait la douleur physique ; elle rougissait de la pitié, cette douleur de l'âme, ce contre-coup du mal des autres, que Dieu nous a donné pour nous forcer de les secourir. En établissant qu'il n'y avait pas de degré dans les fautes, et que toute faiblesse était un crime, elle faisait violence à la raison comme au cœur de l'homme. De là, sans doute, devaient sortir des âmes invulnérables; et, lorsque le génie républicain fut menacé par le glaive d'un dictateur, lorsque tout cédait à la gloire de César, ou que tout rampait sous Tibère, on conçoit que

ces âmes aient donné de grands spectacles au monde; mais enfin leur vertu n'était que le courage de mourir ; leur philosophie autorisait le meurtre, et se réfugiait dans le suicide. Brutus et Caton, au milieu de leur âpre patriotisme, ne laissent rien voir de cet amour de l'humanité qui respire dans l'austérité des Antonins. La source même de leurs maximes est différente ; leurs vertus moins désintéressées; ils ne sont que de grands hommes, ils ont besoin de la gloire. Le stoïcisme des Antonins, au contraire, est nourri de cette tendre compassion, de cette justice indulgente, de cette affection cosmopolite qui respiraient dans la loi chrétienne.

On peut appliquer la même observation à Épictète ; et je ne m'étonne pas qu'elle ait fait imaginer que ce philosophe avait puisé dans la croyance et la pratique même du christianisme des vertus qui ressemblent si fort aux maximes de cette religion. J'ai lu sans surprise, quoique sans conviction, l'ingénieux et savant paradoxe qu'un érudit étranger a publié sous ce titre : *Du Christianisme d'Épictète ;* il ne paraît nullement probable qu'Épaphrodite, maître du sublime esclave Épictète, soit le même Épaphrodite dont parle saint Paul, et qu'il désigne parmi les premiers adeptes du christianisme dans Rome. Il serait d'ailleurs trop bizarre de supposer que le christianisme soit arrivé à l'esclave par le maître. Le recueil d'Épictète est plein des dieux du paga-

nisme, et semble écrit dans l'idée de leur providence; Épictète n'était pas chrétien : mais l'empreinte du christianisme était déjà sur le monde.

De là ce principe si nouveau, si étranger à l'ancien stoïcisme, cette humilité de cœur dont Épictète parle à chaque page, et à laquelle il demande tous les sacrifices que le Portique avait cherchés dans l'estime démesurée des forces de l'âme, et dans l'enthousiasme de l'orgueil. On ne peut assez remarquer ce prodigieux intervalle entre Épictète et Zénon. Une différence de même nature caractérise la nouvelle philosophie de Marc-Aurèle* : le stoïcisme, qui n'avait épuré l'âme que par l'orgueil, ne savait l'affermir que par l'insensibilité; Marc-Aurèle, au contraire, élève l'âme par la pitié; la vertu qu'il cherche est consacrée tout entière au bonheur des autres. « Tu les aimeras, » dit-il, si tu viens à penser que tu es leur frère; » que c'est par ignorance et malgré eux qu'ils font » des fautes, et que dans peu vous mourrez tous. »

L'éducation de toute sa jeunesse l'avait préparé pour cette grande épreuve du pouvoir absolu. La

---

* « Le bon empereur Antonin pratiqua tout le long » de sa vie, bien qu'il fût païen, les deux préceptes de » notre Décalogue, qui sont d'aimer Dieu de tout son » cœur et son prochain comme soi-même; et il y a grande » apparence qu'il tenait cette instruction des chrétiens. » (L'Hopital, *Traité de la réformation de la justice*, liv. II.)

philosophie était devenue pour lui une sorte de religion qu'il embrassait avec la ferveur d'une âme ardente. Exprime-t-il ses scrupules et ses regrets de n'avoir pas assez profité dans cette science sublime, ses paroles sont presque celles d'une piété inquiète et d'un cœur contrit? La lecture d'un livre du philosophe Ariston le trouble et l'agite. « Je me » punis, dit-il, je m'irrite contre moi-même, je suis » triste, je me consume, je me prive d'alimens *. »

Cette âme vive, en s'éclairant par la philosophie, conserva toujours la teinte superstitieuse commune à son siècle. Marc-Aurèle croyait aux présages, aux songes prophétiques; il remerciait les dieux de lui avoir annoncé pendant son sommeil des remèdes pour les vertiges et le crachement de sang dont il fut attaqué à Gaëte et à Chrysa.

Mais à côté de ces faiblesses, quelle philosophie sublime, quel amour de Dieu et des hommes! Sur le trône, Marc-Aurèle obéissait au devoir, comme dans un état libre le prince obéit à la loi fondamentale. Deux siècles avant les empereurs chrétiens, il détruisit ou du moins il désarma ces combats de gladiateurs, dont se repaissait la curiosité romaine; il ne permit qu'un jeu d'escrime sans péril pour les combattans, réforme bornée

---

* Pœnas do, irascor, tristis sum, ζηλοτυπῶ, cibo careo. *Marci-Aurelii Epistolæ, à Maio nuper inventæ.*

malheureusement à son règne, et qui ne corrigea pas les mœurs romaines que la frénésie de Commode vint effaroucher de nouveau.

Marc-Aurèle joignit au désir de rendre les hommes heureux l'ambition philosophique de les rendre meilleurs ; il souffrait la censure de ses propres actions, et il les justifiait par des réponses et des écrits publics. Il avait promis, en montant sur le trône, qu'il ne verserait le sang d'aucun sénateur ; il fit plus, il releva la dignité du sénat. Prince guerrier et absolu, il lutta de toute sa vertu contre le vice de l'empire, et tempéra le despotisme par un effort continu sur lui-même. Il consultait les principaux citoyens sur toutes les affaires publiques, et il avait coutume de dire : « N'est-il » pas plus juste qu'un seul suive l'avis de tant d'a» mis illustres, que de les forcer tous à suivre la » volonté d'un seul? »

Mais où devait aboutir cette modération sublime, ces grands exemples, et ces vingt ans de bonheur pour le monde? A la tyrannie de quelques monstres et aux serviles révoltes des gardes prétoriennes. C'est là que l'on voit tout entier l'épuisement et la stérilité de l'ancienne société romaine. La dictature élevée sur les ruines de la république ne pouvait devenir le gouvernement naturel de Rome. Elle était née corrompue, et incapable de règle et de durée. De là vous voyez dans l'histoire, et surtout dans Tacite, que tous les vœux des Romains se

rejettent dans le passé, qu'ils existent, pour ainsi dire, loin d'eux-mêmes, et que, préoccupés du regret de ce qu'ils ont perdu, ils n'ont aucune espérance de perfectionner ce qu'ils possèdent. L'ancienne république, voilà le souvenir ineffaçable et désespérant tout ensemble. Si Germanicus est un moment l'amour des Romains, si Drusus emporte dans sa tombe les regrets de l'empire, c'est que le peuple croyait que ces jeunes princes, montés sur le trône, auraient tenté de rétablir l'ancienne république. Plus tard, après de longues oppressions, au milieu des brusques changemens de l'anarchie militaire, vous entendez le vertueux Galba qui dit à Pison : « Si la masse de l'empire pouvait se soutenir, et garder l'équilibre sans un modérateur suprême, j'étais digne de recommencer la république. » Cette superstition des Romains pour l'ancien gouvernement fut respectée jusque dans les formes extérieures de l'empire et de la tyrannie. Jamais la succession au trône ne fut réglée par les lois, et de cette incertitude sortit le pire des fléaux, la tyrannie élective, l'usurpation militaire, les destins du monde mis en loterie dans le casque des soldats, enfin pour comble de ruine et de honte, l'empire vendu comme un esclave sur le marché des camps. Tacite, dont l'âme nourrissait plus qu'aucun autre ce regret de l'ancienne république, a conçu, mais sans y croire, une forme intermédiaire qui réunirait les avan-

tages du repos et de la liberté. Mais le polythéisme, usé et avili, ne pouvait plus compatir qu'avec le despotisme; la corruption de ses dieux justifiait les tyrans, et l'apothéose des tyrans déshonorait ses dieux. Il n'est presque aucun des plus odieux empereurs qui n'ait entretenu sa cruauté par des superstitions bizarres. Néron leur demanda l'excuse de son parricide; Commode les souilla de sang humain.

En considérant cet état du monde, l'esprit ne peut se défendre d'une supposition qui fut mal réalisée un siècle plus tard, sous le règne de Constantin. Si Marc-Aurèle, dont la morale élevée a tant de rapport avec le christianisme, eût adopté le culte dont il avait les vertus, cette révolution ne pouvait-elle pas alors créer la réforme politique, et fonder cette souveraineté juste et modérée que Rome cherchait en vain. Ce qui manquait à l'empire, ce qui rendait les bons princes quelquefois cruels, ce qui donnait tant de férocité aux mauvais empereurs, c'était le caractère incertain et les dangers de leur pouvoir. Ils pesaient sur le monde de la même force dont ils se sentaient repoussés par le monde. La mort violente était presque la condition naturelle du trône, et de fureurs en fureurs ils allaient jusqu'à ce terme, comme certains de ne pouvoir l'éviter, et d'avance méritant et vengeant leur destin. Peut-on douter que cet état de guerre perpétuel n'eût été singu-

lièrement adouci par l'adoption du christianisme qui, consacrant les pouvoirs établis et les droits de l'espèce humaine, plaçait la sécurité des princes au même lieu que la liberté des peuples ? Les chrétiens alors persécutés répétaient souvent que leurs noms ne se trouvaient dans aucune conspiration contre les empereurs. Cependant leurs écrits respirent l'horreur de l'injustice et de toute tyrannie sur la conscience et les droits naturels de l'homme. Leurs ouvrages semblent des plaidoyers en faveur de l'espèce humaine.

Dans nos spéculations sur ces temps antiques, serait-ce une recherche oisive de nous demander quelle pouvait être l'influence du christianisme sur la durée de l'empire, s'il fût entré dans les institutions romaines cent ans plus tôt, et sous un prince aussi vertueux que Constantin fut violent et cruel ? L'imperfection de la vertu stoïque, c'était de n'appartenir qu'à quelques grandes âmes, d'être une exception parmi les hommes, et de ne pouvoir descendre jusqu'à la foule. Ainsi de sublimes vertus n'étaient rien pour l'exemple du monde ; mais la loi chrétienne, accessible aux esprits les plus humbles, la loi chrétienne dans sa pureté primitive, espèce de stoïcisme populaire et tempéré, eût établi une liaison entre les hommes les plus obscurs et l'âme élevée de l'empereur ; elle eût perpétué des bienfaits qui passèrent avec Marc-Aurèle.

Il y a peut-être autant d'exagération que d'enthousiasme dans les paroles d'un Grec écrivant à la fin du deuxième siècle : « Il n'est point une seule » race d'hommes, ou grecque, ou barbare, ou réu- » nie sous quelque nom que ce soit, ou vivant sur » des chars, ou errant sans asile, ou abritée sous » des tentes, chez laquelle, au nom de Jésus-Christ, » des prières et des actions de grâce ne soient adres- » sées chaque jour au Père et au Créateur de toutes » choses. » Mais on ne peut douter qu'à cette époque, sous l'empire même de Marc-Aurèle, les chrétiens ne fussent très-nombreux dans l'empire; des légions entières étaient chrétiennes, des villes, de vastes provinces comptaient à peine quelques sectateurs du paganisme, prêtres ou magistrats, dont la foi toute politique aurait suivi la volonté du prince. La Grèce presque entière croyait échapper à la puissance romaine, en se séparant des dieux de Rome, et reprenait par l'exercice d'un culte nouveau l'indépendance qu'elle avait perdue par la conquête. Une portion de l'Italie et tout le midi de la Gaule adoptaient la même religion : elle se répandait avec une incroyable rapidité chez les peuples barbares réunis à l'empire. Ils la recevaient plus vite que les lois romaines, parce qu'elle semblait une liberté dans l'esclavage qui venait les engloutir.

Cependant cette même époque où le christianisme était déjà si puissant par le nombre de ses

sectateurs et la réforme qu'ils exerçaient dans le monde, vit se renouveler contre eux ces persécutions qui depuis deux siècles étaient comme une tradition de l'empire. La sagesse des Antonins ne les préserva pas de ce préjugé. Marc-Aurèle lui-même reproche aux chrétiens de chercher la mort, d'y courir avec la précipitation des troupes légères, et de ne pas l'attendre avec la gravité des sages antiques. Il est choqué du courage trop empressé des victimes. Ce courage était celui du stoïcisme exalté par un enthousiasme plus puissant encore. Singulier spectacle dans l'histoire du monde ! le juge et les victimes avaient presque le même langage ! En parcourant les pensées de Marc-Aurèle, on croirait souvent relire des chapitres détachés de la défense des premiers chrétiens : c'est le même amour de l'humanité, la même obéissance à la loi morale, le même mépris du plaisir et de la mort.

Au bord du Tibre, dans ce palais de marbre et d'or, bâti par Néron, et purifié par Marc-Aurèle; dans ce cabinet solitaire, où, loin des courtisans et des soldats du prétoire, le souverain de cinquante millions d'hommes méditait sur ses devoirs, sa main écrivit souvent sur ses tablettes les mêmes maximes, les mêmes vérités morales qu'un obscur chrétien redisait à ses frères au fond des mines et des cachots. Le préjugé politique, la tyrannie du fanatisme païen avaient créé cet immense inter-

valle, et d'une extrémité du monde social à l'autre, les vérités, pour ainsi dire, se rencontraient sans se reconnaître.

C'est l'idée que fait naître le titre seul de l'apologie de saint Justin : « A l'empereur Tite, Ælius » Antonin, pieux, auguste, à son fils très-véri- » dique et philosophe; à Lucius philosophe, fils » de Lucius par la naissance, et d'Antonin par » l'adoption, prince ami des lettres; à la vénérable » assemblée du sénat, et au peuple romain tout » entier; au nom de ceux qui parmi tous les hom- » mes sont injustement haïs et persécutés, moi » l'un d'eux Justin, fils de Priscus, je présente ce » discours et cette prière. » Le discours est digne de ce noble début; il y règne une fermeté stoïque qui devait parler à l'âme de Marc-Aurèle. « Vous pouvez nous faire mourir, dit l'orateur; » mais vous ne pouvez pas nous faire de mal. » Ensuite repoussant avec une froide indignation le préjugé qui, sans examen, voyait un crime dans le nom seul de chrétien, il rappelle les maximes de vertu enseignées dans l'Évangile, et révélées par la conscience.

Mais un autre préjugé s'élevait contre les sectateurs de la loi nouvelle; on les appelait séditieux; on les accusait de conspirer la ruine du pouvoir établi. Justin répond par ces mots de l'Évangile : « Rendez à César ce qui est à César. » « Oui, dit- » il, nous vous obéissons avec joie, nous vous

» reconnaissons pour empereur; et nous deman-
» dons en même temps à Dieu qu'il vous accorde
» la sagesse avec l'empire. »

La peinture que trace l'orateur des premières assemblées du christianisme, où la vieillesse était un sacerdoce, où l'égalité régnait avec la vertu, où les cérémonies étaient simples et la morale sublime, cette peinture d'une sévérité presque philosophique devait intéresser l'âme de Marc-Aurèle; et le discours entier semblait lui montrer l'appui que sa philosophie et son amour de l'humanité auraient pu trouver dans ces hommes nouveaux, qui secouaient l'amas de préjugés et de vices sous lequel était courbé le génie romain, et qui s'offraient à lui pour relever l'empire par la justice et la liberté.

Quelques années après cependant nous voyons une autre apologie qui s'adresse à Marc-Aurèle. Ainsi les persécutions n'avaient pas entièrement cessé; et ces routines de barbarie légale, si difficiles à détruire, ramenaient dans les provinces de fréquentes rigueurs contre les chrétiens dénoncés par une populace ignorante ou des magistrats serviles. Mille fables bizarres, mille calomnies grossières se répandaient contre eux, comme on les a vues se renouveler parmi les chrétiens eux-mêmes, contre les novateurs que l'on voulait prendre pour victimes.

Un philosophe d'Athènes devenu chrétien porta

de nouveau à l'empereur la réclamation de ses frères persécutés. Son écrit, conservé jusqu'à nous, a pour titre : « Ambassade d'Athénagoras, philo-» sophe chrétien, aux empereurs Antonin et Com-» mode, vainqueurs des Arméniens et des Sarmates, » et, ce qui vaut mieux, philosophes. » On éprouve une sorte de stupeur, en voyant ce grand nom de philosophe donné si solennellement à l'infâme Commode, qui, à la vérité, ne régnait pas encore. Mais il est visible que, dans le besoin universel de réforme qui dominait alors, un pareil titre était une espèce de leurre pour le genre humain, qui convenait à la vertu des meilleurs princes, mais que les plus méchans voulaient se ménager.

Cet écrit tout philosophique est fondé sur le principe que tous les cultes doivent être tolérés, parce que tous sont des hommages à Dieu. Athénagoras s'indigne surtout du reproche d'athéisme que la superstition païenne faisait peser sur les chrétiens, parce qu'ils n'adoraient pas des statues et des images. « Nous pouvons, dit-il, vous prou-» ver, par les préceptes de notre loi, que nous » ne sommes pas des athées. Quels sont les pré-» ceptes dans lesquels nous sommes nourris ? Je » vous le dis : aimez vos ennemis, bénissez ceux » qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous » persécutent, afin d'être les enfans du Père cé-» leste qui fait luire son soleil sur les méchans et » sur les bons. » Il y a, ce me semble, quelque

chose de sublime dans cette manière si simple de prouver la croyance à Dieu par la bienveillance envers les hommes. Ailleurs, le philosophe chrétien réfute les absurdes rumeurs qui imputaient à sa religion des repas homicides et de sales mystères.

Combien cette apologie ne devait-elle pas frapper l'esprit du prince qui, dans son livre de Maximes, se plaint souvent de la vaine crédulité des hommes, et s'élève contre les préjugés de la licence et de la cruauté romaine! « Comment, dit l'orateur, nous qui ne pouvons » voir le meurtre, de peur d'en être souillés, » pourrions-nous donner la mort? Nous qui nom» mons homicides et coupables devant Dieu les » femmes qui se font avorter, immolerions-nous » des hommes? Nous ne pouvons à la fois res» pecter la vie dans le sein de la mère, croire » qu'elle y devient déjà précieuse devant Dieu, et » immoler l'enfant quand il est né. Nous ne pou» vons à la fois nous interdire d'exposer nos en» fans, regarder cette exposition comme un » parricide, et les élever pour leur donner la » mort. »

Ces éloquentes prières firent adoucir la cruauté des édits; mais elles ne changèrent rien à l'ancien ordre de choses. Rome garda son polythéisme décrépit, sa tyrannie religieuse, les vertus sublimes, mais passagères de son prince,

et le vice incurable du pouvoir absolu. Marc-Aurèle calma quelques momens la fièvre de la corruption romaine; il répara des maux, il suspendit des ruines; mais il ne lui fut pas donné de remettre un principe de salut dans l'empire, et de renouveler la masse du sang romain, tandis qu'il était temps encore, tandis que les fibres n'étaient pas desséchées, et que le cœur de la société conservait du mouvement et de la vie.

La décadence du paganisme et de l'empire acheva son cours; ils tombèrent en s'étayant l'un l'autre d'ignorance et de tyrannie. Les crimes, les folies se succédèrent : Rome semblait moins vivre encore qu'achever de mourir; il n'y eut point de révolution salutaire. Laissé long-temps hors de la société, le christianisme y fut admis trop tard, et régna sur des ruines. Le jurisconsulte Ulpien, attaché aux anciennes lois et aux anciens rites de la patrie, écrivait sous le règne de Dioclétien, que la religion chrétienne était l'innovation la plus pernicieuse, et qu'elle renverserait l'empire. Ce Romain ne voyait pas que l'empire se détruirait de lui-même; que l'ancienne société avait fini sa tâche, et qu'elle avait besoin d'être transformée pour renaître.

Nous ne chercherons pas davantage si le christianisme, adopté dès l'époque de Marc-Aurèle, aurait pu faire durer l'empire et renouveler sa forme politique usée par les guerres civiles et les

tyrans. Sans doute, d'insurmontables difficultés rejetèrent jusqu'à l'époque de Constantin ce dénoûment inévitable. La religion avait d'ailleurs une autre œuvre à remplir sur la terre, que de conserver l'envahissement des Romains ; elle préparait l'affranchissement et la renaissance des peuples.

DE

L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE

DANS

LE QUATRIÈME SIÈCLE.

Le quatrième siècle est la grande époque de l'église primitive, et l'âge d'or de la littérature chrétienne. Dans l'ordre social, c'est alors que l'église se fonda, et devint une puissance publique; dans l'éloquence et les lettres, c'est alors qu'elle produisit ces sublimes et brillans génies, qui n'ont eu de rivaux que parmi les orateurs sacrés de la France au dix-septième siècle. Que de grands hommes en effet, que d'orateurs éloquens ont rempli l'intervalle depuis Athanase jusqu'à saint Augustin! Quel prodigieux mouvement d'esprit dans tout le monde romain! Quels talens consumés dans de mystiques débats! Quel pouvoir exercé sur l'opinion des hommes! Quelle transformation de la société tout entière à la voix de cette religion qui passe tout à coup des Catacombes sur le

trône des Césars, qui dispose du glaive après l'avoir émoussé par ses martyrs, et qui n'est plus ensanglantée que par ses propres divisions!

Dans nos temps modernes, et surtout dans le dix-septième siècle, le christianisme était en quelque sorte aidé par la civilisation, s'épurait avec elle, et brillait de la même splendeur que les arts. Les orateurs sacrés du dix-septième siècle sont soutenus, sont inspirés par tous les génies qui les entourent. Ils réfléchissent dans leur langage cet éclat de magnificence et de politesse qu'ils reprochent à la cour de Louis XIV; ils en sont eux-mêmes éblouis et parés. Si Bossuet prédomine par la grandeur et l'enthousiasme, on sent cependant qu'il est nourri des mêmes pensées que ses contemporains, et qu'il appartient à l'heureuse fécondité de la même époque.

Mais dans le quatrième siècle, la sublimité de l'éloquence chrétienne semble croître et s'animer, en proportion du dépérissement de tout le reste. C'est au milieu de l'abaissement le plus honteux des esprits et des courages; c'est dans un empire gouverné par des eunuques, envahi par les barbares, qu'un Athanase, un Chrysostome, un Ambroise, un Augustin font entendre la plus pure morale et la plus haute éloquence. Leur génie seul est debout dans la décadence de l'empire. Ils ont l'air de fondateurs au milieu des ruines. C'est qu'en effet ils étaient les architectes de ce

grand édifice religieux, qui devait succéder à l'empire romain.

Il ne peut être sans intérêt de recueillir quelques traits du génie de ces hommes, en examinant, sous un point de vue philosophique et moral, ce qui n'a été jusqu'ici qu'un objet d'apothéose ou d'ironie. Il serait surtout curieux de confronter avec leurs temps, de replacer au milieu des passions et des idées du quatrième siècle, ces hommes qui, dans les histoires officielles de l'église, n'apparaissent que comme les monumens impassibles d'une tradition toujours uniforme.

On dirait, à lire ces récits, que l'ordre religieux et civil était réglé, dans le quatrième siècle, comme du temps de Louis XIV, que les hommes vivaient de même façon, et qu'un martyr des premiers temps ressemblait à un évêque de cour. Mais dans la réalité, que de différences séparent ces époques! que de tableaux singuliers et nouveaux naîtraient d'une vue impartiale jetée sur ces temps antiques! J'entends cette impartialité de l'imagination, non moins que du jugement, qui consiste, en cherchant la vérité dans les faits, à ne pas teindre le récit des couleurs d'une autre époque.

Souvent j'ai passé de longues veilles à feuilleter ces volumineux recueils de la doctrine et de l'éloquence des premiers siècles chrétiens; il me sem-

blait parcourir les mémoires de la plus grande révolution qui se soit opérée dans le monde. Lecteur profane, je cherchais dans ces bibliothéques théologiques les mœurs et le génie des peuples. La vive imagination des orateurs du christianisme, leurs combats, leur enthousiasme faisaient revivre sous mes yeux un monde qui n'est plus, et que leurs paroles toujours actives et passionnées semblent nous avoir transmis, bien mieux que ne l'a fait l'histoire. Les questions les plus abstraites se personnifiaient par la chaleur de la discussion et la vérité du langage : tout semblait intéressant, parce que tout était sincère. De grandes vertus, des convictions ardentes, des caractères fortement originaux animaient ce tableau d'un siècle extraordinaire, tout passionné de métaphysique et de théologie, et pour qui le merveilleux et l'incompréhensible étaient devenus l'ordre naturel et la réalité.

A cette vie toute rêveuse et toute idéale viennent se mêler, par un contraste perpétuel et toujours curieux, les incidens de la vie commune, les passions, les vices ordinaires de notre nature. Le mélange des civilisations et des peuples que rapprochait une religion cosmopolite, augmente encore la singulière variété de ce spectacle. Le christianisme agissait diversement, était reçu à divers degrés chez des nations courbées également par le joug romain, mais distinctes d'origine, de mœurs

et de climat. Leur caractère primitif reparaissait à la faveur de l'enthousiasme religieux qui les affranchissait des liens terrestres. Le Syrien, le Grec, l'Africain, le Latin, le Gaulois, l'Espagnol portaient dans leur christianisme les nuances de leurs caractères; et souvent les hérésies, alors si nombreuses, étaient plus nationales que théologiques.

Les écrits des Pères sont une image de toutes ces variétés. Au milieu des controverses et des subtilités mystiques, on y surprend tous les détails de l'histoire des peuples, tous les progrès d'une longue révolution morale, le déclin et l'obstination des anciens usages, l'influence des lettres prolongeant celle des croyances, les croyances nouvelles commençant par le peuple, et s'étayant à leur tour du savoir et de l'éloquence, les orateurs remplaçant les apôtres, et le christianisme formant au milieu de l'ancien monde un âge de civilisation, qui semble séparé de l'empire romain, et qui meurt cependant avec lui.

Là paraît ce génie grec long-temps abattu par le joug romain, mais ranimé par l'ardeur du prosélytisme, et se proposant de convertir le monde à sa foi, au lieu d'amuser ses maîtres par une vaine éloquence. Il se montre presque en même temps sur tous les points de l'empire d'Orient; il brille sur sa terre natale, dans l'Égypte, dans la Cyrénaïque, et surtout dans cette Grèce asiatique

dont il ne reste rien, et qui fut si célèbre par son luxe et sa richesse.

Athènes est encore, au quatrième siècle, la ville des arts et des lettres. Pleine de monumens et d'écoles, elle attire toute la jeunesse studieuse de l'Europe et de l'Asie. Elle est peuplée de ces enthousiastes du premier âge, qui sont à la fois avides de science et de merveilleux, qui veulent tout pénétrer, tout comprendre, qui cherchent la vérité avec une inquiète candeur, et la défendent avec fanatisme. Cette jeunesse suit les mouvemens de ses maîtres *, s'associe à leurs combats, à leurs triomphes avec la même ardeur, la même agitation qui faisait autrefois tressaillir et palpiter la foule attentive à la course des chars.

Bruyante et studieuse, elle remplit la ville d'Athènes de ses jeux pour célébrer la venue d'un nouveau disciple, et elle passe de longues heures aux leçons de l'Académie. Athènes est à la fois remplie d'églises chrétiennes et d'idoles. Le polythéisme s'y conserve, protégé par les arts. Les défenseurs futurs des deux cultes se trouvent confondus, sans le savoir, dans les mêmes écoles. Ces jeunes hommes, si graves et si doux, admirés de leurs camarades dont ils évitent les folies, ces deux inséparables qui, parmi les séductions

* Gregorii Nazianzeni Opera, t. I, adversùs Julianum.

d'Athènes, ne connaissent que le chemin de l'église chrétienne et celui des écoles, c'est Grégoire de Nazianze et son ami; on les cite dans toute la Grèce; ils excellent dans les lettres et l'éloquence profane.

Près d'eux passe souvent sans leur parler un jeune homme, à la démarche irrégulière et précipitée, au regard brillant et plein de feu, laissant tomber les boucles de sa chevelure, le cou légèrement penché, la physionomie mobile et dédaigneuse. Il porte le manteau philosophique; mais la foule qui le suit annonce sa fortune ou plutôt ses périls; c'est le frère de l'un des Césars, c'est Julien, qui, désarmant la jalouse haine de l'empereur Constance, est venu dans Athènes pour étudier les lettres dans leur sanctuaire. Il passe pour chrétien; et Constance lui a même fait prendre le titre de *lecteur* dans une église; mais son amour d'Homère est l'espérance des Grecs encore attachés à l'ancien culte. On vante son génie, sa passion des sciences. On annonce de lui de grandes choses, que semblent justifier son rang, ses talens, sa jeunesse préservée par un merveilleux hasard des cruautés de Constance.

Dans l'Asie se montre Antioche, avec ses églises et ses théâtres, ce mélange d'imagination et de mollesse qui favorise également les austérités et les plaisirs; c'est là que les disciples du culte

nouveau ont reçu pour la première fois * ce nom de chrétien, répandu deux siècles après sur tous les points du monde ; c'est là que Libanius, païen par amour d'Homère, ouvrait son école que suivit Chrysostome ; c'est là que Julien, devenu maître de l'empire et toujours sophiste, écrivait des satires contre les chrétiens, ses sujets.

Antioche est placée sur les bords du fleuve Oronte, dans une plaine enchanteresse, que couronnent d'âpres sommets, où sont épars quelques solitaires. Le christianisme a tout obtenu d'elle, excepté le sacrifice du cirque et du théâtre; mais aucuns jeux sanglans n'attristent cette ville charmante. Les fêtes, les bals nocturnes, les réunions de science et de plaisir occupent ses paisibles habitans. Les divisions des sectes n'amènent aucun combat ; elles se raillent l'une l'autre, sans se persécuter.

Libanius écrit tranquillement le panégyrique de Julien après sa mort, et sur les ruines du polythéisme ; mais la foule se presse sur les pas du jeune et éloquent Chrysostome. Le sanctuaire retentit des applaudissemens ** qu'excitent ses discours. On le suit dans les campagnes, aux portes de la ville; de vastes toiles sont tendues dans les airs pour défendre de l'ardeur du soleil un nom-

* Sancti Augustini Opera, t. I.

** Chrysostomi Opera, t. II.

breux auditoire enivré du charme de ses paroles.

Telle est la vie de ces Grecs d'Asie, devenus sujets de Rome et chrétiens, sans avoir presque changé leurs mœurs, leurs usages et leur génie.

Mais ailleurs, dans les écrits d'Athanase, apparaît Alexandrie, aussi tumultueuse, aussi pleine d'orages qu'Antioche est paisible : c'est l'entrepôt de tous les commerces; la patrie de toutes les sectes *. Elle est habitée à la fois par les plus contemplatifs et les plus industrieux de tous les hommes. Près de cet observatoire fondé par les Ptolémées, près de cette bibliothéque immense, et qui s'accroît sans cesse, sont des ateliers innombrables. Personne ne paraît oisif, excepté les philosophes. On est occupé tout le jour à tisser le lin, à fabriquer le papier, à souffler le verre, à forger les métaux; les aveugles même travaillent. Dans cette foule d'habitans, d'étrangers, de voyageurs, il n'est aucune opinion, aucune secte, aucune singularité de mœurs ou de doctrine qui ne se cache impunément; là jamais la persécution n'atteignit le christianisme. Une population nombreuse et hardie fait trembler les gouverneurs romains.

Nulle ville n'est à la fois plus studieuse et plus agitée; les mœurs des habitans ont quelque chose de féroce, et leurs mains sont souvent sanglantes.

* Athanasii Opera, t. I.

On se dispute par les armes la possession d'un temple. On combat plus encore pour l'archevêché. Le crédit de cette dignité est grand sur l'esprit du peuple. Alexandrie, par son commerce, fournit de blé Rome et l'Italie; et quand on veut perdre Athanase auprès de l'empereur, on l'accuse avec vraisemblance du projet d'affamer Rome, en suspendant par son pouvoir le départ des flottes d'Egypte.

Constantinople, ses mœurs, son luxe, la cour impériale et ses vices, paraissent mieux encore dans les grands orateurs du quatrième siècle. C'est la métropole du monde et de la religion; c'est là que brillent tour à tour sur le siége épiscopal Grégoire de Nazianze et Chrysostome; mais en même temps c'est le centre où viennent aboutir les sectes inventées par l'esprit subtil d'Alexandrie et la philosophie de la Grèce; c'est là qu'on vient les mettre à profit, en les produisant à la cour, et en tâchant d'y gagner quelque chambellan, ou quelque eunuque du palais. Là donc se montrent dans toute leur nudité les misères de l'empire d'Orient, le despotisme capricieux des princes, les intrigues du palais, la corruption d'une grande ville faite trop vite, qui n'était ni grecque, ni romaine, et semblait une colonie plutôt qu'une capitale. Mais Constantinople, par sa nouveauté même, n'avait rien dans ses monumens, dans ses fêtes, dans ses usages, qui rappelât l'ancien culte. Elle était de la même date que le triomphe du christianisme.

A Rome, au contraire, le christianisme n'avait qu'une demi-victoire. Les deux sociétés, les deux cultes, le passé et l'avenir, étaient en présence et en guerre. Les temples, les cirques, les théâtres, les rues même de Rome, toutes pleines de monumens païens, entretenaient le zèle religieux d'une partie des habitans. Plusieurs familles sénatoriales, surtout, tenaient encore à l'ancien culte, comme à la gloire de leurs aïeux. Le peuple remplissait les églises chrétiennes et les cimetières des martyrs. Les esclaves, les pauvres adoptaient la loi nouvelle, où ils trouvaient des consolations et des secours; déjà cependant on accusait les vices des prêtres, la pompe et le faste des évêques. Au milieu du quatrième siècle, le siége épiscopal de Rome fut disputé par un combat sanglant. Les païens * voyaient avec joie ces honteux débats, et les opposaient ironiquement à la simplicité, à la modestie qu'ils se plaisaient à reconnaître dans quelques évêques des provinces d'Italie. Il est à remarquer que, pendant ce siècle, l'église de Rome ne produisit pas un seul grand écrivain, un seul grand orateur, comme ceux qui naissaient en Afrique, en Grèce, en Asie; mais elle travaillait à s'étendre au loin : elle cherchait à dominer les églises d'Afrique, de Gaule et d'Ibérie.

Elle visait au gouvernement des hommes, plu-

---

* Ammiani Marcellini lib. XXVII.

tôt qu'à la gloire de bien parler et de bien écrire; elle tâchait de se rendre arbitre des querelles nombreuses excitées par l'esprit sophistique des Grecs; elle offrait sa communion aux docteurs d'Orient persécutés pour des controverses, et les gagnait en leur donnant asile.

Presque aucune secte ne se formait dans l'église de Rome. Son génie était en cela l'opposé du génie grec; il se tenait aux anciens formulaires, innovait peu, redoutait le changement comme une hérésie, et, sans égaler la gloire de l'église d'Orient, devait à la longue l'emporter sur elle par une sorte de prudence temporelle et de ténacité.

Le génie grec, plus libre et plus hardi, et devenu depuis les conquêtes d'Alexandre plus oriental qu'européen, portait dans le christianisme les subtilités, les allégories. L'Égypte et l'Asie-Mineure en étaient le théâtre; mille sectes, mille opinions bizarres y naissaient de l'imagination superstitieuse des habitans. Les Romains, ou plutôt les peuples qui parlaient la langue latine, avaient quelque chose de moins savant, de moins ingénieux; ils n'étaient que des théologiens grossiers auprès des Grecs d'Alexandrie; mais ils étaient plus calmes et plus sobres dans leurs opinions. Ils se défiaient de la métaphysique subtile que les Orientaux mêlaient aux dogmes de la foi; et ce schisme, cette répugnance mutuelle qui, plusieurs siècles après sépara les deux églises, avait sa racine

dans les premiers âges du prosélytisme chrétien. On devrait en retrouver aussi la trace dans les monumens oratoires des deux littératures; mais le parallèle ne saurait être exactement suivi. Non-seulement l'église orientale avait une incontestable supériorité d'imagination et d'éloquence; mais parmi les écrivains de l'église latine, tous ceux qui brillèrent d'un grand éclat semblaient appartenir à l'Orient; les uns, en effet, avaient vécu dans la Syrie, dans l'Égypte, et respiré l'enthousiasme aux rives du Jourdain; les autres, nés sous le climat brûlant de l'Afrique, étaient plus orientaux que latins; la langue romaine se transformait dans leurs écrits, et prenait une sorte d'irrégularité sublime et barbare.

Sous ce rapport, ils étaient plus novateurs que les Grecs; ils formaient au milieu de l'Occident une époque plus singulière, et plus distincte du passé. Mais essayons de marquer ces divers caractères, en parcourant l'histoire et les écrits des grands hommes qui, dans l'Orient et l'Occident, firent du quatrième siècle une époque si mémorable pour la religion et les lettres.

DES PÈRES DE L'ÉGLISE GRECQUE.

Le premier nom qui se présente à nous dans les fastes chrétiens du quatrième siècle, c'est celui

d'Athanase. Sa vie, ses combats, son génie, servirent plus à l'agrandissement du christianisme que toute la puissance de Constantin. Cet homme lutta tour à tour contre les païens, les sectaires, les évêques jaloux de sa gloire, les empereurs offensés de son altière indépendance; et, dans cette orageuse carrière, il n'eut pas un moment de repos ou de faiblesse. En lui se montre un caractère nouveau, et qui n'appartenait pas aux premiers temps du prosélytisme chrétien, celui d'une politique aussi profonde que son âme était intrépide. Ce n'était plus cette première ferveur d'enthousiasme qui courait au-devant de la mort, ou la recevait avec joie. Athanase cherche le triomphe et non le martyre. Tel qu'un chef de parti, tel qu'un général expérimenté qui sent qu'il est nécessaire aux siens, Athanase ne s'expose que pour le succès, ne combat que pour vaincre, se retire quelquefois, pour reparaître avec l'éclat d'un triomphe populaire.

Élevé au milieu des querelles religieuses, renommé dès sa jeunesse dans le concile de Nicée, élu patriarche d'Alexandrie par le suffrage d'un peuple enthousiaste, exilé par Constantin, proscrit par Constance, poursuivi par Julien, menacé sous Valens, il mourut sur ce siége patriarcal, d'où il avait été arraché tant de fois. On sent bien que les écrits d'un tel homme ne seront pas seulement des ouvrages de théologien. S'il combat

souvent sur des dogmes obscurs, son but est d'établir cette unité religieuse dont il a calculé toute la puissance.

Les sectes nombreuses et bizarres, produites dans les premiers temps du christianisme par l'ébullition de l'esprit oriental, commençaient à disparaître; mais une secte nouvelle s'élevait, plus méthodique, plus simple, plus faite pour devenir universelle : c'était la doctrine d'Arius, doctrine encore enveloppée à sa naissance de subtilités scolastiques, mais qui recelait au fond le pur déisme, et, par cela même, pouvait s'accorder davantage avec la réforme graduelle des anciens cultes.

Un siècle plus tôt, cette secte eût peut-être secondé l'essor du christianisme, et facilité son empire; mais alors elle effaçait le caractère distinctif de la foi nouvelle, elle détruisait sa victoire; elle la faisait rentrer, elle l'ensevelissait, pour ainsi dire, dans la croyance plus ou moins confuse, mais générale, dont se rapprochaient tous ceux même qui n'étaient pas chrétiens.

Ces motifs peuvent mieux faire comprendre les efforts extraordinaires opposés à l'arianisme, et le génie de l'homme qui lutta plus que tout autre contre cette puissance nouvelle protégée souvent par les empereurs.

Il ne s'est rien conservé des écrits d'Arius. Les vainqueurs ont détruit les monumens de leur ad-

versaire ; mais le fondateur d'une secte si fameuse, l'homme qui tant de fois chargé d'anathèmes sut gagner à sa cause un nombreux parti dans le peuple, dans les évêques, à la cour des princes, et qui divisa le christianisme triomphant, était sans doute doué de tous les talens qui font un grand sectaire. Cependant il fut surtout aidé par le sentiment secret qui commençait à rendre redoutable aux empereurs la puissance et l'ambition du sacerdoce chrétien. Constantin lui-même, avant de mourir, avait senti quels maîtres il s'était donnés. Constance, son fils, moins puissant et moins accrédité sur le trône, redoutait encore plus cette tutelle. Les évêques accusés d'arianisme, la minorité vaincue dans le concile de Nicée, montraient plus de complaisance pour le pouvoir impérial, et cherchaient son appui contre les censures de leurs orthodoxes, mais impérieux collègues. Constance aima mieux protéger les ariens que d'obéir aux catholiques. Ainsi peut s'expliquer la singulière ardeur avec laquelle un prince sans études parut se passionner pour des thèses obscures de théologie, et appuya le schisme par des persécutions.

Les guerres civiles, élevées dans l'empire par les compétiteurs des fils de Constantin, mêlèrent des intérêts de parti à des intérêts de secte. Le second fils de Constantin qui régnait dans l'Occident, et protégeait les catholiques, fut tué

par Magnence que les soldats revêtirent de la pourpre impériale. Constance vengea son frère, et vainquit l'usurpateur, qui menaçait d'envahir aussi l'Orient. Aussitôt les catholiques et les ariens s'accusèrent mutuellement près du vainqueur d'avoir favorisé son rival.

Les ariens d'Égypte dénoncèrent Athanase que sa puissance sur l'esprit des peuples rendait assez suspect à l'empereur. Ils lui reprochaient d'anciens efforts pour calomnier Constance près de son frère, et des lettres écrites à Magnence pour lui livrer la province d'Égypte. A ces graves accusations, se joignait, selon l'esprit du temps, un crime purement théologique : Athanase était accusé d'avoir tenu l'assemblée des fidèles dans une église qui n'était pas encore consacrée.

Condamné par un concile d'évêques, le patriarche d'Alexandrie reçut l'ordre de quitter son siége ; pendant qu'il prétexte des retards, et qu'il cherche à faire parvenir des apologies à l'empereur, les troupes de l'armée d'Égypte sont envoyées sur Alexandrie, pour enlever l'archevêque du milieu du peuple. Athanase, par son génie, par sa prévoyance, par les soins qu'il prodiguait aux malheureux, était le bienfaiteur d'Alexandrie. Il faut l'entendre raconter lui-même la violence qu'il subit. On reconnaîtra sans peine, dans ce récit, avec quel art l'intrépide pontife savait se rendre populaire.

« Il était nuit, dit Athanase, et il y avait du peu-
» ple qui veillait dans l'église, attendant la fête du
» lendemain. Le chef militaire Syrianus apparut
» tout à coup avec des soldats, au nombre de
» plus de cinq mille, ayant des armes et des
» épées nues, des arcs, des flèches, des lances;
» et il les range autour de l'église. Moi, qui ne
» croyais pas juste dans un si grand désordre,
» d'abandonner le peuple, et qui préférais m'ex-
» poser le premier au péril, m'étant assis dans la
» chaire, j'ai ordonné au diacre de lire le psaume,
» *La miséricorde de Dieu est grande dans les*
» *siècles* : je dis au peuple de répondre, et de
» se retirer ensuite chacun dans sa maison ; mais
» le chef s'étant élancé dans le temple, et les
» soldats assiégeant de toutes parts le sanctuaire,
» pour me saisir, le peuple et les prêtres me pres-
» sent, me supplient de prendre la fuite ; je refuse
» de le faire, avant que chacun d'eux soit en sû-
» reté. M'étant donc levé, et ayant prié le Sei-
» gneur, je les conjurai de se retirer : « J'aime
» mieux, disais-je, être en péril, que de voir mal-
» traiter quelqu'un de vous.

» Plusieurs étant donc sortis, et les autres se pré-
» parant à les suivre, quelques solitaires et quel-
» ques prêtres montèrent jusqu'à moi, et m'entraî-
» nèrent ; et ainsi, j'en atteste la suprême vérité,
» malgré tant de soldats qui assiégeaient le sanc-
» tuaire, malgré ceux qui entouraient l'église, je

» sortis sous la conduite du Seigneur, et j'échappai
» sans être vu, glorifiant surtout le Seigneur de
» ce que je n'avais pas trahi mon peuple, et de
» ce que l'ayant mis d'abord en sûreté, j'avais
» pu être sauvé moi-même, et me dérober aux
» mains qui voulaient me saisir. »

Proscrit et fugitif, Athanase adresse à l'empereur une apologie où il se défend avec le même calme, la même hauteur de courage que s'il était encore dans le palais épiscopal d'Alexandrie; il y reprend les accusations de ses ennemis; il les réfute, comme s'il s'agissait encore de prouver son innocence. Rien n'est plus beau surtout que sa réponse à l'accusation d'avoir écrit à Magnence.
« Le reproche que l'on me faisait *, dit-il, d'a-
» voir voulu irriter contre vous votre frère d'heu-
» reuse mémoire, avait du moins quelque prétexte
» aux yeux des calomniateurs. En effet, j'avais le
» privilége de le voir librement; il me défendait
» contre vous. Présent, il m'honorait; absent, il
» m'a souvent appelé. Mais cet infernal Magnence,
» le Christ m'est témoin que je ne le connais pas.
» Quel motif pouvait m'engager à lui écrire? Com-
» ment pouvais-je commencer une lettre à cet
» homme? Lui aurais-je dit : Tu as bien fait de
» tuer celui qui me comblait d'honneurs, et dont
» je n'oublierai jamais l'amitié. Je t'aime d'avoir

* Sancti Athanasii Opera, t. I.

» égorgé ceux qui, dans Rome, m'ont accueilli » jadis avec tant de faveur. » En même temps l'éloquent évêque multiplie les preuves, les faits, les vraisemblances qui démentent la calomnie de ses ennemis; et sans se plaindre de son exil et de ses malheurs, il supplie Dieu d'éclairer le cœur de Constance.

L'empereur fut inflexible; et la persécution s'étendit sur les amis, les partisans d'Athanase, sur le peuple de sa communion, avec une fureur qui pouvait faire regretter à l'Église la hache de ses anciens bourreaux. Pendant six ans, c'est-à-dire pendant le reste du règne et de la vie de Constance, Athanase erra de déserts en déserts, souvent poursuivi de près par les ordres des gouverneurs romains. Ces vastes solitudes qui bordent l'Égypte, ces îles que le Nil forme dans son cours, ces débris de cités, ces monumens mystérieux que déjà l'on appelait antiques, quelquefois ces villes alors modernes et populeuses, où la foule cache encore mieux que la solitude, tout dans l'Égypte servait tour à tour d'asile au patriarche fugitif *. Mais sa retraite habituelle était parmi les solitaires de la Thébaïde, dont il excitait l'enthousiasme et partageait les austérités. C'est de là qu'il encourageait quelques évêques d'Égypte zélés pour sa cause, qu'il envoyait des instructions à

* Sancti Athanasii Opera, t. I.

ses amis dans les conciles de la Gaule ou de l'Italie, qu'il répondait à ses ennemis, qu'il lançait des anathèmes contre ses persécuteurs. Copiés par des mains fidèles, ses écrits étaient en un moment répandus dans toutes les sociétés chrétiennes d'Orient. Du fond de sa cellule, il était le patriarche invisible de l'Égypte ; il avait pour le servir, pour le cacher, pour le défendre, cette milice du désert, enthousiaste et muette.

La mort de Constance et la victoire passagère du polythéisme suspendirent seules la proscription d'Athanase. Julien, dans sa tolérance affectée, rappela d'abord tous les évêques exilés par la faction arienne *. Le retour d'Athanase fut dans l'Égypte une fête telle que l'empire romain n'en connaissait plus, depuis l'abolition des anciens triomphes. Un peuple immense se précipitant hors des murs d'Alexandrie, les rivages du Nil couverts de spectateurs, le fleuve sillonné de mille barques, la mer au loin éclairée des feux qui resplendissaient sur les hautes tours du Muséum, ce furent là les moindres honneurs qu'Athanase reçut dans sa patrie.

Le peuple adorait en lui un saint, un grand homme, le défenseur de la foi de Nicée, le rempart des églises d'Orient ; son nom balançait la victoire du paganisme renaissant avec Julien ; aussi l'empereur, effrayé de cette puissance, et

* Sancti Gregorii Opera, t. I.

croyant voir dans Athanase la destinée du christianisme, se hâta de l'arracher d'Alexandrie par un nouvel exil.

Les décrets du prince respirent la haine et l'inquiétude; il s'indigne de l'audace de celui qu'il appelle l'ennemi des dieux. « Le scélérat, dit-il, » il a osé, sous mon empire, baptiser encore des » femmes grecques d'une illustre naissance. » Et il ordonne de le bannir d'Alexandrie et de toute l'Égypte. Mais le patriarche, un moment fugitif, revint se cacher dans Alexandrie même, et reparut bientôt à l'avénement d'un nouvel empereur. Une dernière épreuve l'attendait sous l'empire de Valens, zélé pour l'arianisme. Il fut encore banni, et passa quelques mois caché aux portes d'Alexandrie, dans le tombeau de son père ; mais il fallut le rendre aux vœux d'un peuple dont il était l'idole, et qui ne pouvait croire au rétablissement du christianisme, en l'absence d'Athanase. Il revint s'asseoir dans la chaire pontificale; et, désormais au-dessus de la persécution, mourut en paix dans Alexandrie.

Son éloge funèbre fut prononcé par les plus grands orateurs d'Orient; et sa mémoire fut vénérée, non comme celle des martyrs, qui les premiers avaient scellé de leur sang la foi chrétienne, mais comme celle d'un fondateur d'empire. Il n'est pas besoin de dire que, dans les écrits divers inspirés par cette vie pleine de combats et de

périls, l'instruction morale occupa peu de place. Pour les controverses, le dogme est un instrument bien plus puissant que la morale. C'est pour les choses difficiles à comprendre que les esprits se passionnent ; c'est par les mots mystérieux que les peuples se mènent et s'agitent ; et la morale est une chose trop simple et trop vraie pour suffire à ce besoin qu'un génie ardent éprouve de dominer les âmes, et de les subjuguer par sa croyance.

L'intrépide, l'éloquent Athanase a donc souvent rempli ses ouvrages d'une scolastique subtile. Il est grand et simple lorsqu'il raconte ses combats et ses souffrances; il est sublime de conviction et de volonté; mais son éloquence est peu variée, et n'a pas ces riches ornemens de la tribune antique. On sent qu'il est fait pour l'action, pour l'empire, et qu'il est à l'étroit dans le champ de la controverse.

On regrettera seulement qu'il ne se soit pas conservé quelques-uns des discours que dut prononcer Athanase au retour de ses fréquens exils, au milieu de l'enthousiasme populaire. On y chercherait par quels ressorts le Primat d'Égypte agissait sur ces races mélangées, sur cette population multiforme qui remplissait Alexandrie ; comment il disposait des passions de cette multitude qui tour à tour égorgeait dans son palais l'archevêque arien, massacrait dans une église chrétienne la belle et savante Hypatie, et

se laissait docilement conduire à la voix d'Athanase.

Nul évêque du quatrième siècle ne surpassa le patriarche d'Égypte pour l'élévation d'esprit et la fermeté d'âme; mais quelques-uns d'entre eux furent plus grands écrivains et plus habiles orateurs. On ne retrouve dans Athanase presque aucun souvenir des lettres et de la philosophie grecque; il les dédaigne, ou les connaît peu. Il hérisse son langage des épines théologiques; il ne cherche point à plaire par l'imagination; il se défend le pathétique; il semble qu'il ne veut pas être un orateur véhément et persuasif, mais l'invariable témoin, le dépositaire impassible d'une vérité.

Grégoire de Nazianze, au contraire, saint Basile, et plus encore Chrysostome, appellent à leur secours toutes les inspirations et tous les artifices du talent oratoire. Docile à leur génie, la langue grecque exprime toutes les nouveautés de la foi chrétienne, en paraissant encore l'idiome antique des Lysias et des Platon. On reconnaît le génie grec, presque dans sa beauté première, doucement animé d'une teinte orientale, plus abondant et moins attique, mais toujours harmonieux et pur.

Cette fidélité aux anciens types, cette constance de langage, au milieu d'une si grande nouveauté de sentimens et d'idées, s'explique en partie par l'étude, l'imitation, l'enthousiasme de ces modèles, qui, en devenant profanes, ne cessaient pas d'être

sublimes aux yeux des jeunes chrétiens d'Antioche et d'Athènes. Leur imagination préoccupée par ces études charmantes les abjurait plus tard, sans les oublier; c'était comme une musique apprise dès l'enfance, et sur laquelle on adaptait les graves paroles de l'âge mur.

Cette influence littéraire servait puissamment, il n'en faut pas douter, au progrès du christianisme; et ce n'est pas sans motif que Julien, dans le court espace de son règne, se hâta, pour principale persécution, de prohiber l'enseignement des lettres grecques parmi les chrétiens. Si l'enthousiaste simplicité des apôtres avait d'abord conquis des disciples dans la Syrie, il était visible que les dogmes chrétiens s'étaient ensuite étendus chez des peuples plus éclairés, avec le secours des lettres et de la philosophie grecque.

Les premiers apologistes dans le second siècle, Aristide, Athénagoras, Justin, étaient Grecs et savans. Depuis lors, l'esprit philosophique s'était souvent porté vers cette nouvelle carrière; et Julien croyait donc avec vraisemblance affaiblir le christianisme, en lui ôtant les sciences et les lettres qui servaient à sa victoire.

« C'est à nous, disait Julien, qu'appartient l'é-
» loquence et la langue grecque, puisque seuls
» nous savons honorer les dieux. L'ignorance et
» la simplicité sont votre partage; et toute votre
» sagesse consiste à dire, croyez; » et il s'autorisait

de ce sophisme pour interdire l'instruction à plus de la moitié de ses sujets *. Cette défense injuste, blâmée par quelques païens eux-mêmes, fut ce qui blessa le plus les orateurs chrétiens, et ne fit que redoubler leur ardeur pour les sciences profanes qu'on voulait leur arracher comme une arme de défense et de victoire **. L'indignation de l'un d'entre eux est remarquable par l'amour-propre naïf qui s'y mêle. « Je vous abandonne » tout le reste, dit-il, en s'adressant aux païens, » les richesses, la naissance, la gloire, l'autorité » et tous les biens d'ici-bas, dont le charme s'é» vanouit comme un songe; mais je me saisis » de l'éloquence, et je ne regrette pas les travaux, » les voyages sur terre et sur mer que j'ai entre» pris pour l'acquérir ***. »

Nous voilà bien loin de la rudesse de saint Paul, et de *son mépris pour les persuasions du langage humain*; ce goût des lettres profanes ne fit d'abord que s'accroître parmi les chrétiens de la Grèce, dans le triomphe de leur culte qui suivit la mort de Julien.

Leurs orateurs devinrent aussi brillans et aussi fleuris que les premiers apôtres avaient été incultes et négligés. Malheureusement cette révolution ne

* Gregorii Nazianzeni Opera t. I.

** Ammiani Marcellini lib. XXV.

*** Gregorii Nazianzeni, t. I. adversus Julianum.

se borna point au langage ; l'Église aussi, l'Église toute entière s'était éloignée de la simplicité des temps apostoliques. Les évêques avaient déposé le bâton de voyage des apôtres, pour monter sur des chars * qui les portaient avec un fastueux cortége au palais de l'empereur. A la cour, ils étaient honorés à l'égal des grands-officiers de l'empire. Leur voix était toute-puissante ; seuls ils avaient le droit de tenir des assemblées qui, sous le nom de concile, devenaient les états généraux du monde chrétien. Dans les villes éloignées, la puissance de l'évêque était plus grande encore, et ne trouvait guère d'obstacle que dans les schismes et les ambitions de compétiteurs ecclésiastiques.

Ainsi, quoique la religion fût très-puissante, les sectes se fortifiaient. Le zèle même des empereurs pour le christianisme, le prix immense qu'ils croyaient attacher à la pureté de la foi, ne servaient qu'à les rendre protecteurs plus ou moins imprudens de la secte qu'ils préféraient.

Ariens ou catholiques prédominaient tour à tour suivant la volonté du prince, et souvent par le caprice d'une princesse ou les intrigues d'un eunuque de la cour. Alors ces évêques si puissans étaient exposés à des retours de disgrâce et de despotisme. Ces persécutions violentes, interrompues

* Ammiani Marcellini, lib. XVII.

sous le règne idolâtre de Julien, recommencèrent sous Valens, chrétien, mais sectaire. Des évêques de la communion d'Athanase furent proscrits, chargés d'outrages; mais, dans cette nouvelle espèce de martyre, tout était changé; et l'on peut dire que l'Église chrétienne triomphait encore dans l'humiliation passagère de quelques-uns de ses ministres; car c'était toujours elle que l'on voulait venger; c'était pour elle que s'armait la puissance impériale.

On concevra sans peine que ce nouvel état de la religion, bien moins favorable à l'enthousiasme et à la vertu que les souffrances et l'humilité des premiers temps, n'auraient pas suscité de si grands apôtres, si la philosophie, les lettres, les arts n'avaient pas en partie passé du côté du christianisme. Dans les deux Églises, en Orient et en Occident, les Chrysostome, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Ambroise, les Jérôme et les Augustin surpassaient en érudition et en éloquence tout ce qui restait encore de sophistes païens, et même tout ce qui les avait précédés depuis les temps de Plutarque et de Tacite; c'était donc sous le rapport du génie une grande et nouvelle époque, une ère glorieuse qui se formait pour l'espèce humaine.

Saint Basile et Grégoire de Nazianze sont les premiers modèles de cette pieuse et docte éloquence consacrée à l'enseignement régulier du

peuple. Dans leur bouche, la religion n'a plus cette ardeur de controverse, où se consumait le zèle d'Athanase; elle n'est plus le glaive qui coupe et qui divise, mais le lien qui rapproche et unit doucement les âmes. Moins occupée du dogme, elle s'applique surtout à la réforme des mœurs et à la consolation des affligés; souvent c'est le langage simple et tout moral des chaires protestantes, mais animé de cette grâce orientale, et de ce jeune enthousiasme dont brillait le christianisme à sa naissance.

Contemporains et rivaux littéraires de Julien qu'ils avaient vu dans les écoles d'Athènes, saint Basile et Grégoire de Nazianze se tinrent à l'écart sous son règne, plutôt peut-être pour échapper à ses séductions, que par crainte de quelques rigueurs; car le frère de Grégoire de Nazianze, chrétien zélé comme lui, était médecin du palais impérial, et vivait dans la faveur du nouveau prince qui faisait tous ses efforts pour le ramener au paganisme.

Les deux amis dédaignèrent cet exemple et cette tentation. Saint Basile, d'un an plus âgé que son ami, avait essayé, en sortant d'Athènes, la profession du barreau dans Césarée sa patrie, ville opulente de la Cappadoce. Il se dégoûta bientôt de ce travail qui ne répondait pas au mouvement religieux dont le monde était agité; et après avoir quelque temps voyagé dans l'Egypte, il chercha

la retraite, et résolut de s'y fixer, moins en hermite toutefois qu'en homme plein d'imagination, épris du repos et de la solitude. Il a décrit lui-même sa riante Thébaïde, dans une lettre à son ami qui paraissait encore retenu par le monde.

« Mon frère * m'avait écrit que tu souhaitais de-
» puis long-temps te réunir à nous, ajoutant
» même que ta résolution était prise; mais j'y crois
» difficilement, après tant de fausses promesses.
» D'ailleurs, pressé de mille soins, je ne pouvais
» attendre. Il faut que je retourne dans le Pont;
» et là peut-être, si Dieu le veut, je terminerai
» mes courses. Ayant une fois perdu les vaines es-
» pérances, ou plutôt les songes que je me faisais
» sur toi (car j'approuve celui qui dit que l'espé-
» rance est le rêve d'un homme éveillé), je suis
» allé dans le Pont, pour chercher la vie qu'il
» me faut. Dieu m'y a fait trouver un asile con-
» forme à mes goûts. Ce que nous avons souvent
» pris plaisir à nous figurer ensemble en imagina-
» tion, il m'est donné de le voir dans la réalité:
» c'est une haute montagne enveloppée d'une
» épaisse forêt, arrosée du côté du nord par des
» sources fraîches et limpides. Au pied s'étend
» une plaine incessamment fertilisée par les eaux
» qui tombent des hauteurs; la forêt qui jette à
» l'entour ses arbres de toute espèce, et plantés

* Sancti Basilii Epistolæ, t. III, pag. 89.

» au hasard, lui sert, pour ainsi dire, de mur et
» de défense.

» L'île de Calypso serait peu de chose auprès,
» quoique Homère l'ait admirée plus que toutes
» les autres pour sa beauté. Ce lieu se partage en
» deux vallées profondes ; d'un côté, le fleuve qui
» se précipite de la crête du mont, forme par son
» cours une barrière continue et difficile à fran-
» chir ; de l'autre, une large croupe de mon-
» tagne qui communique à la vallée par quelques
» chemins tortueux, ferme tout passage. Il n'y a
» qu'une seule entrée, dont nous sommes les
» maîtres.

» Ma demeure est bâtie sur la pointe la plus
» avancée d'un autre sommet ; de sorte que la
» vallée se découvre et s'étend sous mes yeux, et
» que je puis regarder d'en haut le cours du
» fleuve plus agréable pour moi que le Strymon
» ne l'est aux habitans d'Amphipolis. Les eaux
» tranquilles et dormantes du Strymon méritent
» à peine le nom de fleuve ; mais le mien, le plus
» rapide fleuve que je connaisse, se heurte contre
» une roche voisine, et repoussé par elle retombe
» en torrent qui me donne à la fois le plus ravissant
» spectacle et la plus abondante nourriture ; car
» il a dans ses eaux un nombre prodigieux de
» poissons.

» Parlerai-je des douces vapeurs de la terre, et
» de la fraîcheur qui s'exhale du fleuve ? Un autre

» admirerait la variété des fleurs et le chant des
» oiseaux ; mais je n'ai pas le loisir d'y faire atten-
» tion. Ce qu'il y a de mieux à dire de ce lieu,
» c'est, qu'avec l'abondance de toutes choses, il
» me donne le plus doux des biens pour moi, la
» tranquillité. Non-seulement il est affranchi du
» bruit des villes ; mais il ne reçoit pas même de
» voyageurs, excepté parfois quelques chasseurs
» qui viennent se mêler à nous ; car nous avons
» aussi des bêtes fauves, non pas les ours et les
» loups de vos montagnes, mais des troupeaux
» de cerfs et de chèvres sauvages, des lièvres et
» d'autres animaux semblables. Pardonnez-moi
» donc de fuir vers cet asile. Alcméon lui-même s'ar-
» rêta, quand il eut rencontré les îles Echinades. »

Ces agréables peintures, ces poétiques allusions ne sentent pas l'austérité du cloître. Il n'est pas douteux cependant que saint Basile ne suivît dès lors, avec quelques amis, une règle de vie religieuse dont il était le fondateur, et qui s'est perpétuée de nos jours dans les monastères de la Grèce et de l'Orient. Mais cette règle, la plus sage parmi toutes les constitutions monastiques, mêlait à la vie contemplative les travaux des champs, et s'éloignait également des rigueurs impitoyables et de l'imbécille quiétude de ces moines égyptiens, vrais Fakirs du christianisme.

Après avoir passé quelques années dans cette

retraite, Basile revint à Césarée, pour entrer dans le sacerdoce, pendant le règne de Julien.

Plus d'une fois il retourna dans sa chère solitude, où Grégoire de Nazianze était enfin venu le rejoindre. Il en sortait pour aider de ses conseils Eusèbe, archevêque de Césarée, qui tantôt l'accueillait, et tantôt se montrait jaloux de lui. Dans une famine dont la Cappadoce fut affligée, il vint, consola le peuple, émut la pitié des riches, donna lui-même tout son bien pour nourrir les malheureux, et étendit également sa libéralité sur les païens * et sur les juifs.

A la mort d'Eusèbe, il fut choisi pour lui succéder. Possesseur de cette dignité pendant vingt ans, et métropolitain de la Cappadoce, sa vie n'offre pas ces vicissitudes aventureuses qui attachent à l'histoire d'Athanase ou de Jérôme ; mais elle impose par le spectacle d'une vertu constante, et d'un beau génie. Saint Basile fut le véritable évêque de l'Évangile, le père du peuple, l'ami des malheureux, inflexible dans sa foi, mais infatigable dans sa charité. Pauvre lui-même de cette pauvreté qui déjà devenait rare dans l'Église chrétienne, il n'avait qu'une seule tunique, et ne vivait que de pain et de grossiers légumes ; mais il employait des trésors à embellir Césarée. Il fit bâtir pour les étrangers et pour les indi-

* Gregorii Nysseni Opera, t. I.

gens, un hospice que Grégoire de Nazianze appelle une seconde ville; il établit de nombreux ateliers et des écoles.

Le zèle aveugle de Valens pour l'arianisme menaça plus d'une fois l'archevêque de Césarée. Il brava le préfet de l'empereur, et la colère de l'empereur lui-même. Les historiens ecclésiastiques ont raconté qu'un ordre d'exil allait être donné contre Basile, lorsque le fils de l'empereur tomba malade; le saint évêque se mit en prière, et l'enfant guérit; mais ensuite ayant été baptisé par un évêque arien, il retomba malade, et mourut. Ils ajoutent que l'empereur ayant voulu signer l'ordre d'exil, sa plume se brisa par trois fois. Il n'est besoin de ces prétendus miracles, pour expliquer l'ascendant de l'archevêque de Césarée sur un prince faible et furieux. Basile reçut Valens dans l'église, derrière le voile du sanctuaire, lui parla long-temps, et sut apaiser sa colère par un mélange de force et de douceur.

L'archevêque de Césarée fut souvent mêlé dans la suite aux querelles religieuses de sa province et de tout l'Orient; mais il est plus intéressant de le contempler instruisant par ses paroles les pauvres habitans de Césarée, les élevant à Dieu par la contemplation de la nature, leur expliquant les merveilles de la création, dans des discours où la science de l'orateur, formé dans Athènes, se cache sous une simplicité persuasive

et populaire. C'est le sujet des homélies qui portent le nom d'*Hexaméron*. Parmi des erreurs de physique communes à toute l'antiquité, elles renferment beaucoup de notions justes, de descriptions heureuses et vraies : on croirait lire parfois de belles pages détachées des *études de la nature*; c'est le même soin pour montrer partout Dieu dans son ouvrage; c'est la même intelligence, la même imagination pour exprimer les bontés du Créateur.

On ne lit pas de semblables discours sans songer avec étonnement à ce peuple grec chez qui des artisans, des ouvriers occupés à gagner leur pain chaque jour, comme dit l'orateur, étaient sensibles à de telles instructions, y répondaient par des applaudissemens et des larmes.

Quel charme dans le début de quelques-unes de ces homélies! « Il est des villes, dit l'éloquent » orateur, qui, depuis le lever du jour jusqu'au » soir, repaissent leurs regards du spectacle de » mille jeux divers; elles ne se lassent pas d'en- » tendre des chants dissolus qui font germer la vo- » lupté dans les âmes; et, souvent, on nomme » heureux de tels hommes, parce que, laissant les » soins du commerce et les arts utiles à la vie, ils » passent dans la mollesse et le plaisir le temps qui » leur est assigné sur la terre. Ils ne savent pas que » le théâtre de ces jeux impurs est une école de » vice pour ceux qui s'y rassemblent.

« Quelques autres, qui sont passionnés pour » les courses de chevaux, croient combattre en » songe, attèlent leurs chars, changent leurs » écuyers, et, dans le sommeil, ne sont pas dé- » livrés de la folie qui les tourmente le jour ; » Et nous que le Seigneur, le grand artisan des » merveilles appelle à la contemplation de ses ou- » vrages, nous lasserons-nous de les regarder, ou » serons-nous paresseux d'entendre les paroles de » l'Esprit-Saint ? Ne nous presserons-nous pas plu- » tôt autour de ce grand atelier de la puissance » divine, et reportés en esprit vers les temps pas- » sés, ne saurons-nous pas embrasser d'un regard » tout l'assemblage de la création ? »

Fidèle à ce plan théologique et poétique, l'orateur expliquait chaque matin et chaque soir l'ordre des saisons, les mouvemens de la mer, les divers instincts des animaux, leurs migrations régulières, l'existence de l'homme, et les merveilles de sa nature.

Sans doute l'orateur s'éloigne bien de la cosmographie des Hipparque et des Ptolomée ; et l'on peut voir dans ces discours la trace de ce mouvement rétrograde, de ce déclin prématuré que la religion mal comprise imprimait aux sciences naturelles cultivées naguères avec gloire par l'école d'Alexandrie : ils n'en sont pas moins remplis de notions d'autant plus curieuses, qu'elles étaient populaires et offrent un témoignage du temps ; mais

ce qu'il faut y chercher surtout, c'est l'impression de ce spiritualisme auquel la nature sert de texte et d'inspiration.

« Si quelquefois *, s'écrie l'orateur, dans la sérénité de la nuit, portant des yeux attentifs » sur l'inexprimable beauté des astres, vous avez » pensé au créateur de toutes choses; si vous vous » êtes demandé quel est celui qui a semé le ciel » de telles fleurs; si quelquefois, dans le jour, vous » avez étudié les merveilles de la lumière, et si » vous vous êtes élevé par les choses visibles, à » l'être invisible; alors vous êtes un auditeur bien » préparé, et vous pouvez prendre place dans ce » magnifique amphithéâtre; venez : de même » que, prenant par la main ceux qui ne connaissent pas une ville, on la leur fait parcourir; » ainsi je vais vous conduire, comme des étrangers, à travers les merveilles de cette grande » cité de l'univers. »

Partout les vérités morales viennent se mêler aux descriptions que trace l'orateur; et quand il a parcouru le spectacle du monde matériel et de la nature vivante, il revient à ses auditeurs par des allocutions d'un charme inexprimable.

A-t-il expliqué devant le peuple de Césarée la création et les mouvemens de la mer, il ter-

* Sancti Basilii Opera, t. I.

mine par ces paroles pleines d'un enthousiasme oriental : « Mais, puis-je apercevoir la beauté » de l'Océan tel qu'il parut aux yeux de son créa- » teur? Que si l'Océan est beau et digne d'éloge » devant Dieu, combien n'est pas plus beau » le mouvement de cette assemblée chrétienne, » où les voix des hommes, des enfans, des » femmes, confondues et retentissantes comme » les flots qui se brisent au rivage, s'élèvent, » au milieu de nos prières, jusqu'à Dieu lui- » même! »

Cette imagination sensible et pittoresque se retrouve dans tous les autres discours de saint Basile, dans ses lettres, dans ses moindres écrits. Passionné pour l'éloquence, il voulait apprendre aux jeunes chrétiens à lire avec fruit les auteurs profanes; et il montre dans un discours ingénieux l'accord si fréquent de leur morale avec celle du christianisme. Lui-même, il envoyait de Cappadoce un grand nombre de disciples au rhéteur païen Libanius.

Plusieurs de ses homélies ne sont que des traités de morale contre l'avarice, l'envie, l'abus de la richesse; mais, il faut l'avouer, l'onction évangélique leur donne un caractère nouveau. Saint Basile est surtout le prédicateur de l'aumône; il a compris, mieux que personne, ce grand caractère de la loi chrétienne, qui ramenait l'égalité sociale par la charité religieuse. Le triomphe de ses

efforts, c'est d'attendrir le cœur des hommes, c'est de les rendre secourables l'un à l'autre : l'état malheureux du monde le voulait ainsi. Ce n'était pas une fiction oratoire, que le passage où saint Basile * décrit le désespoir et les incertitudes d'un père forcé de vendre un de ses enfans, pour avoir du pain. La misère, née de la tyrannie, rendait ces exemples communs : la loi les permettait. N'était-ce pas alors une Providence que la voix de l'orateur qui s'élevait pour prohiber ces barbares commerces, pour consoler le pauvre, pour émouvoir le riche?

Sans doute l'orateur s'emporte trop loin, lorsqu'il n'établit aucune distinction entre le riche et le voleur, considérant le bien que le riche refuse aux pauvres comme un larcin qu'il leur fait. Mais telle était cette éloquence des premiers temps, énergique, passionnée, frappant avec force sur des âmes engourdies par la mollesse; elle contre-pesait tous les vices d'une société dure et corrompue; elle tenait lieu de la liberté, de la justice et de l'humanité qui manquaient à la fois; elle promettait le ciel, pour arracher quelques bonnes actions sur la terre. C'est à saint Basile qu'appartient cette belle idée si souvent développée par Massillon : Que le riche doit être sur la terre

* Sancti Basilii Opera, t. II.

le dispensateur des dons de la Providence, et pour ainsi dire l'intendant des pauvres.

Saint Basile n'excelle pas moins dans les peintures de la brièveté de la vie, du néant des biens terrestres, de la trempe des joies les plus pures. Après les anciens philosophes, il est éloquent d'une autre manière sur ce texte monotone des calamités humaines. La source de cette éloquence est dans la *Bible*, dont il aime à emprunter la poésie, plus pittoresque et plus hardie que celle des Grecs. Il renouvelle les fortes images de la muse hébraïque; mais il y mêle ce sentiment tendre pour l'humanité, cette douceur dans l'enthousiasme, qui faisait la beauté de la loi nouvelle. Les yeux élevés vers le ciel, il tend des mains secourables à toutes les misères : il veut soulager autant que convertir.

Ses discours font aisément concevoir la puissance qu'il avait sur l'esprit du peuple. Faible de corps, consumé par la souffrance et les austérités, un zèle ardent le soutenait dans ses prédications continues, ses courses pastorales, ses voyages. Quand il mourut, tout le peuple de la province accourut à ses funérailles. Les païens, les Juifs, le disputaient aux chrétiens par l'abondance de leurs larmes; car il avait été le bienfaiteur de tous. Plusieurs personnes ayant péri dans la foule prodigieuse qui se pressait à son convoi, on les trouvait heureuses d'être mortes un tel jour; et plus d'un

enthousiaste dans son christianisme ; l'idolâtrie les nommait des *victimes funéraires* *.

Que si maintenant, à quinze siècles de distance, loin de ces mœurs étranges, loin de cette société où le polythéisme, l'Évangile, les fables populaires, les philosophes, les martyrs, avaient tant agité l'imagination des peuples, on cherche l'orateur de Césarée dans les pages d'un livre ; combien n'admire-t-on pas encore son âme et son génie ! Peut-être même cette éloquence est-elle plus à l'épreuve du temps que les harangues des grands orateurs profanes ; car enfin, la cause de l'humanité est plus durable que celle d'un citoyen ou d'une république célèbre ; et les variations de costume sont peu de chose, quand il s'agit de l'intérieur de l'homme, de ses incertitudes, de ses espérances, de toutes ses misères et de son besoin d'immortalité. Ces idées, si présentes dans la réalité, nous échappent cependant bien vite, quand l'imagination ne les fixe pas en nous par l'énergie du langage. L'écrivain moraliste surtout doit être éloquent pour être écouté : c'est la puissance de l'orateur de Césarée ; tout devient image dans sa langue expressive et poétique. Les comparaisons, les allégories rendent visibles toutes ses pensées. « De même, dit-il, que ceux qui dorment dans un » navire sont poussés vers le port, et sans le sa-

* Θυματα ἐπιταφια.

» voir emportés vers le terme de leur course, » ainsi dans la rapidité de notre vie qui s'écoule, » nous sommes entraînés d'un mouvement insen- » sible et continu vers notre dernier terme. Tu » dors, le temps t'échappe; tu veilles et tu mé- » dites, la vie ne t'échappe pas moins. Nous » sommes comme des coureurs obligés de fournir » une carrière. Tu passes devant tout, tu laisses tout » derrière toi; tu as vu sur la route des arbres, des » prés, des eaux, et ce qui peut se rencontrer d'a- » gréable aux regards. Tu as été un moment » charmé, et tu as passé outre; mais tu es tombé » sur des pierres, des précipices, des rochers, » parmi des bêtes féroces, des reptiles venimeux » et d'autres fléaux. Après avoir un peu souffert, » tu les as laissés derrière toi. Telle est la vie, ni » ses plaisirs ni ses peines ne sont durables. »

Bossuet renouvelait devant une cour voluptueuse ces fortes images dont saint Basile avait frappé les habitans de Césarée. La puissance de son génie ajoutait à la terreur; mais il n'y avait plus cette première ferveur d'enthousiasme qui agitait les chrétiens du quatrième siècle. Bossuet sans doute était plus sublime; mais il n'était pas plus éloquent; car l'éloquence se compose de l'action qu'elle produit, autant que du génie qu'elle atteste.

Saint Basile eut un frère aussi célèbre que lui dans les annales ecclésiastiques, mais qui ne sau-

rait trouver la même place dans l'histoire de l'éloquence. On peut observer qu'à cette époque, le zèle religieux saisissait presque toujours des familles entières. On voyait, comme dans la tribu de Lévi, des pontifes remplacés par leurs enfans. Plusieurs frères entraient à la fois dans le sacerdoce.

Ce frère de saint Basile, qui portait le nom de Grégoire, comme le célèbre orateur de Nazianze, avait d'abord embrassé la vie du siècle. Il s'était marié, et enseignait la rhétorique, profession si distinguée à cette époque, où cependant l'art de parler était inutile, excepté dans les églises chrétiennes. Suivant une pratique alors commune, il se sépara de sa femme pour s'attacher au sacerdoce; mais le goût des lettres et de la philosophie profane l'entraînaient toujours. Son frère et ses amis l'en blâmaient. Il hésitait entre Platon et l'Évangile; et la trace de ses longues incertitudes se retrouva dans les abstractions philosophiques qui bigarraient sa théologie.

Saint Basile le fit élire évêque de Nysse, dans la Cappadoce. Il défendit la doctrine d'Athanase, fut persécuté sous Valens, protégé sous Théodose, parut avec éclat dans les conciles, à la cour, et prononça dans Constantinople les oraisons funèbres de l'impératrice Flaccille *, et de sa fille Pul-

* Essai sur les Oraisons funèbres, dans le premier volume de ces Mélanges.

chérie. Le recueil de ses ouvrages nous offre aussi un *Hexaméron*, comme celui de saint Basile, et quelques discours sur la création de l'homme, où se trouvent de curieux détails d'anatomie; mais l'évêque de Nysse n'avait pas, comme saint Basile, le don de tout embellir par l'imagination et le sentiment. Sa méthode est sèche, et ses allégories subtiles.

Il n'a pas non plus cette couleur orientale qui charme dans la plupart des orateurs de l'Église grecque; chose singulière! Il est mystique par le raisonnement seul; il est mystique, sans être enthousiaste. Son âme n'est point échauffée par les grands spectacles du christianisme naissant; mais il a l'air d'appliquer les catégories d'Aristote à cette œuvre d'inspiration et de foi.

Du reste la supériorité de sa raison est souvent remarquable. Il avait été chargé par l'empereur de réformer les églises de Palestine et d'Arabie; et à cette occasion, il visita les saints lieux. Il n'en était pas moins peu favorable à ces pèlerinages qui commençaient à devenir très fréquents. Après avoir blâmé la licence et la vie aventureuse qu'entraînaient souvent de tels voyages, il ajoute: «* Celui qui visite ces lieux a-t-il donc » quelque chose de plus que les autres, comme si » Dieu habitait corporellement dans ces lieux, et

* Sancti Gregorii Nysseni Opera, t. II.

» s'était éloigné de nous ? Ce n'est pas le change-
» ment d'habitation qui nous rapproche de Dieu.
» Quelque part que vous soyez, Dieu viendra vers
» vous, si votre âme est digne de le recevoir. Si
» l'homme intérieur, en vous, est plein de pensées
» coupables, quand même vous seriez sur le Gol-
» gotha, sur le mont des Oliviers, devant le sé-
» pulcre de la résurrection, vous êtes aussi loin
» de Jésus-Christ que ceux qui n'ont jamais pro-
» fessé sa loi. Conseillez donc à vos frères de s'é-
» lever vers Dieu, et non de voyager de Cappa-
» doce en Palestine. »

Grégoire de Nazianze, bien supérieur à l'évêque de Nysse, n'égale pas le génie de saint Basile; mais il a dans l'imagination quelque chose de plus brillant, et de plus gracieux. Son père, attaché long-temps à une secte de déistes [illegible], embrassa le christianisme, et devint évêque de Nazianze. Le jeune Grégoire, envoyé d'abord aux écoles de Césarée, puis dans Alexandrie, puis dans Athènes, parcourut, comme saint Basile, tout le champ de la philosophie grecque, pour arriver à l'Évangile. Il paraît même que Grégoire de Nazianze resta plus long-temps que son ami dans Athènes, et y donna des leçons d'éloquence; mais après quelque temps, il alla rejoindre saint Basile dans la solitude dont nous avons vu plus haut la riante description.

Pendant le règne de Julien, pour remplacer la

lecture des poëtes profanes, interdite aux chrétiens, il imita les formes diverses de leurs ouvrages dans des poëmes religieux.

Saint Basile, étant élevé sur le siége archiépiscopal de Césarée, obligea son ami d'être évêque de Sasime, petite bourgade à l'extrémité de la province, triste et pauvre séjour où le brillant élève d'Athènes se trouvait exilé *. Les plaintes amères de saint Grégoire, les violens reproches qu'il adressait long-temps après à la mémoire de Basile, prouvent que les plus grands saints sont des hommes, et qu'une amitié si pure ne fut pas sans orages. Saint Grégoire rejeta bientôt une tâche qui lui déplaisait, pour venir soulager son père dans l'administration de l'église de Nazianze. Il instruisait le peuple de cette ville, il le défendait contre les vexations des gouverneurs romains; et il exerçait par l'éloquence et la vertu cette espèce de tribunat religieux, qui, dans ces premiers siècles, fit en partie la puissance du sacerdoce.

Ce caractère de la prédication primitive est remarquable; au lieu de recommander l'exercice rigoureux du pouvoir, elle était favorable aux intérêts du peuple; elle réclamait toujours pour lui la justice et l'indulgence. Les abus du despotisme impérial ne rendaient que trop nécessaire cette protection qui tenait lieu de liberté. On sent

* Gregorii Nazianzeni Opera t. II, pag. 7.

combien les idées évangéliques si récentes encore, les doctrines de pauvreté, d'égalité, la rançon de l'homme par le sang d'une victime céleste donnaient de force à ces réclamations du christianisme en faveur du peuple et des faibles.

Cicéron, parlant à la grande âme de César, lui conseillait la clémence et la bonté*, parce que rien n'est si populaire, et que ces vertus rapprochent des dieux. Mais au quatrième siècle, lorsqu'il fallait toucher un chef militaire ignorant et féroce, un préfet tyrannique, on ne pouvait invoquer, ni la popularité, ni la gloire. Il fallait d'autres idées, d'autres promesses. Le christianisme d'alors était admirable en cela. Il n'est rien de plus beau qu'un discours où Grégoire ** s'adresse tour à tour au peuple de Nazianze, et au gouverneur romain accouru pour châtier une sédition. Ses premières paroles sont toutes de consolation et d'espérance. Il veut partager la destinée de ses frères; il les plaint, les apaise, et ne les accuse pas; puis, quand il s'adresse au gouverneur romain, son langage devient plus sévère : « Offrez en hommage » à Dieu, la bonté, dit-il ; c'est de tous les dons, » le plus cher à ses yeux, et celui qui obtient le » plus de retour. Que rien ne vous fasse renoncer » à la pitié et à la douceur, ni la circonstance,

* Nihil tam populare quàm bonitas. *Oratio pro Marcello*.
** Gregorii Nazianzeni Opera, t. I, pag. 337.

» ni la crainte de l'empereur, ni l'espoir de plus
» hautes dignités, ni l'orgueil du pouvoir ; mé-
» nagez-vous la bienveillance céleste pour le temps
» où vous en aurez besoin ; faites pour Dieu ce
» que Dieu vous rendra. »

Grégoire de Nazianze était, comme son ami, zélé pour la doctrine d'Athanase ; et il partagea les persécutions que Valens, protecteur des ariens, fit subir aux catholiques. L'arianisme était devenu tout-puissant dans une partie de l'empire ; à Constantinople l'empereur avait successivement enlevé toutes les églises aux catholiques. Les hommes attachés à cette communion qui restaient encore dans Constantinople, songèrent à choisir pour leur évêque un homme illustre, éloquent, qui par son génie luttât contre l'ascendant de l'Arianisme.

Grégoire, quelque temps après la mort de son père, avait quitté l'administration de l'église de Nazianze, et s'étoit retiré dans l'Isaurie ; mais il ne résista point à l'espoir de servir sa foi dans la capitale de l'empire ; et il y vint célébrer les cérémonies du culte dans une chapelle privée, qui prit le nom d'*Anastasie*. Bientôt son éloquence attira la foule ; la petite église s'accrut, au grand désespoir des Ariens. Grégoire fut plusieurs fois menacé pendant le règne de Valens. Mais Théodose, vainqueur de tous ses ennemis, et rendant à l'empire romain une gloire qu'il n'avait pas eue depuis un siècle, se déclara tout à coup favorable au parti

catholique, et l'appuya de ses édits et de ses armes. Ce fut un jour mémorable, jour de triomphe pour les uns, de malédiction et d'effroi pour les autres, que celui où Théodose vint avec des soldats reprendre l'église de Sainte-Sophie, que possédaient les Ariens. Nulle idée de tolérance n'entrait alors dans les esprits; et cette action, qui, suivant Grégoire de Nazianze, fut semblable à une prise d'assaut, parut à tous les catholiques le plus beau et le plus saint triomphe.

L'archevêque n'abusa point de cette victoire et de la puissance de Théodose; il fut doux envers les Ariens, et tâcha de ne les gagner que par la persuasion. Conservant au milieu des pompes de Constantinople et de la cour la pauvreté des premiers temps, il n'imposait au peuple que par ses vertus et son génie. Il ne tarda pas à déplaire, et aux courtisans, qui ne trouvaient en lui ni faste, ni complaisance, et à tous les faux zélés, qui s'indignaient de sa douceur.

On ne savait guère alors, dans le monde chrétien, que souffrir ou persécuter. Théodose, en adoptant la foi de Nicée, s'empressa de rendre des édits tyranniques contre toutes les sectes dissidentes.

Les évêques Ariens étaient à leur tour chassés de leurs siéges. Tous les symboles particuliers étaient sévèrement prohibés; et un édit impérial prescrivait une seule foi et un seul culte. Pour solen-

niser ce triomphe, Théodose convoqua dans Constantinople un grand concile des évêques d'Orient. Cette assemblée devait régler divers débats élevés sur la possession légitime des siéges, pendant la longue domination de l'arianisme.

Les droits même de Grégoire de Nazianze au siége de Constantinople n'étaient pas encore régulièrement établis, et lui avaient été disputés par un philosophe cynique, qui s'était fait passer pour un catholique persécuté, et qui avait séduit à sa cause le patriarche d'Alexandrie et les évêques d'Égypte. Le concile de Constantinople se hâta de reconnaître et de consacrer Grégoire de Nazianze; mais bientôt des factions se formèrent dans cette assemblée contre le vertueux archevêque; on lui reprochait de ne pas poursuivre les anciens ennemis de la religion maintenant triomphante; on traitait sa charité de tiédeur pour la foi.

Grégoire de Nazianze, ami du repos et de la solitude, n'essaya pas de lutter contre ces orages. Il offrit sa démission dans le concile; il l'offrit à l'empereur; et sa vertu ne put le sauver d'un mouvement de surprise et de douleur, en voyant avec quelle promptitude elle était acceptée. Alors il n'hésita plus; et, rassemblant le peuple et le concile dans l'église de Sainte-Sophie, il annonça, par un dernier discours, sa résolution et sa retraite.

L'intérêt d'un tel spectacle était grand dans les mœurs de ce siècle; et le génie de l'orateur

ne parut jamais plus brillant et plus élevé. Il rend compte avec simplicité de sa vie, de ses épreuves, de sa foi, de ses efforts pour le salut du peuple. Après avoir caractérisé énergiquement les ambitions et les intrigues des évêques, qu'il compare aux rivalités bruyantes du Cirque et aux évolutions du théâtre, il répond au reproche que lui fait le parti vainqueur.

« Vous êtes, lui dit-on, depuis telle époque, » à la tête de l'Église, aidé par le temps et par » la puissance de l'empereur. Quel signe d'un » heureux changement a brillé pour nous? Que » d'hommes nous ont autrefois outragés? Que » n'avons-nous pas souffert? etc.... Puisque, par le » retour des choses humaines, nous pouvons nous » venger, il fallait punir ceux de qui nous avons » reçu tant d'injures. Eh quoi! nous sommes de» venus les plus puissans; et nos persécuteurs ont » échappé! »

« Oui, sans doute, ajoute-t-il: car, pour moi, » c'est une assez grande vengeance que de pouvoir » me venger; » et il se plaint avec éloquence de ces hommes si exacts et si justes à rendre le mal qu'ils ont souffert. Il répond aussi au reproche de n'avoir pas une table fastueuse, un magnifique cortége. « Je ne savais pas, dit-il, que nous dussions le » disputer de luxe et de magnificence avec les con» suls et les généraux d'armées. Si telles furent mes » fautes, pardonnez-les-moi; nommez un autre

» évêque qui plaise à la foule, et accordez-moi la » solitude et le repos des champs. » En achevant ce discours, l'éloquent orateur salue tous les lieux qui sont présens à sa mémoire, tout ce qu'il aimait, tout ce qu'il va quitter.

« Adieu, Église d'Anastasie*; adieu, monumens » de notre commune victoire, nouvelle Silo, où » nous avons pour la première fois planté l'Arche » sainte, depuis quarante ans errante dans le désert; » adieu aussi, temple célèbre, notre nouvelle con- » quête, que le Christ remplit maintenant d'une » foule si nombreuse, bourgade de Jébus, dont » nous avons fait une Jérusalem; adieu, vous toutes, » demeures saintes, les secondes en dignité, qui » embrassez les diverses parties de cette ville, » et qui en êtes comme le lien et la réunion; » adieu, saints Apôtres, céleste colonie, qui m'a- » vez servi de modèle dans mes combats; adieu, » chaire pontificale, honneur envié et plein de » périls, conseil des pontifes, orné par la vertu » et par l'âge des prêtres; vous tous, ministres » du Seigneur à la table sainte, qui appro- » chez de Dieu quand il descend vers nous; adieu, » Chœurs des Nazaréens, harmonie des psaumes, » veilles pieuses, sainteté des vierges, modestie » des femmes, assemblée des orphelins et des » veuves; regards des pauvres tournés vers Dieu

* Sancti Gregorii Nazianzeni Opera, t. I, pag. 766.

» et vers moi ; adieu, maisons hospitalières, amies » du Christ, et secourables à mon infirmité.

» Adieu, vous qui aimiez mes discours, foule » empressée, où je voyais briller les poinçons[1] » furtifs qui gravaient mes paroles. Adieu, bar» reaux de cette tribune sainte, forcés tant de » fois par le nombre de ceux qui se précipitaient » pour entendre la parole. Adieu, ô Rois de la » terre, palais des Rois, serviteurs et courti» sans des Rois, fidèles à votre maître, je veux » le croire, mais certainement la plupart infi» dèles à Dieu. Applaudissez, élevez jusqu'au ciel » votre nouvel orateur ; elle s'est tue, la voix in» commode qui vous déplaisait....

» Adieu, Cité souveraine et amie du Christ (car » je lui rends ce témoignage, quoique son zèle ne soit » pas selon la science ; et le moment de la sépara» tion adoucit mes paroles) ; approchez-vous de » la vérité, corrigez-vous, quoique bien tard.

» Adieu, Orient et Occident, pour lesquels j'ai » combattu, et par qui je suis accablé. J'en at» teste celui qui pourra vous pacifier, si quelques » autres évêques savent imiter ma retraite. Mais » je m'écrierai surtout : adieu, Anges gardiens de

[1] Γραφίδες φανεραί καὶ λανθάνουσαι. — Il y avait alors dans les églises des tachygraphes. Cet usage se retrouve aujourd'hui dans les églises d'Otahiti, où des naturels du pays, exercés par la méthode de l'enseignement mutuel, transcrivent avec une extrême rapidité les sermons des ministres protestans.

» cette Église, qui protégiez ma présence et pro» tégerez mon exil; et toi, Trinité sainte, ma pen» sée et ma gloire! Puissent-ils te conserver; et » puisse-tu les sauver, sauver mon peuple! et que » j'apprenne chaque jour qu'il s'est élevé en sa» gesse et en vertu! Enfans, gardez-moi le dépôt » sacré; souvenez-vous de ma lapidation. Que la » grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec » vous tous! »

L'éloquent archevêque alla d'abord à Césarée, où il rendit hommage à la mémoire de Basile, qui venait de mourir; et, le cœur plein de regrets, il se retira près du bourg d'Arianze, où il était né. C'est là qu'il acheva sa vie loin des cours et des conciles, occupé de la culture d'un jardin, et revenant à cette passion des vers qui avait enchanté sa jeunesse.

La plupart de ses poésies sont des méditations religieuses. Il en est une surtout qui nous paraît pleine d'un charme mélancolique.

« Hier *, tourmenté de mes chagrins, j'étais as» sis sous l'ombrage d'un bois épais, seul et dé» vorant mon cœur; car, dans les maux, j'aime » la consolation de s'entretenir en silence avec » son âme. Les brises de l'air mêlées à la voix » des oiseaux versaient un doux sommeil du haut » de la cime des arbres, où ils chantaient, ré» jouis par la lumière. Les cigales, cachées sous

* Sancti Gregorii Nazianzeni Opera, t. II, pag. 86.

» l'herbe, faisaient résonner tout le bois; une eau
» limpide baignait mes pieds, s'écoulant dou-
» cement à travers le bois rafraîchi; mais, moi,
» je restais occupé de ma douleur, et je n'avais
» nul souci de ces choses; car lorsque l'âme est
» accablée par le chagrin, elle ne veut pas céder
» au plaisir. Dans le tourbillon de mon âme agi-
» tée, je laissais échapper ces mots qui se com-
» battent. Qu'ai-je été? Que suis-je? Que devien-
» drai-je? Je l'ignore. Un plus sage que moi ne
» le sait pas mieux. Enveloppé de nuages, j'erre çà
» et là, n'ayant rien, pas même le rêve de ce
» que je désire; car nous sommes déchus et éga-
» rés tant que le nuage des sens est appesanti sur
» nous; et celui-là paraît plus sage que moi, qui
» est le plus trompé par le mensonge de son
» cœur. Je suis; dites, quelle chose? Car ce que
» j'étais a disparu de moi; et maintenant je suis
» autre chose.

» Que serai-je demain, si je suis encore? Rien de
» durable. Je passe et me précipite, tel que le cours
» d'un fleuve. Dis-moi ce que je te parais être le
» plus; et t'arrêtant ici regarde, avant que j'é-
» chappe. On ne repasse pas les mêmes flots que
» l'on a passés; on ne revoit pas le même homme
» que l'on a vu.

» J'ai existé dans mon père; ensuite ma mère
» m'a reçu, et je fus formé de l'un et de l'autre.
» Ensuite je devins une chair inerte, sans âme,

» sans pensée, enseveli dans ma mère. Ainsi
» placé entre deux tombeaux, nous vivons pour
» mourir. Ma vie se compose de la perte de mes
» années. Déjà la vieillesse me couvre de che-
» veux blancs. Mais si une éternité doit me re-
» cevoir, comme on le dit, répondez : ne vous
» semble-t-il pas que cette vie est la mort, et
» que la mort est la vie? »

Dans les élans inquiets de sa curiosité, le poëte continue d'interroger notre double et mystérieuse nature. « Mon âme, s'écrie-t-il, quelle es-tu?
» D'où viens-tu? Qui t'a chargée de porter un ca-
» davre? Quel pouvoir t'a liée des chaînes de cette
» vie? Comment es-tu mêlée, souffle, à la matière,
» esprit, à la chair? Si tu es née à la vie en
» même temps que le corps, quelle funeste union
» pour moi! Je suis l'image d'un Dieu, et je suis
» fils d'un honteux plaisir. La corruption m'a en-
» fanté. Homme aujourd'hui, bientôt je ne suis
» plus homme, mais poussière; voilà les dernières
» espérances. Mais si tu es quelque chose de céleste,
» ô mon âme! apprends-le moi; si tu es, comme
» tu le penses, un souffle et une parcelle de Dieu,
» rejette la souillure du vice, et je te croirai. »

Au milieu de ses incertitudes, tout à coup le poëte s'arrête effrayé; il blâme et rétracte ses paroles; il se prosterne devant la Trinité qu'il adore. « Aujourd'hui les ténèbres, dit-il, ensuite
» la vérité; et alors, ou contemplant Dieu,

» ou dévoré par les flammes, tu connaîtras toutes » choses. » Ainsi, quand mon âme eut dit ces » paroles, ma douleur tomba; et, vers le soir, je » revins de la forêt à ma demeure, tantôt riant » de la folie des hommes, tantôt souffrant encore » des combats de mon esprit agité. »

Il y a sans doute un charme singulier dans ce mélange de pensées abstraites et d'émotions, dans ce contraste des beautés de la nature avec les inquiétudes d'un cœur tourmenté par l'énigme de notre existence, et cherchant à se reposer dans la foi. Ce n'est pas la poésie d'Homère, c'est une autre poésie, neuve et vraie, qu'il ne faut pas confondre avec ces imitations, où Grégoire de Nazianze et d'autres chrétiens cherchaient à saisir, et à transporter sur des sujets religieux les formes de l'ancien idiome des muses. Là, tout devait être faible et faux; et la tragédie du *Christ souffrant* que l'on trouve dans les œuvres de saint Grégoire, ne paraît qu'un Centon d'Euripide, indigne de l'éloquent évêque de Constantinople.

C'était dans les formes neuves d'une poésie contemplative, c'était dans cette tristesse de l'homme sur lui-même, dans ces élans vers Dieu et vers l'avenir, dans cet idéalisme si peu connu des poëtes anciens, que l'imagination chrétienne pouvait lutter contre eux sans désavantage. Là naissait d'elle-même cette poésie que cherche la satiété moderne, poésie de réflexion et de rêverie, qui pé-

nètre dans le cœur de l'homme, décrit ses pensées les plus intimes, et ses plus vagues désirs.

Sous ce rapport, le génie poétique de saint Grégoire se confond avec son éloquence, et nous fait mieux comprendre ces talens d'une espèce nouvelle, suscités par le christianisme et l'étude des lettres profanes, cette nature à la fois attique et orientale, qui mêlait toutes les grâces, toutes les délicatesses du langage à l'éclat irrégulier de l'imagination, toute la science d'un rhéteur à l'austérité d'un apôtre, et quelquefois le luxe affecté du langage à l'émotion la plus naïve et la plus profonde. Nulle part ce caractère, qui fut si puissant sur les peuples de Grèce et d'Italie, vieillis par le malheur social, mais toujours jeunes d'esprit et de curiosité, nulle part ce charme de la parole, qui semble une mélodie religieuse, n'est porté plus loin que dans les écrits de l'évêque de Césarée. Ses éloges funèbres sont des hymnes; ses invectives contre Julien ont quelque chose de la malédiction des prophètes. On l'a appelé le *théologien de l'Orient*; il faudrait l'appeler aussi *le poëte* du christianisme oriental.

Cependant, après l'avoir lu, il est une sorte de grandeur, une paisible élévation de génie que l'on peut chercher encore, et qui est nécessaire à l'idée que l'on se forme de l'orateur vraiment sublime. Ce sont ces qualités plus hautes, ou plutôt c'est la réunion de tous les attributs oratoires,

le naturel, le pathétique et la grandeur, qui ont fait de saint Jean-Chrysostome le plus grand orateur de l'Église primitive, le plus vivant témoin de cette mémorable époque.

La pensée reste d'abord confondue devant les prodigieux travaux de cet homme, devant l'ardeur et la facilité de son génie. Ce n'est pas dans ces rapides esquisses, dans ces analyses incomplètes, que nous pourrons, même faiblement, retrouver la puissance de l'orateur, et l'enthousiasme des contemporains. Nous avons à peine exploré tous ses ouvrages; nous ne pouvons en reproduire que quelques traits isolés; et le plus grand caractère d'un tel génie, c'est la richesse et l'ordonnance. Il semble que nous enlevons furtivement quelques carreaux des marbres de Sainte-Sophie, comme ce voyageur anglais pillait les pierres du Parthénon; mais l'édifice entier, la splendeur de cette Église orientale, le génie de cet orateur sublime, qui sauvait Antioche, qui désarmait les chefs des barbares, qui semblait relever l'empire dégradé, et mourait en exil; où retrouver ces grandes images?

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Chrysostome était né vers l'an 344 dans la ville d'Antioche. Il fut élevé dans la loi chrétienne par sa mère; mais il n'en suivit pas moins les leçons oratoires de Libanius qui avait été l'ami de Julien, et qui lui survivait pour célébrer sa mémoire. Chrysostome a raconté que Libanius, apprenant de lui que sa mère était veuve depuis l'âge de vingt ans, et n'avait jamais voulu prendre un autre époux, s'écria, en se tournant vers son auditoire idolâtre : « O Dieux * de la Grèce, quelles femmes » trouvent parmi ces chrétiens ! »

Le sophiste païen prit bientôt la plus vive admiration pour son jeune élève; il vit avec inquiétude, mais sans jalousie, s'élever près de lui ce dangereux adversaire de son culte; peut-être espérait-il encore le séduire au paganisme par la vertu de ces fables d'Homère, qu'il interprétait éloquemment à ses disciples. Dans la lutte prolongée des deux religions, chaque homme d'un talent supérieur était une conquête que les deux partis cherchaient mutuellement à se ravir. L'admiration et l'attachement de Libanius suivirent Chrysostome au delà des premières années de la jeunesse. On a conservé une lettre où il le félicite

* Sancti Chrysostomi Vita.

de ses succès au barreau d'Antioche. Il le vit, avec plus de peine sans doute, consacrer bientôt après cette éloquence au culte chrétien. Libanius, dans sa foi pieuse aux arts de la Grèce, regardait le génie de son élève comme un présent des Muses, qui aurait dû servir à défendre la cause des Dieux et de la poésie. Long-temps après, cette pensée lui faisait dire, au lit de mort : « Hélas! j'aurais laissé » le soin de mon école à Chrysostome, si les chré- » tiens ne nous l'avaient pas ravi par un sacrilège! »

Quand la société est divisée par une grande lutte d'opinions, les travaux ordinaires de la vie n'ont point assez d'importance pour occuper l'ardeur active du talent. Il est bientôt emporté dans l'un ou l'autre des camps qui se combattent. Chrysostome se lassa vite de plaider dans le barreau d'Antioche; la lecture des livres saints le saisit; l'évêque d'Antioche se pressa d'attacher à la société chrétienne l'espérance d'un si beau génie; Chrysostome reçut le baptême par les mains de ce pieux évêque, et fut fait lecteur de l'église d'Antioche. Son âme ardente trouva cette préparation au sacerdoce trop facile et trop faible. Un ami chrétien, zélé comme lui, voulut l'entraîner dans un désert de la Syrie, où quelques solitaires pratiquaient la pénitence.

C'est ainsi que Massillon, dans la première ferveur de sa foi, quitta le repos du séminaire pour les austérités de La Trappe. Ce projet ne fut

combattu dans le cœur de Chrysostome que par la résistance et les regrets de sa mère. Il faut l'entendre lui-même raconter cette scène touchante. Jamais son éloquence ne surpassa le langage persuasif et tendre de cette femme pieuse, plus mère encore que chrétienne ; et cet exemple peut donner l'idée de la lutte entre la religion et les sentimens naturels, qui devait souvent agiter les familles de la primitive Église. « Lorsque ma » mère, dit l'apôtre chrétien, eut appris ma ré» solution de me retirer dans la solitude, elle » me prit par la main, me conduisit dans sa » chambre, et m'ayant fait asseoir auprès d'elle » sur le même lit où elle m'avait donné nais» sance, elle se mit à pleurer, et ensuite me dit » des choses encore plus tristes que ses larmes. » Rien n'égale, dans le récit de Chrysostome, la plainte naïve de cette mère désolée. Après avoir rappelé les peines, les embarras, les périls d'une jeune femme laissée veuve au milieu du monde, dans la faiblesse de son âge et de son sexe : « Mon fils, dit-elle, * ma seule consolation, au » milieu de ces misères, a été de te voir sans » cesse, et de contempler dans tes traits l'image » fidèle de mon mari qui n'est plus. Cette con» solation a commencé dès ton enfance, lors» que tu ne savais pas encore parler, temps

* Sancti Chrysostomi Opera, t. I, p. 364.

» de la vie où les enfans donnent à leurs parens
» les plus grandes joies.

» Je ne te demande maintenant qu'une seule
» grâce; ne me rends pas veuve une seconde fois;
» ne renouvelle pas un deuil qui commençait à
» s'effacer; attends au moins le jour de ma mort;
» peut-être me faudra-t-il bientôt sortir d'ici-bas.
» Ceux qui sont jeunes peuvent espérer de vieillir;
» mais à mon âge, on n'attend que la mort. Quand
» tu m'auras ensevelie, et réuni mes cendres à
» celles de ton père, entreprends alors de longs
» voyages; passe telle mer que tu voudras; per-
» sonne ne t'en empêchera; mais pendant que je
» respire encore, supporte ma présence, et ne
» t'ennuie pas de vivre avec moi; n'attire pas sur
» toi l'indignation de Dieu, en m'accablant de
» si grands maux, sans avoir été offensé par
» moi. »

Quel accent de douleur et de vérité! C'est la simplicité d'Homère, ou plutôt celle de la nature. La loi chrétienne, qui semblait contredire les affections du cœur, leur rendait quelque chose de plus saint et de plus pur. Tout le secret du cœur d'une mère est dans cette prière si humble et si vive, pour que son fils ne la sacrifie pas, même à la religion.

Chrysostome n'eut pas le courage d'affliger sa mère, et renonça au projet d'un lointain voyage. Mais bientôt, pour se dérober aux instances des

chrétiens, qui voulaient le faire évêque, il se retire dans les solitudes voisines d'Antioche. Il y composa le *Traité du sacerdoce*, ouvrage plein d'imagination et de gravité, où il s'excuse de n'avoir pas accepté l'épiscopat, en montrant qu'il en connaît les pénibles devoirs. Loin de toute ambition, il passe plusieurs années dans cette vie tempérante, qui doit ajouter aux forces de l'âme tout ce qu'elle retranche aux passions et aux faiblesses de la nature.

Cette réflexion se présente à l'esprit dans l'histoire de cette époque du monde, toutes les fois que nous y voyons des hommes inconnus apporter tout à coup, au milieu du peuple et à la cour des princes, une autorité merveilleuse. Tous ces hommes venaient du désert. La solitude est mère des grandes pensées; et dans des temps vils et dégradés, comme les derniers siècles de l'empire, elle inspire quelquefois à l'homme une force que la société n'a plus. Mais aussi, pour les âmes trop faibles ou trop ardentes, cette solitude se peuplait de fantômes. Les extases, les manies mélancoliques transformées en prétendues possessions, remplissent l'histoire de cette époque; ainsi, de cette rude école du désert, il sortait des grands hommes et des fous.

C'était le jugement même des contemporains; et de là, parmi les gentils et souvent parmi les chrétiens, s'élevaient des plaintes et

des censures contre la vie solitaire. On accusait ce zèle inutile et farouche, qui se dérobait aux charges de la société, et se consumait sans fruit. Le jeune Chrysostome, du fond d'une caverne qu'il habitait, répondit à ces reproches par un éloquent traité*. Mais, discuter avec les hommes sur les avantages de la solitude, c'est y renoncer; le jeune apôtre revint dans Antioche, et prit les degrés inférieurs du sacerdoce. Quelques années après, Flavien, évêque d'Antioche, le consacra, et lui commit l'instruction du peuple dans cette ville savante et voluptueuse, l'Athènes de l'Orient.

Selon l'usage de la primitive Église, la prédication était le devoir de l'évêque; mais lorsqu'il vieillissait, ou manquait de talent, il faisait parler à sa place quelque jeune ministre de l'autel; car la parole, chez tous ces peuples d'origine grecque, était le talisman du culte. Ils étaient convertis par des prêtres éloquens, comme ils avaient été d'abord gouvernés par des orateurs, et ensuite amusés par des sophistes. Aussi Chrysostome** se plaint-il sans cesse de voir une foule plus nombreuse à ses discours qu'aux prières publiques. Ce n'étaient pas seulement les chrétiens, mais les Juifs, les payens, qui se pressaient dans son auditoire.

* Sancti Chrysostomi Opera, t. I, de Vitâ solitariâ.

** Chrysostomi Opera, t. II, passim.

Il interprétait l'Écriture avec cette vive imagination, et ce goût d'allégorie qui plaît aux Orientaux. Il exposait avec une éloquence digne du Portique et de l'Évangile les devoirs de la morale ; enfin, il attaquait les vices dont Antioche était le théâtre. Il décrivait la vie molle des grands, leurs palais de cèdre et de porphyre, le faste de leurs dépenses pour les courses du cirque, le luxe des femmes riches qui remplissaient les rues de leur cortége d'eunuques et d'esclaves, l'orgueil des philosophes, qui se promenaient avec leur manteau, leur longue barbe, et leur bâton, sous les vastes galeries d'Antioche.

La renommée de son éloquence se répandait dans tout l'Orient ; des sophistes payens venaient de loin pour l'entendre ; et son génie ajoutait à la puissance du christianisme, qui trouvait encore quelques obstacles dans les philosophes et les lettrés de la Grèce.

Chrysostome remplissait depuis douze ans cet apostolat, lorsqu'une grande occasion vint s'offrir à son génie. En 387, l'opulente, la voluptueuse Antioche fut troublée par une sédition aveugle et passagère, comme celles qui peuvent s'élever chez un peuple d'une imagination mobile, et de mœurs efféminées.

Au sujet d'une taxe nouvelle établie par l'empereur, on maltraita quelques-uns de ses officiers, on renversa ses statues, et celles de l'impératrice.

L'effroi suivit bientôt une révolte sans dessein et sans courage, et la malheureuse ville attendait en silence la colère de l'empereur.

Antioche chrétienne depuis long-temps, attachée à la religion du milieu même de sa mollesse orientale, Antioche l'ennemie de Julien, et le but de ses sarcasmes, devait, ce semble, obtenir grâce aux yeux de Théodose. Aussi le prince renonça-t-il à sa première pensée de brûler Antioche, de faire périr dans les flammes les citoyens au milieu de leurs demeures, et de faire passer la charrue sur leur territoire; car tels étaient les conseils qui s'étaient fait entendre dans le palais de Théodose; il se contenta de soumettre la ville à la juridiction de deux envoyés extraordinaires qui remplirent les cachots de prisonniers, et multiplièrent les confiscations et les supplices.

Dans cette stupeur de tout un peuple livré sans défense aux rigueurs, et aux soupçons d'une justice impitoyable, d'où viendra le secours? Comment l'humanité se fera-t-elle entendre? L'archevêque d'Antioche, Flavien, vieillard vénérable, est parti pour aller au loin jusqu'au palais de Théodose essayer de fléchir sa colère. Chrysostome tient dans Antioche la place du vertueux pontife. Il réunit le peuple dans le temple, il le console, le ranime, le justifie. Tel est le sujet d'une suite de discours sans exemple dans l'antiquité, et qui sont à la fois pour nous un monument d'histoire et d'éloquence.

Rien ne peut nous faire mieux comprendre, en effet, et le pouvoir impérial, et les mœurs de cette époque, et l'influence que prit la religion, en s'attachant à défendre le peuple. Écoutons d'abord l'orateur décrivant la consternation d'Antioche.

« Cette ville* est dépeuplée par la crainte et par » le malheur. La patrie, c'est-à-dire la chose du » monde la plus douce au cœur de tous les » hommes, est maintenant devenue la plus amère. » Nos citoyens fuient le lieu de leur naissance » avec la même horreur que l'on fuit le supplice ; » ils s'en détournent comme d'un abîme ; ils s'en » échappent comme d'un incendie. Lorsque le feu » dévore une maison, non-seulement ceux qui » l'habitent se précipitent au dehors ; on abandonne » aussi les maisons voisines ; on laisse tout pour » sauver sa vie. Ainsi, tandis que la colère de » l'empereur plane sur cette ville, comme un feu » rapide, tout le monde se précipite et s'enfuit » au dehors, avant que la flamme n'étende plus » loin ses ravages ; on se croit heureux de sur- » vivre ; et cependant cette fuite n'est pas excitée » par la présence de l'ennemi. Cette captivité n'est » pas la suite d'un combat ; nous n'avons pas vu » l'ennemi, et nous sommes prisonniers ou fu- » gitifs. »

* Sancti Chrysostomi Opera, t. II, Homilia II.

Après ces fortes peintures, Chrysostome ranime ses auditeurs par la confiance en Dieu ; chaque jour il leur parle, il compte avec eux les momens de l'absence de Flavien ; il se transporte en idée devant l'empereur, il imagine, il répète tout ce qu'on peut lui dire pour l'émouvoir.

Cependant les rigueurs de la justice impériale se multipliaient ; les plus riches citoyens étaient arrêtés, et battus de verges ; des femmes d'une illustre naissance étaient chassées de leurs maisons, privées de leurs biens, errantes auprès des prisons, pour demander la grâce de leurs époux ou de leurs fils. La terreur du peuple reprit une nouvelle force. Chrysostome s'était éloigné quelques jours *.

Sur les montagnes voisines de la ville, vivaient depuis long-temps des ermites chrétiens, qui dans les austérités de leur désert semblaient expier les délices d'Antioche. Jamais les riches campagnes de la Syrie, et le beau ciel qui la couronne, ne les faisaient descendre de leurs âpres solitudes. La calamité d'Antioche les attire ; ils paraissent au milieu de la ville, ils assiègent les prisons, ils entourent le prétoire : ce sont les tribuns du christianisme.

Un de ces solitaires, homme simple et sans lettres, rencontrant au milieu de la ville les deux

* Sancti Chrysostomi Opera, tom. II, Homilia III.

commissaires de l'empereur, les retint par leurs manteaux, et leur ordonna de descendre de cheval, puis il leur dit : « Allez, mes amis, portez de ma » part cet avis à l'empereur : Vous êtes empereur ; » mais vous êtes homme et vous commandez à des » hommes qui sont l'image de Dieu. Craignez la » colère du créateur, si vous détruisez son ouvrage. » Vous êtes si fort irrité qu'on ait abattu vos ima- » ges; Dieu le sera-t-il moins, si vous détruisez » les siennes? Vos statues de bronze sont déjà » refaites et rétablies sur leurs bases ; mais quand » vous aurez tué des hommes, comment réparer » votre faute? Les ressusciterez-vous, quand ils » seront morts? »

Quelques jours après, Chrysostome reprit la parole, pour célébrer la générosité chrétienne des solitaires, et les espérances qu'elle donnait. Un nouveau coup venait de frapper Antioche. Un ordre de l'empereur enlevait à cette ville le titre de *métropole* d'Orient, et fermait en même temps le cirque, les théâtres et les bains publics. Cette dernière tyrannie, que le climat et les habitudes orientales rendaient plus pénible, augmenta le désespoir des habitans. Beaucoup voulaient s'enfuir au désert ; Chrysostome les retint par ses paroles. Il peint avec énergie l'horreur dont il fut saisi lui-même, en pénétrant au milieu du prétoire, pour y suivre ses frères victimes de la rigueur des juges ; et de ce spectacle même, il tire l'espérance

que tant de maux vont enfin s'adoucir. Alors il fait entrevoir les approches de la fête de Pâques, comme un temps de réconciliation pour le prince, et pour le peuple.

Cependant le vénérable Flavien, après les fatigues d'un long voyage, était arrivé dans Constantinople au palais de l'empereur. Admis en sa présence au milieu des courtisans, des chefs de la garde, il s'arrêta loin du prince, les yeux baissés et pleins de larmes, et exprimant par son silence la désolation d'Antioche. L'empereur, lui adressant la parole, rappela les faveurs qu'il avait faites à cette ville, et se plaignit de l'ingratitude de ses habitans, de leurs insultes envers lui, et envers la mémoire de l'impératrice Flaccile. Flavien, versant des larmes, retraça lui-même avec vivacité les bienfaits de Théodose, et l'égarement du peuple d'Antioche, qu'il impute à la jalouse haine des esprits infernaux.

Puis revenant sur la colère même du prince, il lui dit ces paroles que rapporte, et qu'avait inspirées Chrysostome : « On a renversé tes statues ;
» mais tu peux t'en élever à toi-même de plus
» glorieuses. Pardonne aux coupables ; ils ne te
» dresseront pas dans les places publiques des
» statues d'airain, ou d'or, parées de diamans ;
» mais ils te consacreront dans leurs cœurs un mo-
» nument plus précieux, le souvenir de ta vertu.
» Tu auras autant de statues vivantes qu'il y a

» d'hommes sur la terre, et qu'il y en aura jusqu'à
» la fin du monde; car non-seulement nous, mais
» nos successeurs et leur postérité connaîtront
» cette action si royale et si grande, et l'ad-
» mireront, comme s'ils en avaient eux-mêmes
» profité *.

» Mais afin que mes discours ne semblent pas
» une flatterie, je te rapporterai une ancienne
» parole qui montre que les légions, les trésors
» et le nombre des sujets n'illustrent pas les princes,
» autant que la philosophie et la clémence. Le
» bienheureux Constantin apprenant que l'une de
» ses statues avait été défigurée à coups de pierres,
» comme toute la cour l'exhortait à se venger et
» à punir l'outrage de son front royal, il passa lé-
» gèrement la main sur son visage, et répondit
» en souriant qu'il ne sentait aucune blessure. Cou-
» verts de confusion, les courtisans se désistèrent
» de leurs sinistres avis; et cette parole est encore
» célébrée par tout le monde; le temps ne l'a pas
» fait vieillir, et n'a pas éteint la mémoire d'une telle
» vertu. A combien de trophées n'est-elle pas pré-
» férable? Ce prince a relevé plusieurs villes, et
» a vaincu beaucoup de barbares, mais nous n'en
» avons point souvenir. Cette parole, au contraire,
» est dans toutes les bouches. Ceux qui viennent
» après nous, et ceux qui les suivent l'entendront;

* Chrysostomi Opera, t. I, Homilia XX.

» et il n'est personne qui puisse l'écouter sans se
» récrier avec éloge, et sans faire mille vœux pour
» la mémoire du prince qui l'a dite. Que si cette
» parole est glorieuse devant les hommes, combien
» n'aura-t-elle pas mérité de couronnes devant
» Dieu qui est l'ami des hommes?

» Mais est-il besoin de rappeler Constantin et
» des exemples étrangers, lorsque pour t'encoura-
» ger, il ne faut que toi-même, et tes propres ac-
» tions. Souviens-toi de cet édit proclamé dans
» tout l'empire, lorsqu'aux approches de la fête
» de Pâques, annonçant aux criminels leur par-
» don, et aux prisonniers leur délivrance, tu
» disais dans tes lettres, comme si cet édit
» n'eût pas encore assez signalé ta clémence :
» Que n'ai-je aussi le pouvoir de ressusciter les
» morts!

» Souviens-toi maintenant de ces paroles : Voici
» le moment de rappeler les morts à la vie. Même
» avant que la sentence soit portée, Antioche est
» maintenant descendue près des portes de l'en-
» fer; retire-la de cet abîme. Il ne faut ni trésor,
» ni temps, ni travail; il suffit d'un seul mot, et
» tu ranimes une ville ensevelie dans les ombres
» de la mort. Permets qu'elle soit appelée désormais
» la ville de ta miséricorde.

» Songe que tu délibères, non sur le sort d'une seule
» ville, mais sur ta gloire, et sur le christianisme
» tout entier. A cette heure, les Juifs, les Grecs,

» le monde civilisé, les barbares, ont appris nos » malheurs; ils te regardent, ils attendent quel » arrêt tu porteras sur nous. Si ta sentence est » humaine et généreuse, ils la célèbreront, ils ren» dront gloire à Dieu, ils se diront l'un à l'autre : » O ciel! quelle est grande la puissance du chris» tianisme! Cet homme qui n'avait pas d'égal sur » la terre, qui pouvait tout perdre et tout détruire, » elle l'a dompté, elle l'a soumis, elle lui a donné » une philosophie que les hommes les plus obscurs » n'auraient pas. Il est grand le Dieu des chré» tiens! des hommes, il sait faire des anges; il les » élève au-dessus de la nature. . . . .

» Regarde combien il sera beau dans la posté» rité que l'on sache, qu'au milieu des périls d'un » si grand peuple dévoué à la vengeance et aux » supplices, quand tous frisonnaient de terreur, » quand les chefs, les préfets, les juges étaient » saisis de crainte et n'osaient élever la voix pour » les malheureux, un vieillard s'est avancé avec le » sacerdoce de Dieu, et par sa seule présence, par » ses simples paroles, a vaincu l'empereur; et qu'a» lors une grâce que l'empereur avait refusée à » tous les grands de sa cour, il l'accorda aux » prières d'un vieillard, par respect pour les lois » de Dieu. En effet, ô prince! mes concitoyens » n'ont pas cru te rendre un médiocre honneur, en » me choisissant pour cette mission; car ils ont » jugé (et ce jugement fait ta gloire) que tu pré-

» férais la religion dans ses plus faibles ministres
» à toute la puissance du trône. Mais je ne viens
» pas seulement de leur part; je viens au nom du
» souverain des cieux pour dire à ton âme clé-
» mente et miséricordieuse ces paroles de l'Évan-
» gile : « Si vous remettez aux hommes leurs offen-
» ses, Dieu vous remettra les vôtres. » Souviens-toi
» de ce jour où nous rendrons compte de nos ac-
» tions, et songe que, si tu as commis des fautes,
» tu peux les effacer toutes par un pardon, sans
» combat, sans effort. Les autres envoyés ap-
» portent de l'or, de l'argent et des offrandes sem-
» blables : moi, je m'approche de ta puissance avec
» le livre de notre sainte loi dans les mains; je te
» le présente, au lieu de tous les dons, et je te
» conjure d'imiter ton souverain maître, qui
» chaque jour offensé par nos fautes, ne se lasse
» pas de prodiguer ses bienfaits. Ne confonds pas
» nos espérances, ne démens pas nos promesses.
» Je veux que tu le saches : si tu veux bien apaiser
» ta colère, si tu rends à notre ville ton ancienne
» amitié, je m'en retournerai plein de confiance;
» mais si tu as banni Antioche de ta pensée, je
» n'y retournerai pas, je ne verrai plus son ter-
» ritoire, je le renierai pour jamais, je deviendrai
» citoyen d'une autre ville : je ne voudrais pas
» d'une patrie pour laquelle toi, le plus humain et
» le plus clément des hommes, tu serais devenu
» cruel et sans pitié. »

Cette éloquence persuasive toucha l'empereur. La douceur de la loi nouvelle agissait sur cette âme violente et guerrière. « Qu'y a-t-il d'étonnant, » dit-il, si nous autres hommes, nous pardonnons » à des hommes qui nous ont offensés, lorsque » le maître du monde descendu sur la terre, fait » esclave pour nous, et mis en croix par ceux » qu'il avait comblés de biens, a prié son père » pour ses bourreaux, en disant : Pardonne-leur, » mon père, car ils ne savent ce qu'ils font. » Et en même temps il pressa le vieillard de repartir, pour porter cette joie au peuple d'Antiotioche, à la fête de Pâques.

Flavien se fit devancer par des courriers rapides; les fêtes remplacèrent dans Antioche le deuil public; et, suivant le génie de l'Orient, le peuple parut aussi enthousiaste dans sa joie, qu'il était naguères abattu dans sa douleur.

Chrysostome rassembla le peuple, pour lui redire les paroles de Flavien et de l'empereur.

Sans doute, il est aisé de concevoir, pour l'espèce humaine, un état plus raisonnable et meilleur que ce despotisme arrêté seulement par d'éloquentes prières. A la pensée d'un tel abaissement et d'un tel secours, on s'indigne, autant qu'on admire. Il faut même l'avouer, les luttes de la liberté mourante à la voix de Démosthènes, ont bien un autre intérêt que cette résignation passive d'un peuple d'Asie, tremblant sous ses maî-

tres, et défendu par la tribune chrétienne. Mais si l'on se reporte au siècle de Théodose, aux mœurs cruelles de cette époque, si l'on revoit en pensée le massacre de Thessalonique, ordonné par le même prince qui laissa vivre Antioche, peut-on méconnaître le bienfait de cette religieuse éloquence? Et même de nos jours, si l'on pense à l'état présent de ces villes d'Asie encore habitées par des Grecs, si l'on songe que ces massacres, ces exterminations, qu'interdisait le christianisme, y sont aujourd'hui le droit commun des Barbares conseillés et recrutés par l'Europe, combien ne doit-on pas regretter qu'il n'y ait plus de Flavien et de Chrysostome, pour demander à la politique des rois *l'amnistie d'Antioche*, pour arrêter au nom de Dieu l'effusion du sang chrétien, pour apprendre l'Évangile à ceux qui le prêchent, et qui l'ont oublié?

Chrysostome continua pendant dix années d'instruire le peuple qu'il avait défendu. Ses ouvrages sont le cours le plus complet de prédication morale que nous ait transmis l'antiquité chrétienne. Hormis quelques préjugés, ou quelques complaisances pour les préjugés du temps, on y voit partout un beau génie, une grande connaissance du cœur de l'homme, une charité vraiment évangélique. Ses discours ont encore un intérêt particulier pour nous autres modernes, curieux investigateurs du passé. La civilisation chré-

tienne d'Orient, cette époque sans analogie avec le moyen âge, et qui joignait à la naïveté du zèle religieux un haut degré d'élégance sociale, revit toute entière dans les pages éloquentes de l'orateur d'Antioche.

Nous y voyons que l'influence chrétienne n'avait en rien réformé l'esclavage domestique. Il n'était pas extraordinaire de compter, dans une opulente maison, deux ou trois mille esclaves destinés à servir toutes les fantaisies du luxe le plus capricieux. On les traitait souvent avec une dureté que blâmait inutilement la chaire chrétienne. Une riche matrone *, irritée contre quelques jeunes filles esclaves, les faisait attacher à sa litière, et battre de verges sous ses yeux.

Ces gens-là ne s'en croyaient pas moins chrétiens, et étaient assidus dans les églises; mais ils avaient encore une crédulité toute payenne pour les augures et les présages; à la moindre maladie, ils couraient à la synagogue **, consultaient des enchanteurs, ou portaient des amulettes, parmi lesquelles figuraient des médailles d'Alexandre ***, dont la gloire était restée comme un talisman merveilleux chez les Grecs d'Asie.

Il était même permis de faire servir le chris-

---

* Chrysostomi Opera, t. XI, pag. 112.
** *Idem*, t. I, p. 682; t. II, p. 244.
*** *Idem*, t. II, p. 243.

tianisme à ces superstitions ; on portait aussi pour amulettes des feuillets de l'Évangile ; on en suspendait au cou des petits enfans. Souvent, à leur naissance, on allumait plusieurs lampes *, auxquelles on donnait des noms divers ; et l'on transportait à l'enfant le nom de celle qui avait été le plus long-temps à s'éteindre.

Les malades se faisaient frotter avec l'huile ** des lampes allumées dans les lieux saints ; on espérait guérir tous les maux par l'imposition des mains de quelques pieux solitaires ; généralement on croyait à la magie. Les lois de Théodose sont pleines de menaces contre ce prétendu crime ; et, vers la même époque, le concile de Laodicée défendit particulièrement aux ecclésiastiques d'étudier l'astrologie, de faire des enchantemens et des philtres. Des crimes bizarres se mêlaient aux folies superstitieuses. Dans l'idée que les âmes de ceux qui mouraient de mort violente échappaient au démon, quelquefois on égorgeait de jeunes enfans.

Une superstition plus innocente qui se conservait parmi beaucoup de chrétiens, c'était la pratique de quelque rite païen, le culte pour quelque grotte

---

* Chrysostomi. Opera, t. X, p. 107.

** *Idem*, t. XII, p. 373.

ou quelque bois sacré*. Ces restes d'idolâtrie étaient beaucoup plus communs parmi les chrétiens des campagnes. Chrysostome se plaint ** que les riches possesseurs de terres aimaient mieux bâtir des granges que des temples, et que les pauvres laboureurs avaient bien des stades à parcourir pour trouver une église.

Dans les grandes villes, comme Antioche, l'éducation des enfans était fort soignée. Dès l'âge de cinq ans, ils suivaient les écoles publiques, où l'on apprenait à lire, et à tracer des caractères sur la cire. Ils passaient ensuite aux écoles des grammairiens, où l'on étudiait Homère, et les autres poëtes grecs. Au delà étaient les écoles d'éloquence, dont les maîtres conservaient la plupart une préférence cachée pour l'ancien culte, qu'ils confondaient avec l'ancienne littérature.

Ce n'était guère qu'à la sortie de ces écoles, que l'influence de la nouvelle religion s'étendait sur les jeunes gens. Le baptême, presque toujours tardif, devenait une initiation ; le culte nouveau les saisissait dans l'âge de l'enthousiasme ; les plus passionnés fuyaient au désert. Ceux qui tenaient le plus au monde se livraient à l'étude du droit civil ***, qui conduisait encore aux premières di-

---

* Chrysost. Opera, t. I, p. 727.
** *Idem*, t. XI, p. 746.
*** *Idem*, t. IX, p. 149.

gnités. Un très-petit nombre adoptait la profession des armes *, généralement décréditée par la mollesse du temps et par la prédication chrétienne.

Dans la vie des femmes, le christianisme avait encore ajouté à la sévère discipline de l'antique gynécée. Les fêtes, les processions païennes étaient interdites. Une jeune fille, même entourée d'esclaves et de gardiens, ne sortait que bien peu, et seulement à la chute du jour; elle n'assistait jamais aux spectacles. Dans les églises, et les basiliques des martyrs, les femmes étaient séparées par des barrières **.

Rien n'égalait cependant le luxe et la mollesse de quelques-unes de ces femmes d'Orient, élevées au milieu des parfums et des roses, ornées de toutes les parures de l'Inde, et des tissus précieux de Biblos et de Laodicée. Mais sans cesse de jeunes filles s'arrachaient à ces monotones délices, pour adopter la vie austère et l'humble vêtement des religieuses. L'éloquence d'un orateur chrétien, l'imagination, l'enthousiasme les jetaient dans cette vie nouvelle. La vanité y trouvait encore quelques attraits, les hommages de la foule ***, une place distinguée dans les églises. Les orateurs sacrés du temps se plaignaient que le profane désir de

* Chrysost. Opera, t. I, p. 84.
** *Idem*, t. I, p. 263.
*** *Idem*, t. II, p. 590.

plaire se conservait trop souvent dans cette profession sainte ; et ils nous ont même appris que, dans cette époque de ferveur, déjà la coquetterie * pouvait dessiner les plis d'une robe de bure, laisser tomber un manteau, et dévoiler des grâces que l'on cache. Beaucoup de vierges chrétiennes, il est vrai, se dévouaient au soin des malades et des pauvres, s'exposaient à la mort, et montraient des vertus sublimes dans un sexe faible. Mais il était un abus, né du grand nombre des professions religieuses, et que saint Chrysostome ** déplore avec une vive éloquence : de riches célibataires retiraient souvent, dans leur maison, quelqu'une de ces filles consacrées à Dieu, sous prétexte de les protéger, et de confier à des mains si pures l'administration domestique. Et ces vierges, gardant l'habit plutôt que les vertus de leur état, commandaient à des foules d'esclaves, subjuguaient l'esprit du maître, et, par leur conduite, excitaient les railleries des Juifs et des Gentils. Quelquefois aussi des femmes, qui s'étaient séparées de leur mari, sous prétexte de continence, oubliaient leurs vœux, pour aimer librement un homme obscur, ou un esclave.

La chaire chrétienne retentissait de plaintes et

* Sancti Hieronymi Opera, t. I, p. 781.

** Chrysostomi Opera, t. I, p. 103, in eos qui subintroductas virgines domi habent.

d'anathèmes contre ces profanes abus; mais en même temps elle redisait, comme un titre de gloire *, qu'il y avait plus de femmes consacrées à Dieu que d'épouses et de mères; déplorable succès, qui ne pouvait servir qu'à la chute de la société et de l'empire!

Cependant les orateurs chrétiens recommandaient aussi le mariage, surtout dans la première jeunesse; mais l'avarice et l'ambition des pères le retardaient ordinairement; et dans les riches familles, il n'était presque toujours qu'un contrat, une spéculation d'intérêt, sans que souvent les deux époux se fussent vus l'un l'autre, avant leur union.

Souvent, du reste, cette cérémonie se faisait sans consécration religieuse, et presque avec la licence des fêtes nuptiales du paganisme. Chrysostome lui-même ** avoue qu'il craint d'attaquer cet ancien usage, dont il décrit avec douleur les profanes plaisirs. Le soir du jour marqué pour la fête, un cortége de pantomimes, de danseurs et de danseuses se rendait à la maison de la jeune épouse. A la nuit, elle sortait couverte d'un voile, et montait sur un char, escortée de femmes et de jeunes filles. La foule bruyante qui suivait, dans l'ivresse du vin et de la joie, chan-

* Chrysostomi Opera, t. IV, p. 107.

** *Idem*, t. III, p. 195; t. IV, p. 540; t. X, p. 104.

tait des vers, encore mêlés de souvenirs mythologiques.

On se mettait aux fenêtres, la nuit, pour voir passer le joyeux cortége, précédé de flûtes et de cymbales. Il arrivait ainsi à la maison de l'époux, qui, la tête ornée d'une couronne, recevait la jeune fille des mains de la mère, soulevait son voile, et disparaissait avec elle. La fête continuait par des jeux, des danses de pantomimes; et les repas se renouvelaient plusieurs jours.

La jeune fille, sortie de l'austère gynécée pour cette fête tumultueuse, paraissait d'abord timide et tremblante; mais bientôt elle commandait avec empire, prodiguait l'or, et souvent ruinait son époux par un luxe insensé. L'orateur chrétien a décrit ce luxe, que ses graves paroles ne pouvaient corriger. Il se plaint que des femmes se faisaient conduire à * l'église, sur un char tout brillant de dorure, traîné par quatre mules blanches richement ornées, au milieu d'une escorte d'eunuques et d'esclaves. Ces femmes étaient vêtues de tuniques d'or et de soie, parées de diamans, et portaient à leurs oreilles, dit l'orateur, la subsistance de mille pauvres. La dévotion se mêlait encore à ce faste mondain, et quelques-unes des robes les plus précieuses étaient tissues de

* Chrysostomi Opera, t. II, p. 527.

riches dessins * qui représentaient des scènes de l'Évangile.

Une autre mode attaquée par l'orateur chrétien, c'était de se teindre le visage de nuances diverses, pour relever l'éclat des yeux. Chrysostome regarde cette mode comme une profanation de l'ouvrage de Dieu; mais il recommande aux maris * d'en détourner doucement leurs femmes, en leur disant que ces fards sont inutiles, et même nuisent à la beauté **.

Quelquefois la parure des hommes n'était pas moins recherchée que celle des femmes, et Chrysostome s'indigne *** contre ces jeunes chrétiens, dont les chaussures étaient brodées d'or et de soie. Il décrit, avec une pieuse douleur, ces palais disposés pour les saisons diverses, ces colonnes, ces portiques, ces murailles incrustées de marbre et d'ivoire, ces parquets en mosaïque, ces hautes fenêtres ornées de vitraux de diverses couleurs, enfin ces statues de marbre et d'airain qui rappelaient les souvenirs du paganisme. Il accuse, par mille allusions, la vie de ces sybarites chrétiens d'Antioche, la profusion de leur table, le luxe de leurs fêtes, leurs lits d'ivoire ou d'argent massif incrusté d'or,

---

* Asterii homilia in divitem et Lazarum.

** Chrysostomi Opera, t. VII, pag. 354.

*** *Idem*, t. VII, p. 510.

les vases les plus vils forgés du même métal *, leurs bibliothèques, où des rouleaux du parchemin le plus délié, couverts de lettres d'or, reposaient, sans être lus, dans de précieuses cassettes.

Que faisait l'orateur, au milieu de cette Babylone chrétienne, enchantée plutôt que corrigée par ses paroles, dans ces églises où l'on applaudissait comme au théâtre, et d'où l'on sortait, avant la fin de la Synaxe, pour courir aux jeux du Cirque? Il cherchait surtout à faire naître la charité dans les cœurs, il profitait des mœurs douces de ce peuple pour lui inspirer la pitié. Il était l'apôtre de l'aumône. Nul moraliste, nul orateur de la chaire moderne n'a jamais égalé la vivacité persuasive et l'inépuisable abondance, que Chrysostome portait dans cette exhortation. Jamais on n'a su mieux recommander à l'homme les misères de l'homme, mieux émouvoir le cœur, pour exciter à la bienfaisance et à la vertu. Déjà, dans la société chrétienne, mille prétextes hypocrites glaçaient la charité, au nom même de la foi. Il faut voir comme le vertueux orateur s'élève au-dessus de ce christianisme pharisaïque, pour accueillir également toutes les souffrances.

« Un homme charitable **, dit-il, est comme » un port ouvert aux infortunés; il doit tous les

* Chrysostomi Opera, t. VIII, p. 188.

** Chrysostomi Opera, t. V, p. 51.

» accueillir. Le rivage reçoit également tous les » naufragés, il les sauve de la tempête, bons ou » méchans, quel que soient leurs fautes ou leur » péril. Vous devez faire de même pour ces nau- » fragés de la fortune, qui, sur terre, sont battus » par le malheur. Sans les juger avec rigueur, ni » rechercher exactement leur vie, occupez-vous » de soulager leur affliction. Pourquoi vous don- » ner les soins d'une surveillance inutile ? Dieu » vous en décharge. Il ne vous commande que la » charité. Il y a bien de la différence entre un juge » et un chrétien qui fait l'aumône. L'aumône » même n'a pris son nom que de la pitié qui nous » l'inspire. C'est à quoi saint Paul nous invite » quand il a dit : Ne vous lassez point de faire du » bien à tout le monde. Certes, si nous exami- » nons, avec tant de scrupule et de sévérité, les » personnes indignes de nos secours, nous n'en » trouverons jamais assez qui les méritent; mais » si nous distribuons nos offrandes à tous, même » aux indignes, nous verrons aussi venir à nous » ceux qui les méritent le plus, comme l'éprouva » jadis Abraham, qui, n'examinant pas, avec un » soin trop sévère, quels hôtes se présentaient » sur le seuil de sa tente, fut assez heureux pour » y recevoir les anges même du ciel.

» Imitons ce saint patriarche : ne faisons pas » d'enquête sur le malheur. La souffrance du pau- » vre suffit à elle seule pour lui donner droit à nos

» bienfaits. Lorsqu'un homme s'offre à nous avec » la recommandation du malheur, ne demandons » rien davantage. En l'assistant, c'est sa nature » d'homme, et non le mérite de ses actions ou de » sa foi que nous honorons; c'est sa misère, et non » sa vertu qui nous touche, afin d'attirer sur nous-» mêmes la miséricorde de Dieu. Car si nous vou-» lons, au contraire, discuter rigoureusement les » droits de ceux qui ont Dieu pour maître, aussi-» bien que nous, il fera la même chose à notre » égard : si nous leur faisons rendre compte de » leur vie, ils nous demandera compte de la » nôtre; car l'Évangile a dit : *Vous serez jugés,* » *comme vous aurez jugé les autres.* »

L'éloquent prêtre d'Antioche voulait passer sa vie au milieu de ce peuple ingénieux, où cent mille auditeurs admiraient ses paroles. Mais l'éclat de son génie avait attiré sur lui les regards de tout l'empire. Le siége patriarcal de Constantinople semblait la place désignée pour le plus grand orateur du christianisme.

Cette dignité ne fut vacante qu'après la mort de Théodose, en 397, sous le règne de ses deux fils, qui s'étaient partagé le monde romain. Arcadius, ou plutôt l'eunuque Eutrope, songea d'abord à Chrysostome; et ce fut la seule chose agréable au peuple, qu'il eût faite, pendant la durée de son pouvoir. Chrysostome, dont les humbles refus étaient à craindre, fut attiré dans une conférence, et re-

mis presque de force à un grand eunuque et à un général, qui le conduisirent à Constantinople.

Un concile d'évêques, assemblé dans cette ville, célèbra son ordination; mais tant d'honneurs ne firent que porter à l'excès la jalousie sacerdotale. De nombreux compétiteurs avaient brigué cette dignité, par des sollicitations et des présens. Les évêques, qui ne pouvaient y parvenir, voulaient du moins qu'elle fût remplie par un choix moins éclatant.

La cour voluptueuse et corrompue redoutait un censeur. L'ambitieux Eutrope s'aperçut bientôt que le pieux évêque ne voudrait pas être sa créature. Le peuple seul, ce peuple, qui n'avait plus ni liberté ni gloire, qui voyait ses campagnes envahies par les Barbares, se tournait avec une sorte d'idolâtrie vers cet homme dont la renommée remplissait tout l'Orient.

A Constantinople, Chrysostome retrouvait les vices de l'Asie, augmentés encore par la présence d'une cour efféminée. Le faible successeur de Théodose n'avait de lui que le goût d'une vaine magnificence; c'est dans les sermons du vertueux pontife que l'on retrouve la plus curieuse description de ce luxe oriental.

Arcadius ne paraissait en public, qu'au milieu d'un cortége de gardes revêtus d'habits magnifiques, portant des boucliers et des lances dorées. Il était sur un char attelé de mules

blanches, et tout incrusté de lames d'or et de pierreries. Il portait de riches bracelets, des boucles d'oreilles * du plus grand prix, un diadème orné de diamans : sa robe en était couverte, sa chaussure même était d'une singulière magnificence; et tout cet étalage faisait de loin l'admiration de la foule repoussée par les soldats. Les salles, les escaliers, les cours du palais étaient sablés de poudre d'or. C'était là que se rendaient chaque jour les grands de l'empire, qui venaient ramper devant quelque eunuque favori.

Ces jeux du Cirque, si chers à la ville d'Antioche, excitaient dans Constantinople encore plus d'engouement et de fureur. Les plus riches citoyens y perdaient souvent leur fortune; la foule y consumait son temps. Mais un spectacle plus séduisant encore, c'était des comédies ornées de danses et de chants, où de jeunes femmes paraissaient sur la scène à visage découvert. Constantinople était folle de ces spectacles, que les anciennes mœurs du paganisme n'auraient pas soufferts.

Chrysostome réprima d'abord la licence hypocrite des prêtres **, qui gardaient dans leurs maisons des religieuses, sous le nom de sœurs adoptives, fréquentaient les tables sensuelles des grands et

---

* Chry. Opera, t. I, p. 262; t. II, p. 545; t. XI, p. 69.
** *Idem*, t. I, p. 117.

convoitaient les richesses des veuves. Il censurait amèrement tous ces vices. Il attaquait la mollesse des grands, l'oisiveté du peuple; mais cet apostolat chrétien ne corrigeait pas le vice de l'empire. Pendant qu'Arcadius faisait des lois pour détruire quelques restes de l'ancien polythéisme, pendant que Chrysostome envoyait des missions chez les peuples barbares, Alaric ravageait la Grèce, et Gaïnas, général goth attaché au service de l'empire, faisait trembler Arcadius, et le forçait d'exiler son ministre Eutrope.

Ce fut un grand jour, que celui où l'insolent ministre proscrit par son maître, poursuivi par le peuple, vint chercher un asile dans Sainte-Sophie, à l'abri de la chaire pontificale. Nous ne reproduirons pas le discours trop connu que prononça Chrysostome, pour apaiser la colère du peuple, et défendre le *réfugié* de l'Église chrétienne; mais on sent assez combien ces terribles disgrâces prêtaient d'autorité à l'éloquence chrétienne, combien cette parole: « vanité des vanités, et tout n'est que vanité », retentissait avec force devant le favori déchu, tremblant au pied de la chaire qui le protégeait, et sauvé de la colère du peuple par la voix du pontife.

Ces drames de l'Église chrétienne attestaient la misère du pouvoir impérial, mais faisaient ressortir la grandeur et la puissance du culte. Peu de temps après, Chrysostome fut envoyé en am-

bassade auprès de Gaïnas qui, plus animé que satisfait par la mort d'Eutrope, demandait les têtes des autres grands officiers de l'empire.

Telle était la dégradation de la cour de Byzance, que les victimes furent conduites au camp du Barbare; mais Chrysostome les protégeait par ses paroles. Gaïnas, comme la plupart des Goths, s'était avisé d'être arien; et il n'avait pris de cette religion que la haine contre le parti contraire. Il céda cependant; et Chrysostome, de retour à Constantinople, prononça, devant le peuple, ces paroles qui donnent une idée singulière du règne d'Arcadius : « Je suis le père commun de tous, et je dois » penser, non-seulement à ceux qui sont debout, » mais encore à ceux qui sont tombés; c'est pour » cela que je me suis quelque temps éloigné de » vous, faisant des voyages, usant de conseils et de » prières pour sauver de la mort les principaux de » l'empire. » Puis il se livrait à de pieuses réflexions sur la fragilité des grandeurs et le néant de la vie.

Un chef des Huns vainquit Gaïnas; et Constantinople se trouva délivrée par le conflit des deux Barbares. Elle reprit ses jeux du cirque et ses querelles religieuses; car on s'occupait sans cesse de ce qu'on appelait la paix de l'Église, et fort peu du salut de l'empire. Quelques solitaires d'Égypte, chassés par Théophile, patriarche d'Alexandrie, intéressaient plus l'empereur et sa suite, que ne le faisaient la Grèce et la Thrace, désolées par les Bar-

bares. Tout, dans cette cour, n'était qu'intrigue, hypocrisie, frivolité.

Une ligue se forma pour perdre Chrysostome. On y comptait des prêtres jaloux, des courtisans, de riches matrones offensées par les censures de l'orateur, enfin, l'impératrice Eudoxie et peut-être l'empereur. Un concile fut convoqué pour servir leur vengeance. Théophile, patriarche d'Alexandrie, le dominait par ses intrigues et sa haine furieuse. Plusieurs évêques, admirateurs du génie de Chrysostome, ne voulaient pas se séparer de sa cause, et refusaient d'assister au concile. Cependant, Chrysostome parlait dans les chaires de Constantinople avec une véhémence nouvelle. « Que puis-je craindre? » disait il; « serait-ce la mort? Mais vous savez que » Dieu est ma vie, et que je gagnerais à mourir. » Serait-ce l'exil? Mais la terre, dans toute son » étendue, est au Seigneur. Serait-ce la perte des » biens? Mais nous n'avons rien apporté dans ce » monde, et nous n'en remporterons rien. Ainsi » toutes les terreurs du monde sont méprisables à » mes yeux, et je me ris de tous les avantages » que les autres hommes souhaitent avec pas- » sion. » Puis il ajoutait: « Mais vous savez, mes » amis, la véritable cause de ma perte; c'est que » je n'ai point tendu ma demeure de riches tapis- » series; c'est que je n'ai point revêtu des habits » d'or et de soie; c'est que je n'ai point flatté la

» mollesse et la sensualité de certaines gens. Il
» reste encore quelque chose de la race de Jézabel,
» et la grâce combat encore pour Élie. Hérodiade
» demande encore une fois la tête de Jean, et c'est
» pour cela qu'elle danse. » Ces éloquentes invectives parurent désigner l'impératrice * Eudoxie.

Les ennemis de Chrysostome, qui siégeaient au concile, s'armèrent de cette faute ou de cette calomnie, et après avoir solennellement prononcé la déposition du patriarche, pour quelques prétendus griefs de discipline ecclésiastique, ils demandèrent à l'empereur de le bannir pour crime de lèse-majesté.

Chrysostome fut enlevé de nuit, et jeté sur un navire, au milieu des plaintes et des réclamations de tout le peuple; car ce peuple, dans son abaissement, s'était attaché à ce grand homme comme à un défenseur. Il aimait sa vie austère et simple, ses censures égales pour les grands et les petits. En le perdant, il se sentait privé d'un appui, et se croyait tombé au-dessous même de son esclavage ordinaire. Les imaginations, échauffées par ces regrets, fermentèrent avec l'ardeur superstitieuse de cette époque. Un tremblement de terre,

---

* Les paroles mêmes de Chrysostome, εἰς ἀδοξίαν ἐντρέχει, furent accusées d'offrir un jeu de mots insultant.

qui fut ressenti dans Constantinople, parut un signe de la colère de Dieu.

Les ennemis de la cour, les mécontens, les orthodoxes, poussèrent des cris de douleur et d'effroi. Le faible Arcadius fut effrayé, et l'impératrice Eudoxie, troublée du tremblement de terre et de la haine du peuple, pressa vivement le retour de celui qu'elle avait fait bannir. On fit partir, pour le rappeler, plusieurs députations successives; Rome menacée n'avait pas envoyé plus d'ambassadeurs à Coriolan.

Théophile et les évêques de son parti prirent la fuite. Le Bosphore se couvrit de vaisseaux qui s'avançaient pour recevoir Chrysostome. Des cierges allumés, des chants populaires célébraient son retour. En reparaissant, il refusa d'abord de reprendre les honneurs de l'épiscopat, et voulut s'arrêter dans un faubourg de Constantinople. Mais l'enthousiasme du peuple, et ses murmures contre l'empereur et l'impératrice, forcèrent Chrysostome de remonter dans cette chaire que son génie rendait si puissante. Ses premières paroles furent une espèce d'allégorie sur son retour, comparé à la délivrance de Sara, tombée dans les mains de Pharaon. Mais, tout en accusant le patriarche d'Alexandrie et ses autres ennemis, il donnait un gage de paix à l'impératrice Eudoxie, qu'il nommait la mère des églises, la protectrice des saints, et le soutien des pauvres.

Cette réconciliation toutefois était de difficile durée. Eudoxie ne pouvait oublier sa haine et sa défaite. Les courtisans, les dames du palais excitaient sa colère. On avait préparé, pour consoler l'orgueil de la princesse, une fête à demi profane; c'était la dédicace d'une statue d'argent, élevée en son honneur, sur la place publique, entre le sénat et l'église de Sainte-Sophie. Des chants, dès danses célébraient cette espèce de consécration.

Chrysostome, dans une de ses homélies, blâma vivement ces jeux qu'il accusait d'idolâtrie. Eudoxie, offensée, reprit toute sa colère. Chrysostome n'avait pas fait encore annuler les actes du concile qui l'avait condamné; il siégeait sans être absous. Cette irrégularité, défendue par un concile d'Antioche, fut une arme nouvelle pour ses ennemis. Dans cette espérance, les évêques de la Grèce et de l'Orient sont convoqués une seconde fois à Constantinople. Théophile, sans oser y reparaître, animait cette intrigue épiscopale.

Pendant que le nouveau concile délibérait, Chrysostome parlait dans Sainte-Sophie, et son éloquence balançait tout le pouvoir de ses ennemis. Quarante évêques s'étaient déclarés pour sa cause; les autres, plus nombreux, pressaient l'empereur de le bannir avant la fête de Pâques; car on craignait que, dans ce grand jour, il ne parût trop inviolable.

La veille de la fête, Chrysostome reçut l'ordre de quitter son église ; mais on ne pouvait lui enlever la confiance du peuple, qui, désertant alors les églises, alla tenir l'assemblée chrétienne dans les bains publics bâtis par Constantin. La cour, aussi cruelle que faible, envoya des troupes de la garde gothique pour disperser cette foule. Le sang coula près de l'autel ; et des femmes *, demi-nues pour recevoir le baptême, selon l'usage du temps, furent outragées par les soldats.

Enfin l'empereur prononça l'exil de Chrysostome. Il fut conduit d'abord à Nicée, et, de là, dans une petite ville d'Arménie, séjour affreux, entouré de peuplades barbares. Persécuté, sur la route, par des moines et par un évêque de Césarée, il fut secouru par la veuve du ministre Rufin, mis à mort quelques années auparavant.

Du fond de son exil, il ne cessa d'être en intelligence avec les évêques qui avaient défendu sa cause, et avec ceux qui se déclarèrent pour lui dans l'Occident. Il consolait ses amis de Constantinople; il écrivait à l'évêque de Rome pour invoquer sa communion. Des femmes riches venaient de Constantinople, sous mille déguisemens, pour le consoler et le servir. Des évêques de toutes les provinces d'Occident lui faisaient passer des

* Chrysostomi Opera, t. V.

secours. On ne concevrait pas la vie singulière de ce temps, si on ne lisait les lettres que Chrysostome, exilé près du mont Taurus, envoyait sur tous les points du monde. L'empire était dissous; mais la société chrétienne plus puissante, malgré tant de divisions, communiquait de toutes parts.

Cependant, la cour d'Arcadius, qui persécutait les partisans de Chrysostome, sous le nom de *Joannites*, s'offensa du pouvoir que cet illustre banni conservait dans l'Orient. On voulut le changer d'exil, et le reléguer dans un lieu plus lointain sur les bords du Pont-Euxin. La brutalité des soldats qui le conduisirent aggrava ou peut-être ne fit qu'exécuter les ordres de la cour de Byzance. Forcé de faire de longues marches, tête nue, à l'ardeur du soleil, insulté par ses gardes, le vieillard, déjà consumé de veilles et d'austérités, n'acheva point ce pénible voyage. Il expira près de Comane, bourgade du Pont.

Cette vie de Chrysostome se liait à l'histoire de son éloquence. La fermeté du martyr explique le génie de l'orateur. Ces études grecques dans l'école de Libanius, cette piété pour sa mère, cette fuite au désert, cette douce autorité sur le peuple spirituel et léger d'Antioche, ces combats parmi les intrigues de Constantinople, ce courage dans un long exil, répondent, pour ainsi dire, à tous les caractères que prend son éloquence, tour à tour

ingénieuse et tendre, élégante, austère et sublime.

Nul homme n'a mieux rempli ce ministère de la parole qu'avait suscité l'Évangile. Il est le plus beau génie de la société nouvelle, entée sur l'ancien monde. Il est, par excellence, le Grec devenu chrétien. Réformateur austère, sous ses paroles mélodieuses et vives, on sent toujours l'imagination qui, dans la Grèce, avait inspiré tant de fables charmantes. Il a rejeté bien loin les dieux d'Homère et les génies de Pythagore et de Platon; mais dans son idiome tout poétique, il représente l'aumône nous introduisant sans peine dans les cieux, et accueillie par le chœur des anges, comme une reine que les gardes reconnaissent à son cortége, et devant laquelle ils se pressent d'ouvrir les portes de la ville. Ce polythéisme de langage ravissait les Chrétiens néophytes de l'Orient; et la sublime morale de l'orateur venait à eux, parée de poésie.

Ces peuples étaient plus sensibles que raisonnables; et la société, d'ailleurs, ne peut jamais vieillir assez, pour que l'imagination n'y garde pas une grande puissance. Peut-être même ce pouvoir augmente dans les jours de décrépitude sociale. Et comment ne paraîtrait-il pas invincible, lorsqu'il se mêle, comme dans Chrysostome, à tous les sentimens profonds du cœur humain, la pitié, la justice, le sacrifice

de soi-même au devoir? Quelle n'est pas surtout la puissance de cette foi intime, de cette candeur enthousiaste, qui fait du génie même un instrument involontaire!

L'éloquence de Chysostome a sans doute, pour des modernes, une sorte de diffusion asiatique. Les grandes images empruntées à la nature y reviennent souvent. Son style est plus éclatant que varié; c'est la splendeur de cette lumière éblouissante, et toujours égale, qui brille sur les campagnes de la Syrie. Toutefois en lisant ses ouvrages, on ne peut se croire si près de la barbarie du moyen âge. On se dit: la société va-t-elle renaître sous un culte nouveau, et remonter vers une époque supérieure à l'antiquité, sans lui ressembler? Le génie d'un grand homme vous a fait cette illusion. Vous regardez encore, et vous voyez tomber l'empire démantelé de toutes parts.

SYNÉSIUS.

Un caractère remarquable de cette époque environnée de si près par la barbarie, c'est que les génies suscités par le christianisme se produisaient à la fois sur tous les points du monde romain. Cet idéalisme qui remplaçait la mythologie, et dont Grégoire de Nazianze offrit de si beaux modèles dans ses vers, ne se montre pas avec un éclat moins original dans les hymnes de Synésius, évêque de Ptolémaïs et contemporain de Chrysostome. Ses ouvrages sont un monument curieux de la civilisation qui régnait encore au quatrième siècle dans la Cyrénaïque, contrée de l'Afrique méridionale, anciennement colonisée par des Spartiates, quelque temps rivale de Carthage, tombée dans la suite sous la domination des Ptolomées d'Égypte, et léguée par l'un d'eux en héritage aux Romains, qui d'abord la déclarèrent libre, et ne tardèrent pas à la soumettre au préteur de l'île de Crète.

Cette fertile région que Pindare, dans ses vers, a nommée le *jardin de Vénus*, et qui fit longtemps une partie du commerce de l'Orient, avait perdu beaucoup de sa splendeur. *Je pleure*, disait Synésius, *sur cette terre illustre de Cyrène, qu'ont habitée les Carnéade et les Aristippe*. La capitale même était dépeuplée et presque en ruine;

mais on comptait encore, dans la province, quatre grandes villes, Bérénice, Arsinoé, Apollonie et Ptolémaïs.

Ce fut là que, vers le milieu du quatrième siècle, naquit Synésius d'une famille riche et illustre. Il ne fut pas, comme la plupart des orateurs chrétiens de son temps, préparé à l'enthousiasme par la solitude et les pratiques austères. Quoique le christianisme se fût depuis long-temps répandu dans la Cyrénaïque, Synésius ne reçut d'abord que l'éducation philosophique. Il alla dans Alexandrie écouter les leçons de la célèbre Hypatie qui, belle, éloquente, vertueuse, enseignant à ses auditeurs charmés les vérités de la géométrie, semblait une Muse plus sévère, suscitée pour la défense du paganisme.

Après les écoles d'Alexandrie, Synésius visita celles d'Athènes, cherchant la sagesse que se disputaient les partis et les sectes philosophiques ou religieuses. De retour dans sa patrie, il continua les mêmes études. Ses concitoyens, accablés de maux par l'administration de l'empire et les invasions des Barbares, le députèrent à la cour d'Arcadius, vers l'époque où Chrysostome venait d'en être banni. Synésius prononça, devant le faible empereur, un discours sur les devoirs de la royauté, monument d'une philosophie libre et pure. Il ne craint pas d'y censurer le luxe de la cour de Bysance, et la honteuse lâcheté qui faisait confier

les dignités du palais et de l'armée à des étrangers, à des chefs d'origine barbare. C'étaient d'autres réprimandes que celles de la chaire chrétienne. Elles pouvoient être plus utiles au peuple, en réveillant le patriotisme et le courage.

Synésius était marié, possesseur de vastes domaines, souvent occupé de fêtes et de plaisirs. La chasse et les travaux des champs ne lui prenaient pas moins de temps que la philosophie de Platon. « Mes doigts, » dit-il lui-même, « sont moins » occupés à tenir la plume qu'à manier les dards » et les bêches. »

Dans ce loisir, la fortune et la réputation de Synésius devaient attirer sur lui les regards de l'Église chrétienne, toujours animée du prosélytisme qui lui avait soumis l'empire romain. Synésius était trop éclairé, peut-être trop mondain, pour partager les rêveries de quelques-uns de ces Platoniciens, qui, dans Alexandrie et dans Athènes, croyaient perpétuer le paganisme, en le transformant, par un mélange bizarre d'abstractions et d'illuminisme. Mais il tenait fortement à quelques idées métaphysiques peu d'accord avec la théologie chrétienne. En croyant à l'immortalité de l'âme, il ne pouvait admettre l'éternité des peines. Il adoptait les idées pures des chrétiens sur l'essence divine; mais il blâmait ou dédaignait leurs querelles sur les dogmes sacrés de leur foi; et, dans le calme de sa raison et de son heu-

reuse vie, on ne pouvait espérer qu'il se précipitât vers les autels d'un culte triomphant, avec cette ardeur, qui jadis attirait tant de néophytes vers des autels entourés de persécution et de mystères. La simple initiation chrétienne, qui, dans les premiers siècles, était un attrait assez puissant pour l'enthousiasme et la curiosité, ne suffisait plus, maintenant que le pouvoir et la foule étaient passés du côté du christianisme. Se convertir, c'était ressembler à tout le monde; et par cela même, il y avait une sorte de séduction dans l'indépendance de l'esprit philosophique qui, dégagé des anciennes fables sans appartenir entièrement à la loi nouvelle, se faisait à lui-même son culte et sa foi.

Telle était la situation d'âme où se complaisait Synésius, savant, riche, heureux, admiré de ses compatriotes. Les efforts des Chrétiens redoublèrent pour attacher à leur foi une si difficile conquête; ce fut une négociation suivie par les plus célèbres évêques d'Orient. Le peuple de Ptolémaïs le demanda pour évêque. Le patriarche d'Alexandrie, Théophile, le pressa de consentir à sa consécration. Synésius se défendait avec une modeste franchise, en alléguant ses goûts, ses opinions. Il se croit assez de vertu pour être philosophe, mais pas assez pour être évêque, dans l'idée sublime qu'il se fait des devoirs et des travaux de l'épiscopat.

« Songez-y, dit-il, dans une lettre à son frère * ; » je partage aujourd'hui mon temps entre le plaisir et l'étude. Quand j'étudie, surtout les choses » du ciel, je me retire en moi ; dans le plaisir, au » contraire, je suis le plus sociable des hommes. » Mais un évêque doit être un homme de Dieu, » étranger, inflexible à tout plaisir, entouré de » mille regards qui surveillent sa vie, occupé des » choses célestes, non pour lui, mais pour les autres, puisqu'il est le docteur de la loi et doit » parler comme elle. » Un autre motif du refus de Synésius, c'était son mariage. « Dieu lui-même, » dit-il, « la loi et la main de Théophile m'ont donné » une épouse ; aussi je déclare et j'affirme que je ne » veux ni me séparer d'elle, ni vivre furtivement » avec elle, comme un adultère. Je veux et je souhaite, au contraire, en avoir de beaux et nombreux enfans. » L'adoption de Synésius parut un si grand avantage aux évêques d'Orient, qu'on eut égard à tous ses scrupules, et qu'on lui permit de garder sa femme et ses opinions.

A ce prix, Synésius devint évêque de Ptolémaïs. Il ne semble pas que sa vie ait beaucoup changé dans cet état nouveau. L'étude de la philosophie profane, les plaisirs des champs, le goût des arts et de la poésie continuèrent d'occuper ses jours. Il y mêla seulement la méditation de l'Écriture Sainte

* Synesii Opera, t. I, epist. XXI.

et les soins charitables de l'épiscopat. Mais, du reste, il parut indifférent à ces controverses de théologie si épineuses et si subtiles, dont le sacerdoce chrétien fatiguait l'esprit des peuples.

Synésius, dans sa belle retraite de Lybie, consacrait son éloquence à de plus utiles sujets. Souvent il célébrait, dans des vers pleins d'élégance et d'harmonie, les mystères de la foi chrétienne, la grandeur de Dieu, son ineffable puissance, sa triple unité, la rédemption des âmes, la fin des sacrifices sanglans, et le commencement d'une loi plus douce pour l'univers.

Telles sont les idées qui remplissent les chants du poëte philosophe et chrétien. On sent le disciple de Platon et l'imitateur des anciens poëtes de la Grèce; mais cette couleur de métaphysique religieuse, qui est la poésie de la pensée, donne à ses accens un charme d'originalité, sans lequel il n'y a point de génie. L'évêque grec du quatrième siècle ressemble quelquefois, dans ses chants, à quelques-uns de ces métaphysiciens rêveurs et poëtes, que la liberté religieuse a fait naître dans l'Allemagne moderne. Ce rapprochement ne doit pas étonner. Le rapport des situations morales fait disparaître la distance des siècles. La satiété et le besoin de croyance, l'affaiblissement d'un ancien culte, l'enthousiasme solitaire substitué aux engagemens d'une croyance vieillie, et bientôt insuffisant comme elle; enfin, l'adoption d'une

foi nouvelle, où l'esprit, ébloui par la fatigue, croit souvent retrouver ses propres idées, et se fixe dans une règle qu'il transforme à sa manière; tel est le travail intérieur, la révolution morale, par laquelle ont passé plusieurs de ces écrivains allemands, tour à tour incrédules, déistes et catholiques.

L'imagination orientale qui, dans ses abstractions comme dans son enthousiasme, a plus d'un rapport avec la poésie des peuples du Nord, ajoute à la vérité de ce parallèle. Mais écoutons quelques hymnes de l'évêque marié de Ptolémaïs, du philosophe chrétien et poëte qui mêle un souvenir de Platon au dogme du christianisme:

« Viens à moi, lyre harmonieuse, après les » chansons du vieillard de Théos, après les ac» cens de la Lesbienne, redis sur un ton plus » grave des vers qui ne célèbrent pas les jeunes » filles au gracieux sourire, ni la beauté des jeu» nes époux. La pure inspiration de la divine sa» gesse me presse de plier les cordes de la lyre à » de pieux cantiques; elle m'ordonne de fuir la » douceur empoisonnée des terrestres amours. » Qu'est-ce, en effet, que la force, la beauté, » l'or, la réputation, les pompes des rois, au prix » de la pensée de Dieu?

» Qu'un autre presse un coursier; qu'un autre » sache tendre un arc; qu'un autre garde des mon» ceaux d'or; qu'un autre se pare d'une chevelure

» tombant sur ses épaules ; qu'un autre soit célé-
» bré parmi les jeunes hommes et les jeunes filles
» pour la beauté de son visage ! Pour moi, qu'il
» me soit donné de couler en paix une vie ob-
» scure, inconnue des autres mortels, mais con-
» nue de Dieu ! Puisse venir à moi la sagesse,
» excellente compagne du jeune âge comme des
» vieux ans, et reine de la richesse ! La sagesse
» supporte en riant la pauvreté. Que j'aie seule-
» ment assez pour n'avoir pas besoin de la chau-
» mière du voisin, et pour que la nécessité ne me
» réduise pas à de tristes inquiétudes.

» Entends le chant de la cigale qui boit la rosée
» du matin. Regarde ; les cordes de ma lyre ont
» retenti d'elles-mêmes. Une voix harmonieuse
» vole autour de moi. Que va donc enfanter en
» moi la divine parole ? Celui qui est à soi-même
» son commencement, le conservateur et le père
» des êtres, sur les sommets du ciel, couronné
» d'une gloire immortelle, Dieu repose inébran-
» lable. Unité des unités, monade primitive, il
» confond et enfante les origines premières. De là
» jaillissant sous sa forme originelle, la monade
» mystérieusement répandue reçoit une triple
» puissance. La source suprême se couronne de la
» beauté des enfans qui sortent d'elle, et roulent
» autour de ce centre divin.

» Arrête, lyre audacieuse, arrête, ne montre
» pas aux peuples ces mystères très-saints. Chante

» les choses d'ici-bas, et que le silence couvre les » merveilles d'en haut. Mais l'âme ne s'occupe plus » que des mondes intellectuels; car c'est de là » qu'est venu sans mélange le souffle de l'humaine » pensée. Cette âme, tombée dans la matière, cette » âme immortelle est une parcelle de ses divins » auteurs, bien faible, il est vrai; mais l'âme qui » les anime eux-mêmes, unique, inépuisable, » tout entière partout, fait mouvoir la vaste pro- » fondeur des cieux; et, tandis qu'elle conserve » cet univers, elle existe sous mille formes di- » verses. Une partie anime le cours des étoiles; » une autre le chœur des anges; une autre, pliant » sous des chaînes pesantes, a reçu la forme ter- » restre, et, plongée dans ce ténébreux Léthé, ad- » mire ce triste séjour, Dieu rabaissé vers la » terre.

» Il reste cependant, il reste toujours quelque » lumière dans ces yeux voilés; il reste dans ceux » qui sont tombés ici, une force qui les rappelle » aux cieux, lorsque échappés des flots de la vie, » ils entrent dans la voie sainte qui conduit au pa- » lais du Père souverain.

» Heureux qui fuyant les cris voraces de la ma- » tière, et s'échappant d'ici-bas, monte vers Dieu » d'une course rapide! Heureux qui, libre des tra- » vaux et des peines de la terre, s'élançant sur les rou- » tes de l'âme, a vu les profondeurs divines! C'est » un grand effort de soulever son âme sur l'aile des

» célestes désirs. Soutiens cet effort par l'ardeur
» qui te porte aux choses intellectuelles. Le Père
» céleste se montrera de plus près pour toi, te
» tendant la main. Un rayon précurseur bril-
» lera sur la route, et t'ouvrira l'horizon idéal,
» source de la beauté. Courage, ô mon âme *!
» abreuve-toi dans les sources éternelles; monte
» par la prière vers le Créateur, et ne tarde pas à
» quitter la terre. Bientôt, te mêlant au Père cé-
» leste, tu seras Dieu dans Dieu même.

Synésius, dans ses autres hymnes, ramène souvent les mêmes pensées. Cette poésie méditative a plus de grandeur que de variété. On peut cependant apercevoir dans les vers de Synésius le progrès de sa croyance. L'extase un peu rêveuse est insensiblement remplacée par une foi plus positive; et l'imagination du poëte finit par se confondre avec le symbole de l'évêque.

Malgré ce goût pour la contemplation, Synésius embrassa fortement les devoirs de l'épiscopat, tel qu'il se montrait alors, zélé pour la défense du

---

* Courage, enfant déchu d'une race divine,
Tu portes sur ton front ta céleste origine.
(*Méditations poétiques.*)

On peut remarquer d'autres rapports entre *les Méditations* et cette ancienne poésie platonicienne et religieuse. Le même parallèle pourrait s'étendre à divers ouvrages de métaphysique publiés de nos jours en Allemagne et en France.

peuple et des opprimés. Il eut ce beau caractère de la charité courageuse des premiers temps. Andronicus, gouverneur de la Cyrénaïque, en était le Verrès; il y avait introduit des supplices et des tortures inconnues dans les mœurs de cette colonie grecque. Après avoir inutilement réclamé près de lui par les conseils et la prière, Synésius le frappa d'une sorte d'excommunication, par laquelle il lui interdisait l'église de Ptolémaïs, et conjurait toutes les églises d'Orient d'imiter cet exemple.

Il est à remarquer cependant que l'évêque de Ptolémaïs ne prétendait attacher aucun pouvoir politique à l'épiscopat : ces deux choses lui semblaient inconciliables. « Dans les temps antiques *, » dit-il, les mêmes hommes étaient prêtres et » juges. Les Égyptiens et les Hébreux furent long» temps gouvernés par des prêtres. Mais comme » l'œuvre divine se faisait ainsi d'une manière tout » humaine, Dieu sépara ces deux existences : l'une » resta religieuse, l'autre toute politique.

» Pourquoi essayez-vous donc de réunir ce que » Dieu a séparé, en mettant dans les affaires, non » pas l'ordre, mais le désordre ? rien ne saurait » être plus funeste. Vous avez besoin d'une pro» tection; allez au dépositaire des lois : vous avez » besoin des choses de Dieu; allez au prêtre de » la ville. La contemplation est le seul devoir

* Synesii Opera, p. 198.

» du prêtre, qui ne prend pas faussement ce » nom. »

Mais, sans doute, en s'interposant pour les opprimés ; en séparant de sa communion le préfet romain qui avait fait injustement torturer les plus illustres citoyens de la Cyrénaïque, Synésius, chrétien et Grec, croyait ne remplir qu'un devoir, et venger également sa foi et son pays.

Quelque temps après, ce gouverneur ayant été disgracié, Synésius, dont il avait imploré le secours, le défendit contre la fureur du peuple. Mais la malheureuse province de Cyrène respirait à peine des cruautés d'Andronicus, qu'elle fut ravagée par des peuplades barbares, contre lesquelles le faible empire de l'Orient ne pouvait la défendre. Ces peuplades *, où les femmes même étaient armées, détruisaient tout sur leur passage, et ne réservaient que les enfans des vaincus pour les élever et les enrôler dans leurs rangs. Monumens des arts antiques et du culte nouveau, derniers restes de la splendeur de cette florissante colonie, cités, temples, églises, tout périssait ! Rien de plus touchant, de plus expressif que les plaintes de l'évêque grec, qui voyait s'anéantir à la fois les deux civilisations qu'il aimait.

Dans sa douleur, il mêlait tous ses souvenirs chrétiens et profanes avec une naïveté, image cu-

* Synesii Opera, p. 300.

rieuse de ces temps : « O Cyrène, disait-il, dont » les registres publics font remonter ma naissance » jusqu'à la race des Héraclides! tombeaux antiques » des Doriens*, où je n'aurai pas de place! malheureuse Ptolémaïs, dont j'aurai été le dernier évêque! Je ne puis en dire davantage; les » sanglots étouffent ma voix. Je suis tout entier » à la crainte d'être forcé peut-être à quitter » le sanctuaire. Il faut nous embarquer et fuir; » mais quand on m'appellera pour le départ, je » supplierai qu'on attende : j'irai d'abord au temple » de Dieu, je ferai le tour de l'autel, je baignerai » le pavé de mes larmes, je ne m'éloignerai pas » avant d'avoir baisé le seuil et la table sainte. » Oh ! que de fois j'appellerai Dieu ! oh ! que » de fois je saisirai les barreaux du sanctuaire ! » mais la nécessité est toute-puissante; elle est impitoyable. Combien de temps encore me tiendrai-je debout sur les remparts, et défendrai-je » les passages de nos tours ? Je suis vaincu par » les veilles, par la fatigue de placer des sentinelles nocturnes, pour garder à mon tour ceux » qui me gardent moi-même. Moi qui souvent » passais les nuits sans sommeil, pour épier le cours » des astres, je suis accablé de ces veilles, pour » nous défendre des incursions ennemies. Nous » dormons à peine quelques momens mesurés

* Synesii Opera, p. 302.

» par la clepsydre ; ma part de repos m'est en-» levée par le cri d'alerte ; et si je ferme les yeux, » que de rêves affreux où me jettent les pensées » du jour ! Nous sommes en fuite, nous sommes » pris, blessés, chargés de chaînes, vendus en » esclavage....

» Cependant je resterai à mon poste dans l'é-» glise ; je placerai devant moi les vases sacrés, » j'embrasserai les colonnes du sanctuaire qui sou-» tiennent la table sainte ; j'y resterai vivant, j'y » tomberai mort. Je suis ministre de Dieu ; et » peut-être faut-il que je lui fasse l'oblation de ma » vie ! Dieu jettera quelques regards sur l'autel » arrosé par le sang du pontife. »

Le dévouement de l'évêque encouragea les habitans : Ptolémaïs, assiégée, repoussa les barbares ; ils se rejetèrent sur le reste de la province, qui fut détruite et dépeuplée pour jamais. Dans l'obscurité qui couvre l'histoire de ces temps malheureux, on ne retrouve plus de détails sur Synésius, ni même la date de sa mort. Ce noble génie disparut au milieu des ruines de son pays. Tout périssait dans l'empire, et périssait oublié : les ténèbres de la barbarie descendaient sur ce magnifique et ingénieux Orient.

DES PÈRES DE L'ÉGLISE LATINE.

On ne pouvait espérer dans l'Occident cette succession de grands génies, dont s'honore l'église orientale. La décadence de Rome et de l'Italie, la civilisation récente et toute latine de la Gaule et de l'Espagne n'offrait pas à l'imagination autant de secours que les lettres grecques mêlées à l'Évangile. On peut même le remarquer, la prédication de la loi nouvelle n'avait compté, chez les peuples latins, aucun homme supérieur jusqu'à Tertullien de Carthage ; et dans le siècle qui suivit, Lactance, surnommé le Cicéron chrétien, avait été plus remarquable par le soin du langage que par l'élévation d'esprit et l'éloquence. Ses ouvrages, composés vers la fin du troisième siècle, appartiennent à cette longue controverse contre le paganisme, antérieure à l'époque dont nous traçons le tableau.

Constantin victorieux, en portant vers l'Orient son trône et l'étendard de sa foi, semblait décourager l'essor du génie dans l'Occident ; mais le culte chrétien avait pénétré trop avant dans les âmes, pour ne pas se fortifier de lui-même. Dans le nombre de ses sectateurs, multipliés chaque jour, il rencontra des génies qui s'éveillèrent à sa voix ; et les églises de Gaule, d'Espagne et de Mauritanie se vantèrent de leurs orateurs, comme celles de la Grèce

et de l'Asie. La doctrine d'Arius, qui parcourait tout le monde chrétien, trouva dans l'Occident des prosélytes et des adversaires. Ce fut le même combat sur un autre théâtré.

Une petite ville de la Gaule eut son Athanase.

Saint Hilaire, que l'on a nommé *le Rhône de l'éloquence latine*, naquit dans la ville de Poitiers, d'une famille païenne et gauloise. Il étudia d'abord, sans sortir de son pays, alors rempli d'écoles. Il se maria, et suivit quelque temps la vie que l'on menait dans ces municipes de la Narbonnaise et de l'Aquitaine, qui, ménagés par le gouvernement., riches et encore à l'abri des barbares, avaient adopté les mœurs de leurs maîtres, et cultivaient les lettres latines, avec un vif attrait de curiosité.

Dans ce studieux loisir, les esprits élevés, qui n'étaient distraits par aucun soin public, se trouvaient naturellement portés à réfléchir sur eux-mêmes. Ils tournaient leurs regards vers le culte nouveau; et ils arrivaient quelquefois au christianisme, comme à un système de philosophie. Tel fut le progrès d'idées que suivit saint Hilaire. Il a fait lui-même, pour ainsi dire, la confession de son esprit, en montrant comment il est passé du mépris des plaisirs sensuels à la recherche de la Divinité; de cette recherche, à la croyance d'un seul Dieu; de cette croyance, à celle d'un divin médiateur et d'une âme immortelle.

Initié dans le culte chrétien, il en devint bientôt ministre; car c'était le caractère de cette époque, et la puissance du culte nouveau, qu'il eût nécessairement pour ministres les plus croyans et les plus habiles de ses prosélytes, comme, dans une guerre civile, les plus ardens et les plus braves deviennent les chefs. Évêque de la ville de Poitiers, sous le règne de Constance, il défendit, dans les conciles des Gaules, le parti d'Athanase persécuté par l'empereur. Ce prince, irrité, l'exila dans la Phrygie, comme il exilait dans la Gaule des évêques d'Orient, transplantant les opinions qu'il croyait détruire. L'évêque gaulois ne fit que s'animer davantage par son commerce avec les docteurs d'Orient. Après avoir paru au conseil de Séleucie, il vint à Constantinople pour présenter une requête à l'empereur. Ses premières demandes étaient respectueuses et modérées. Il se plaignait des formules nouvelles que l'on imposait aux Chrétiens; il redemandait la foi de l'Évangile; il offrait de la soutenir contre les Ariens; il réclamait la tolérance pour ceux qui ne partageaient pas la croyance de l'empereur, et déplorait les persécutions exercées contre les partisans d'Athanase.

Cette prière n'ayant pas réussi, saint Hilaire lança contre l'empereur une sorte de manifeste, monument curieux de la licence, où s'emportait l'épiscopat contre le pouvoir temporel. L'impé-

tueux évêque donne sans détour à Constance le nom d'Antechrist. Il regrette le temps de Néron et de Décius. « Nous combattrions, dit-il, ou-
» vertement, et avec confiance, contre des bour-
» reaux et des meurtriers; ton peuple comprenant
» une persécution publique, nous suivrait comme
» ses chefs. Mais maintenant nous combattons
» contre un persécuteur qui trompe, contre un
» ennemi qui flatte, contre l'Antechrist Con-
» stance qui ne frappe pas, mais caresse; ne pro-
» scrit pas nos têtes, mais nous enrichit pour nous
» perdre; qui ne nous pousse pas à la liberté chré-
» tienne par des cachots, mais nous honore dans
» son palais, pour nous asservir, etc.....

» Il ne combat pas, de peur d'être vaincu; mais
» il flatte pour dominer. Il ne confesse le Christ
» que pour le nier; il cherche l'unité, pour em-
» pêcher la paix; il comprime les hérésies, pour
» qu'il n'y ait plus de Chrétiens; il honore les prê-
» tres, pour qu'il n'y ait plus d'évêques; il bâtit
» des églises, pour détruire la foi.... »

Saint Hilaire s'autorisant de la liberté de Jean devant Hérode, et des Machabées devant le roi Antiochus, poursuivait ainsi : « Je te déclare, ô
» Constance! ce que j'aurais dit à Néron, ce que
» Décius et Maximin auraient entendu de ma
» bouche : Tu combats contre Dieu; tu es acharné
» contre l'Église; tu persécutes les saints; tu dé-
» testes les prédicateurs du Christ; tu détruis la

» religion ; tu es le tyran, non des choses humai-
» nes, mais des choses divines. Voilà ce qui t'est
» commun avec ces empereurs païens ; voici ce
» qui t'appartient en propre. Tu affectes un chris-
» tianisme menteur, et tu es le nouvel ennemi
» du Christ ; tu sers de précurseur à l'Antechrist,
» et tu commences ses mystères d'iniquité ; tu
» fabriques des professions de foi, et tu vis contre
» la foi ; tu mets le trouble dans ce qui est ancien ;
» tu souilles ce qui est nouveau. »

Malgré ces invectives, Hilaire revint s'asseoir sur le siége épiscopal de Poitiers. Il vit passer le règne de Julien, qui s'était élancé du fond de la Gaule pour occuper, ou plutôt traverser l'empire, et aller mourir aux bords de l'Euphrate.

La foi nouvelle, un moment comprimée par cette vaine représentation du paganisme qu'avait essayée le jeune empereur, ressaisit le monde avec un surcroît de puissance. Cette énergie du martyre, qui depuis un siècle n'avait plus à s'exercer, se trouvait ravivée, sans péril, par l'apparition impuissante des vieilles fables de la Grèce.

Même sous Julien, des assemblées d'évêques avaient eu lieu sur tous les points de l'empire. Deux ans après le jour où, dans la cité de Parisii*, Julien, réveillé par les cris des soldats qui le nommaient empereur, avait adoré Jupiter, et cru

* Sancti Hilarii Opera, p. 1353.

voir le génie de l'empire qui lui promettait son assistance, en lui annonçant qu'elle serait de courte durée, dans cette même ville, il s'était tenu secrètement une assemblée d'évêques, dirigés par saint Hilaire, qui leur communiquait des lettres d'Orient, pour animer leur foi.

Bientôt la religion remonta sur le trône avec Jovien ; le sacerdoce reprit son ambition temporelle ; les querelles des catholiques et des ariens, suspendues quelque temps par une crainte commune, recommencèrent avec violence. Saint Hilaire était, dans les Gaules, le défenseur de la doctrine d'Athanase, dans laquelle il s'était fortifié pendant son séjour en Orient. Le souvenir même du règne de Julien poussait les esprits vers cette doctrine, qui semblait le plus haut degré du christianisme. Jovien l'avait embrassée ; et Valentinien, qui lui succéda dans l'Occident, l'adopta. On vit alors beaucoup d'évêques ariens pallier leur profession de foi, pour complaire à la cour.

Milan avait depuis long-temps pour évêque Auxence, qui avait été prêtre de l'église d'Alexandrie, et qui, sous les princes ariens, avait professé l'arianisme. Saint Hilaire le voyant encore en crédit, sous le catholique Valentinien, l'attaqua publiquement par ses écrits. L'évêque de Milan obtint en sa faveur un édit du prince. Hilaire fut traduit devant le Questeur, comme accusé de mettre le trouble dans l'église de Milan ; c'est alors

que l'éloquent orateur s'écriait dans une adresse au peuple et aux évêques :

« Il faut avoir pitié de la misère de notre siècle*, » et gémir sur les folles opinions d'un temps où » l'on croit que les hommes peuvent protéger » Dieu, et où l'on travaille à défendre Jésus-Christ » par les intrigues du siècle. Je vous le demande, » évêques qui vous croyez tels, de quels suffrages » se sont servis les apôtres pour la prédication de » l'Évangile ? Sur quelle puissance s'appuyaient- » ils pour prêcher Jésus-Christ, et pour faire pas- » ser presque toutes les nations du culte des idoles » au culte du vrai Dieu ? Cherchaient-ils quelque » crédit emprunté à la cour, lorsqu'ils chantaient » un hymne à Dieu dans un cachot, au milieu des » fers, après les tourmens ? Était-ce par les édits du » prince que Paul, donné en spectacle dans le » cirque, formait une église à Jésus-Christ? Se dé- » fendait-il par l'appui de Néron, de Vespasien » de Décius, de ceux dont la haine a fait fleurir » l'Évangile ? Lorsque les apôtres se nourrissaient » du travail de leurs mains, qu'ils s'assemblaient » en secret dans des chambres hautes, qu'ils par- » couraient les villes, les bourgades et toutes les » nations, malgré les sénatus-consultes et les édits » des rois, faut-il croire qu'ils n'avaient pas les » clefs du ciel ? ou, plutôt, n'est-ce pas alors que

* Sancti Hilarii Opera, p. 1267.

père étant venu à mourir, il fut, très-jeune encore, conduit à Rome avec sa mère, sa sœur, et un frère qu'il aimait tendrement, et dont il a célébré la mémoire. La maison de sa mère, veuve opulente de l'un des grands officiers de l'empire, était fréquentée par les prêtres de l'église de Rome; le jeune Ambroise remarquait la déférence avec laquelle sa mère et sa sœur baisaient la main de tels hôtes; car cet usage servile, inconnu dans l'Orient, régnait dès-lors en Italie. Ambroise, avec la naïveté, et peut-être la malice de son âge, venait quelquefois vers sa mère et sa sœur leur présenter sa main, disant qu'elles devaient aussi la baiser*, parce qu'il était sûr de devenir un jour évêque. Cependant il se livrait assidument à l'étude des lettres grecques, de la philosophie et du droit civil. Il suivit le barreau, plaida des causes avec tant d'éclat, que le préfet du prétoire le choisit pour conseil. Son frère Satyrus entra dans la même carrière. Sa sœur avait reçu le voile religieux des mains du pontife Libère.

La naissance et les talens d'Ambroise l'appelèrent aux emplois publics; et le préfet Probus, qui gouvernait en Italie sous Valentinien, le nomma procurateur de la Ligurie et de la province Æmilia. Probus, en lui déléguant cette charge, se servit d'une expression remarquable

* Ambrosii Opera, t. II., p. 996.

pour caractériser la justice et la douceur, dont il lui faisait un devoir : « Allez, dit-il, et agissez » non comme juge, mais comme évêque. » Ce conseil parut plus tard une prédiction.

Arrivé dans Milan, capitale de la province, Ambroise se fit admirer par ses vertus, et devint si cher au peuple, que son éloignement eût paru le plus grand malheur. Milan était divisé en catholiques et en ariens. L'archevêque Auxence, qui tenait toujours à l'arianisme, malgré des professions de foi plus ou moins équivoques selon le temps, vint à mourir. Les évêques de la province étaient réunis, pour lui nommer un successeur, que le peuple devait confirmer par son suffrage; mais dans le concile et dans le peuple, les deux partis, égaux en force, se disputaient l'élection, avec une animosité qui pouvait devenir sanglante.

Ambroise parut dans l'église pour apaiser le désordre. Il parlait au peuple avec beaucoup d'éloquence, lorsque, dit-on, un enfant s'écria : « Ambroise évêque ! » Dans la superstition du temps, cette voix de l'innocence parut un présage certain, et fut suivie par les acclamations des deux partis, qui se trouvaient fort embarrassés pour faire un autre choix, et qui s'accordèrent avec enthousiasme.

Ambroise refusa, voulut fuir, employa même, dit-on, des moyens bizarres pour faire douter

de sa vertu*. Long-temps après il se plaignait, dans ses écrits, qu'on lui avait imposé le sacerdoce malgré ses efforts, qu'on l'avait arraché du prétoire, pour le traîner à l'autel **.

Ambroise, qui n'était encore que catéchumène, reçut le baptême, et huit jours après fut fait évêque de Milan. Il montra dans cette dignité toutes les vertus de sa vie passée. Saint Basile lui écrivit du fond de l'Orient pour le féliciter. Un éloquent témoin nous a décrit la vie d'Ambroise à Milan. Toute la journée, l'évêque était accablé de mille soins; il jugeait les affaires d'une foule de chrétiens, surveillait les hôpitaux, s'occupait des pauvres, accueillait tout le monde avec douceur; à peine dérobait-il quelques momens pour la lecture et la méditation. Tous les dimanches, et quelque fois plusieurs jours de suite, il prêchait dans la basilique de Milan. Sa voix était faible; mais on admirait son langage ingénieux

* Suivant Paulin, son secrétaire et l'historien de sa vie, il fit, contre son usage, mettre des prévenus à la torture, pour éloigner l'idée que l'on avait de sa douceur chrétienne, et pour montrer qu'il n'était pas digne de l'épiscopat. La religion était alòrs en avant de la civilisation romaine. De nos jours, dans un pays voisin, on a fait, au nom de la religion, ce que l'on n'aurait pas osé faire au nom de la justice.

** Liber II, de Pœnit.

et figuré. On accourait pour l'entendre; des religieuses d'Afrique passaient la mer, pour venir prendre le voile des mains de l'archevêque de Milan.

Ces devoirs pieux inspirèrent à saint Ambroise plus d'un écrit ascétique, où la pureté d'une âme tendre se révèle, au milieu des ornemens souvent affectés du langage; mais le plus beau titre de sa gloire fut le caractère qu'il porta dans la politique, alors mêlée sans cesse à la religion. Homme d'état, avant d'être évêque, Ambroise en garda le génie, et plus d'une fois le fit paraître, moins par ambition que par nécessité.

Valentinien, en mourant, lui avait recommandé la jeunesse de ses deux fils, qui se partageaient l'empire d'Occident. L'aîné de ces princes, Gratien, élève du poëte Ausone, prit la Gaule et l'Angleterre. Valentinien II conserva, sous la tutelle de Justine sa mère, l'Italie, l'Illyrie et l'Afrique. Ambroise leur donnait de sages conseils, pour le maintien de la paix et la prospérité de l'empire. Il était cher à Gratien; mais Justine, ayant adopté l'arianisme, le haïssait par esprit de secte, autant que par jalousie de pouvoir.

Ces querelles de cour furent tout à coup suspendues par une révolution. Maxime, qui commandait l'armée d'Angleterre pour Gratien, se révolta contre ce prince, et vint l'attaquer dans les

Gaules. Gratien, abandonné par ses troupes, fut mis à mort dans sa fuite. A cette nouvelle, la cour de Milan était plongée dans l'effroi. On s'attendait à voir Maxime passer les Alpes et envahir l'Occident. Justine effrayée n'espéra que dans le zèle d'Ambroise; elle lui remit entre les bras l'empereur enfant, et le conjura de le défendre, en éloignant la guerre. Ambroise n'hésita point. Arrivé au camp de Maxime, il lui persuada de ne point envahir l'Italie. Un an plus tard, ce chef ambitieux, dans le dépit d'avoir différé son entreprise, se plaignit que l'archevêque de Milan l'avait ensorcelé par ses paroles.

Tandis que la cour du jeune Valentinien respirait à peine d'une alarme si vive, de nouvelles querelles de religion agitaient les esprits. Le paganisme, qui désormais était moins un culte qu'un parti, fit un dernier effort, soutenu par l'éloquence de Symmaque, sénateur et préfet de Rome. Il demandait le rétablissement de l'autel de la Victoire supprimé par Gratien.

Nous avons ailleurs retracé ce débat curieux*, où saint Ambroise plaida pour le christianisme, et protégea les réclamations du pontife de Rome; car l'Église alors, au lieu d'être une monarchie théocratique, semblait une aristocratie d'évêques, où domi-

---

* *De Symmaque et de saint Ambroise*, dans le premier volume de ces Mélanges.

naient les plus éloquens et les plus habiles. A peine Ambroise venait-il de repousser ce faible effort du paganisme, qu'il eut à combattre pour les priviléges de son propre culte, attaqué bien plus vivement par une secte chrétienne. L'impératrice Justine, peut-être pour humilier l'homme dont elle avait imploré le secours, lui ordonna de céder aux ariens la basilique Portia, hors des murs de Milan. L'évêque refusa. L'impératrice, irritée, envoya des officiers pour s'emparer d'une des églises de la ville. Ambroise, dans l'enthousiasme de son zèle, répondit que jamais *le temple ne pouvait être livré par le prêtre.*

Le peuple, attaché à la communion d'Ambroise, se soulevait de toutes parts. Des soldats furent envoyés à la basilique Portia pour s'en emparer, et y tendre des voiles qui furent déchirés par le peuple. Dans ce désordre, un prêtre arien, rencontré par les catholiques, allait être impitoyablement massacré ; Ambroise, en ce moment près de l'autel, versa des larmes et demanda, par une fervente prière, que le sang d'aucun homme ne fût versé pour sa cause. En même temps, il envoya ses prêtres qui sauvèrent la vie du malheureux arien.

Pendant plusieurs, jours cette espèce de guerre civile se prolongea dans Milan. Une foule de marchands de la ville était arrêtée; et c'était vers le temps de Pâques, époque où l'on était dans

l'usage de délivrer les prisonniers. Sans cesse on allait du palais de Valentinien à la basilique d'Ambroise; celui-ci repondait au tribun de l'empereur: « Si vous voulez ce qui est à moi *, » des terres, de l'argent, je ne le refuserai pas, » quoique tous mes biens soient la propriété » des pauvres; mais les choses de Dieu ne sont » pas soumises au pouvoir impérial. Voulez-» vous me jeter dans les fers, me traîner à la » mort? C'est une joie pour moi. Je ne me ferai » point un rempart de la foule du peuple; je » n'embrasserai pas les autels, en demandant la » vie; il me sera plus doux d'être immolé pour » leur défense. » Des soldats furent envoyés pour se saisir de la basilique de Milan; mais, à la vue d'Ambroise, ils se réunirent au peuple. Ambroise parla sur les tentations de Job, auquel il comparait son péril. Puis il se justifia du reproche de sédition et de tyrannie, que ne lui avaient pas épargné les officiers de l'empereur. « La tyrannie » du prêtre, dit-il, c'est sa faiblesse. Maxime ne » dirait pas que je suis le tyran de Valentinien; » car il se plaint que mon ambassade fut comme » une barrière qui l'empêcha de pénétrer en » Italie. »

Vaincue par l'obstination d'Ambroise, l'impératrice céda; les soldats furent éloignés; on ou-

* Sancti Ambrosii Opera, t. II, p. 854.

vrit les prisons. Ambroise triomphait ; et, dans l'exemple d'un homme si vertueux, on pouvait déjà prévoir les excès funestes de la domination ecclésiastique. Le jeune Valentinien, sentant avec dépit toute sa faiblesse, ne put s'empêcher de dire à ses officiers : « Si Ambroise l'ordonnait, vous me » livreriez à lui, les mains liées. »

Quelques mois après, cependant, l'impératrice essaya d'élever contre Ambroise un docteur arien qui prit le nom d'évêque de Milan. Ambroise fut menacé d'exil, et des soldats envoyés de nouveau contre les églises chrétiennes. Ce fut alors qu'Ambroise introduisit dans la basilique de Milan l'usage des chants et des hymnes, dès long-temps pratiqué dans l'Orient. Cette nouveauté séduisante augmentait l'enthousiasme du peuple. Cette foule passait la nuit dans le temple pour veiller autour d'Ambroise, et pour le défendre. Au lever du jour, elle faisait retentir la basilique de religieux accens. Ambroise parlait ; et tout le monde promettait de mourir avec lui.

La cour de Milan ne pouvait rien contre cet ascendant d'un homme. Un nouveau péril la menaçait d'ailleurs ; Maxime, jaloux d'affermir et d'augmenter sa puissance, par la perte de Valentinien, avait rompu tout traité, et marchait sur l'Italie. Il fallut recourir encore à l'éloquence d'Ambroise. Il a lui-même rendu compte de cette mission dans une lettre à Valentinien. Arrivé

dans la ville de Trèves, où résidait Maxime avec sa cour et son armée, l'évêque fut reçu d'abord par un eunuque du palais, qui lui dit que l'empereur ne pouvait l'écouter qu'en plein conseil. Ambroise se plaignit de cette condition, comme injurieuse à l'épiscopat; mais il fallut céder. On l'introduisit dans le conseil du prince, qui se leva pour l'embrasser. La colère de Maxime n'en était pas moins vive contre Ambroise, qu'il accusait de vouloir le tromper. Ambroise se défendit dans un langage plein de noblesse, et redemanda le corps de l'infortuné Gratien. « Valentinien *, lui » dit-il, t'a renvoyé ton frère vivant; rends-lui » du moins les restes inanimés du sien. Tu crains » que le retour de ses dépouilles mortelles ne re- » nouvelle la colère des soldats; c'est là ton » prétexte. Ah! celui qu'ils ont abandonné pen- » dant sa vie, le défendront-ils après sa mort? » Comment crains-tu dans le tombeau celui que » tu as fait tuer, quand tu pouvais le sauver? » J'ai tué mon ennemi! dis-tu. Non, il n'était pas » ton ennemi: toi seul étais le sien. C'est l'usur- » pateur qui commence la guerre, et l'empereur » défend ses droits. Peux-tu donc refuser de » rendre la dépouille de celui que tu ne devais » pas faire périr? Que Valentinien obtienne au » moins les cendres de son frère, pour garant de

* Sancti Ambrosii Opera, t. II, p. 889.

» la paix ! Comment peux-tu soutenir que tu » n'as pas ordonné de tuer Gratien, lorsque tu » défends de l'ensevelir ? Pourra-t-on croire que » tu n'as pas envié le jour à celui auquel tu en» vies même un tombeau ? »

Blessé de ce discours, Maxime prit cependant un autre prétexte pour repousser la prière d'Ambroise. Ce tyran avait à sa cour plusieurs évêques qui avaient obtenu de lui la mort des *priscillianistes* condamnés par un concile ; Ambroise refusa de communiquer avec ces prêtres sanguinaires ; et le tyran affecta de s'en offenser, comme d'un outrage.

Ambroise repartit sans succès, et devança de bien peu l'invasion de Maxime. Tout fuyait. Valentinien et sa mère s'étaient embarqués, pour aller en Orient invoquer le secours de Théodose. Maxime parvint sans obstacle jusqu'à Rome, et rétablit dans le sénat l'autel de la Victoire ; mais l'année suivante en 370, sa fortune fut renversée, par les armes de Théodose. Ambroise ne parut que pour intercéder en faveur des vaincus, tandis que Théodose rétablissait partout le pouvoir de Valentinien, dont il avait épousé la sœur.

Ce fut pendant ce séjour de Théodose en Occident qu'Ambroise, aussi hardi envers le conquérant, qu'il l'avait été pendant la faible minorité de Valentinien, osa le punir du meurtre de Thessalonique. Moins heureux que Chrysostome, Am-

broise ne réussit pas à prévenir le sanguinaire courroux de l'empereur. Il s'était éloigné de lui, se croyant sûr du pardon de Thessalonique; et il apprit tout à coup le massacre de sept mille habitans.

Dans sa douleur, il évita la présence du prince, et lui écrivit avec autant de modération que de force : « Il a été commis dans la ville de Thessaloni-
» que un attentat sans exemple dans l'histoire. Je
» n'ai pu le détourner; mais d'avance j'ai dit com-
» bien il était horrible; et toi-même en avais ainsi
» jugé, en faisant de tardifs efforts pour révoquer
» tes premiers ordres. Au premier moment où il
» a été connu, un synode d'évêques gaulois était
» assemblé. Il n'en est aucun qui l'ait appris de
» sang froid, aucun qui n'en ait gémi. Dans la com-
» munion d'Ambroise, ton action n'a trouvé per-
» sonne pour l'absoudre *. »

L'évêque continuait en rappelant le crime et la pénitence de David; il invitait Théodose au même repentir, en lui annonçant qu'il ne pourrait désormais être admis dans le temple; et qu'il
» ne devait pas s'y présenter. « Je te le con-
» seille, disait-il, je t'en prie, je t'en conjure;
» c'est une trop grande douleur pour moi, que
» toi, qui donnais l'exemple d'une rare piété, qui

* « Non erat facti tui absolutio in Ambrosii communione. » Sancti Ambrosii Opera, t. II, p. 836.

» montrais le modèle le plus élevé de clémence, » qui souvent ne laissais pas succomber les cou» pables, tu ne t'affliges pas d'avoir laissé périr tant » d'innocens. » Puis, il ajoutait, avec une admirable dignité qui ne ressemble pas aux violences tyranniques d'un Grégoire VII, mais à la pieuse douleur d'un chrétien auquel le sang fait horreur : « Je n'ai contre toi nulle haine ; mais tu me fais » éprouver une crainte ; je n'oserais pas offrir le » divin sacrifice, si tu voulais y assister. Le sang » d'un seul homme injustement versé me le dé» fendrait ; le sang de tant de victimes inno» centes me le permet-il ? Je ne le crois pas ; je » t'écris de ma main ces paroles que tu liras seul. »

Théodose ne s'en rendit pas moins à l'église de Milan, et fut arrêté sur le seuil du temple par Ambroise, qui lui en défendit l'entrée. Les écrivains ecclésiastiques ont placé dans sa bouche un discours moins évangélique et moins simple que sa lettre à Théodose *. Il ne se trouve pas dans ses ouvrages ; quoi qu'il en soit, rien n'est plus authentique et plus mémorable que cette exclusion de l'église, imposée, par un pontife, au monarque couvert du sang de ses sujets. L'ambition a souvent abusé de cet exemple. Mais si l'on se reporte au temps de Théodose, à cette époque, où la souveraineté despotique et militaire n'agissait que

* Sancti Ambrosii Opera, t. II, p. 850.

par le glaive, on bénira la mémoire du vertueux pontife, dont la voix pouvait seule s'élever dans l'esclavage du monde. Peut-être seulement Ambroise laissa-t-il trop facilement croire à Théodose, que quelques mois de retraite et de prières pouvaient expier un si grand crime.

Théodose retourna dans l'Orient; et Valentinien se trouva seul maître de l'Occident, au milieu de chefs barbares appelés à sa cour. Les conseils d'Ambroise ne purent sauver le jeune empereur de l'ambition d'Arbogaste, qui le fit périr, et mit à sa place le faible Eugène. Ambroise, fidèle à la mémoire de Valentinien, prononça d'éloquens regrets sur sa tombe, en attendant la vengeance de Théodose, qui ne tarda pas à renverser Arbogaste, et à réunir sous sa main les deux moitiés de l'empire. C'est dans ce haut degré de gloire, que Théodose, pour la seconde fois libérateur de l'Italie, mourut à Milan. Ambroise célèbra sa mémoire devant le peuple, tandis que l'on préparait la pompe funèbre, qui devait ramener ses restes à Constantinople.

Rien de plus grand qu'un tel spectacle: Théodose avait rendu la paix et la gloire aux Romains; il avait vaincu les Barbares, et relevé l'empire; il avait achevé l'ouvrage de Constantin, et le surpassait en génie. Toutefois, le discours d'Ambroise ne répond pas à de telles pensées : déjà l'esprit superstitieux du moyen âge semble peser sur le christianisme. L'orateur raconte longue-

ment que des clous de la croix ont servi à forger le mors * du cheval de Théodose et à orner son diadème. Mais il rappelle avec une noble simplicité le souvenir de Thessalonique.

« J'ai aimé cet homme **, dit-il, parce qu'il cherchait plus les réprimandes que les flatteries. Il » a pleuré, dans l'assemblée des fidèles, le crime » que la fraude des autres lui avait fait commettre. » Empereur, il n'a pas rougi de faire une publique » pénitence, et depuis, il n'a pas cessé de pleurer » sa faute. Ayant remporté une grande victoire, » dans la pensée qu'il avait péri des ennemis sur » le champ de bataille, il s'est abstenu de l'appro- » che des autels. »

Ambroise ne survécut pas long-temps à Théodose. Sa mémoire, que les légendes du temps ont entourée de miracles, resta vénérée dans l'Occident. Nous n'avons cité de lui que les traits de cette éloquence inspirée par les mouvemens de l'âme ; en effet son âme était grande et pure, et semblait s'élever par le sentiment du devoir et du péril ; mais lorsqu'il est destitué de ce noble appui, la recherche et le faux goût remplissent ses ouvrages : son génie est étouffé par son siècle, quand il n'est pas soutenu par sa vertu.

* Sancti Ambrosii Opera, t. II, p. 699.
** Sancti Ambrosii Opera, t. II, p. 701.

SAINT JÉROME. SAINT PAULIN.

Il n'est point, dans les fastes oratoires du christianisme, un nom plus célèbre, et qui parle mieux à l'imagination, que celui de saint Jérôme. Cependant, éloigné de tous les honneurs ecclésiastiques, à une époque, où déjà ces honneurs entraient en partage avec les dignités de l'empire, Jérôme n'eut aucune des grandes occasions de régner sur les esprits; qui s'offraient naturellement au génie des Athanase, des Ambroise et des Chrysostome. Toujours errant ou solitaire, sans autre titre dans l'Église que celui de prêtre de Jésus-Christ, il ne parut ni à la cour, ni aux funérailles d'aucun prince. Il ne fut point chargé d'instruire ou de consoler le peuple de quelque grande cité; enfin, son plus important ouvrage fut la traduction des livres sacrés, tâche immense, plutôt que travail de génie

C'est donc surtout dans son caractère, dans sa vie, dans les traits épars de son éloquence qu'il faut chercher l'homme tant admiré des premiers siècles chrétiens.

Jérôme était né vers l'an 331, dans la Dalmatie, contrée alors à demi barbare; et il a rappelé lui-même plus d'une fois cette origine à laquelle il imputait les torts de son caractère et

l'impétuosité de son âme. Transporté dès l'enfance à Rome, il eut pour maîtres, dans les écoles publiques, le grammairien Donat, commentateur de Térence, et Victorin, rhéteur célèbre, fort attaché au christianisme. Il paraît que saint Jérôme avait été élevé dans la même religion; mais la passion des lettres profanes et des plaisirs emporta sa première jeunesse.

Ce dégoût de la vie commune, et cette inquiétude ardente, naturelle aux esprits élevés, le ramenèrent bientôt vers des idées plus graves. Il reçut le baptême, qui, dans cette première époque, tardif et difficilement accordé, semblait presque un sacerdoce. Son ardeur pour l'étude se tourna sur la religion. Il voyagea dans les Gaules, y rechercha les livres des évêques chrétiens, et se lia d'une vive amitié avec plusieurs hommes célèbres de la ville d'Aquilée.

De retour à Rome, il employa son éloquence au triomphe de la religion, qui n'était plus persécutée, mais qui trouvait encore de vives contradictions dans les souvenirs des temps antiques. Une imagination éloquente et enthousiaste lui donnait beaucoup d'autorité sur plusieurs femmes romaines d'une illustre naissance. Il les instruisait par ses entretiens et par ses lettres.

Quelques prêtres de l'église de Rome accusèrent la pureté de ses mœurs. Alors, dit un de ses historiens, prenant pour règle ces paroles de

l'Évangile ; « Si on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre », Jérôme entreprit le voyage d'Orient.

Ses regards avides et son imagination curieuse épuisèrent d'abord le spectacle des grandes cités de l'Asie, Antioche, Smyrne, Constantinople. Il entendit Grégoire de Nazianze. Il visita les écoles d'Alexandrie, fouilla les bibliothéques, interrogea les docteurs, et, las de ne trouver en Orient que les vices et les querelles de l'Occident, il s'enfuit dans un désert de la Syrie

Trois des amis de saint Jérôme, chrétiens et enthousiastes comme lui, l'avaient suivi ; mais le courage ou la force leur manquèrent. Héliodore, l'un d'eux, quitta cet affreux séjour ; les deux autres y moururent. Accablé de ces pertes cruelles, Jérôme fit de vaines tentatives pour rappeller Héliodore. Il le conjure dans une lettre de quitter de nouveau sa famille. « Si ton père, s'écrie-t-il avec » une sorte de férocité religieuse, se couche sur le » seuil de la porte pour te retenir, passe par des» sus ton père. » Puis, dans un autre enthousiasme : « O désert *, toujours couvert des fleurs » de Jésus-Christ! O retraite heureuse, où l'on » converse familièrement avec Dieu ! Que fais» tu, mon frère, dans le siècle? Jusqu'à quand

* Sancti Hieronimi Opera, t. I.

» habiteras-tu dans le cachot enfumé des villes? »

Cette paix du désert était cependant troublée, pour l'enthousiaste Jérôme, par de dangereux souvenirs. Seul, se refusant même l'étude, abandonné entre l'imagination et la prière, son âme éprouva des tourmens qu'il a retracés avec une éloquence passionnée, mais si chaste, que la vérité du tableau n'en peut altérer l'innocence.

« Combien de fois *, dit-il, retenu dans le dé-
» sert, parmi ces solitudes dévorées des feux du
» soleil, je croyais assister aux délices de Rome!
» J'étais assis seul, parce que mon âme était
» pleine d'amertume. Mes membres étaient cou-
» verts d'un sac hideux. Mes traits brûlés avaient
» la teinte noire d'un Éthiopien; je pleurais, je
» gémissais chaque jour. Si le sommeil m'accablait,
» malgré ma résistance, mon corps heurtait contre
» une terre nue. Eh bien! moi qui, par terreur de
» l'enfer, m'étais condamné à cette prison habitée
» par les serpens et les tigres, je me voyais, en
» imagination, transporté parmi les danses des
» vierges romaines. Mon visage était pâle de
» jeûnes, et mon corps brûlait de désirs. Dans ce
» corps glacé, dans cette chair morte d'avance,
» l'incendie seul des passions se rallumait encore.
» Alors privé de tout secours, je me jetais aux
» pieds de Jésus-Christ, je les arrosais de larmes.

* Sancti Hieronymi Opera, t. IV, p. 30.

» Je me souviens que plus d'une fois je passai le
» jour et la nuit entière à pousser des cris, et à
» frapper ma poitrine, jusqu'au moment où Dieu
» renvoyait la paix dans mon âme. Je redoutais
» l'asile même de ma cellule; il me semblait
» complice de mes pensées. Irrité contre moi-
» même, je m'enfonçais dans le désert; et, si
» je découvrais quelque vallée plus profonde,
» quelque cime plus escarpée, là je me jetais
» en prière. Souvent, le Seigneur en est té-
» moin, après des larmes abondantes, après
» des regards long-temps élancés vers le ciel,
» je me voyais transporté parmi les chœurs
» des anges, et triomphant d'allégresse, je chan-
» tais : Nous accourons vers toi, attirés par
» l'encens de ta prière. »

Une telle peinture annonce assez l'irrésistible ascendant de saint Jérôme. Cette âme plus tourmentée d'elle-même qu'elle ne pouvait l'être par le monde, se lassa de la solitude, et chercha pour ainsi dire à se reposer dans les agitations de la vie commune. Il revint au milieu des controverses d'Antioche, et fut ordonné prêtre; mais effrayé des soins du sacerdoce, il reprit la vie dure et libre du désert. Il voyagea dans les sables de la Syrie et de la Judée, changea de solitude et de cellule, erra parmi les ruines des anciennes cités israélites, et s'arrêta enfin dans Bethléem, s'appliquant avec ardeur à l'étude de l'hébreu, et commentant les li-

vres saints, par le spectacle des lieux qui les avaient inspirés.

La fatigue de cette étude lui faisait souvent regretter la délicieuse et facile préoccupation qu'il avait autrefois trouvée dans les langues grecque et romaine. Il conservait, dans sa cellule de Bethléem, les chefs-d'œuvre de l'éloquence profane qu'il avait rassemblés jadis avec beaucoup de soin, pendant son séjour à Rome et dans les Gaules. C'était le seul trésor qu'il eût apporté avec lui dans l'Orient. Le charme de ces lectures le ravissait encore; et son christianisme jaloux s'effrayait d'un semblable enthousiasme. C'était à ses yeux un danger nouveau, une tentation de l'esprit, non moins redoutable que celle des sens. On a dit avec raison que l'univers est gouverné par des livres; cette puissance ne fut jamais plus visible que, dans la lutte des deux civilisations, pendant les premiers siècles du christianisme; et rien ne peut en donner une idée à la fois plus singulière et plus vraie que saint Jérôme, racontant qu'il luttait par la pénitence et la prière contre le charme de la littérature profane.

Ce récit indique un état remarquable de l'esprit humain; et ce qu'il peut offrir de bizarre fait partie de la vérité : « Homme faible et misérable, » je jeûnais, avant de lire Cicéron. Après plusieurs » nuits passées dans les veilles, après des larmes » abondantes que m'arrachait le souvenir de mes » fautes, je prenais Platon. Lorsqu'ensuite, revenant

28.

» à moi, je m'attachais à lire les prophètes, leur » discours me semblait rude et négligé. Aveugle » que j'étais, j'accusais la lumière ! »

Jérôme raconte que cette anxiété fut suivie d'une fièvre violente, qui consuma toutes ses forces, et le jeta dans une effrayante léthargie.

« Alors, dit-il, je me crus transporté en esprit » devant le tribunal du juge suprême, qui semblait » entouré d'une si vive et si éblouissante clarté, » que, retombé sur la terre, je n'aurais pu jamais » y fixer les yeux. Une voix me demanda qui » j'étais : je suis un chrétien, répondis-je ; tu mens, » dit le juge suprême, tu es un cicéronien, et non » pas un chrétien ; où est ton trésor, là est ton » cœur. »

Ce rêve ou cette allégorie singulière n'offre-t-il pas une bien vive image de la puissance du génie sur les imaginations ardentes et studieuses ? Jérôme ne nous donne-t-il pas ici le secret de ce paganisme sans conviction, qui se prolongea dans l'empire, au milieu de la victoire et des bienfaits du christianisme ?

Prestige étonnant de l'éloquence et de la poésie ! ces grands hommes de la Grèce et de Rome faisaient vivre si long-temps après eux des fictions décréditées de leur temps. Leur style, qui avait servi d'ornement à ces fables, en était devenu, pour ainsi dire, le corps et l'essence. C'était leur imagination qu'on adorait ; et le polythéisme n'était

plus qu'une forme de littérature. Mais, dans ce dernier domaine, obligé d'entrer encore en partage avec l'éloquence nouvelle des orateurs sacrés, il n'avait plus qu'un petit nombre de sectateurs obstinés : le monde était chrétien.

Jérôme, qui semble redouter si fort pour lui-même l'enthousiasme contagieux de la littérature profane, remarque ailleurs avec joie combien son empire s'était rétréci. « Quel homme, » dit-il, lit maintenant Aristote? Combien de » gens connaissent les écrits ou le nom de Platon? » A peine quelques vieillards oisifs qui les relisent » dans un coin; mais nos grossiers apôtres, nos » pêcheurs d'hommes sont connus, sont cités dans » tout l'univers. »

Tandis que Jérôme étudiait dans Bethléem le texte sacré de l'écriture et des prophètes, et qu'il trouvait, dans cette poésie sublime, l'enthousiasme dont son âme avait besoin, un événement important pour la religion le rappela en Italie.

Le pape Damase avait assemblé, dans Rome, un concile, pour régler les débats élevés sur l'élection de Flavien, évêque d'Antioche. Les évêques d'Orient s'y rendirent. Jérôme accompagna dans ce voyage le célèbre Epiphanes, évêque de Chypres. Il reparaissait dans Rome avec l'éclat d'une vertu éprouvée, la maturité de l'âge et du génie, et la réputation du grand travail qu'il avait entrepris sur les livres sacrés. Consulté

comme un docteur de la foi, ses décisions exercèrent plus d'empire que jamais. Il retrouvait, dans la route des vertus les plus austères, quelques Romaines qu'il avait autrefois détachées de l'orgueil de leurs grandeurs.

Cette direction des âmes, qui fut si fort en usage dans le siècle de Louis XIV, et que La Bruyère a si bien caractérisée, semblerait donner une idée du pouvoir absolu que Jérôme exerçait sur l'esprit de ces illustres Romaines. Mais la différence des temps et des mœurs dément cette comparaison. Il ne s'agissait pas alors d'inspirer, au milieu des délices d'une civilisation régulière et paisible, quelques vertus conciliables avec les faiblesses de la grandeur et de la richesse; il ne s'agissait pas de conduire, par une molle tyrannie, les consciences erronées d'un courtisan, d'une favorite. A cette première époque du christianisme, les grands sacrifices, les privations éclatantes étaient le seul signe d'un progrès dans la vie spirituelle. L'état même de la société, cet état violent et précaire, entre le joug du pouvoir absolu et les invasions des Barbares, donnait un plus grand exercice à toutes les vertus. La religion, c'était le dévouement au malheur, dans l'époque la plus malheureuse du monde. Servir Dieu, c'était réclamer une part plus grande de périls et de souffrances, dans le naufrage commun de la société.

N'était-ce pas un admirable spectacle que de voir

les héritières des noms les plus glorieux de Rome idolâtre, les filles des Scipions, des Marcellus, des Camille, se consacrant aux œuvres de charité, et sacrifiant leurs trésors, leur beauté, leur jeunesse, pour secourir des malades et des pauvres, comme si, par une digne expiation, la Providence eût voulu faire sortir les plus humbles consolatrices de l'humanité, du milieu de ces familles dont la gloire avait opprimé le monde?

Les retraites de la duchesse de Longueville et de la belle La Vallière sont de faibles efforts, si on les compare aux voyages périlleux qu'entreprit cette Paula, qui, suivant l'expression de saint Jérôme, fille des Scipions, descendue des Gracques, préféra Bethléem à Rome, et échangea l'or de ses palais contre une cabane de la Judée. Et lorsque l'on voit, quelques années après, Rome saccagée par Alaric, l'ancien monde au pillage, et des familles romaines fuyant pour chercher un asile, jusque dans cette même Palestine, où la piété les avait précédées et avait déjà construit des monastères, on ne peut se défendre de tout respecter dans l'enthousiasme religieux de cette époque, où l'excès même du zèle semblait devenir une prévoyance de la charité.

Pendant le séjour qu'il fit à Rome, saint Jérôme inspira chaque jour davantage aux femmes des plus opulentes familles cette active bienfaisance, que les malheurs du monde rendaient si nécessaire.

Une femme de la maison des Fabius, Fabiola, instruite par ses pieux avis, consacra de grandes richesses à fonder les premiers hospices publics que l'on ait élevés dans Rome, et se dévouant elle-même au soin des malades et des pauvres, elle fit voir au monde une vertu nouvelle, que la civilisation profane ne soupçonnait pas, et dont l'héroïsme donne réellement aux femmes ce je ne sais quoi de divin que l'antiquité croyait reconnaître dans leur voix et dans leurs regards.

Le recueil des écrits de saint Jérôme atteste qu'un grand nombre d'illustres Romaines puisaient ainsi dans ses conseils les idées d'une charité sublime. Il leur expliquait les livres sacrés, et les animait aux vertus les plus austères; il composait pour elles des épîtres, qui sont des traités de la plus pure morale.

Cet ascendant, exercé par un prêtre venu de l'Orient, aurait suffi pour exciter de grandes jalousies, et l'âpre vivacité de saint Jérôme ne les diminuait pas. Il attaquait lui-même avec amertume les vices de quelques prêtres de Rome; car, suivant la loi de l'humanité, déjà l'orgueil, le luxe et l'hypocrisie se glissaient à la suite des vertus qui avaient étonné le monde. Déjà même il avait fallu des lois nouvelles pour réprimer des vices inconnus jusqu'alors. « * Voici une grande

---

* Sancti Hieronymi Opera, t. I, p.

» honte pour nous, écrivait saint Jérôme : les prê-
» tres des faux dieux, les bateleurs, les personnes
» les plus infâmes peuvent être légataires ; les
» prêtres et les moines seuls ne peuvent l'être :
» une loi le leur interdit, et une loi qui n'est pas
» faite par des empereurs ennemis de la religion,
» mais par des princes chrétiens. Cette loi même,
» je ne me plains pas qu'on l'ait faite ; mais je me
» plains que nous l'ayons méritée : elle fut inspirée
» par une sage prévoyance ; mais elle n'est pas
» assez forte contre l'avarice : on se joue de ses
» défenses par de frauduleux fidéicommis. »

Ailleurs saint Jérôme caractérisait plus librement encore d'autres vices du clergé de son temps : « J'ai honte de le dire, écrivait-il ; mais il y a des » hommes qui recherchent le sacerdoce et le diaconat pour voir plus librement les femmes. La » parure est tout leur soin : leurs cheveux sont bouclés avec le fer ; leurs doigts brillent du feu des » diamans ; de crainte de l'humidité, à peine effleurent-ils la terre du pied. Vous croiriez voir » de jeunes époux, plutôt que des prêtres. »

Ces peintures satiriques, qui trouvaient plus d'une application dans Rome, irritèrent les ennemis de Jérôme ; on réveilla d'anciennes calomnies contre ses mœurs ; l'enthousiasme donne facilement prise aux attaques du vice et de l'envie ; on accusa Jérôme dans ses amitiés ; on voulut attribuer à de coupables faiblesses ce qui tenait à

l'empire naturel d'une âme éloquente et religieuse.

La mort du pontife Damase, en privant saint Jérôme d'un admirateur et d'un appui, vint encore favoriser la haine de ses détracteurs. Il céda, et résolut de retourner dans son humble cellule de Bethléem. Rien n'est plus touchant et plus grave que ses adieux à l'une des illustres Romaines, dont il avait mérité la pieuse confiance. Après avoir repoussé, en quelques mots, les calomnies de ses détracteurs : « Noble Asella, dit-il, c'est ainsi que je » vous écris à la hâte, au moment de m'embarquer, » triste et les yeux pleins de larmes ; je rends grâ- » ces à Dieu d'avoir été jugé digne d'être haï par » les hommes. Insensé ! j'ai voulu chanter le can- » tique du Seigneur sur une terre étrangère, et » abandonnant le mont Sinaï, j'ai recherché le se- » cours de l'Égypte. J'avais oublié l'évangile, qui » nous apprend qu'au sortir de Jérusalem, le voya- » geur est dépouillé, meurtri, laissé pour mort. » Mes ennemis ont jeté sur moi la honte d'un faux » crime. Mais je sais qu'à travers la bonne ou » la mauvaise renommée, on arrive également au » royaume des cieux.

» Saluez Paule et Eustochie, qui sont toujours, » en dépit du monde, mes sœurs en Jésus-Christ. » Saluez Albina leur mère, Marcella, Marcellina, » Félicité, et dites-leur : Nous serons tous un jour » devant le tribunal de Dieu, où chacun montrera » la conscience qu'il a eue pendant sa vie. Adieu,

» modèle de la vertu la plus pure; souvenez-vous » de moi; et, par vos prières, apaisez les flots sur » ma route. »

Embarqué au port d'Ostie, Jérôme retourna par un long circuit dans l'Orient; il visita les îles de l'archipel grec, passa par Antioche, parcourut l'Égypte et les solitudes de la Thébaïde, et arriva enfin dans sa chère Bethléem. Il n'en sortit plus; et, de là, ses écrits et le bruit de ses querelles se répandirent dans l'Occident. Quelques-unes des femmes illustres, qu'il avait connues dans Rome, vinrent aussi dans Bethléem, et y fondèrent un couvent de religieuses. C'était une colonie romaine transplantée sur cette terre barbare et sacrée.

Le plus violent des débats de Jérôme fut contre Ruffin, prêtre de l'église d'Aquilée, qui voyagea dans l'Egypte et dans la Palestine. Il s'agissait de quelques doctrines d'Origène, si célèbre à la fois par son génie et ses paradoxes théologiques. Ruffin, de retour en Italie, avait apporté les livres d'Origène, et les avait publiés en langue latine, comme une belle nouveauté, qui avait en sa faveur les suffrages de l'Orient, et de saint Jérôme. Les docteurs de l'église latine, les amis, les ennemis de saint Jérôme, se troublent et s'agitent à cette nouvelle. On écrit de Rome à Bethléem, pour obtenir un désaveu. Jérôme répond en blâmant les erreurs d'Origène, et la témérité de

Ruffin. Celui-ci s'indigne contre un ancien ami dont les explications le condamnent; et la controverse s'engage de Rome à Bethléem avec une véhémence et une rapidité qui nous étonnent. Le fond du débat est peu de chose pour nous; mais on peut y retrouver des détails de mœurs, et, pour ainsi dire, des particularités de l'esprit humain, qui sont curieuses à retracer.

Ruffin accuse saint Jérôme de conserver un goût profane pour la littérature païenne. « Je » puis citer en témoignage, dit-il, plusieurs reli- » gieux qui, dans leurs cellules, sur le mont des » Oliviers, ont copié pour lui des dialogues de » Cicéron. J'ai tenu leurs cahiers dans mes mains, » je les ai relus; il ne pourra nier lui-même que, » venant pour me voir de Bethléem à Jérusalem, » il apportait avec lui un dialogue de Cicéron, et » que, dans son paganisme grec, il me donna un » volume de Platon. Mais pourquoi m'arrêter long- » temps à une chose manifeste? Jérôme, dans le » monastère de Bethléem, il n'y a pas long-temps, » faisait encore une œuvre de grammairien profa- » ne, et il expliquait son cher Virgile et les au- » teurs lyriques, comiques, historiques, à des » enfans qu'on lui confiait, pour leur enseigner » la crainte du Seigneur. * »

Dans cette retraite, qui du moins le dérobait aux

* Sancti Hieronymi Opera, t. III, p. 246.

maux effroyables de l'empire, Jérôme prolongea sa laborieuse carrière; il ne mourut qu'après les plus grandes invasions des Barbares, vers l'année 420; et, bien qu'il ne fût instruit de ces calamités que par le bruit lointain de la chute de Rome, on sent, à la tristesse de ses derniers écrits, qu'il ne peut se sauver de telles pensées qu'en remontant vers Dieu : c'est le caractère qui donne un intérêt si profond à l'éloquence latine de cette époque. Elle n'a pas les grâces et la beauté du génie grec; mais elle est plus mélancolique et plus sérieuse; elle s'est corrigée à la rude école des Barbares qui désolaient l'empire.

Jérôme fut en querelle ou en amitié avec tous les hommes célèbres de cette époque; il les a lui-même caractérisés dans son catalogue des auteurs chrétiens, modèle d'une biographie éloquente et rapide. Mais nous ne rappelons ici que ceux dont le talent est original, ou qui peuvent nous éclairer sur l'esprit de leur siècle.

A ce titre, on ne saurait oublier Paulin, évêque de Nole, auquel on a le premier attribué l'héroïsme de charité renouvelé par Vincent de Paule. On raconte, en effet, que Paulin se livra lui-même en esclavage *, pour racheter le fils d'une pauvre

* Ce touchant sacrifice est mis en scène, sous d'autres noms, dans le poëme des *Martyrs*. En général, il n'est aucune fiction de ce bel ouvrage, qui ne soit empruntée aux

veuve. Mais ce fait paraît difficile à placer dans sa vie, et ne s'accorde pas avec la destinée d'un consulaire qui jouissait d'une immense fortune.

Né dans l'ingénieuse ville de Bordeaux, vers l'an 353, Paulin sortait d'une famille sénatoriale, et remplit les premières dignités de l'empire. Il fut consul avec Ausone, près duquel il avait étudié l'éloquence. Il épousa une des femmes les plus riches de la province d'Espagne; et il réunit sur sa tête tout ce qu'un homme pouvait avoir de crédit, de richesse et de félicité, sous le despotisme des empereurs. Mais il s'en dégoûta, dans la maturité de l'âge, reçut le baptême, et alla vivre quelque temps en Espagne.

Le peuple de Barcelonne, auquel il avait abandonné une partie de ses biens, le demanda pour

---

souvenirs et aux mœurs de l'église primitive. Le poëte est à cet égard d'une admirable fidélité, moins peut-être par une étude lente et détaillée, que par cette première vue de génie qui appartient à quelques hommes. Sous ce rapport, la critique fut très-superficielle. On s'étonna, par exemple, de la foi païenne attribuée au père de Cymodocée, et l'on mit en doute la vérité des contrastes, que faisait naître le combat des deux cultes. Que dire cependant, lorsque l'on voit, par les monumens originaux, que ce combat durait encore à la fin du quatrième siècle, et lorsqu'on lit, dans saint Jérôme, l'agréable description d'une famille de Rome, où le grand-père était pontife de Jupiter, et tenait sur ses genoux sa petite-fille enfant, qui récitait des prières chrétiennes?

prêtre. Pendant ce séjour, Ausone lui écrivit pour le rappeler au monde et à la littérature. Élégant imitateur de l'ancienne poésie, il avait soin de surcharger son style d'allusions mythologiques, par bon goût plutôt que par croyance. Il redoubla pour séduire Paulin, comme s'il y avait eu quelque vertu dans ces mots de la fable qu'avait employés Virgile. Blessé du silence de son ami, et le croyant entraîné à la religion par sa femme, il lui disait : « Mon cher Paulin, si tu » crains d'être trahi, d'être accusé à cause de mon » amitié, que ta femme l'ignore; tu peux dédai- » gner les autres, mais ne dédaigne pas ton père; » c'est moi qui fus ton premier maître et ton pre- » mier guide dans les honneurs; c'est moi qui t'ai » conduit le premier dans la société des Muses. »

Il renouvelait dans une autre épître ses plaintes et ses prières : « Qui t'empêche, dit-il, d'écrire » au moins un salut, un adieu, et de confier ces » signes heureux à des tablettes. Puis, s'indignant de la silencieuse froideur de son ami, il lui souhaitait poétiquement tous les malheurs qu'il pouvait trouver dans ses classiques souvenirs; il le condamnait à errer triste et farouche, comme le Bellérophon d'Homère, et s'écriait en finissant : « O Muses, divinités de la Grèce! en- » tendez cette prière, et rendez un poëte aux » Muses du Latium.

Paulin répondit, et même en vers, pour con-

soler un peu son ami. Rien de plus poétique et de plus intéressant que ce contraste : « Pourquoi, » dit-il, ô mon père! rappelles-tu en ma faveur » les Muses que j'ai répudiées? Ce cœur consacré » maintenant à Dieu n'a plus de place pour » Apollon et pour les Muses. Je fus d'accord » avec toi, jadis, pour appeler, non pas avec le » même génie, mais avec la même ardeur, un » Apollon, sourd dans sa grotte de Delphes, et » pour nommer les Muses des divinités, en de» mandant aux bois et aux montagnes ce don » de la parole qui n'est accordé que par Dieu. » Maintenant une autre force, un plus grand » Dieu subjugue mon âme. »

Il y a surtout un grand charme dans les derniers vers d'une seconde épître de Paulin à Ausone; c'est, comme déjà nous l'avons vu, le spiritualisme au lieu de la mythologie; c'est l'amitié ennoblie par une espérance pure et céleste.

« Rien ne t'arrachera de mon souvenir, écrit » Paulin à son ami : pendant toute la durée de » cet âge accordé aux mortels, tant que je serai » retenu dans ce corps, quelle que soit la distance » qui nous sépare, je te porterai dans le fond de » mon cœur. Partout présent pour moi, je te » verrai par la pensée, je t'embrasserai par l'âme; » et, lorsque, délivré de cette prison du corps, je » m'envolerai de la terre, dans quelque astre » du ciel que me place le Père commun, là

» je te porterai en esprit ; et le dernier moment
» qui m'affranchira de la terre ne m'ôtera pas la
» tendresse que j'ai pour toi ; car cette âme, qui
» survivant à nos organes détruits se soutient
» par sa céleste origine, il faut bien qu'elle con-
» serve ses affections, comme elle garde son
» existence. Pleine de vie et de mémoire, elle
» ne peut oublier, non plus que mourir *. »

Ensuite il repassa en Italie, visita saint Ambroise à Florence, vint à Rome et se retira dans une maison de campagne, près de la ville de Nole, où, trois siècles auparavant, Tibère faisait la dédicace du temple d'Auguste. Il y vécut seize années avec sa femme Thérasie, unissant le goût des lettres et les vertus de l'Évangile. Le peuple de Nole ayant perdu son évêque, choisit Paulin pour lui succéder. C'était le temps de l'horrible invasion des Goths dans l'Italie. Nole fut prise d'assaut. L'évêque tomba dans les mains des Barbares ; mais ils lui rendirent la liberté, par respect pour sa vertu. Alors il employa les biens de

* Mens quippè lapsis quæ superstes artubus
De stirpe durat cœliti,
Sensus necesse simul et affectus suos
Teneat æquè ut vitam suam :
Et ut mori, sic oblivisci non capit,
Perennè vivax et memor.

Sancti Paulini, Opera, t. II, p. 37.

l'église à racheter les autres captifs, et à soulager les maux de la guerre. Ce fut l'occupation de ses dernières années.

De tels hommes jetés çà et là dans l'empire étaient une sorte de refuge et de protection publique. Ces peuples barbares, qui envahissaient l'Italie, avec un instinct de destruction, étaient adoucis par la religion des vaincus. Souvent leur fureur s'arrêtait à la porte de la basilique chrétienne, où se réfugiaient les enfans et les femmes. Dans la superstition du temps, on célébrait comme un miracle ce témoignage involontaire du sentiment religieux inné dans le cœur de l'homme.

Le culte des saints et des martyrs ramenait pour le peuple une sorte de polythéisme local. On en trouve quelques traces dans les lettres et dans les poëmes de saint Paulin. Ces pieuses croyances y remplacent la métaphysique élevée du christianisme oriental; mais la morale est la même. Le seul discours qui reste de l'évêque de Nole est une éloquente exhortation à l'aumône. L'orateur fait de la charité le premier devoir du chrétien, et le premier titre devant Dieu. Ainsi, sur tous les points du monde, le christianisme était l'espérance des malheureux; et leur nombre même augmentait sa puissance.

SAINT AUGUSTIN.

Nous arrivons à l'homme le plus étonnant de l'église latine, à celui qui porta le plus d'imagination dans la théologie, le plus d'éloquence et même de sensibilité dans la scolastique ; ce fut saint Augustin. Donnez-lui un autre siècle, placez-le dans une meilleure civilisation ; et jamais homme n'aura paru doué d'un génie plus vaste et plus facile. Métaphysique, histoire, antiquités, science des mœurs, connaissance des arts, Augustin avait tout embrassé. Il écrit sur la musique comme sur le libre arbitre ; il explique le phénomène intellectuel de la mémoire, comme il raisonne sur la décadence de l'empire romain. Son esprit subtil et vigoureux a souvent consumé dans des problèmes mystiques une force de sagacité, qui suffirait aux plus sublimes conceptions.

Son éloquence entachée d'affectation et de barbarie est souvent neuve et simple ; sa morale austère déplaisait aux casuistes corrompus que Pascal a flétris ; ses ouvrages, immense répertoire où puisait cette science théologique, qui a tant agité l'Europe, sont la plus vive image de la société chrétienne, à la fin du quatrième siècle.

Eh quoi ! était-ce à Carthage, transformée en colonie romaine ? était-ce à Hyppone, à Tagaste, à Madaure, petites villes sans nom, et qui n'ont

pas même de ruines? était-ce sur cette côte d'Afrique, aujourd'hui si barbare, que florissait, cet homme éloquent et ingénieux, ce hardi métaphysicien, qui ressemble quelquefois à Platon, et qui donnait des idées à Bossuet?

On a besoin, pour concevoir ce phénomène, de reporter les yeux sur la civilisation de l'Afrique, depuis la conquête romaine, et surtout depuis le christianisme. On ne se figure ordinairement d'autre Carthage que celle d'Annibal. Mais il ne faut pas oublier que l'ancien territoire de cette république formait une vaste contrée, où se conservait une partie du peuple indigène, et quelques restes des mœurs et de la langue punique; mais où le gouvernement, les tribunaux, les spectacles, le luxe étaient importés de Rome. Carthage, plusieurs fois rebâtie par les Romains, était par la magnificence, et par la richesse, une des premières villes de l'empire, rivale d'Antioche et d'Alexandrie. Elle conservait, sous le pouvoir du proconsul romain, des libertés municipales, et un sénat, ou conseil public révéré dans toute la province d'Afrique. Le génie commerçant de l'ancienne Carthage se retrouvait dans la colonie romaine fondée sur ses ruines. Elle partageait avec l'Égypte le privilége d'alimenter les marchés d'Italie. Son port, ses quais, ses édifices faisaient l'admiration des étrangers. Une de ses rues, que l'on appelait la rue *Céleste*, était remplie de temples magnifiques; une

autre, celle des *Banquiers*, étincelait de marbre, et d'or. La nouvelle Carthage ne négligeait pas les lettres ; elle avait des écoles nombreuses et célèbres, où l'on enseignait l'éloquence et la philosophie. De longs voiles * blancs suspendus à la porte de ces écoles annonçaient que, sous les fables des poëtes se cachent d'utiles vérités. Carthage avait aussi des théâtres empruntés aux Romains. On y représentait les plus beaux ouvrages dramatiques de l'ancienne Rome, et les meilleures imitations de la tragédie grecque. Les comédies que l'Africain Térence, esclave en Italie, avait fait admirer des Romains, étaient maintenant applaudies dans sa patrie devenue romaine par la langue et les mœurs.

Il paraît même que ces imaginations d'Afrique se passionnaient pour les arts, avec une étonnante ardeur, et un enthousiasme moins éclairé, mais aussi vif que celui des peuples de la Grèce. Au second siècle, Carthage était appelée la *Muse d'Afrique*. On se pressait en foule sur la place publique pour entendre un sophiste, un rhéteur célèbre. Ainsi l'ingénieux Apulée dissertait, devant le peuple de Carthage, sur les fables et la littérature des Grecs, et se vantait des applaudissemens d'une ville si studieuse et si savante **.

---

* Sancti Augustini Opera, t. I, p. 77.

** Quæ autem major laus aut certior quàm Carthagini

Bientôt le christianisme fit paraître à Carthage une autre espèce d'orateurs qui parlaient avec plus de force et de sérieux, pour des intérêts plus élevés. On allait les écouter dans les cavernes et dans les tombeaux. Le culte devint public, fut persécuté, et chaque jour plus puissant.

« Que ferez-vous, disait * Tertullien, de tant de » milliers d'hommes, de femmes de tout âge, de » tout rang, qui présentent leurs bras à vos chaînes? » De combien de feux, de combien de glaives, n'au- » rez-vous pas besoin ? Décimerez-vous Carthage ? »

Tel fut le progrès de cet enthousiasme, que là, comme ailleurs, la cruauté des gouverneurs romains fut vaincue par la foule des victimes. Toute la province d'Afrique se remplit d'églises, d'évêchés. Le nombre, la richesse des chrétiens s'accroissaient dans les époques de tolérance. Le zèle et la foi s'exaltaient dans les jours de persécution; et cette alternative favorisait ainsi doublement l'essor du culte nouveau.

Dès le temps de Cyprien, au milieu du troisième siècle, l'église d'Afrique comptait plus de deux cents évêques qui présidaient dans toutes les villes la société chrétienne chaque jour plus nombreuse. Cette civilisation toute ecclésiastique ne laissait

---

benè dicere, ubi tota civitas eruditissimi estis? (Lucii Apuleii Florida, lib. IV.)

* Tertulliani Opera, p. 88.

pas d'agir puissamment sur l'esprit des peuples. Une bourgade auparavant à demi sauvage, une petite ville reculée et voisine du désert, recevait par l'apostolat chrétien le même symbole, les mêmes livres, et quelque chose de la science, dont le christianisme s'appuyait à Rome et dans la Grèce.

A la vérité, les querelles suivaient cette lumière nouvelle. Il y avait des schismes, des hérésies à Tagaste et à Madaure. Mais cette théologie contentieuse ne faisait qu'exciter encore la vivacité naturelle aux habitans de ces climats. Cette influence servait plus peut-être à aiguiser les esprits qu'à réformer les mœurs. A Carthage, la corruption était affreuse; et, même parmi les chrétiens, de grossiers usages altéraient la pureté du culte. Dans les églises, et sur les tombeaux des martyrs, on célébrait de bruyans festins poussés jusqu'aux désordres de l'ivresse. D'autres coutumes barbares se conservaient dans quelques villes; et généralement une sorte de férocité se mêlait au christianisme des habitans.

Nulle part, en effet, les disputes sur le dogme, ou même sur quelques points de discipline ne furent aussi sanglantes qu'en Afrique. La principale secte fut celle des donatistes, espèce de rigoristes et de mystiques sanguinaires, dont les maximes et les fureurs offrent plus d'un rapport avec celles des anabaptistes et des indépendans.

D'autres sectes étrangères au christianisme, et purement orientales, agitaient encore la turbulente imagination des habitans de l'Afrique. Nulle part la secte des manichéens, qui, partie des confins de la Perse, s'était répandue presque partout sur les pas du christianisme, n'avait plus de partisans et de plus habiles missionnaires. Elle adoptait en partie les dogmes du culte chrétien, contrefaisait sa hiérarchie; et il n'était pas rare de trouver dans une petite ville de la province d'Afrique un évêque catholique, un évêque donatiste, et un évêque manichéen, animant chacun ses sectateurs, se disputant la foi des peuples, et distribuant des livres et des symboles.

C'est au milieu de cette agitation des esprits, dans cette Babel des opinions humaines, dans ce chaos de passions religieuses, que naquit Augustin, avec une imagination ardente, insatiable de science, de plaisirs et d'amour. Sa mère était catholique fervente; son père païen, ou indifférent; un de ses parens donatiste. La ville de Tagaste, où il naquit, avait récemment passé de la secte de Donat à la communion de Rome.

Il étudia d'abord dans la ville de Madaure, puis à Carthage. L'éloquence ne lui suffisait pas; il avait le besoin de croire, et cherchait la vérité. Il crut la voir dans la secte des manichéens, dont la métaphysique subtile et merveilleuse plaisait à son esprit. Sa mère, pleine d'horreur pour cette secte,

suppliait les évêques chrétiens de le voir et de le ramener ; l'un d'eux lui dit ces belles paroles : « Allez en paix, et continuez de prier pour lui ; » car il est impossible qu'un fils pleuré avec tant » de larmes périsse jamais. »

Augustin était revenu près de sa mère à Tagaste, où il enseignait la rhétorique ; mais le regret qu'il eut de la mort d'un ami l'éloigna de nouveau de cette ville, et le fit retourner à Carthage, toujours maître d'éloquence, manichéen peu convaincu, et philosophe emporté par les plaisirs. Ses doutes religieux redoublèrent par des conférences avec un docteur manichéen.

On sait comment, lassé de tout, il vint à Rome, puis à Milan, où il fut envoyé par Symmaque pour enseigner l'éloquence ; on sait comment il fut touché des paroles de saint Ambroise, se retira dans la solitude, et fixa dans le christianisme la longue inquiétude de son esprit et de son cœur. Que pouvait alors offrir le monde profane, pour retenir un génie tel que celui d'Augustin ? Tout, dans l'ordre civil, était asservi et dégradé : la religion seule était libre et conquérante. Augustin, rhéteur à Milan, avait eu le privilége de prononcer le panégyrique du consul alors en fonction. Quelle tâche mesquine pour son éloquence !

Le christianisme, au contraire, nourrissait son âme de spéculations sublimes, l'enivrait de cet

amour idéal, qu'il avait cherché jusque dans les plaisirs des sens, et lui promettait cette jouissance si douce de régner sur les âmes.

C'est dans les propres écrits d'Augustin, c'est dans le plus original de tous, dans ses *confessions*, qu'il faut chercher la première partie de sa vie, qui n'est autre que l'histoire de ses passions et de ses pensées. On défigurerait, en voulant les reproduire, ces peintures si fortes et si naïves d'une âme ambitieuse, aimante, que le plaisir enivre et ne satisfait pas, que la célébrité fatigue, que l'étude même agite, et qui poursuit toujours une fantastique espérance de bonheur et de vérité. C'est la maladie des hommes de génie, dans les jours de décrépitude sociale. Quand il n'y a plus ni liberté, ni patrie, ni passion des arts, quand les âmes vulgaires sont éteintes par le malheur, ou plongées dans le matérialisme d'un grossier bien-être, alors celles qui se détachent de cette tourbe rampante, aspirent vers un autre monde. Le spiritualisme naît du désespoir ou du dégoût; alors, comme la vie sociale n'offre rien de grand, souvent cette ardeur du génie, privilége de quelques hommes, s'emporte et s'égare en spéculations mystiques. Ils sont enthousiastes du ciel, parce qu'ils ne sont pas assez dignement occupés sur la terre. Leur âme incapable d'inaction prend l'infini pour carrière.

Augustin a lui-même décrit ces choses avec une

vivacité merveilleuse. Depuis quelque temps il était plus agité qu'à l'ordinaire : il fréquentait l'église chrétienne; il lisait les livres des apôtres; il repassait dans sa pensée l'exemple de Victorin, rhéteur comme lui célèbre, qui, sous le règne de Julien, avait quitté son école plutôt que sa foi. La visite d'un de ses compatriotes qui lui raconta ce qu'il avait vu des solitaires d'Égypte, vint porter le dernier coup à son âme. Il faut l'entendre lui-même :

« Dans cette lutte violente de l'homme inté-
» rieur, dans ce combat que je livrais hardiment à
» mon cœur, le visage troublé, je saisis Alype, et
» m'écriai * : Où sommes-nous? qu'est-ce que cela?
» que viens-tu d'entendre? Les ignorans se hâtent, et
» ravissent le ciel; et nous, avec nos sciences sans
» cœur, nous nous roulons dans la chair et le sang.
» Parce qu'ils nous ont précédés, est-il honteux de
» suivre? N'est-il pas plus honteux de n'avoir pas
» même la force de suivre? Je dis encore je ne sais
» quelles choses semblables; et je m'élançai loin de
» lui, dans ce mouvement impétueux, tandis qu'il
» se taisait, me regardant avec surprise; car ce
» n'était pas ma voix ordinaire. Mon visage, mes
» yeux, l'accent de ma voix exprimaient mon âme,
» au delà de mes paroles.

» Il y avait, dans notre demeure, un petit jardin

---

* Sancti Augustini Opera, t. Ier., p. 152.

» à notre usage, comme toute la maison; car le » maître de cette maison n'y logeait pas. L'agitation de mon âme m'emporta vers ce lieu, où » personne ne pourrait interrompre ce débat violent que j'avais commencé avec moi-même, et » dont vous saviez, ô Dieu! l'issue que j'ignorais.... »

» Je m'avançai donc dans ce jardin; et Alype » me suivait pas à pas. Moi, je ne m'étois pas » cru seul avec moi-même, tandis qu'il était là; » et lui pouvait-il m'abandonner, dans le trouble » où il me voyait? Nous nous assîmes dans l'endroit le plus éloigné de la maison; je frémissais » dans mon âme, et je m'indignais de l'indignation la plus violente, contre ma lenteur à fuir » dans cette vie nouvelle, dont j'étais convenu » avec Dieu, et où tout mon être me criait qu'il » fallait entrer. »

Augustin retrace toute cette tragédie intérieure de l'âme, avec une profondeur et une naïveté d'émotion bien rare dans l'antiquité. Nulle part on ne voit mieux ce caractère de réflexion et de tristesse, que le culte chrétien développait dans l'homme. Il semble qu'on n'avait jamais ainsi raconté l'histoire anecdotique de l'âme, en surprenant ses plus vagues désirs, ses plus furtives émotions.

« Cependant Alype, assis à mon côté, attendait » en silence la fin de ce mouvement extraordi-

» naire. Mais lorsqu'une méditation attentive eut » tiré du fond de moi-même toute ma misère, et » l'eut entassée devant mes yeux, je sentis s'éle- » ver en moi un orage chargé d'une pluie de lar- » mes. Pour le laisser éclater tout entier, je » m'éloignai d'Alype; car la solitude me parais- » sait plus favorable à l'occupation de pleurer. » Je me retirai assez loin, pour que sa pré- » sence ne me fût plus importune. Tel j'étois » alors, et il le comprit; j'avais dit seulement » quelque chose où le son de ma voix semblait » déjà appesanti par mes pleurs : il s'était levé, » et il resta près du lieu où nous avions été assis; » il était immobile de stupeur. Moi, je me jetai à » terre sous un figuier, je ne sais pourquoi; et je » donnai libre cours à mes larmes; elles jaillissaient » à grands flots, comme une offrande agréable pour » toi, ô mon Dieu! et je t'adressais mille chose, » non pas avec ces paroles, mais dans ce sens : O Sei- » gneur! jusqu'à quand t'irriteras-tu contre moi? » Ne te souviens plus de mes anciennes iniquités. » Car je sentais qu'elles me retenaient encore. Je » laissais échapper ces mots dignes de pitié : » Quand? quel jour? demain? après-demain? » pourquoi pas encore? pourquoi cette heure » n'est-elle pas la fin de ma honte?

» Je me disais ces choses, et je pleurais avec » amertume dans la contrition de mon cœur. » Voilà que j'entends sortir d'une maison une

» voix, comme celle d'un enfant ou d'une jeune
» fille, qui chantait et répétait en refrain ces
» mots : « Prends, lis ; prends, lis. » Changeant
» aussitôt de visage, je me mis à chercher avec la
» plus grande attention, si les enfans, dans quel-
» ques-uns de leurs jeux, faisaient usage d'un
» refrain semblable ; je ne me souvins pas de l'a-
» voir jamais entendu. J'arrêtai mes larmes, et me
» levai, ne voyant là qu'un ordre du ciel qui
» m'était donné d'ouvrir un livre, et de lire le
» premier chapitre que je trouverais.

» J'avais entendu dire d'Antoine qu'il avait été
» averti par une lecture de l'Évangile, au milieu de
» laquelle il était survenu par hasard, prenant pour
» lui les paroles qu'on lisait : « Va, vends tout ce
» que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu
» auras un trésor dans les cieux. » Cet oracle, ô
» mon Dieu ! l'avoit sur-le-champ tourné vers toi.

» Ainsi je revins, à grands pas, au lieu où était
» assis Alype ; car j'y avais laissé le livre de l'A-
» pôtre, lorsque je m'étais levé. Je le pris, je l'ou-
» vris, et je lus en silence le premier chapitre où
» tombèrent mes yeux : « Ne vivez pas dans les
» festins, dans l'ivresse, dans les plaisirs et les
» impudicités, dans la jalousie et la dispute ; mais
» revêtez-vous de Jésus-Christ, et n'ayez pas de
» prévoyance pour le corps, au gré de vos sensua-
» lités. Je ne voulus pas lire au delà ; et il n'en était
» pas besoin. Aussitôt en effet que j'eus achevé

» cette pensée, comme si une lumière de sécurité
» se fût répandue sur mon cœur, les ténèbres du
» doute disparurent.

» Alors ayant marqué le passage du doigt, ou
» par quelque autre signe, je fermai le livre, et
» le fis voir à Alype. »

Ce pieux délire, cette éloquente extase explique assez quelle force d'imagination Augustin devait porter dans sa foi nouvelle; cependant il montra beaucoup de calme, pour exécuter son projet de quitter le monde. Quoique souffrant de la poitrine *, il attendit les vacances de l'école de Milan; et alors, ayant averti les principaux citoyens de lui chercher un successeur, il se retira dans une maison de campagne avec sa mère, son fils naturel Adéodat, ses amis Alype et Nébride, et deux jeunes élèves, dont il voulait surveiller les études. La méditation, la promenade, et les entretiens de philosophie religieuse, occupaient la petite société.

Augustin écrivit beaucoup dans cette retraite, tout en prenant soin de l'éducation de ses élèves. Son premier ouvrage fut un traité contre la secte académique, dont le scepticisme ne convenait pas à l'état de son âme. Il écrivit ensuite sur la vie heureuse, à laquelle il se croyait enfin parvenu, et sur l'ordre, c'est-à-dire la Providence.

Ces ouvrages sont en forme de dialogues. Il y

* Sancti Augustini Opera, t. I, p. 317.

introduit, comme interlocuteurs, tantôt ses deux amis, et tantôt ses jeunes élèves. Les détails en sont pleins de charme. L'entretien commence quelquefois dans la salle des bains, quelquefois par un beau soleil d'hiver, dans une prairie voisine de la maison; on l'interrompt pour lire un demi-volume de Virgile *, charmante préoccupation, qu'Augustin ne se reprochait pas encore. La vive ardeur des deux jeunes gens, cet emportement de leur âge qui contraste avec la gravité de leurs études, les petits incidens de la dispute, et les mouvemens de l'amour-propre, tout est rendu avec une grâce infinie.

Augustin appelle sa mère à ses entretiens, et croit remarquer en elle une rare sagacité pour la philosophie : lui-même parle avec beaucoup d'élévation et de subtilité sur Dieu, l'âme et la vérité; mais il ramène tout à la foi chrétienne, et à la règle des mœurs.

« Dieu, dit-il **, ne nous écoutera pas, si nous » ne sommes vertueux; ainsi, demandons à Dieu, » non pas des richesses, ou des honneurs, ou » toutes ces choses périssables qui cèdent au moin- » dre obstacle, mais ces biens de l'âme qui peu- » vent nous rendre bons et heureux; et pour que » de tels vœux soient énoncés avec ardeur, je t'en

---

* Dimidium volumen Virgilii audire. (Sancti Augustini Opera, t. I, p. 325.)

** Sancti Augustini Opera, t. I, p. 351.

» charge, ô ma mère, aux prières de qui j'ai
» surtout confiance; et je m'assure alors que Dieu
» aura disposé mon âme de telle sorte, que je ne
» préfère rien à la découverte de la vérité, et que
» je n'aie pas d'autre volonté, d'autre pensée,
» d'autre amour. »

Un autre ouvrage de la même époque, et d'une forme plus singulière, ce sont les *soliloques*, dans lesquels Augustin converse avec la raison. Jamais on ne réunit tant de fine dialectique, et de sensibilité rêveuse ; le tour subtil de l'imagination africaine s'y mêle à une sorte de curiosité naïve : « Je veux, dit Augustin, savoir Dieu et l'âme. » Et il entend la raison, qui lui répond : « Ne veux-tu rien savoir de plus? » Toutefois le génie du philosophe africain jette quelques traits de lumière sur ces grandes questions; il y a quelque chose de sublime dans la manière dont il prouve l'immortalité de l'âme, par la nature immortelle de la vérité, dont notre âme est le sanctuaire et le juge.

Telles étaient les méditations d'Augustin, se préparant au christianisme. Après quelques mois de retraite à la campagne, il revint à Milan avec son fils et Alype, et reçut avec eux le baptême des mains de saint Ambroise. Il résolut alors de retourner en Afrique suivi de sa famille et de ses amis. Il vint à Ostie pour s'embarquer; mais là, sa mère tomba malade, et mourut au bout de quelques jours; sa douleur fut extrême. Il renonça d'abord à son

voyage, et s'arrêta quelque temps à Rome, où il écrivit un traité des *mœurs de l'Église catholique*, et combattit les manichéens, dont il avait si longtemps étudié la croyance.

La victoire de Théodose sur Maxime ayant pacifié tout l'empire, Augustin repassa en Afrique; et, après quelque séjour à Carthage, il se retira près de Tagaste, sa patrie, dans une terre qu'il avait; il s'y livrait, avec ses amis, à la méditation des Écritures et à la prière. Augustin, dans ses contemplations religieuses, n'aspirait pas même au sacerdoce; mais une circonstance l'ayant conduit à Hyppone, l'évêque de cette ville, qui, Grec de naissance, avait de la difficulté pour prêcher en langue latine, résolut de l'ordonner prêtre, afin de trouver un secours dans son éloquence.

On conçoit assez combien les écrits d'Augustin, déjà célèbres dans l'église d'Occident, devaient avoir d'éclat aux yeux des prosélytes chrétiens d'une petite ville d'Afrique. Le peuple d'Hyppone se saisit d'Augustin, malgré ses refus, et le demanda pour prêtre. L'évêque Valère le fit prêcher dans son église à sa place, comme Chrysostome avait remplacé Flavien dans l'église d'Antioche. Augustin parlait avec une émotion extraordinaire; il s'attendrissait jusqu'aux larmes. Ses discours animés de vives images saisissaient l'esprit des Africains. C'est ainsi qu'il fit abolir l'usage des festins sur les tombeaux des martyrs, en retenant

par ses paroles le peuple dans l'église, le jour même où se célébrait d'ordinaire cette fête licencieuse. En même temps, il s'occupait d'élever de jeunes enfans *, il adoucissait le sort des esclaves, il communiquait par ses lettres avec les diverses sociétés chrétiennes de l'Afrique.

Valère vieillissant le fit nommer son coadjuteur, avec le titre d'évêque. Augustin continua de conduire le peuple d'Hyppone, prêchant l'union et la charité, et donnant par sa vie la preuve de sa foi. Il fit bâtir dans cette ville un hospice pour les étrangers ; il établit l'usage de donner chaque année des vêtemens aux pauvres ; il fit vendre une fois les vases sacrés, pour racheter les captifs.

Il quittait rarement Hyppone, et seulement pour aller à Carthage, ou à Madaure, dont les habitans étaient encore en partie attachés au paganisme ; mais de son modeste asile, Augustin portait ses regards et ses travaux sur tout le monde chrétien. Rien ne peut donner l'idée de cet ardent apostolat : prédication morale, livres de philosophie, controverses avec les païens, les sectaires et les docteurs de sa communion ; il suffisait à tout.

Du fond de l'Orient, Jérôme, dont il avait censuré quelques ouvrages, lui écrivait : « Ne » force plus au combat un vieillard qui se repose, » et qui depuis long-temps est vétéran. Toi,

* De Opere Monachorum, cap. XX.

» qui es jeune, et placé dans la chaire épiscopale,
» instruis les peuples, et enrichis Rome des moissons de l'Afrique. Moi, il me suffit, près d'un disciple et d'un lecteur, de murmurer quelques mots dans l'humble cellule d'un cloître. »

Augustin avait donné l'exemple de cette vie monastique si commune en Orient. Bientôt les couvens se multiplièrent dans la province d'Afrique; Carthage en fut remplie. Dans quelques-uns, les moines vivaient du travail de leurs mains, et suivaient le précepte de l'Apôtre : « Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger. » Mais le plus grand nombre était oisif, et alléguait ces autres paroles de l'Évangile : « Voyez les oiseaux du ciel; ils ne sèment pas; et les lis des champs, ils ne filent pas. »

Augustin blâma dans un écrit cette pieuse paresse, en y opposant la vie rude et laborieuse de l'épiscopat. Il peint avec un énergique mépris la fainéantise de ces moines mendians. « Ils vont, dit-il, avec un froc, de province en province, ne s'arrêtant nulle part, et changeant à tout moment de demeure. Les uns portent des reliques saintes, ou prétendues telles, et les font valoir. D'autres se targuent seulement de leur habit et de leur pieuse profession ; d'autres, ne se faisant faute de mentir, racontent qu'ils vont au loin visiter leurs parens. Tous demandent, tous exigent qu'on leur donne, ou pour subvenir aux be-

» soins d'une pauvreté qui les rend si riches, ou » pour récompenser une vertu qui n'est qu'hypo» crisie. »

Mais le plus grand combat d'Augustin était contre les manichéens et les donatistes. Dans ce siècle, où tout le monde était fou de théologie, la petite ville d'Hyppone, habitée par des mariniers indigènes et quelques familles romaines, devenait un amphithéâtre scolastique, où des docteurs manichéens se présentaient pour entrer en lice contre le célèbre évêque; c'était un grand spectacle. Tout le peuple y assistait avec curiosité. Des greffiers publics tenaient registre des objections et des réponses.

Les manichéens n'étaient que des mystiques et des illuminés; ils s'abstenaient dans leur diète pythagoricienne de toutes les choses qui avaient eu vie. La plupart de leurs rêveries étaient innocentes. Et, quoique frappés par de cruels édits, sous Théodose et ses fils, on ne voit pas qu'ils aient usé de représailles. Mais les donatistes, plus nombreux, et d'humeur plus violente, ensanglantèrent souvent l'Afrique, où leur secte était née; comme presque toutes les sectes, ils renfermaient deux partis, les modérés et les furieux. Les premiers, qui se composaient de quelques prêtres ou de riches citoyens des villes, soutenaient des discussions, écrivaient des livres, et tâchaient d'éluder les édits impériaux qui leur interdisaient le

droit de tester, et leur infligeaient la peine de l'amende et du bannissement.

Les autres, que l'on nommait *circoncellions*, presque tous paysans ou pâtres des villages de Mauritanie et de Numidie, n'avaient qu'un fanatisme farouche entretenu par les discours de quelques prêtres plus féroces que leurs ignorans sectateurs. A certaines époques ils abandonnaient par troupe leur demeure, erraient dans les campagnes, dévastaient les propriétés de la secte dominante, et quelquefois massacraient les prêtres catholiques qui tombaient dans leurs mains. Ils se croyaient alors visités par l'esprit divin, et prenaient leurs meurtres pour des holocaustes agréables à Dieu.

La rigueur des lois, et même la cruauté des soldats romains, ne pouvoit rien sur ces hommes; on les tuait sans les émouvoir. Ils se vantaient du nombre de leurs saints. Souvent, parmi eux, des hommes et même des femmes se donnoient la mort par le fer, ou en se précipitant, comme pour devancer le martyre.

Augustin passa la plus grande partie de sa vie à combattre la doctrine des donatistes, et quelquefois invoqua contre eux les édits et les magistrats. Il veut cependant toujours que l'on s'abstienne à leur égard de la peine de mort, lors même qu'ils ont répandu le sang de leurs adversaires. Tel est le vœu qu'il a consigné dans une lettre au tribun de la province, vœu mémorable qui mé-

riterait d'être inscrit dans notre législation moderne, encore si prodigue de la peine de mort :

Augustin, au tribun Marcellin, très-auguste seigneur et très-cher fils, salut en Dieu.

« * J'ai appris que ces circoncellions, et ces clercs » du parti donatiste, que l'autorité publique avait » transférés de la juridiction d'Hyppone à votre » tribunal, avaient été entendus par votre excel- » lence; et que la plupart d'entre eux avaient » avoué l'homicide qu'ils avaient commis sur le » prêtre catholique Restitute, et les blessures qu'ils » ont faites à Innocent, prêtre catholique, en lui » crevant un œil et en lui coupant un doigt. Cela » m'a jeté dans une grande inquiétude que votre » excellence ne veuille les punir avec toute la rigueur » de lois, en leur faisant souffrir ce qu'il ont fait!

» Aussi j'invoque par cette lettre la foi que vous » avez en Jésus-Christ; et, au nom de sa divine » miséricorde, je vous conjure de ne point faire » cela, et de ne point permettre qu'on le fasse. » Quoique nous puissions en effet paraître étrangers » à la mort de ces hommes qui sont soumis à votre » jugement, non sur notre accusation, mais sur l'a- » vis de ceux auxquels est confié le soin de la paix » publique, nous ne voulons pas que les souffrances » des serviteurs de Dieu soient vengées, d'après la

* August. Opera, t. II, p. 396.

» loi du talion, par des supplices semblables. Non » que nous voulions empêcher qu'on ôte aux » hommes coupables le moyen de mal faire; mais » nous souhaitons que ces hommes, sans perdre la » vie, et sans être mutilés, en aucune partie de leur » corps, soient par la surveillance des lois, ra- » menés, d'un égarement furieux, au calme du » bon sens, ou détournés d'une énergie malfai- » sante, pour être employés à quelque travail utile. » Cela même est encore une condamnation : mais » peut-on ne pas y trouver un bienfait plutôt » qu'un supplice, puisqu'en ne laissant plus de » place à l'audace du crime, elle permet le re- » mède du repentir? Juge chrétien, remplis le de- » voir d'un père tendre; dans ta colère contre le » crime, souviens-toi cependant d'être favorable à » l'humanité; et en punissant les attentats des » pécheurs, n'exerce pas toi-même la passion de » la vengeance. »

Augustin terminait cette lettre touchante par des raisons prises dans l'intérêt du christianisme, et qui lui commandaient la douceur : « J'atteste, » disait-il, que cela seul est utile, est salutaire » à l'église catholique; ou pour ne point paraître » sortir de ma juridiction, je l'atteste du moins » de l'église d'Hyppone. Si tu ne veux pas écou- » ter la prière d'un ami, écoute le conseil d'un » évêque. » Il adressait pour le même sujet une lettre non moins expressive au proconsul d'Afri-

que. « Épargne, lui disait-il, ces coupables convaincus; laisse-leur la vie, et le temps du repentir. »

Cependant le même homme qui a écrit ces belles paroles en faveur des circoncellions coupables, approuva * les rigueurs, les prohibitions, les amendes employées pour convertir à la religion les donatistes même paisibles. Il répéta ** dans ses controverses, et dans ses lettres, qu'il était bon de forcer les hommes à sortir d'erreur. Il justifia les décrets des empereurs à cet égard, et vanta *** les conversions arrachées par de telles violences. Nous ne rappellerions pas cette triste doctrine, si dans le dix-septième siècle l'intolérance religieuse ne s'en était fait un argument et une autorité.

En présence de ces sectes chrétiennes, tyranniques ou persécutées, le paganisme conservait dans l'Afrique d'assez nombreux adorateurs. Il avait encore, malgré les édits impériaux, des temples, des prêtres et des sacrifices. Quelques-uns de ces rites empreints de la barbarie punique, se liaient à des souvenirs antérieurs à la conquête romaine, et se conservaient dans plusieurs villes, comme un reste d'indépendance et de patriotisme. Les païens d'Afrique donnaient aux chrétiens même nationaux le nom de *romains*; et cela seul

---

* Sancti Augustini Opera, t. IV, p. 78.
** *Ibid.*, t. IV, p, 595.
*** *Ibid.*, t. IX, p. 213.

explique la résistance à un culte qui semblait celui du vainqueur.

Grossier et féroce dans la foule, ce paganisme s'était fort épuré dans quelques hommes plus instruits; et les ouvrages d'Augustin nous offrent à cet égard de curieux monumens. Moins occupé des païens que des donatistes, il eut cependant des discussions fréquentes avec les premiers; il les recevait même à sa table; et le goût des sciences le rapprochait de quelques-uns de ces hommes zélés pour la philosophie grecque, et l'érudition mythologique.

Leurs lettres conservées parmi les siennes sont un curieux témoignage. Un savant grammairien de Madaure, Maxime, lui écrivait, pour expliquer son paganisme, et se plaindre que l'on préférait d'obscurs martyrs aux anciens dieux du monde: « Qu'il existe, dit-il *, un dieu souverain, sans com-» mencement, sans postérité, qui est comme le » père tout-puissant de la nature, il n'est personne » assez déraisonnable, assez aveugle, pour ne pas » le reconnaître avec certitude; eh bien! les ver-» tus de ce Dieu répandues dans l'œuvre de la » création, nous les invoquons sous des noms di-» vers, parce que nous ignorons le nom propre » qui lui convient à lui-même. En effet, le mot » Dieu est un nom commun à tous les cultes; ainsi

* Sancti Augustini Opera, t. II, p. 19.

» donc, tandis que nous adressons, aux différentes » parties de ce grand être, différens hommages, » nous l'adorons tout entier. »

Après quelques autres réflexions, le philosophe de Madaure terminait par ces paroles non moins remarquables : « Mais je suis trop vieux » pour m'engager dans ce combat, et je m'en rap- » porte volontiers à la sentence du poëte de » Mantoue :

...... Trahit sua quemque voluptas.

» Cependant, je ne doute pas, homme illustre, » déserteur de ma religion, que cette lettre, si par » hasard elle tombe dans des mains étrangères, ne » périsse par les flammes, ou de toute autre manière ; » s'il en arrive ainsi, on aura détruit un papier, » et non ma doctrine, dont l'original subsistera » dans tous les cœurs religieux.

» Puissent te conserver les dieux, par l'entre- » mise desquels, nous tous mortels qui habitons » la terre, nous honorons et nous adorons sous » mille modes divers, et dans une discordante » harmonie, le père commun des dieux et des » mortels ! »

A côté de cette philosophie religieuse du paganisme, on peut voir en quelque sorte la mysticité du même culte, dans les confidences d'un autre contemporain auquel l'évêque d'Hyppone avait demandé quelques détails sur sa croyance, per-

suadé, lui disait-il, que lorsqu'on est homme de bien, le reste de la doctrine était facile à trouver.

Ce païen, qui probablement était pontife des dieux, lui répond avec une vénération un peu timide, et expose sa doctrine qu'il fait remonter à Orphée et à Trismégiste: elle consiste toute entière à se rapprocher de Dieu par l'exaltation et la pureté de l'âme. « Comme je m'avoue *, dit-il, encore peu » capable de parvenir à cette demeure du souverain » bien, où m'appelle mon sacerdoce, je rassemble » au moins des provisions pour le voyage. » Et il explique alors que par la piété, la pureté, la justice, on s'élève sous la protection des dieux secondaires vers le dieu universel et ineffable, dont les vertus sont ce que les chrétiens appellent des anges.

« C'est par cette route, dit-il, que purifié sui- » vant les sacrifices et les expiations antiques, et » allégé par de religieuses abstinences, on s'élève, » par l'âme et par le corps, jusqu'à Dieu. Quant au » Christ, Dieu matériel et spirituel de ta croyance, » par lequel tu es sûr d'arriver jusqu'au Père souve- » rain, je n'ose, ni ne puis exprimer ce que je pense. » Ce que j'ignore, je crois impossible de le définir. »

Mais le peuple païen n'entendait rien à ce culte extatique ou rationnel. Dans la ville de Suffecte, en Numidie, pour venger le renversement d'une statue d'Hercule, soixante chrétiens furent massacrés par

* Sancti Augustini Opera, t. II, p. 846.

les habitans. A Hyppone même les païens attaquèrent l'église chrétienne dans un jour de fête : l'apostolat d'Augustin adoucit un peu ces mœurs féroces. En même temps, il * s'opposait au zèle intéressé de certains chrétiens, ardens à détruire les temples, les idoles et les bois sacrés, pour en recueillir le butin. Il prêchait la paix par ses paroles et par son exemple. Au milieu du combat des sectes, sa vertu était vénérée dans toute l'Afrique.

Mais tandis que d'un bout de l'empire à l'autre les esprits étaient possédés de cette manie religieuse, tandis que les disciples de Chrysostome étaient persécutés dans la Grèce, que les restes de l'arianisme agitaient la Gaule et l'Italie, que les fureurs des donatistes opprimés ensanglantaient l'afrique, et que partout de jeunes Grecs et de jeunes Romains restaient oisivement plongés dans la contemplation et la prière, du fond du Nord accouraient à cheval, et sur des chariots de guerre, des hommes féroces, impitoyables, acharnés à détruire. Ils chassaient devant eux un peuple timide. Convertis, sans êtres humanisés, dans leur christianisme grossier qu'enflammait l'esprit de secte, ils brûlaient les villes et les temples ; tout fuyait, tout périssait devant eux ; ils étaient aux portes de Rome avec Alaric à leur tête.

* Sancti Augustini Opera, t. II, p. 111.

Deux fois ce chef rançonna Rome sans la prendre. Il lui donna même un roi, tandis que le faible Honorius cachait dans Ravennes sa pourpre impériale. Puis enfin Alaric, lassé de faire de Rome un jouet, la brisa. Chose singulière! avant ce dernier coup, Rome était redevenue presque païenne! La peur s'était réfugiée vers les antiques idoles. Des cérémonies défendues par les lois de Gratien et de Théodose avaient publiquement reparu. Le préfet de Rome avait appelé des aruspices toscans; et le dernier de ces consuls, vain simulacre de l'ancienne république, ressuscita, par une autre parodie, les cérémonies augurales le jour de son installation. Cette année même, en 410, Rome fut prise d'assaut, et désolée par le meurtre et le pillage; il n'y eut d'asile que dans les églises chrétiennes.

La manière dont cette calamité fut ressentie par tous les peuples chrétiens, est un des traits mémorables de cette époque. Beaucoup de familles illustres avaient fui, et elles portaient avec elles, en Afrique et en Asie, le récit et l'image de ce grand désastre; mais le monde, ce monde romain composé de vaincus, apprit cette nouvelle avec une sorte de joie. Le génie chrétien secondant la vieille jalousie des nations triomphait de voir tomber la ville enivrée du sang des martyrs.

On aperçoit ce sentiment à travers l'éloquente pitié qu'exprime l'évêque d'Hyppone, dans plu-

sieurs discours prononcés à l'époque de ce désastre. Cependant une grande récrimination s'élevait de la part de tous ceux qui n'étaient pas chrétiens : ils reprochaient au christianisme la dernière catastrophe de l'empire; ils rappelaient les anciennes prospérités de Rome sous le culte des dieux. Augustin, qui recevait en Afrique, avec la plus généreuse charité, les victimes échappées du sac de Rome, voulut, il nous l'apprend lui-même, répondre à ces reproches par un grand ouvrage d'histoire et de philosophie; c'est la Cité de Dieu, monument curieux d'érudition et de génie! vivant parallèle des deux civlisations qui précédaient le moyen âge, et qui mouraient en se combattant!

Les infatigables travaux de l'ambition, les conquêtes, la gloire y sont jugés par l'abnégation chrétienne; c'est l'oraison funèbre de l'empire romain prononcée dans un cloître. Quand un voyageur moderne passe à Rome, son imagination est assaillie par les plus grands contrastes des choses humaines : il voit des processions de moines dans le Forum; il entend de pieuses psalmodies près des lieux où parlaient Cicéron et César; il aperçoit, sous la Rome nouvelle, pleine d'étrangers et d'oisifs, cette puissante et laborieuse Rome, dont il ne reste que des ruines et des épitaphes; mais, dans une révolution si prodigieuse, il entrevoit cependant la grandeur de cette domina-

tion spirituelle qui fut exercée par la Rome pontificale, et qui est tombée comme la première. Tel est presque le spectacle que l'ouvrage d'Augustin fait passer sous nos regards. Sans doute la marque du temps se trouve dans une foule d'argumens subtils ou de mystiques hyperboles; mais on y sent cette *première sève de christianisme*, dont parle Bossuet; une ardente conviction anime tout l'ouvrage, et cette conviction est l'arrêt de mort de l'ancienne société. Il est peu de livres où l'on puisse découvrir plus de détails précieux sur les mœurs et la philosophie antiques; mais un plus grand objet vous saisit : on regarde cette cité céleste que la croyance des peuples substituait aux intérêts de gloire et de patrie; on conçoit alors que l'empire devait périr, quand tout ce qui restait d'énergie morale dans le monde civilisé se tournait vers ces pieuses contemplations, et cédait l'univers aux Barbares.

A la même époque où saint Augustin commençait ce vaste ouvrage, il était l'oracle d'un grand concile convoqué dans Carthage, et où les six cents évêques de l'Afrique se trouvaient partagés en nombre égal de catholiques et de donatistes. Augustin, à la tête des premiers, offrait, s'il était vaincu dans cette conférence, d'abandonner l'épiscopat, et il promettait à ses adversaires, quel que fût le succès, la conservation de leurs titres et de leurs honneurs. Il sortait à peine de ce débat,

qu'il tourna ses efforts contre l'hérésie de Pélage, singulier monument de la subtilité humaine, mystique labyrinthe du fatalisme et de la liberté, qui s'élève tout à coup entre les invasions des Goths et celles des Vandales! Augustin, avec l'ardeur de son génie et de sa foi, combattit sous toutes les formes la doctrine de Pélage, un moment adoptée par le pontife de Rome.

Un concile d'Afrique se réunit à sa voix, pour proscrire cette doctrine nouvelle, que le moine anglais Pélage enseignait dans Jérusalem à de nobles Romaines échappées des ravages de l'Italie. Mais pendant que les docteurs d'Afrique étaient profondément occupés de ces controverses, l'empire d'Occident, mutilé par la perte de Rome, tombait en pièces de toutes parts. Les Goths régnaient dans la Grèce et la moitié de l'Italie. Les Vandales désolaient l'Espagne; les Francs ravageaient les frontières de la Gaule; et les Huns étaient en marche, pour écraser peuples civilisés, et peuples barbares.

L'Afrique ne pouvait échapper à tous ces fléaux. Le comte Boniface, gouverneur de cette province, et l'un des premiers généraux de l'empire, fut calomnié dans la cour de Ravenne, où les soupçons et l'intrigue s'augmentaient en proportion de la faiblesse. Ce gouverneur romain, ayant perdu sa femme, voulut se faire moine; mais il se ravisa; et quelque temps après, il prit en mariage une nièce de Genseric, roi des

Vandales établis en Espagne. Cette alliance augmenta les mécontentemens de la cour de Ravenne qui destitua le comte Boniface, et sur son refus de se soumettre, le fit déclarer ennemi de l'empire. Le Romain offensé prit les armes, et, pour se défendre, appela les Vandales. Ces Barbares passèrent en Afrique au printemps de l'année 428, sur des vaisseaux prêtés par le gouverneur romain. Ils prirent possession de la Mauritanie qu'il leur cédait; mais bientôt, peu satisfaits de leur partage, ils désolèrent les cantons voisins, et ménacèrent toute la province alors florissante.

Rien de plus curieux pour l'histoire que le langage d'Augustin à ce général romain, qui perdait son pays par ambition et par colère. On y voit quel singulier pouvoir l'esprit religieux exerçait sur des hommes emportés par les passions les plus violentes. Augustin, après quelques pieuses formules, arrive ainsi à la cruelle apostasie du gouverneur d'Afrique :

« Souviens-toi *, « lui dit-il; » quel tu étais, tant » qu'a vécu ta femme de religieuse mémoire, et » dans les premiers jours de sa mort; à quel point » la vanité du siècle te déplaisait; combien tu dé» sirais le service de Dieu. Nous en sommes té» moins, nous à qui tu ouvris alors ton âme et tes » pensées; nous étions seuls avec toi, moi et mon

* Sancti Augustini Opera, t. II, p. 860.

» frère Alyppe ; car je ne pense pas que les soucis » du monde, dont tu es accablé, aient eu assez » de pouvoir pour effacer entièrement ces choses » de ton souvenir ; tu voulais abandonner tous les » soins publics qui t'occupaient, pour te retirer » dans un saint repos, et vivre dans cette vie où » les solitaires se consacrent à Dieu.

» Qui t'en a détourné? sinon la réflexion que » tu as faite, d'après nos avis, que tu serais bien » plus utile aux églises, en continuant à les dé- » fendre du ravage des Barbares, et en ne pre- » nant toi-même du monde que ce qui est néces- » saire au soutien de la vie, sous le bouclier d'une » austère continence, et défendu au milieu des » armes temporelles par les armes de l'esprit, qui » sont plus fortes et plus sûres. »

Après avoir rappelé ces promesses oubliées, Augustin touche avec un art singulier à la trahison du gouverneur : « Que dirai-je de la désolation de » l'Afrique, du ravage que font les Barbares, pen- » dant que tu es retenu par des intérêts de fa- » mille, et que tu n'ordonnes rien pour détourner » ces maux? Qui aurait supposé, qui aurait craint » que, Boniface, comte du palais et de l'Afrique, » occupant cette province avec une si grande ar- » mée et une si grande puissance, les Barbares » deviendraient si hardis, avanceraient si loin, » désoleraient un si grand espace, et rendraien » déserts tant de lieux habités? Qui n'aurait dit,

» quand tu prenais la puissance de comte, que » non-seulement les Barbares seraient domptés, » mais qu'ils deviendraient tributaires de la puis» sance romaine? et maintenant tu vois à quel » point l'espérance des hommes est démentie; et » je n'ai pas besoin de t'en parler davantage : car » tu peux penser à cet égard, plus que je ne puis » dire. »

Augustin combat le ressentiment que le général romain avait contre les ministres de l'empire. Il n'oppose point à sa colère des principes de devoir politique et de fidélité, mais seulement le pardon des injures prêché par l'Évangile. « Ne sois pas ten» té, dit-il, d'être un de ces fléaux par lesquels » Dieu frappe les hommes qu'il veut punir. Songe » qu'il garde des peines éternelles à ces méchans, » qu'il emploie pour infliger aux autres des peines » temporelles. Tourne-toi vers Dieu; contemple le » Christ qui a fait tant de bien, et souffert tant de » maux. Tous ceux qui veulent faire partie de son » royaume aiment leurs ennemis, font du bien » à ceux qui les haïssent, et prient pour ceux qui » les persécutent. Si tu as reçu de l'empire ro» main des bienfaits, quoique terrestres et périssa» bles, car il ne peut donner que ce qu'il a lui» même; ne rends pas le mal pour le bien : si » au contraire tu en as reçu d'injustes traitemens, » ne rends pas le mal pour le mal. Laquelle est » vraie de ces deux suppositions, je ne veux pas

» l'examiner, je ne puis le juger; je parle à un
» chrétien, et je lui dis : ne rends pas le mal
» pour le bien, ni le mal pour le mal. »

Ces idées de perfection religieuse, seules puissantes à cette époque, agirent sur le cœur du général romain. Il rompit sa coupable alliance. Il rentra sous le pouvoir de l'empereur, et prit les armes pour chasser les Vandales. La guerre fut affreuse; ces Barbares, animés par une haine de secte qui servait de prétexte à leurs rapines et à leurs fureurs, saccagèrent toute cette côte d'Afrique remplie de cités commerçantes. Ils massacraient les prêtres et les femmes. Trois villes seulement Carthage, Hippone et Cirthe échappèrent à leurs ravages.

Dans ce chaos de misères, Augustin prodiguait les exemples de courage et de charité. Une de ses lettres donne mieux que toutes les histoires une idée de maux de l'Afrique. Elle s'adresse à des prêtres qui demandaient s'il leur était permis de fuir, et de quitter leurs diocèses, à l'approche de l'ennemi. Sa réponse est qu'ils ne doivent se retirer qu'avec le peuple, et qu'après le peuple. Il faut qu'ils se trouvent à ce dernier mo-
» ment de péril, où la foule se presse dans l'église, les
» uns demandant le baptême, les autres le sacre-
» ment de pénitence, tous la consolation et les se-

* Sancti Augustini Opera, t. II, p. 630.

» cours célestes. » Telle était l'image de cette société mourante sous les coups des Barbares.

Augustin réfute ensuite l'excuse égoïste de quelques prêtres, qui prétendaient se réserver pour le reste du peuple. « Pourquoi, dit-il, sup-
» posons-nous dans un péril commun, sous le
» fer de l'ennemi, que tous les prêtres vont
» périr, et que tous les laïcs ne périront pas?
» Pourquoi n'espérons-nous pas qu'il survivra
» quelques laïcs, et aussi quelques prêtres pour
» leur donner des secours; et cependant, s'il doit
» s'élever un combat entre les ministres de Dieu,
» pour savoir qui doit fuir et qui doit rester, afin
» que l'église ne soit pas entièrement désertée ou
» par la fuite, ou par la mort de tous ses prêtres,
» cette contestation, à mon avis, doit être réglée
» par le sort qui désignera ceux qui peuvent fuir,
» et ceux qui doivent rester *. »

Augustin prit pour lui-même le conseil de dévouement qu'il donnait. Il refusa de quitter Hippone, assiégée par les Barbares, et s'enferma dans cette ville, où le gouverneur d'Afrique, moins heureux contre les Vandales qu'il ne l'avait été d'abord contre l'empire, vint se réfugier avec les débris de ses troupes.

Augustin, alors âgé de soixante-seize ans, l'esprit encore occupé de controverses sur la prédestination

* Sancti Augustini Opera, t. II, p. 640.

et la grâce, prodiguait ses soins aux combattans et aux blessés; il les animait de sa foi. Son nom était vénéré même des Vandales. Ces Barbares attaquèrent faiblement des murs défendus par la présence du saint pontife, et bientôt consacrés par sa mort; car dans le troisième mois du siége, accablé d'inquiétudes et de soins, il expira le cœur déchiré par les maux de son pays, et les yeux attachés sur cette cité céleste, dont il avait écrit la merveilleuse histoire.

L'année suivante, Carthage fut prise et ruinée par Genséric; cette seconde église orientale, si savante et si agitée, qui s'étendait depuis Carthage jusqu'au désert, disparut pour jamais. Augustin avait été le dernier grand homme de l'Afrique; et la barbarie commençait après lui.

A peine, dans cette rapide esquisse, avons-nous désigné la moindre partie de ses ouvrages. Nous ne pouvions rappeler que ces grands traits d'éloquence qui firent partie des actions de sa vie, ou qui donnent l'image de son temps. Dans l'immensité de ses écrits, dans la variété de ses controverses, il suffit de voir ce caractère d'universalité religieuse reproduit par Bossuet dans les siècles modernes. En effet, malgré le mérite inégal des ouvrages, malgré tout ce que la rouille du quatrième siècle mêle au génie d'Augustin, la vie et les travaux de Bossuet font seuls comprendre l'évêque d'Hippone; avec cette différence que, jeté dans un

siècle plein de catastrophes et de désordres, Augustin eut besoin d'un caractère plus actif et plus hardi, et que son imagination effarouchée par tant de désastres fut souvent aussi bizarre que celle de Bossuet est sublime

A quinze siècles de distance, ces deux hommes ont marqué du sceau de leur génie deux grandes époques de l'humanité. On ne retrouve pas dans l'évêque d'Hippone ce beau langage, et ces grâces éloquentes de l'Asie chrétienne. Il ne parle pas pour Antioche et pour Césarée; il est plus sérieux et plus inculte : souvent il est barbare, sans être simple, parce que la barbarie d'un peuple en décadence a quelque chose de subtil et de contourné. Mais son âme est inépuisable en émotions neuves et pénétrantes. C'est par-là qu'il ravissait les cœurs, qu'il faisait tomber les armes des mains à des hommes féroces accoutumés à s'entre-déchirer dans une fête annuelle. Nul art, nulle méthode ne règne dans ses discours. Ils diffèrent autant des belles homélies de Chrysostome, que les mœurs rudes des marins d'Hippone s'éloignaient des arts et du luxe de Constantinople.

Lorsque saint Augustin parlait dans Carthage, son style devenait plus pompeux et plus fleuri; mais sa puissance était toujours la même, celle qu'il demande à l'orateur chrétien, le don des larmes. Cette tendre vivacité d'âme qui jette tant de charme dans ses confessions, revit jusqu'au milieu

des épines de sa théologie. Moins élevé, moins brillant que les Basile et les Chrysostome, il a quelque chose de plus profond. Il est moins éloquent, mais plus évangélique; car il parle davantage au cœur de l'homme.

Nous avons achevé ce court tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle. En la prenant dans Alexandrie, au pied de la chaire d'Athanase, nous l'avons suivie dans toutes les contrées du monde alors connues, de Bethléem aux villes de la Gaule, de Constantinople à Milan, d'Antioche à Carthage. Partout elle nous a guidés sur les pas d'une civilisation singulière qui réunissait tous les contrastes d'enthousiasme et de satiété, de luxe et d'ignorance. Elle a été pour nous comme le flambeau de ce monde intermédiaire, qui n'appartient plus à l'antiquité, et pas encore à l'histoire moderne.

L'espace d'un siècle a vu se multiplier toutes ces tribunes chrétiennes qui furent remplacées par les Goths et les Vandales. Bien des réflexions naissent de ce spectacle. La domination religieuse y paraît la puissance du génie, plutôt que celle de l'église. Ces hommes, dont la voix s'élève et entraîne les peuples, étaient les premiers hommes de leur temps par le talent, par la vertu, par la science. On cherche en vain qui leur comparer dans le domaine désert du polythéisme. Ils sont les oratenrs de la grande réforme du monde, les interprètes de la

sublime nouveauté qui transporte tous les esprits. On croit leur parole, parce qu'on l'admire; et on l'admire d'autant plus qu'on la croit. Ils ont tout ensemble plus de lumières et de foi que leurs contemporains, et les dominent par ce double empire; leur zèle n'est pas un calcul qui s'appuie sur l'ambition et la crainte; le soupçon d'hypocrisie n'approche pas de leurs âmes. Leur religion est secourable et populaire.

Et cependant ce pouvoir ecclésiastique qui s'élevait, soutenu par de si grandes vertus, vit périr l'état social, et fut impuissant à le sauver. Les choses religieuses et les intérêts civils trop confondus ôtèrent aux hommes cette active énergie qui maintient les empires. On oubliait les fortes vertus pour les abstinences monacales, la patrie pour le cloître, et la guerre pour la controverse. Ce siècle de splendeur théologique fut l'avant-scène de la barbarie : tant il est vrai que la religion, secours divin des âmes, n'est pas un instrument politique qui suffise à tout, et ne peut suppléer, pour les états, ni le travail, ni la liberté, ni la gloire !

FIN.

TABLE.

Pages.

FIN DE LA TABLE.

